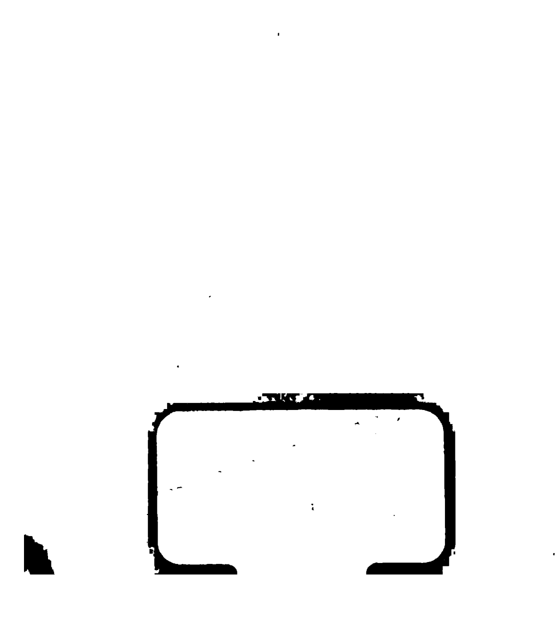
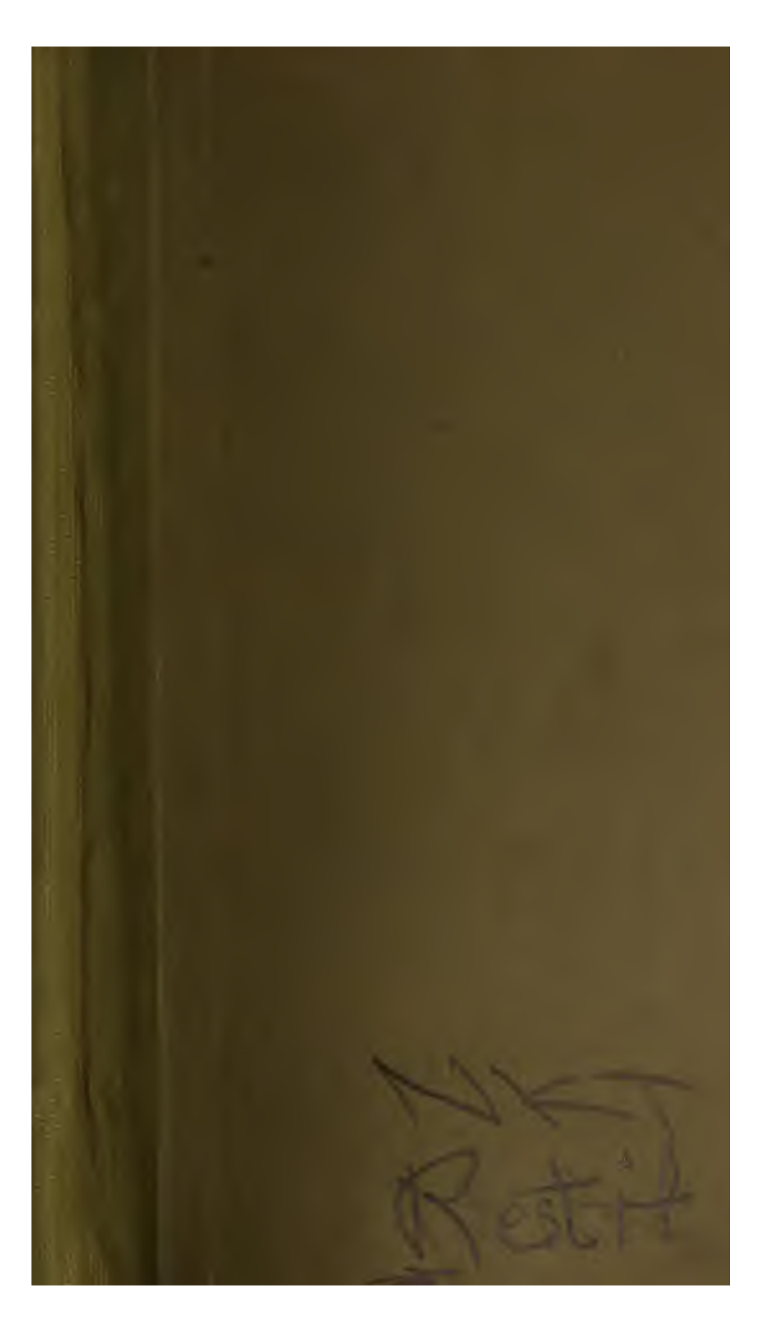
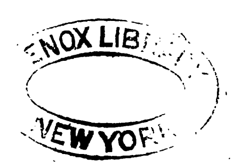




Fresh J

~~30E~~

NKT







LES NUITS DE PARIS,

OU

LE SPECTATEUR-NOCTURNE. par

Nicolas Edm. Restif de la Bretonne

Nox & Amor Vinumque nihil moderabile suadent:
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. Ov.

Tome Cinquième:

9

Neuvième Partie.

à LONDRES.

1788.

S.S.O

Sujet de la FIGURE de la IXme Partie.

Le Spectateur-nocturne rencontrant la Jeune-Saintbrieux à l'entrée de la rue Plâtrière : » Vous faites un badinage ; mais il est indecent »!

Extrait de 2 Lettres de Mad. la C.sse de-Beauharnais, relatives aux NUITS DE PARIS.

» Il me faudrait votre genie, pour vous peindre comme je la sens, l'admiration où je suis de votre I Volume : c'est l'éloquence de Jean-Jacques, la touche grecque si grâcieuse, la philosofie ornée d'un charme qu'elle n'a jamais qu'avec vous ! Votre Marquise attache, interesse ; votre partie abstraite est sublime : votre câdre est de l'originalité la plûs piquante, ét j'y vois seulem.t avec peine, qu'on cède bien-plûs aux prières de la Marquise, qu'aux miennes..... (*Autre Lettre*) : » Je les ai achevées, Monsieur, vos étonnantes NUITS de Paris ! Mais quel que soit le vif ét inéfaçable souvenir d'une telle lecture, je regretterais de l'avoir finie, si je ne comptais la recomencer bien-souvent ; non pour vous estimer plûs que je ne le fais ; car cela est impossible ; mais pour en devenir meilleure. Votre Marquise est admirable ! ét plûsqu'elle encore le *Spectateur-nocturne*. Je conçois à-present son genie fecond, varié, inepuisable ! Hâ ! la source en est dans son cœur, ét c'est-là, là seulement qu'*est la source d'eau-vive*, jaillissante ét toujours nouvelle ! Je voudrais vous citer chaque differente chose, chaque differente impression ; toutes ont été des plaisirs ; rien de si pur, de si interessant que l'histoire d'Amancour ! La Muette au-milieu de ses Enfans m'a fait verser les plûs douces larmes ! L'Homme qui est reduit aux ressources du Chien, a dechiré mon cœur ! Le sort de la Jolie-petite Blonde qui ne ressemble point à sa pretendue Mère, ét l'amour de son Mari m'occupent extrêmement :- Toute cette Galerie de Tableaux est alafois devant mes ieux, ét au fond de mon cœur......

LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

II-ÇIII NUIT.

SUITE DU CABARET.

J'étais bien-aise le lendemain du mardi-gras, avant de guetter la jolie Duval, d'exminer un-peu la jeune Marchande-de-vin, fille de la maison. Je saisis le moment où elle n'était pas au comptoir; j'entrai, je demandai une-bouteille de-vin blanc ét deux verres, puis j'alai me placer dans un petit recoin, derrière la place de la Jeune-personne. Il y avait, à cet endroit, un petit judas, destiné à regarder dans la salle des Buveurs. Je resolus d'en faire-usage. Il vint quelques Personnes; mais on se tint éloigné de moi. Au bout de quelques minutes, j'entendis la Jolie-fille se mettre à sa place, ét le Galant s'asseoir à côté d'elle. L'entretien commença par des riens. Ensuite il devint serieux. —Je vous adore, Mademoiselle, (dit l'Amant): Mais vous sentez que vu mon état, je ne puis vous offrir qu'un mariage secret: Vous quitterez vos Pa-

rens, dès le lendemain, ét je vous procurerai un Bureau de loterie. C'est un état qui n'est pas assujetissant. Dailleurs, vous prendrez avec vous la grande Fille que je vous ai procurée. Elle est active, intelligente; elle vous servira de Femme-de-chambre ét de Secretaire: je vous donnerai une Cuisinière. Un état pareil, ét l'annonce que vous renoncez au mariage, vous garantiront de tout soupçon: On ne vous croira pas mariée; cela me ferait nuisible: On ne vous croira pas entretenue, ceci nuirait à votre reputation, ét ferait contraire à mes vues. Il faut qu'on vous regarde comme une jolie celibataire, qui n'a pu avoir l'Homme qu'elle aimait, ét qui boude le mariage. —Je ne vous opposerai aucune difficulté (repondit la Belle); heureuse de vous appartenir, contente du temoignage interieur de ma conscience, je benirai mon genereux Ami; je ne m'occuperai que de son bonheur, ét je tâcherai qu'il s'applaudisse à-jamais de m'avoir élevée jusqu'à lui. —Hâ! Sofie! je savais que vous aviez l'ame aussi belle que le corps-! Après cet entretien, ils se levèrent, ét quittèrent la boutique. Je sortis aussitôt; la Compagnie de la salle ne m'offrant aucune observation à faire. C'étaient cependant des Brocanteurs, qui parlaient de leurs marchés: mais si bas, que je ne com-

pris presque rien. J'entendis qu'ils soupçonnaient quelques effets d'être volés; qu'ils se proposaient de s'en éclaircir; qu'ils avaient fait une bonne affaire avec un Fils-de-famille, qui leur avait vendu sa garderobe, pour se divertir les jours-gras; qu'ils avaient profité de l'embarras d'un Joueur, pour faire avec lui un marché d'or; qu'ils avaient acheté de l'Amoureux d'une Fille demi-perdue, des effets presque pour rien, parcequ'il lui falait une somme, pour obtenir quelques jours de jouissance, après lesquels il comptait la quitter, ét se repentir à loisir: Mais je ne pus avoir aucuns details nourris: Ces Gens chuchetaient, ét l'historique était decousu.

J'ai su depuis la suite de l'histoire de la belle Sofie. Le mariage clandestin s'est fait: Elle s'est établie Loterière, ét je l'ai vue dans sa boutique, avec sa grande Soubrette: Elle a été heureuse, tant qu'elle a été belle. Mais elle est devenue puissante au physiq, ét son Epoux, qui avait eu grand soin que le mariage fût nul, s'est insensiblement retiré. Ce qui ne doit pas surprendre.

J'observai ensuite la jeune Duval: elle ne sortit pas. Je montai: je l'entrevis; elle travaillait avec sa Mère: je me retirai.

Je passai à mon depôt des Bulletins, en

alant chés la Marquise, à laquelle je rendis-compte ce que je venais de voir. Je lus ensuite quatre Titres nouveaux :

1. *Moi, ou l'Égoïsme.* ¶ *J'avertis, que cet important sujet ne peut se traiter que mesquinement ét desavantageusement, soit en comedie, soit en drame : Il faut le mettre en histoire, ét suivre l'Egoïste dans sa conduite journalière : Il faut surtout, que dans cette histoire, on ne confonde pas l'égoïsme naturel ét legitime, avec l'égoïsme dur, qui est vice. Il faut donc que le Personnage principal ait l'egoïsme vice ; mais qu'il y ait un autre Pesonnage, qui ait l'égoïsme naturel seulement. On aura soin de montrer l'Egoïste sous le jour le plûs desavorable, avec ses Parens, sa Maîtresse, sa Femme, ses Enfans, violant sans-cesse la loi de la reciprocité, en souffrant la peine, ét-ne se corrigeant pas.*

2. *Les Mille-ét-une-Sotises : On peindra ici la conduite d'un Homme ordinaire, à commencer du moment où il entre dans le monde, ou même de l'instant où il est mis hors de la maison-paternelle, pour s'instruire : On y exposera clairement toutes ses fautes, avec leurs suites, qui le conduisent à n'être, toute sa vie, qu'un Homme sans*

considération, meprisé, très-malheureux.

3. Le Bonheur de l'Illusion. ¶ On detaillera dans celui-ci, les avantages, ét les désavantages de l'Illusion : On montrera, historiquement, comment on peut la conserver toute sa vie, sans danger : Le genre d'Illusion le plûs heureux, c'est de croire à la bonté, à la vertu, à la bienveuillance de tout le monde, à notre égard, en se comportant neanmoins avec prudence, afin de prolonger l'Illusion. Cet Ouvrage sera divisé par Chimères, aulieu de Chapitres: Chaque Chimère sera une jouissance illusoire du Héros ; ét quelquefois une Illusion épisodique, qui lui est racontée.

4. La Femme longtemps desirée, sans espoir: ¶ Ce sujet, qui, bien conçu, est très important, ét qui m'a ri plûs d'une fois, consiste dans l'histoire attachante d'un Homme, soit marié, soit enchaîné par d'autres liens aussi forts, qui aime à l'adoration, une Jeune-personne, qu'il ne peut obtenir. Il s'occupe sans-cesse de la chimère de bonheur dont il jouirait avec elle ; mais à chaque fois, cette rêverie delicieuse, est suivie de l'amertume du desespoir. Enfin, il devient libre : Il tâche alors de parvenir à l'Objet de son adoration. Mais il a un Rival! Il emploie tous les

moyens pour toucher la Jeunepersonne, ét ses Parens: Il reüssit à s'attirer l'attention de sa Maitresse, en lui rappelant mille circonstances où elle l'a vu l'admirer, sans qu'il osât luiparler; ét surtout en lui rappelant quelques lettres anonymes, qu'il luiavait écrites; en lui en montrant d'autres, qu'il avait gardées, sans les envoyer. Il la touche enfin, en repandant sur lui-même un certain charme romantique, qui lui donne l'avantage sur son Rival. Peinture de son bonheur dans le mariage.

J'en restai-là, quoiqu'il y eût encore un Titre, parceque la Cameriste annonça la fin de la seance, par la formule ordinaire.

LA FLUTE-DOUCE.

La nuit qui suit le mercredi-des cendres, est ordinairement fort-tranquile! On en compte deux de cette espèce dans l'année; la première est celle de Noel à Saintétienne. Parvenu à la rue Bethisi, j'entendis les sons les plûs harmonieux ét les plûs doux, partir d'une chambre au premier. Tout le Voisinage était aux fenètres. Un ancien Officier, appelé M. de Saintmarc, jouait de la flûte; mais avec tant de charme ét de superiorité, que jamais bouche humaine ne l'égala.
—Hà! (dit une Joliefemme, que j'avais quelquefois entrevue le soir), cet Hom-

me-là doit être bien aimable! —C'est le plûs laid des Hommes! (lui repondit un Jeune-horloger). —N'importe! je crois que je l'aimerais de tout mon cœur-! Cependant M. De-Saintmarc rossignolait, sans entendre ces propos; content d'enchanter son Hôtesse, vieille Fille, qui jouait asses maussadement de sa mandoline: Elle se nommait Madem. Gosset; elle n'était ni jeune, ni jolie: mais elle était grande, elle avait reçu quelqu'éducation, ét savait tenir son quant-à-elle avec dignité: c'en était assés pour charmer un vieux Militaire, qui n'avait pas d'autre organe que sa flûte, pour lui exprimer sa tendresse. C'était effectivement le plûs efficace, ét la Bonne Demoiselle s'extasiait: Mais la beauté du Jeune-Horloger l'emportait sur le son touchant de la flûte; Madem. Gosset l'épousa. On verra si la Jeune ét jolie Voisine dedomagera l'Officier. Je ne le croyais pas! Il était si laid, malgré le charme de sa flûte, que je pensais qu'il devait effrayer son Amante!

II-ÇIV NUIT.

Suite: Les Cabinets.

En sortant de voir Rosalie, que je n'avais qu'entrevu, je rencontrai un

Homme qui avait à me parler : —Entrons ici (me dit-il), nous demanderons un cabinet, ét nous ferons tranquiles ; car je vous prierai de me dicter ce que je dois écrire au Protecteur de mon Père-. Nous entrames dans le cabaret qui fait le coin de la petite rue Jacinthe ét de la rue Galande. Nous étions à-peine assis, que nous entendimes ouvrir le cabinet voisin. C'était une Femme avec un Homme. Je m'aperçus bientôt que Leblanc n'était plus à son affaire, mais tout entier à la conversation de l'Homme ét de la Femme. Ne pouvant pas écrire sans lui, je m'arrêtai. —Non, Madame, je ne croirai jamais que vous m'aimez, si vous continuez à voir Leblanc, à lui parler en-particulier, comme je sais que vous faites, ét que vous avez fait encore ce matin, pas plùs tard? —Je vous assure, mon cher Morand, que vous êtes le seul Homme que je trouve supportable: Tous les Autres ne me sentent rien; non absolument rien. —Pourquoi les voir, puisque cela ne vous fait aucun plaisir, ét que cela me fâche? —Mais, mon cher Ami, ne doit-on pas voir tout le monde, parler à tout le monde? ét pourvu que je ne vous prefère Personne... —Hâ! Madame! je crains bien, que vous ne me preferiez à Personne! —Ce que

vous me dites-là n'eſt pas obligeant! —Tenez, Madame, vous êtes belle; vous êtes jolie; vous êtes ... vous êtes... Vous avez-là cette chienne de mine... Hum! faut-il que je l'aie vue, pour mon malheur!.... Je vous aime depuis que vous étiez fille: Je paſſais trente fois par jour, pour vous regarder dans votre boutique. Depuis que vous êtes femme, ét ſurtout veuve, vous êtes encore plûs jolie... Là, n'êtes-vous pas à croquer, avec ce chien de bonnet rond!.... Mais c'eſt que ça eſt fait... Ce ruban... Hô! comme ça vous va, petite Coquette coquettiſſime! Oui, coquettiſſime! Et je vais vous le prouver par deux faits: Dimanche, vous reveniez de ſouper en ville, avec vos deux Beaufrères, qui vous donnaient le bras. Vous ſavez que vous avez la jambe comme on ne l'a pas! Il y avait un Homme derrière vous qui la louait. Qu'avez-vous fait? Vous vous êtes encore retrouſſée plûs haut. Car je vous examinais-. Ici la jolie Veuve-Tapiſſière ſe mit à rire: Je ſouris auſſi: Mais j'obſervai que Leblanc était pâle ét tremblant: Je vis parlà, qu'il était le Leblanc de l'avanture. —Et l'autre jour (reprit Morand) quand cet Homme vous ſuivit juſqu'au Collége de Prêle, ét qu'il vous complimenta dans

l'escalier, hem! l'écoutiez-vous avec plaisir? Vous fesiez-semblant de vous fâcher : Mais vous l'écoutiez avec un rire endessous; une satisfaction de Coquette... Hum! que vous êtes coquette! —Qu'est-ce que cela vous fait, mon cher Morand, que je plaise à tous les Hommes, que j'y trouve même de la satisfaction, pourvu que je n'aime que vous? —Non! vous avez quelque-chose dans la tête que je ne conçois pas! Vous êtes coquette de... cœur. —C'est trop fort! —Pourquoi remettez-vous notre mariage, depuis que vous connaissez Leblanc? C'est que vous n'êtes pas bien determinée entre lui ét moi. Peutêtre attendez-vous votre Admirateur de jambe? Car il vous guette tous les jours, ét il finira par vous faire sa declaration; ét vous l'écouterez. —Voudriez-vous que je le battisse? —Non! mais que vous ne l'écoutassiez-pas. Vous savez comme je vous aime, comme vous me plaisez? Ne pouvez-vous donc vous en tenir à moi? —Mais je m'en tiens à vous! je m'en tiens à vous!... Tenez, voulez-vous que je vous dise? Je diffère de vous prendre pour mari, afin d'être aimée plus longtemps. O mon Dieu! dès que nous serions mariés, que vous m'au-

riez eue à-gogo une huitaine de jours, je vous verrais faire tout-comme mon premier Mari! Trop d'amour la veille, ét deja fesant l'important ét le gros, dès le lendemain. Je suis encore jeune; je veux faire un-peu la Veuve, puisque je n'ai pas assés-longtemps fait la Fil.e. —C'est donc-là votre dernier mot? —Alez-vous vous fâcher! (O Syrènes! ô Séductrices adorables! Non jamais rien ne fut prononcé d'un ton magique, comme ces trois mots! Leblanc se frappa le front, ét nous entendimes que Morand tombait aux genoux de la Coquette. (Leblanc fit un-peu de bruit). —Hâ! mondieu! voila Quelqu'un qui entre dans le cabinet d'à-côté! (dit la jolie Tapissière). On ne parla plus, ou ce fut si bas, que nous n'entendimes rien. On sortit. Dès que Leblanc s'en aperçut, il me quitta, sans me parler davantage de son affaire. Je le suivis; mais je ne pus le joindre: Il était sur les pas de la Tapissière. Elle rentra, ét mon Homme courut comme un Fou après Morand. Ils eurent une explication sans-doute: Car aubout d'une heure, étant repassé par-là, je retrouvai Leblanc, qui me dit, que la Perfide ne le jouerait pas impunément! —Vous avez entendu sa conversation? (ajouta-t-il): Hé-bien? le

matin, au même endroit, nous en avions eu mot-pour-mot une pareille!... Mais nous verrons, nous verrons! —Gaje que si elle voulait, vous lui pardonneriez-? A ce mot, Leblanc fit un geste-de-fureur.... Un instant après, je vis ses ieux humides: Il me serra la main, en me disant: —Hâ! si elle voulait être fidelle-! Il me quitta aussitôt, ét j'alai chés la Marquise.... C'est Leblanc qui depuis a épousé la Tapissière.

Je racontai ce que je venais d'entendre, ou plutôt j'en fis lecture; mon usage étant d'écrire, avant d'entrer dans le parloir de Mad. De-M****.

Je revins dans le quartier Sainthonoré, pour entendre encore la flûte de la rue Bethisi: M. De-Saintmarc jouait; sa grande Hôtesse s'extasiait; le Jeune-Horloger-Colombet boudait; la Jolie-Voisine était dans le ravissement, ét son Serin émerveillé, s'efforçait de repeter les doux sons qui frappaient son oreille. J'écoutai jusqu'à la clôture de la fenêtre. Alors, j'alai frapper à la porte de l'Officier: —Monsieur! (lui dis-je), venez s'il vous plaît avec moi. —Volontiers! Faut-il épée, ou pistolet! —Ni l'un, ni l'autre: c'est pour voir une Adoratrice. —De qui? —De votre flûte. —Hâ!.. Elle est jolie? —Oui! —Alons! alons!...

Ce n'est pas mon Hôtesse? —Non, non-!
Nous partimes. Je frappai : —Qui est-ce? —Le Rossignol. —Quel Rossignol? —De ce bocage-. On ouvrit. —Je sais que vous aimez le chant du Rossignol (dis-je à la Joliefemme): voulez-vous en voir le plumage?... Le voila-. Elle fit un cri, ét referma sa porte... Elle la r'ouvrit; la referma encore... Saintmarc en rit..... On dit que depuis, elle s'est-accoutumée à sa hideur. L'amour entra par l'oreille.

LA JOLIE-CABARETIÈRE.

Je montai dans la rue Sainthonoré, que je descendis jusqu'à la Barrière-des-Sergens: Là, j'aperçus quelque-chose de blanc à la fenêtre d'une Jeunepersonne, fille d'un Marchand-de-vin. Je regardai: Cela n'était pas mis sans cause! Je cherchai une entrée, en sondant partout, ét je la decouvris. J'entrai donc; je grattai doucement à la porte de l'appartement, qui s'ouvrit. On ôta le signalement, ét j'aurais été tranquile, si j'avais eu refermé la porte-d'entrée. Je redescendis pour le faire. Comme je mettais doucement le verrou, on donna un grand coup-de-poing dans cette porte. Je me tus, ét j'attendis: on s'éloigna, en grommelant. Je remontai. La Jeunepersonne me dit tout-bas: —Mondieu! que vous m'avez fait attendre-! Je ne repon-

dis-mot; seulement je lui pris la main. Je ne savais quelle conduite tenir! Me declarer, après avoir fait manquer le rendevous, je craignais ce qui pouvait en resulter! Sortir, le Galant pouvait me guetter, ét me surprendre! J'étais comme la souris dans la ratière... Heureusement, que la Jeunepersonne s'imagina que j'étais jaloux. Elle employa sa petite retorique à me prouver, qu'elle n'avait pas tort. Pendant qu'elle perorait, en me decouvrant, qu'elle avait plûs d'une alure, j'entendis encore du bruit. —C'est mon Père! (me dit-elle); il vous aura entendu!.. Mais il ne peut venir par le petit-escalier: sortez! sortez-! Je pensai que c'était le plûs sage, en prenant des precautions contre les Guetteurs: J'ouvris doucement la porte, après avoir tâté un coin, pour me placer. Excellente précaution! Car aussitôt, on la poussa. Mais comme je ne sortais, ni ne remuais, on ne sut qui avait ouvert. On monta quelques marches, en écoutant la respiration. Je sortis alors si doucement, par l'entr'ouverture, que je ne fus pas entendu.

II-CV NUIT.

SUITE DE LA JEUNE-CABARETIÈRE.

La prudence ne m'avait pas permis, la veille, de savoir ce que deviendrait

l'Homme qui était entré, lorsque j'avais eu ouvert la porte. Mais comme on ne m'avait pas vu, je ne risquais rien de me presenter. Je vins à 8 heures dans le Cabaret de la Jeunepersonne, ét feignant une grande fatigue, je me mis dans un petit cabinet, presqu'à-côté du comptoir, en demandant une demi-bouteille à 15, avec deux verres. Je bus un coup. Ensuite m'appuyant sur les coudes, je fis semblant de m'endormir. J'observais cependant la Jeunepersonne, qui tenait le comptoir. Elle était encore en deuil de sa Mère. Je demeurai-là près d'une heure. Enfin, je me levai; ét comme les Acheteurs-à-la-bouteille, qui occupaient la Jeune-Marchande commençaient à se ralentir, je m'approchai-d'elle, ét prenant garde de n'être pas entendu, je lui dis: —Comment les choses se sont-elles passées? Vous avez-eu là une terrible alerte-! Elle me regarda d'un air surpris! —Oui; ce matin, à 3 heures: J'ai tout vu: mais je suis discret-? Elle était toujours interdite. —Je puis vous être très-utile! (ajoutai-je); ne vous embarrassez pas comment: Mais il faut que je sois parfaitement instruit: Ne pourriez-vous pas me donner une heure? par-exemple, celle de ce matin? nous nous expliquerions? —Non; cela ne se peut pas: mais

demain, j'irai à la messe à l'Oratoire-. Je payai, je sortis, ét je descendis la rue Sainthonoré jusqu'à la Bute-Saint-roch, pour revoir mes anciennes Connaissances.

J'entrai chés Mesdem. Amancour, rue de-Richelieu, ét je fus retenu fort-tard dans cette maison, que j'eus le plaisir de voir heureuse. Nouglans ét D'Orfeuil étaient repartis pour leurs possessions en Amerique, laissant à Paris le jeune D'Anglesei, qui ne pouvait quitter sa Julie: il falait dailleurs qu'il y eût en France Un des trois Amis, à la tête de leurs affaires. Tous étaient devenus pères, ét les quatre Épouses, Celeste, Julie, Adelaïde ét la petite Celine, qui venait d'épouser Thibaut, habitaient la même maison. Les deux Amis avaient emmené Thibaut, afin de le degourdir, ét de laisser grandir Celine. Julie deguisait sa joie, pour dissimuler une partie de son bonheur à Celles qui regrettaient un Absent... Je promis de revenir dans cette maison. Je passai ensuite devant la porte de Rosalie.

A onze heures-ét-demie, j'étais vis-à-vis la boutique de la jeune Marchande-de-vin. Je ne vis pas le signalement. J'alai à la porte: Elle était solidement fermée. Je me rendis chés la Marquise, que je consultai sur la conduite à tenir. M. De-M**** fremit du danger auquel

je m'étais exposé. Mais lorsque je lui montrai la ferme resolution d'approfondir, j'entrevis qu'elle ressemblait à toutes les autres Femmes, qui aiment dans les Hommes l'audace ét le courage : Elle me laissa même sortir de bonneheure, ét sans lire le titre qui nous restait du dernier Bolletin.

Je me retrouvairue Sainthonoré à une heure. A mon grand étonnement, j'aperçus la marque blanche. J'aurais voulu pouvoir l'ôter; j'y fis quelques tentatives, mais envain. Je pris alors une autre resolution: J'alai vers Pinolet; je le priai de me ceder son Falot, ét je dis à Celui-ci de m'en trouver deux Autres: Ce qui fut brièvement fait. Je conduisis ces trois Hommes à la petite porte: je les y plaçai, en leur recomandant de ne laisser entrer Persone; ét moi, je montai. Je fus reçus comme le Galant, ou comme un Galant. Le signalement fut ôté. Sûr, à-peu-près des évènemens, je me fis-connaître pour l'Homme de la soirée. Ce fut avec la plûs grande surprise, que je m'aperçus que la Jeunefille n'en doutait pas!... Je lui dis que j'étais entré la veille dans son appartement. —Je vous avais pris pour Un-autre! —Combien donc en vient-il chés vous? —Unseul: Mais il a deux Amis, qu'il aime

comme sa propre exîstance; il les a quelquefois introduits ici à sa place, dabord à mon insu: Mais enfin je me suis aperçue du changement; ét mon Ami m'a fait entendre, qu'il ne pouvait être heureux, qu'autant qu'ils partageraient son bonheur. —Mais, Mademoiselle, ce n'est pas ici faiblesse, c'est libertinage! —Croyez-vous que je ne sache pas que vous êtes un troisième Ami, qu'il exige que je traite-bien?... Alons, ne faites-pas le dissimulé? cela ne prendrait pas avec moi-? Je fus extrêmement surpris de ce que j'entendais!... Je parlai serieusement; je me fis-connaître, ét je prononçai le nom respectable de la Marquise. La Jeunefille ne me croyait pas. Je ne pouvais concevoir, comment on avait amené à ce point, une Jeunepersone qui avait la fisionomie honnête, preuve certaine que son âme l'aurait été, sans de malheureuses circonstances. J'insistai: je demandai des details, qu'on me donna enfin. Je vis, que dabord seduite par un seul Homme, elle avait ensuite été corrompue par une pretendue philosofie. J'eus pitié de cette Jeune-infortunée. Je descendis, ét je me trouvai à la porte, au-moment où mes 3 Falots disputaient l'entrée à 2 Hommes, qui me regardèrent avec le plûs grand étonnement! Je me mis en-garde, ét

j'envoyai Un de mes Falots avertir la Patrouille voisine, que les 2 Hommes ne jugèrent pas à-propos d'attendre. Je remontai, pour dire à la Jeunefille ce que je venais de faire. Elle n'en parut pas fort-émue, ét elle me demanda, S'ils avaient-eu bien peur!... Je voyais quelque-chôse-là, que je ne concevais pas... Je m'en-alai. Je ne ferai parfaitement au-fait, que dans quelques nuits.

11-ÇVI NUIT.

Le Chien-Luxembourg.

J'ai deja parlé d'un Chien, compagnon fidèle d'un Homme, qui le traitait d'égal. En voici un-autre que tout Paris à connu. Je le rencontrai un soir, comme il revenait de dîner en-ville: Je le suivis par-hasard, je le vis rentrer au Luxembourg, ét je remarquai, qu'il venait coucher dans le Jardin. Un Homme de ma connaissance, qui m'aperçut en contemplation auprès du Chien, me dit: —Est-ce que vous ne connaissez-pas Luxembourg? —Je n'ai pas cet honneur! (repondis-je). —Hé-bien! je vais vous faire son histoire.

Vous voyez que c'est un metif de Chien-de-chasse, ét de mâtin; il n'est pas beau; mais il est philosofe. On ne sait ce qu'il était, avant d'être le Reclus

du Luxembourg, dont il s'est emparé, malgré les efforts des Suisses, qui l'ont enfin laissé tranquile. L'été, il couche dans le Jardin: L'hiver, à la porte du Café, où on lui met de la pâille. On fut dabord inquiet de cet attachement pour le Luxembourg, dont on lui a donné le nom: Il y a sûrement perdu son Maître, ét la Police a pensé pendant quelque-temps, que ce pouvait être par un assassinat: c'est pourquoi, il y eut ordre d'examiner tous les mouvemens libres du Chien. Mais on n'a rien decouvert. Jamais il ne sort des portes du Jardin, à-moins que ce ne soit par une invitation en forme, faite par Un de ceux qui ont coutume de le caresser: Par-exemple, aujourd'hui, M. Pankoucke l'a invité en ces termes: : Luxembourg, viens dîner avec moi?... Le Chien l'a suivi; on lui a donné son lopin, ét il est revenu ici, après s'être-rassasié. On a quelquefois voulu le retenir. Il heurlait: on était forcé de le relâcher; ét il revenait au Luxembourg, où il est si-bien établi aujourdhui, que tout le monde l'y considère-.

Je remerciai l'Homme qui m'instruisait au sujet de Luxembourg, ét je mis ce fait sur mes tablettes, pour la Marquise. Je n'aime pas les Chiens: peut-

on faire son ami d'un Être vivant, qui peut devenir enragé, mordre, ét communiquer cette cruelle maladie! Si j'en étais le maître, il n'y en aurait pas un-seul à Paris, où ils consument la subsistance de plûs de 20-mille Personnes.... Mais, je suis juste, ét je me fais un devoir d'être impartial, même avec mes Ennemis.

SUITE DES BULLETINS.

Je voulus voir la Tapissière, avant d'aler faire des observations nouvelles. Je l'aperçus dans sa boutique. Je l'abordai; je lui fis un recit fidèle de la scène des cabinets: je jouis de sa surprise, de son embarras, ét je la quittai.

De-là, je me rendis dans la rue Saint-honoré; j'observai Rosalie, qui ne sortit pas. J'entrai ensuite chés la Jeune-marchande-de-vin, comme la veille. Dès que Celestine eut un moment, elle vint auprès de moi, ét se tint debout à l'entrée du cabinet, à-cause des Garsons qui alaient ét venaient; car son Père était sorti. Elle me demanda, Pourquoi je ne m'étais pas trouvé au rendevous du matin? —Je ne sors jamais le jour: mais j'espère que vous m'instruirez cette nuit. —Si c'est un piége que vous me tendez, ét que vous soyiez de-concert avec M. De-la Parnelle, vous n'aurez pas grande gloire! —Non! non! Mais de la sincerité?

c'est tout ce que je vous demande? —J'en aurai donc: Revenez à minuit. Au-reste, je proteste d'avance, de toute ma droiture dans cette occasion-. Je sortis surlechamp, pour me rendre chés la Marquise, afin-d'être de-retour à minuit. Parvenu au depôt, des Bulletins, j'y trouvai les titres de quelques Ouvrages, que je lus, avec celui en reserve:

1, *Les Mille-ét-une-Manières de plaire aux Filles: 1, d'être honnête; 2 laborieux; 3 économe; 4 fidèle; 5 modeste; 6 doux; 7 éclairé; 8 spirituel; 9 fort; 10 hardi; 11 courageux; 12 ferme; (en-un-mot toutes les qualités au nombre de 500: Puis tous les defauts, à pareil nombre: 501 fat; 502 sot; 503 brutal; 504 joueur; 505 audacieux; 506 entreprenant; 507 impudent; élrst.: ¶ Cet Ouvrage sera très-propre à éclairer les Femmes, ét surtout les Filles, pour les preserver de la seduction.*

2, *Les Mille-ét-un-Plaisirs: ¶ Cet excellent Ouvrage sera un Repertoire de tous les plaisirs que l'Homme peut goûter: avec cet avantage, qu'il y aura toujours un* MAIS *aux plaisirs dangereux: 1 La Bonne-conscience; 2 le Devoir rempli; 3 l'Obeïssance filiale; 4 l'Affection-maritale; 5 l'Affection-d'Épouse; 6 la Tendresse-paternelle; 7 l'Amour-maternel; 8 l'Amour; 9 la Tendresse;*

dresse; 10 la Passion... mais il faut prendre-garde que le plaisir ne se change en peine! 11 le Gain ... mais... 12 l'Honneur, étlrst.

3 Les Mille-ét-une-Resolutions d'une Fille-à-marier. Je serai 1 douce, 2 bonne, 3 complaisante, 4 ne me fâchant jamais de rien, 5 point jalouse, 6 gaie, 7 cachant mes peines, 8 discrette, 9 caressante, 10 point importune, étlereste. A chaque Resolution un petit detail, ét un exemple.

4 Mon Histoire, ou les Avantures très-communes d'un Jeunehomme sans qualité, d'un merite assés mince, ét dont les talens sont très-bornés. ¶ Cet Ouvrage est un de ceux qui me riraient le plûs; parcequ'il serait d'un naturel delicieux. On y presenterait un Jeunehomme ordinaire, qui ne dirait, ne ferait que des choses communes, mais d'exemple utile; qui se rendrait interessant par la conduite journalière, parcequ'il ferait les choses les plûs-simples comme elles doivent être faites.

5 Le Roman-dramatique, ou l'Avanture de 24-heures. ¶ C'est l'Exposition de l'idée de l'Un de nos Hommes du-jour, qui pretend rendre vraisemblable par sa conduite, l'intrigue de la plûpart de nos comedies: Pour cela, il cherche à

multiplier ſes avantures, commencées ét terminées dans la journée dramatique : Il fait-connaiſſance le ſoir, tantôt dans un Cercle, tantôt au ſpectacle; il ſe declare ét ſe fait aimer dans la ſoirée; il eſt adoré le lendemain-matin; il dîne avec ſa Belle, qu'il quitte le ſoir, à la même heure qu'il l'a priſe.

6 *La Fille qui triomphe du temps.* ¶ *Un Jeune-Officier trouve dans une Ville de garniſon, une Jeuneperſone charmante, qui n'a pas 14 ans, dont il devient éperdûment amoureux: Il veut l'épouſer; mais ſa Famille ſ'y oppoſe, en lui obſervant qu'il doit dabord ſ'avancer, pour trouver enſuite un Parti conſiderable: on lui donne ſurtout cette raiſon, que ſ'il revoyait dans dix ans ſa Maîtreſſe, il rougirait de l'avoir-aimée. Il contracte avec Sofie-De-Glandève un mariage nul, mais qui conſerve à la Jeuneperſone l'innocence-du-cœur, ét il part. On penſe qu'il a oublié Sofie; jamais il n'en parle. Aubout de dix ans, après ſ'être-diſtingué, il retourne dans la Ville qu'habite Madem. De-Gl. ſ'informe, apprend qu'elle eſt generalement eſtimée; qu'elle a un Fils de 9-ans, beau comme l'Amour, avec lequel ſeul elle paſſe ſa vie, occupée à regreter un Epoux infidèle. Il la revoit, la trou-*

ve plûs belle qu'autrefois. Il fait de nouvelles informations très-sevères. Alors il sent que sa Sofie serait encore Celle qui le charmerait, si elle n'avait pas eu son cœur. Il se decouvre, ét fait-confirmer son mariage.

Une observation que je fis à la Marquise, sur le mecanisme intellectuel des Ouvrages; c'est que les idées d'un Homme qui travaille longtemps sur telle matière, se tournent toutes de ce côté: Il approfondit, en travaillant, le jour dans ses promenades, la nuit durant ses insomnies: Il met à-profit, relativement à son objet, tous les mots qu'il entend. Voila comment ét pourquoi les Lecteurs trouvent souvent dans les Livres de ces choses qui les étonnent, ét que les Livres où l'on n'en trouve point, comme tant de Productions bien-écrites, sont toujours plats ét mauvais. Je pourrais citer beaucoup de Romans, ét de Pièces des petits Theatres, jetés dans le même moule, remplis de choses triviales, rebatues, ét dont la lecture ne peut être supportée, que par Ceux qui n'ont jamais rien su.

Après la lecture de ce titre, j'alai à mon rendévous. Minuit sonnait, que j'étais vis-à-vis l'Oratoire. Là, je rencontrai un Homme, qui paraissait fort-agi-

mé, ſuivi de deux Garſons-marchands-de-vin. Ils paſſèrent à-côté de moi, ét je les vis frapper à la porte du Commiſſaire. —Il y a quelque ruse ici! (penſai-je): Ma petite Marchande aurait-elle parlé? Voudrait-elle me jouer un tour?... Je ne crains rien au reſte; mes vues ſont pures, ét Mad. de-M*** en eſt inſtruite. Alons.... Cependant... ſi le Commiſſaire vient, ét que ces Brutaux me maltraitent, avant qu'on puiſſe les en-empêcher.. cela ne ferait pas agreable-! J'avançais avec precaution, occupé de ces penſées, ét je me trouvai vis-à-vis la petite porte. Je la vis gardée, en-dehors, par deux Soldats du Guet, ét j'aperçus à la fenêtre au premier, ſur la boutique, le Galant, qui tâchait de ſ'échapper. Je ne conçus pas trop ce que la Jeuneperſonne avait pretendu, en me donnant un rendévous, avec ſon Galant: Peut-être voulait-elle, en me fesant expliquer, tandis qu'il ſerait caché, lui prouver qu'il ne devait avoir aucun ſujet de jalousie à mon égard. Quoi qu'il en ſoit, je lui vis attacher un drap par la corne à la croisée, ét deſcendre. Il me fit ſigne de ne dire mot; ét je me tus. Le drap fut retiré. Je joignis le Jeunehomme, ét comme je venais de lui rendre un ſervice, je me fis connaître, en lui demandant, Pourquoi

nous avions rendévous à la même heure? Il me repondit, qu'il l'avait exigé. C'était ce que j'avais prevu. Nous ne nous éloignames pas, ét en attendant le Commissaire, je lui racontai, comment j'avais decouvert son avanture. Il fut content de mon récit. —J'aime beaucoup cette Jeunepersonne! (me dit-il): Mais j'ai peu de confiance dans son état. On voit si mauvaise compagnie dans un cabaret! l'oreille d'une Jeunefille est continuellement abreuvée de tant de propos orduriers, qui sâlissent son ame, ét qui, sans lui donner le goût du vice, qu'ils ne rendent pas aimable, le lui rendent familier, ce qui est presqu'aussi dangereux! J'ai plûs d'une fois éprouvé ma Jeune-maîtresse, qui est douce ét d'un bon caractère: Je lui ai persuadé que j'avais envoyé Un de mes Amis à ma place, puis Un-autre: J'ai donné des raisons, comme bien vous pensez! par-exemple, que je les aimais si fort, que c'était me rendre heureux, que de les favoriser;... que c'était m'être fidelle!... Hé-bien, elle n'a pas eu horreur de ce tour infame!.... La manière dont je l'ai connue ajoute encore à ma defiance: c'est il y a deux ans; elle sortait à-peine de l'enfance: Je la vis; elle me plut, ét je vins boire, sans avoir soif. Dès le

premier mot, elle me sourit familièrement: Je n'ai jamais éprouvé, de sa part, le moindre refus! Jugez de ce que j'ai pensé, en voyant la place occupée, ces deux nuits dernieres!.... J'ai naturellement imaginé, que ma Terèse était aussi facile pour Un-autre, que pour moi-. Je l'écoutais, ét je revenais un-peu sur le compte de Terèse. —Aujourdhui, (continua-t-il) je l'ai attendue à l'Oratoire, où elle va tous les jours à la messe, ét je lui ai demandé la raison de sa conduite? Elle m'a parlé de vous, m'a dit que vous deviez venir, ét qu'elle me priait de m'y trouver, pour être temoin de toute votre conversation. Il paraît, que nous avons été vus, écoutés, ét trahis: Car je suis entré facilement; ét aussitôt, enfermé par-dehors. Je me suis échappé, comme vous avez-vu. Je suis mousquetaire: J'ai de la fortune: Je ne saurais avoir le dessein d'épouser Terèse; mais mieux vaut une Fille de cette espèce, avec laquelle je passerai l'âge des passions, qu'une Fille corrompue, comme en voyent mes Camarades, ou qu'une Danseuse, qui me ruinerait. Je deteste les Femmes-de-theatre, à-l'exception d'Une-seule, que je n'ai pu avoir-.

Le Jeunehomme en était-là, quand

nous aperçumes le Commissaire, bien-accompagné. Comme je savais que ce n'était pas à moi qu'on en voulait, je dis au Jeunehomme, que j'alais tâcher de voir ce qui se passerait. J'arrivai à la porte comme on l'ouvrait, ét les deux Gardes me laissèrent entrer. On monta dans la chambre de la Jeunefille, qu'on trouva seule. Je me tins un-peu à l'écart, craignant sa naïveté. Elle feignit de s'éveiller, ét d'être effrayée de voir tant de monde. On lui demanda, ce qu'était devenu l'Homme qu'elle avait reçu dans sa chambre? —L'Homme! (repondit-elle agnèsement). —Oui, oui, l'Homme! (s'écria son Père). —Je vous assure, mon Papa, que je n'en sais rien!... Voyez... bien partout! car pour tout au monde, je ne voudrais pas que vous le laissassiez ici. —Hâ! Fripone-! (pensai-je). On chercha. Deja le Commissaire, l'Exempt ét leur Suite riaient au néz du Père, qu'on regarda comme un visionaire! Celui-ci s'en prit au Garson qui avait vu: Lequel soutint qu'il ne s'était pas trompé. —Hâ! Bourguignon! Bourguignon! (lui dit Terèse, d'un ton plein de douceur candorique), je n'aurais pas cru, qu'un Garson comme vous, aurait cherché à chagriner mon Père,

ét ... une Orfeline ... qui a perdu sa Mère! Des larmes coulèrent. On parla d'arrêter le Garson. Je pouvais me montrer, ét tout decouvrir; je le devais, dans les règles de l'exacte probité: Mais en m'expliquant, je perdais la Jeunepersonne; j'attirais des desagremens infinis à un Jeune-militaire, qui venait de me parler avec confiance. Que faire? On va juger si je fis bien. Je me presentai: Terèse, en me voyant, me jeta un regard... hô! séduisant!... Jamais regard si penetrant n'est tombé sur moi, si ce n'est.... —Ce Garson (dis-je alors), n'est pas fautif. Tous les ieux se tournèrent sur moi. —Mademoiselle est-ce qu'elle paraît, charmante, spirituelle, honnête, decente. Je suis le Spectateur-nocturne: La negligence avait fait laisser une porte ouverte. J'ai voulu voir, pour avertir le Père-de-famille: Je suis resorti, sans qu'on m'ait vu, apparenment: Voila quelle est la cause du trouble. Le Père dit alors que je n'étais pas sorti; que je venais de quitter une cachette. —Vous vous trompez! (repondis-je): les deux Gardes de la porte vont deposer, qu'ils m'ont vu entrer. —Je vous ai vu aussi, moi (dit un Recors). L'Exempt m'avait également vu, ét m'avait cru de la maison. J'eus

alors recours à mon égide, la Marquise de-M****, proche parente du President de-*** : Je dis, que cette Dame était instruite de tout ce que je fesais. Le Commissaire avait entendu parler de moi, plûs d'une fois (dit-il), ét son opinion m'étant favorable, le Père de Terèse me fit des excuses. Je trouvai cette tournure très-heureuse ! Et ce qui le fut davantage, c'est que la Jeunepersonne sentit toute l'étendue de l'obligation qu'elle m'avait. Elle me serra la main. Quant à Bourguignon, il me regardait avec de gros ieux bêtes : —Mon cher Compatriote ! (lui dis-je); avant d'accuser une Femme, ou une Fille, il faut voir trois-fois au-lieu d'une. —Je le vois bien ! Mais alez !, je ne suis pas si bête que j'en ai la mine ! —Je le presume ! les Bourguignons ne sont pas des sots, mais ils ont quelquefois un fond ét des expressions de naïveté, qui les font passer pour tels-. Nous sortimes. Je reconduisis M. le Commissaire jusqu'à sa porte : Ensuite je revins trouver le Jeunehomme. —J'ai pensé qu'ils vous emmenaient-! (me dit-il). Je lui racontai tout ce qui venait de se passer, ét même mes irresolutions. Il me sauta au cou : —Votre Maîtresse (ajoutai-je), est une des Filles les plûs spiri-

tuellesque j'ayè encore rencontrées! Ne la croyez pas simple ét naïve ! elle est pleine d'esprit! Je vis, à la manière dont il reçut cette assurance, qu'elle le comblait. Je ne m'y étais pas attendu! Je croyais qu'il aurait preferé la naïveté: Mais à ce transport de-joie; à ses *Je m'en étais-deja-douté!* je vis qu'il avait la manie, assés commune, de vouloir avoir une Maîtresse spirituelle. Cela est excellent dans une Amie; necessaire dans une Epouse, quand on veut avoir des Enfans intelligens; mais la douce naïveté vaut mieux pour le bonheur. Nous causames là-dessus, le Mousquetaire ét moi: Car il me reconduisit jusqu'à ma porte, rue du-Fouarre.

II-ÇVII NUIT.

LES BOUTIQUES DE PERRUQUIERS.

J'ai dit naguère, je crois, qu'autrefois, avant que les Barbiers-perruquiers fussent separés des Chirurgiens, les boutiques de raserie étaient des bureaux de nouvelles ét d'esprit. On y passait la soirée du samedi, la matinée du dimanche, ét en attendant son tour, on parlait nouvelles, politique, litterature, telle qu'elle était alors. Tout est bien changé! A-t-on bien fait de separer les

Barbiers des Chirurgiens? Est-ce qu'il est bas de raser? Pas plûs que de saigner. Les Hommes ont de temps-en-temps des idées baroques de dignité. La Barberie est vile, depuis qu'on l'a avilie: La Perruquerie même n'est pas indigne du Chirurgien, ni du Medecin. C'est un Medecin, qui le premier inventa la perruque, pour preserver du rume les vieux Magistrats! Il est vrai qu'ensuite la perruque devint une mode ét un abus.... Mais laissons cela. Persone ne va plus chés les Barbiers-Perruquiers-Etuvistes, qui tous devraient avoir des étuves, dont nous aurions grand-besoin! en place, on va respirer le mauvais air, entassé les uns sur les autres dans un Café, dans un Musée, un Lycée, chés Nicolet, chés Audinot, aux Variétés, qui sont bien superieures aux Nicolets ét aux Audinots, aux Beaujolais, aux Associés: On va s'étouffer aux Ariettes, aux Tragedies: Il n'y a qu'à l'Opera qu'on ne s'etouffe pas encore: Mais cela viendra. Hé! Messieurs, alez vous étuver, suer, être frottés, massés; que vos Barbiers-Perruquiers-Etuvistes, redevenus Chirurgiens, vous conservent la santé, pour faire tomber les Medecins ét les Chirurgiens-prolongistes, leurs oppresseurs hau-

tains ét barbares... *O tempora! ô mores!*

Je suis le seul Homme à Paris, qui aille encore me faire raser, ou me raser moi-même dans la boutique d'un Perruquier. Hêlas! je n'y trouve pas de Nouvellistes! J'y suis toujours seul avec un Major ignorant, ét un Elève, qui s'apprend sur mon menton, à raser les Clercs de Procureurs! On sait que regulièrement tous les matins, le Garson-Perruquier vient dans le grenier de ces Messieurs; mais qu'avant d'y parvenir, vingt coups-de-marteau rudement appliqués, ont ébranlé tous les cerveaux du Voisinage, ét chassé le sommeil loin des paupières des pauvres Malades, qui commençaient à roupiller (qu'on me passe l'expression)! J'aurais peutêtre suivi le torrent, ét, comme les Autres, fait venir un Perruquier peigner mes quatre cheveux: Mais depuis vingt ans je reünis, à la charolais, tout ce que j'en ai, dans une bourse: Etpuis, je vais chés les Perruquiers pour savoir ce que je ne pourrais apprendre autrement, qu'avec de grandes difficultés!

Le lendemain de l'avanture de la Jolie-Marchande-de-vin, j'alai, à huit heures-du-soir, me faire raser chés le Perruquier le plûs voisin. Là, tandis qu'on

repaſſait le raſoir, qu'on preparait ſe linge, la ſavonette, je dis, que le Marchand-de-vin d'ici-près avait une charmante Fille! Auſſitôt je vis ſourire la Femme du Perruquier, eſpèce de piegrièche, le Major, ét le petit Apprentif. —Oui! (dit cet Enfant), elle eſt jolie, mais elle a des avantures. —Hâ-hâ! quelles avantures? —Hô! un Mouſquetaire, ét d'Autres.. —Comment d'Autres? Eſt-ce qu'elle n'a pas aſſés d'un Amant? —Baſt! (dit le Major), elle en a plus de trente! —Cela n'eſt pas poſſible! Elle eſt jeune ét fraîche. —Si elle continue (dit la Perruquière), elle ne le fera pas longtemps. —Hé! mondieu! comment ſavez-vous cela?... Je connais un Homme, qui voulait la faire demander en mariage: Il m'a chargé de m'informer. —En-ce-cas, on doit dire la verité: Je ne le lui conſeille pas! —Hô! (dit l'Apprentif), il n'a qu'à parler à Bourguignon: C'eſt lui qui en ſait! —Taisez-vous! (interrompit la Maîtreſſe); on ne nomme jamais-. On me rasa. Lorſque je fus prêt à ſortir, je proposai au Major ét à l'Apprentif qui m'avait rasé, de leur payer chopine dans trois verres. Ils acceptèrent, avec la condition preſcrite, de la part de la Perruquière, de n'être qu'un inſtant.

Nous entrames, ſans être vus de la Demoiselle, alors dans le cabinet de ſon Père. Nous nous fimes ſervir. Je pris enſuite Bourguignon en-particulier, avec les deux Perruquiers, ét je lui dis: —Vous êtes un calomniateur: Vous avez dit chés le Perruquier, que Madem. Terèse avait plûs de 30 Galans; qu'elle était une libertine, une fille-perdue: Si vous ne venez pas tout-à-l'heure devant la Perruquière, avouer votre calomnie, ét en demander pardon... vous me connaiſſez-?.. Bourguignon fut effrayé... Il balbucia: J'inſiſtai: Il ſe dedit. Ce ne fut pas aſſés, pour reparer le mal qu'il avait causé: Il vint declarer, devant la Perruquière ét ſon Mari, qui rentrait, qu'il était un calomniateur infame envers ſa jeune ét jolie Bourgeoise, un menteur; il en demanda pardon à Dieu ét aux Perſonnes qu'il avait ſcandalisées; puis il ſortit. Je l'accompagnai juſqu'à la porte. Je lui demandai ſes motifs. —Dabord (me dit-il), j'ai vu, ou j'ai cru voir quelque-chose. Mais en-ſecond-lieu, mon principal motif a été de la decrier, pour qu'on fût obligé de me la donner, avec la boutique, qui eſt excellente. —Malheureux! vous lui ôtez l'honneur, ét la desirez pour Femme! —Ça ferait aſſés bon pour moi. —Pour vous; mais elle? —Hô! je ne

l'aurais pas rendue malheureuse-. Je quittai cette âme basse, ét je revins chés le Perruquier. On m'y regardait avec surprise. Je dis, que les motifs de Bourguignon avaient été ceux qu'il venait de m'avouer. Je retournai auprès de Terèse, qui était alors au comptoir. Bourguignon était sorti. J'instruisis la Jeune-personne de ce qui se passait, ét de ce que je venais de faire. Je lui parlai de son Amant ét de toute notre conduite de la veille; de ce que j'avais vu, quand son Amant était descendu. Je lui repetai les propres paroles du Mousquetaire; je ne lui deguisai pas, qu'il avait montré de la joie de ce qu'elle avait de l'esprit; en-un-mot, je ne lui cachai rien, ét je ne la quittai qu'au moment où l'on ferma: Ni son Père, ni Bourguignon ne me revirent.

J'alai chés la Marquise, à laquelle je fis part de mes demarches, depuis le moment où je l'avais quittée la veille. Je lui dis, à cette occasion, que j'avais souvent fait usage des Perruquiers, pour decouvrir des avantures, ét que jamais je n'y avais trouvé la verité: Ce n'avait été qu'un bruit vague, plein de mensonges, souvent directement opposé au vrai; mais qui neanmoins, m'avait conduit à le decouvrir, en m'annonçant l'existance de faits ignorés.

En sortant de chés la Marquise, je retournai dans le quartier de Terèse. Elle n'avait pas été dupe de sa pretendue substitution des Amis de son Amant: Les lumières que je lui avais données servirent à la diriger: Ce n'avait pas été mon dessein; mais elle était encore plûs rusée que je ne pensais. Elle reçut son Amant, au moyen d'une échelle-de-corde, jetée par la fenêtre de l'escalier. Le Mousquetaire y monta, sans m'apercevoir, ét retira l'échelle. Je l'attendis.

L'ESPION UTILE.

Pour passer le temps, je fis quelques tours, mais sans trop m'éloigner. J'aperçus un Homme assés mal-vêtu, qui marchait quelquesfois, mais qui s'arrêtait toujours à un angle. Je l'observai assés longtemps, ensuite je l'abordai. —Je vous observe (lui dis-je): Que faites-vous ainsi, la nuit, à vous promener? —Monsieur, je suis un pauvre Homme, qui n'ai rien à faire de mon état: Je dors le jour ét je passe la nuit, comme ça, aux coins des rues, écoutant si je n'entendrai pas Quelqu'un qui ait besoin de moi: Et quand j'entens marcher, je me montre. Il arrive assés souvent que je conduis, ou que je vais chercher une voiture; ou-bien que je vois prendre le feu:

Alors je crie ét j'avertis-. Je fus frappé de cette dernière idée! Il me sembla que les Corps-de-garde des Pompiers, qui n'ont pas de sentinelles, devraient en placer en differens endroits la nuit ; comme, 1 sur les tours Notre-dame; 1 au haut du Labyrinthe du Jardin-du-roi ; 1 sur le dôme futur de Saintegeneviéve ; 1 sur une tour de Saintsulpice; 1 sur celle de Saintmerri ; 1 sur l'église Saintlouis rue Saintantoine ; étlereste : Que le Guet devrait avoir des Sentinelles au coin des rues, precisement pour faire ce que fesait cet Homme, conduire les Égarés, les Gens ivres, ét prevenir tous les accidens. Je donnai au pauvre Homme un écu, au nom de la Marquise, ét je revins à la maison de la Jeunefille.

J'attendis encore plûs d'une heure...... Enfin le Mousquetaire sortit comme il était entré. Il fut surpris ét charmé de me voir: mais je compris bientôt qu'il me deguisait ses veritables sentimens. Il savait tout ce que j'avais dit à sa Maîtresse. J'entrevis qu'il se proposait, *in petto*, de se bien examiner, ét au pisaler, de remplir les vues de Bourguignon. Je le quitai, bien-resolu d'instruire Terèse, afin-qu'elle rendît sa conduite plûs regulière, ét qu'elle prevînt son mal-

heur, s'il était possible encore. Aureste, un Amant sortant des bras de sa Maîtresse, est un-peu different de ce qu'il sera, en retournant la voir: dans le premier cas, c'est un Homme qui a dîné, que son souper n'inquiète pas encore.

11-ÇVIII NUIT.

SUITE DU PAS-GLISSANT.

J'alai enfin chés Rosalie, dont j'avais observé toutes les demarches le soir. Elle travaillait avec sa Mère. —Huit jours sans vous voir! (me dit-elle). Je donnai un louis, ét je sortis, en disant, Que je ne voulais pas m'exposer à rester auprès d'une Persone aussi jolie, aussi aimable, aussi seduisante. —Un instant! (me dit la Jeunefille). Je demeurai. Elle quitta son ouvrage, ét se tint à-côté de moi. —Mademoiselle (repris-je), vous êtes charmante! je vous trouve encore plûs belle que la première-fois; ét plûs je vous admirerai, plûs je vous respecterai: la beauté m'inspire de la veneration-. Je l'observais, en m'exprimant ainsi: des larmes roulèrent dans ses ieux. Je la crus sincèrement vertueuse, ét elle n'en devint que plûs interessante. Je le temoignai. Rosalie se pancha dans mes bras, —Vous avez trouvé la cléf de mon cœur!

(me dit-elle): vous êtes l'Homme, le seul Homme, que je pusse preferer à la mort; car je me la serais donnée, plûtôt que de-... Elle parlait haut, devant sa Mère. J'étudiais cette Femme: mais son visage n'exprimait rien. Je la pris pour une âme nulle. Je m'arrachai avec peine d'auprès de Rosalie-Duval (car elle me dit son nom que je savais deja), ét j'alai dans la rue des Trois-Pavillons, où j'appris la cause du coup-de-pistolet tiré huit nuits auparavant: c'était une terrible histoire! que j'alai raconter à Mad. De-M···. Je tais la manière dont je fus instruit.

LE NOUVEAU-BRUTUS.

» Un Homme-de-pratique avait un Fils unique très-mauvais-sujet. Il avait employé differens moyens pour le morigener, mais sans succès. Ce Père, occupé à s'enrichir, n'avait pas songé aux mœurs, qu'on n'aquiert point à Saintlazare; c'est au sein d'une Famille honnête, par les exemples, les leçons d'un Père ét d'une Mère vertueux, que les Enfans deviennent bons. Le Jeune-Bisnote était sorti plûs mechant des maisons-de-correction. La fermeté de son Père s'était lassée: Il avait pris le parti de donner à son Fils tout l'argent necessaire pour se divertir. Mais la soif-des-plaisirs coupables est la

ſoif de l'Hydropique, loin de ſ'étancher par la liqueur ſavourée, elle n'en devient que plûs ardente. Le Jeune-Biſnote feſait des parties coûteuses, frequentait de ces Filles, qui ſavent en 6 mois abſorber la fortune d'un Millionaire. Il vola dabord ſon Père, qui, trop exact pour ne pas ſ'en apercevoir, y mit ordre. Biſnote, privé de cette reſſource, imagina d'autres moyens de ſe mettre en fonds.

» Il connaiſſait particulièrement le Fils d'un riche Marchand-de-bois; ils étaient familiers, ét Biſnote était libre dans cette maison comme chés ſon Père. Il partit de-ſà, pour executer ſon coupable deſſein. Il choisit, pour venir demander le Fils de la maison, les inſtans où le Père l'avait emmené; ce fut particulièrement les dimanches pendant la grand'meſſe. Il ſefesait ſervir à dejeûner par la Cuisinière, en peſtant contre ſon Ami, ét dans les intervales où il reſtait ſeul, il alait puiser à la caiſſe du Marchand.

» Ce manége dura deux mois, ſans que M. Ch.r.m. ſ'en aperçût. Mais enfin, il compta un-jour avec lui-même, ét trouva un manque de 2-mille écus. Il ſoupçonna ſon Fils. Également effrayé, affligé, indigné, il ſe tut pourtant: mais il resolut de ſurprendre le Coupable! Il

prit toutes ses mesures ; mais ses precautions même empêchaient la decouverte du larcin ; Ch.r.m.-fils se trouvant toujours à la maison, quand Bisnote y venait, le Mauvais-sujet ne pouvait rien entreprendre.

» Cependant il était pressé de payer ses coupables plaisirs : Il chercha d'autres ressources : Il se deguisa, se presenta dans la maison d'un Vieillard fort-avare, fort-riche, ami de son Père, ét n'ayant qu'une jeune Servante pour tout domestique. Bisnote avait des renseignemens sur le coffrefort. Dès que la Jeunefille eut entr'ouvert, il se precipita sur elle, en lui jetant son manteau, dans lequel il l'envelopa : Il lui protesta qu'il la poignarderait, si elle disait un mot. La jeune Servante s'évanouit. Bisnote lui lia le mains ét les piéds, reprit son manteau, ala enmitouflé droit à la chambre du Vieillard, contrefit sa voix, se fit donner les cléfs, ét conduire au tresor. Le malheureux Vieillard fut contraint d'obeïr. Bisnote, qui avait l'art de se decomposer la figure par d'horribles grimaces, n'en fut pas reconnu. Il l'enferma dans une chambre à fenêtres murées, où était le coffrefort, qu'il ouvrit, ét dont il tira 70-mille livr. en or, qu'il emporta pendant la nuit. Ce coup fait, il delia la Jeunefille, qui ne l'avait jamais vu, ét lui dit où était son Maître.

» Le lendemain, le Vieillard au-desespoir, vint consulter par-hasard son Ami Bisnote-père. Celui-ci écouta très-attentivement tous les details. Il en fut frappé; il eut des soupçons vagues sur son Fils, qu'il resolut d'épier. Il l'épia en-effet, pendant plusieurs nuits, ét ne vit rien. Le dimanche suivant, quoique Bisnote fût en fonds, il ala chés le Marchand-de-bois. Le Père était à la maison; mais le Fils venait de sortir. La Fille-domestique servit le dejeûner à Bisnote, sans parler de son Maître. Bisnote, qui ne pouvait trop avoir, ne se vit pas plûtôt seul, qu'il se glissa du-côté de la caisse, ouvrit, posa la main.... Le Marchand-de-bois le voyait.... Ce fut tout-à-la-fois, un coup terrible, ét un motif de consolation! son Fils était innocent. Il se laissa voler, par crainte dabord; ensuite, il voulut voir si son Fils ne serait pas d'accord. Il attendit. Le Jeune Ch-r-m arrivait en cet instant. Il fut surpris de ne pas trouver Bisnote où il dejeûnait: Il l'appela. Bisnote troublé, precipita sa retraite. —Hâ! tu viens de voir mon Père! (dit Ch-r-m); c'est bien! c'est bien-! —Non (repondit Bisnote): je ne l'ai pas trouvé. Mais, est-ce que ton Père n'est pas sorti? —Non, il m'attend-. Et il ala surlechamp au cabinet.

M.r Ch-r-m-père se cacha. —Ma-foi, il est sorti-? (s'écria le Fils). Ces mots rendirent le calme à Bisnote. Les deux Jeunes-gens causèrent, rirent: mais le Père, bien attentif, n'entendit pas un mot qui pût inculper son Fils. Rassuré par là, il attendit la fin du dejeûner, en comptant son argent. Bisnote n'avait pris que 50 louis. Au moment où il alait sortir, m.r Ch-r-m entra; ét regardant sevèrement Bisnote, il lui dit: —Monsieur, prêtez-moi 50 louis? —Monsieur... —Prêtez-moi 50 louis? —Mais, Monsieur... —Prêtez-moi 50 louis? —Monsieur, je ne les ai pas. —Pardonnez-moi; là, dans cette poche-. Le Fils Ch-r-m était immobile d'étonnement! Bisnote remit les 50 louis. —En voici la reconnaissance (continua le M.d-de-bois); serrez-la. Il me faut à-present, un billet à-ordre de 6 mille livres, que je ferai endosser par votre Père-? Il falut écrire. Le billet fait, M. Ch-r-m en donna sa reconnaissance, qui fut lue de Bisnote seul: *Je soussigné, reconnais avoir reçu de M. Bisnote fils, un effet de 6 mille livres, pour pareille somme, qu'il m'a empruntée, à mon insçu. A... ce...* La première reconnaissance était conçue de-même. Bisnote partit.

» Le Fils temoigna son étonnement:

à ſon Père. M. Ch-r-m lui decouvrit alors tout ce qu'il avait penſé, en trouvant un manque à ſa caiſſe : Il lui dit, ce qu'il venait de voir, ét la raison de ſa conduite. Ch-r-m-fils alors ſe rappela mille traits; il fremit du danger qu'il avait couru, ſans le ſavoir; Biſnote pouvait le compromettre!....

» Dès le même jour, M. Ch-r-m ala voir M. Biſnote-père, ét l'inſtruisit. Le ſoir, ce Père malheureux, qui ſentit enfin le neant des richeſſes, qu'il avait amaſſées par toutes ſortes de moyens, ne doutant plus que ſon Fils ne fût l'auteur du vol fait au Vieillard, ce Père malheureux (dis-je), resolut de forcer ſon Fils à tout avouer. Il reſta debout, fit fermer les portes, pendant le ſouper; puis il attendit le milieu de la nuit, pour éveiller ſon Fils en ſurſaut, afin de profiter du trouble ét du premier effroi. Il avait fait avertir ſes deux meilleurs Amis, pour le ſeconder. Tandis qu'il était encore ſeul ét dans la plûs grande agitation, il entendit quelque bruit. Il écouta; il regarda. C'était ſon Fils, qui ſ'étant muni de fauſſes-cléfs, lui enlevait, en billets de la caiſſe, de quoi ſ'enfuir hors du Royaume. Surpris, indigné, il ſe jete ſur lui. Mais ce Miserable lui montra un piſtolet. Il alait ſ'échapper, lorſque

que les deux Amis parurent. Ce fut en ce moment, que m.[r] Bisnote-père, égaré par la colère, la douleur, la honte... lâcha dans la poitrine de son Fils le coup-de-pistolet, que j'avais entendu...

» Les deux Amis étouffèrent le fruit de cette malheureuse affaire : On n'instruisit que Ceux qui devaient l'être ; on fit des funerailles au Fils-Bisnote. On trouva la moitié des 70 mille-livres, ét on sut l'emploi du reste ».

—Ce trait est effrayant! (me dit la Marquise). —Il est vrai, MADAME ; mais moins qu'un-autre, que j'avais placé à la fin de l'ÉCOLE-DES-PÈRES, ét qu'on vient d'en retrancher. Un Conseiller à Aucerre, dont le Fils était aussi mechant que Bisnote, avait superieurement le talent de se decomposer la figure. Il alait voler la nuit, lorsque tout le monde le croyait couché : il vola jusqu'au Procureur-du-Roi! Son Père l'épia, sur un soupçon vague, le vit sortir, le suivit, ét fut temoin d'un vol. Étonné, penetré d'horreur, il employa les reproches indirects. Le Fils joignit l'hipocrisie à ses autres vices ; ét loin de se corriger, un viol ét un assassinat accompagnèrent le vol. Alors le Père prit une terrible re-

solution! C'était la veille du dimanche-des-rameaux: il invita ſon Fils à dejeûner le lendemain avec lui; il le retint pendant la grand'meſſe; lui parla de l'honneur de leur Famille, ét du malheur d'y porter atteinte; lui rappela les actions memorables de leurs Ancêtres, ſ'attendrit ſur le triſte ſort d'une Famille eſtimée, qui ſe voyait toutacoup avilie, ét dont les Filles, forcées de rougir, n'auraient pas même l'asile du cloître, où la honte les pourſuivrait encore! Il émut l'âme dure ét feroce de ſon Fils. Deux larmes parurent. C'était le moment qu'il attendait. Il l'envoya lui chercher un livre dans ſon cabinet. Le Jeunehomme ſe-lève: Le Père le ſuit, ét dans un entreporte obſcur, l'étend mort à ſes piéds, d'un coup-de-piſtolet.... Tout le monde était à l'office: Perſone n'entendit. Le Père infortuné porta ſon Fils ſur un lit; ſe rendit à l'église, avertit ſon Beaufrère qui était medecin, l'inſtruisit, convint avec lui des precautions à prendre, pour annoncer une mort ſubite, ét ſous prétexte d'éloigner un douloureux Objet des regards d'une Mère, l'enſevelit lui-même. Le Medecin effrayé, admirait cependant un Père religieux, qui n'avait fait aucun reproche, pour ne pas aigrir un

caractère vicieux, capable d'un parricide, ét qui avait attendri le cœur, pour sauver l'âme... Le Siége fut informé de la conduite du Père par lui-même, ét garda un silence d'horreur. Qu'eût-il dit? Le malheureux Père, dans son Fils, étouffait un Monstre, qui, à-raison de la parenté, les eût deshonoré tous.

¶ Ce trait, qui a plûs de 60 ans, m'a été raconté par mon Père.

Après ce reçit, je parlai de Rosalie. Tout ce que j'avais vu de sa conduite m'avait convaincu de son honnêteté. J'ajoutai, que d'après cela, je n'avais plus rien à faire dans cette maison, ét que je priais Mad. De-M**** de se montrer, comme la veritable bienfaitrice. —Voyez-les encore 2-semaines- (me repondit la Marquise). Je promis de me conformer à ce qu'elle me prescrivait.

II-CIX NUIT.

L'*O Filii* des Carmes: Suite.

Le jour de Pâques, je sortis avant 7 heures. Depuis 1776, je ne manquais jamais l'*O Filii* des Carmes. En voici la raison. Le soir de Pâques de cette année, malade, accâblé de douleur, je reçus la visite d'Edme-Rapenot le libraire. Il me proposa d'aler au salut. Je descendis, en lui donnant le bras. A la porte

du Collége de Prêle, je trouvai une charmante Voisine, appellée Madem. Agathe, qui alait, comme nous, au falut. —Hâ ! pauvre Malade ! (me dit-elle), vous m'édifiez !... donnez-moi l'autre bras-! Je montai ainsi les degrés de l'église, appuyé d'un côté, sur un Convulsionnaire exalté, de l'autre, sur ce que la nature avait formé de plûs aimable., de plûs naïf, de plûs naturel ! J'admirais ma situation ! Un instant après l'*O Filii* commença. La voix qui le chantait était harmonieuse ét douce : Je fus ému, attendri ; mes organes furent ébranlés ; des larmes delicieuses coulèrent de mes ieux, ét l'impression fut si profonde, qu'elle ne s'est pas effacée * !...

Le soir de Pâques où nous en sommes, j'alai pour observer Rosalie. Je la vis sortir avec sa Mère. Elles prirent-la rue de l'Arbre-sec, le Pont-henri, la rue Daufine ; celles des Cordeliers, des Maturins, des-Noyers, ét elles entrèrent aux Carmes, à 7 heures. Hô ! pour le coup, je les abordai. —Hâ ! que je suis heureuse d'être ici avec vous ! (me dit Rosalie) ; je viens y entendre l'*O Filii* ! J'ai-

* Je n'ai manqué le salut d'*O Filii* qu'en 1787 ; je m'y suis encore senti attendri en 1788.

me ce chânt dans l'orgue; nous n'y manquons jamais, ma Mère ét moi. —Je n'y manque jamais non-plùs—. On chanta. Je m'attendris. Rosalie pleura comme moi; nous nous pressames la main... A notre retour; car je remenai la Mère ét la Fille; Rosalie dit à sa Mère: —Pour être heureuse, il aurait falu que l'Homme que vous m'aviez donné, lui eût ressemblé! Tout en lui est sentiment, romantique... Il me charme! mais... jamais, je le sens, je ne pourrai surmonter un fatal amour!... Pensez-vous me mettre au Couvent—? (me dit-elle). Surpris de cette question, que rien n'avait amenée, je fus un moment sans répondre. La Mère me fit signe des ieux, de ne pas écouter sa Fille. Je n'eus pas l'air de le remarquer: Je repondis à Rosalie: —Ha! de tout mon cœur. —Vrai! —Certainement! —O mon Ange-gardien! c'est vous, qui avez pris ce corps!... La pensée m'en est venue à l'église, quand vous m'avez serré la main, en pleurant! —Fille aimable! (lui repondis-je), si vos sentimens sont tels que je les entrevois, je vous repons du bonheur! Je ne suis pas un Ange! Mais j'en connais un, auquel je veux vous donner. Je n'attendais, pour cela, que

l'assurance que vous en étiez digne. Partons. —N'alez-vous que vous deux ? (me demanda la Mère). —Madame, jamais une Mère ne doit abandonner sa Fille : Cela ne ferait pas decent-. Ces mots comblèrent Rosalie. —Où me menez-vous? —Chés une Dame ; celle à qui vous devez ce que je vous ai donné: Je ne suis que son instrument. —C'est ce que je pensais ! (dit Rosalie, en se parlant à elle même); les Anges n'ont pas d'argent-. Elle s'ajusta, me prit le bras, ét nous partimes, suivis de sa Mère. En chemin, elle me dit : —Quand je vous pris le bras, le jour de notre rencontre, ce fut une inspiration : Je me reprochais d'avoir eu-peur de vous, ét je me jetai presque dans vos bras, comme pour vous en temoigner mon repentir. —Vous alez voir un Ange (lui repondis-je) ma chère Rosalie! - Vous alez avoir des Compagnes dignes de vous-. Nous arrivames.

Je presentai Rosalie à Mad.-de-M****, en lui disant les raisons qui venaient de me persuader, qu'elle était estimable. —Je le crois, à sa phisionomie-! (me repondit la genereuse Marquise) Elle accueillit Rosalie : Elle lui declara qu'elle la gardait. On servit le souper,

où se trouva toute la petite Société reünie, alors composée des trois De-Merup, d'Eli e, de la Jeune-Sailli, étlereste : On fut gai. Mad. Duval était toute-émerveillée. En quittant la table, Mad. De-M***, demanda l'histoire de Rosalie ? La Jeunepersonne s'adressant à moi: —Dites-la, je vous prie! vous la savez? —Non, Mademoiselle: je ne sais que notre rencontre. —Hô! vous savez tout... mais si vous me l'ordonnez, je la dirai? —Quoi! ma Fille! (s'écria sa Mère), tu vas faire ici ta confession! —Mondieu-oui!... Alez, alez, Maman, ils la savent tous-deux, puisqu'ils sont des Anges-. Cette singuliere idée, nous fit tous sourire.

HISTOIRE DE ROSALIE.

» Mon Père était officier ét croix-desaintlouis. Il était vieux quand il épousa ma Mère, qui était fille de sa Blanchisseuse. Quand il mourut, j'avais onze ans... Il recommanda bien à ma Mère de me respecter, attendu que j'étais fille d'un Gentilhomme; de tout employer pour me bien mettre, afin que je frapasse Quelqu'un comme il faut, ét que je n'eusse pas pour Mari un Homme-du-commun. Ma Mère se conforma aux ordres de mon Père, ét tant que nous eumes de

l'argent, elle m'éleva en demoiselle. Un Jeunehomme de vis-à-vis chés nous me vit, ét recherche notre connaissance. Ma Mère le reçut bien; Moi je le trouvai aimable, ét je l'aimai. Mais il me donna bien du chagrin! Figurez-vous qu'il... Enverité je n'ose, vous dire cela... Je lui declarai, que tout aimable que je le trouvais, je ne le verrais plus, puisqu'il était impoli. Monsieur ne fit que rire de mes discours, ét surtout du terme impoli! Mais j'étais bien instruite, ét mon Père m'avait si souvent dit, que la plus grande impolitesse qu'on puisse faire à une Jeunepersonne, était cette chose-là, que je n'en pouvais pas douter. Nous rompimes donc: Je ne voulus plus le voir du-tout. Mais ma Mère me priait pour lui, ét mon cœur me priait encore plûs. Il revint... O jamais on ne fut si mechant! On ne fut jamais impoli à ce point. Il osa m'embrasser... Il osa.... Je lui montrai tant de courage, que je le surmontai... Il fut honnéte pendant quelque-temps; il voulut m'épouser. Ma Mère me fit entendre, que c'était un parti convenable. Je ne demandais pas mieux. Tout se prepara. On me dit que j'étais à la veille du mariage. Je m'y disposai en alant à confesse. Par-

hasard ce fut le Curé qui m'entendit. Le lendemain, jour du mariage, on vint chés nous, me dire qu'on avait obtenu la permiſſion de nous marier ailleurs qu'à la paroiſſe, ét on nous la montra; nous la lumes, ma Mère ét moi. Nous alames à la chapelle. Nous fumes mariés. J'étais la plûs heureuse Perſonne du monde; car je l'aimais!... Enfin nous revinmes. Mon Mari me fit entendre qu'il n'était plus impoli... Je me rendais, quand un Bedeau m'apporta une lettre du Curé. Je l'ouvris: J'y lus, qu'il n'y avait point eu de bans publiés; que mon mariage était une tromperie.. Je repondis au Bedeau, que je le priais de dire à M. le Curé de venir à mon ſecours. Je repouſſai mon faux Mari, dont les impoliteſſes n'étaient plus autorisées; ét M. le Curé étant arrivé, l'Impoli fut obligé de ſ'éloigner.... Depuis ce moment, je ſuis indignée, mais je l'aime encore. Ma Mère me prie tous les jours pour lui: mon cœur auſſi. Je me ſuis vue reduite aux plûs facheuses extremités, prête à mourir de faim, comme le jour où mon Bonange m'a rencontrée.... Et ma Mère alors était bien preſſante!.. Voila tout.... Si ce n'eſt,... Mais voila tout. »

—Si ce n'eſt? (repeta la Marquise).

—Rien! rien! vous en voudriez peutêtre à ma Mère-. Nous comprimes, que Mad. Duval, de basse-naissance, n'avait pas les sentimens relevés, ét qu'elle avait voulu.... La Marquise regarda cette Femme, qui parut aneantie;... mais en-même-temps nous admirames l'aimable simplesse ét l'extrême pureté-d'ame de Rosalie-Duval, que la Marquise garda. Pour la Mère, on sut qu'elle avait de quoi vivre. La Marquise la reprimanda, ét lui ordonna d'entrer dans une Comunauté, pour y être utile, ét y vivre d'une manière convenable à la Veuve d'un Chevalier de Saintlouis.

LE CHARRETIER DE LA COURTILLE.

En m'en revenant, je trouvai un Homme, que la Garde conduisait chés le Commissaire. Je m'approchai, pour voir, si je ne pourrais pas être de quelqu'utilité à ce Malheureux! Je le suivis: J'entrai dans l'étude. On me repoussait. —Je suis plaignant! (m'écriai-je). Le Commissaire m'admit. On accusa l'Homme d'avoir refusé de payer son écot à la Courtille, où il avait bu, joué, tout perdu, ét dit des injures. L'Homme repondit: —J'ai quitté mon Maître-charretier, aujourdhui: J'avais 25 écus de six francs, une montre d'argent, une

boîte d'argent, des boucles d'argent. Je buvais chopine tout seul : le vin m'a rejoui : j'ai chanté : Ces deux Hommes, l'un Mouchard, l'autre Fiacre ét Mouchard, m'ont abordé, fait boire de leur vin, m'ont fait jouer, m'ont tout gâgné : Ils pouvaient payer l'écot, puisque je n'avais plus-rien-. Et vous, de quoi vous plaignez-vous? (me dit le Commissaire). —De ces deux Hommes, qui ont escroqué ce Miserable-. Ce Commissaire-la me rit au néz. Il envoya le Charretier au Châtelet. J'ai su depuis, que du Châtelet, le Charretier avait été transferé au depôt de Soissons; ét que de là, par le moyen d'un respectable Intendant, il avait obtenu la restitution de sa tabatière, de sa montre, de ses boucles, ét de son argent, que le Commissaire, apparemment intrigué de mon apparition, avait fait remettre à la Police. Combien imagine-t-on, qu'il a falu de lettres de l'Intendant, pour cette restitution? Onze! ....

II-ÇX NUIT.

Les Restaurateurs.

Je passais par la rue de-Grenelle: Une Jeune-ét-jolie-persone, qui entrait dans la boutique d'un Boulanger, frappa ma vue. Je l'admirais émerveillé; car elle

était charmante! lorsqu'elle s'assit dans le comptoir. Au même instant, il sortit de chés un Restaurateur * (nouveau nom qui peint notre siècle) une autre Joliefille, qui venait prendre quelques petits-pains d'une demi-livre. —J'avais beau t'attendre! (dit-elle à la Jeune-Boulangère): tu restes tranquile! —C'est que je ne veux pas retourner chés vous. —Pourquoi? —Il semblerait que je recherche ce grand Jeunehomme, qui me dit toujours quelque-chose-d'honnete: Et je n'ai que faire de lui, je t'assure! —Nous causerons à un autre moment! (reprit la Jolie-Restauratrice). Et elle courut porter les pains. J'entrai sur ses pas, et je demandai à me restaurer. On me proposa un potage au riz, des œufs frais, un morceau de volaille, ou du rôti de veau. —Je ne vis rien-là de plus restaurant qu'ailleurs. Je pris le potage, et une aile de volaille. Je fus servi par un Garson, assés maussadement. Rien n'était animé: Chaque Restauré soupait silencieusement à sa petite table ronde

* On a depuis peu, changé encore la denomination de Restaurateur, comme non allés expressive, en celle de *Soupers-de-santé*: C'est la même chose; ou s'il y a quelque difference, elle tourne au profit du Restaurateur.

ſans nape. Il ſurvint neanmoins quelques Jeunes-gens, qui causèrent aux Filles de la maison. Celles-ci n'avaient pas à ſe defendre d'attaques groſſières; elles étaient jolies et demoiselles : cependant je ne leur vis ni les grâces, ni la modeſtie, ni l'activité de Julie ét Terèse, dont il ſera queſtion bientôt, ét que j'avais-deja remarquées plus d'une fois. Elles arrangeaient les petits deſſerts, ausquels elles goutaient, toujours ſur chaque portion : Elles causaient ét riaient avec les Jeunes-gens nouvellement arrivés. Un de Ceux-ci paraiſſait inquiet, ét regardait ſouvent du côté de la porte. —Elle ne viendra pas! (lui dit la Cadète des deux Sœurs); elle ſ'embaraſſe très-peu de vous, à ce qu'elle vient de me dire. —Je n'ai pas donné lieu à m.lle Cecile de parler ainſi de moi! —Non: Mais elle croit qu'on la remarque, ét qu'on dit qu'elle vient pour vous-. Ceci fut dit aſſés bas. —Je ſais (dit Un des Jeunes-gens, qui me parut le courtiseur de l'Ainée des Reſtauratrices), que Cecile a plus d'une corde à ſon arc... Sa Mère a des vues-d'interêt... —Dame! (ajouta Pauline à ce que venait de dire ſon Amant), quand on a une Fille ſi belle, ét qu'on n'eſt qu'un pauvre Boulanger.... Le Jeunehomme, amant de

Cecile, parut profondement bleſſé! Il ſe leva mecontent, ét ſortit ſeul. J'avais ſoupé: Je donnai mes 30 ſous, ét je le ſuivis. Il paſſa devant la porte de ſa Belle, ét touſſa. La Jeunefille ſe leva, quitta le comptoir, ſans lui repondre, ét entra dans la ſalle, ou l'arrière-boutique. Je ne vis plus, rien; car Cecile n'en reſſortit pas, ét le Jeunehomme ſe retira vers les onze heures.

Comme on fermait, la Jeunefille vint un inſtant ſur la porte. —Mademoiselle? (lui dis-je), les Reſtauratrices ſont-elles vos amies-? Elle me regarda, ſans me repondre. —Dites-moi ún mot? je ſais bien des choses! ét je puis vous ſervir-? Elle ſe retira un-peu, ſans me repondre En ce moment, la Cadète Reſtauratrice arriva. —Cecile! as-tu parlé à Monſieur? (me montrant): —Non: Il m'a parlé; je ne lui ai pas repondu. —Hô! parle-lui! il eſt original.... Il ſort de chés nous, ét on l'a reconnu... Venez, venez! (me dit-elle, d'un petit air plûſqu'aisé). Je m'approchai; la Reſtauratrice me demanda, ce que je voulais dire à Cecile. —De ſe defier de vous; des deſſeins qu'on prête à ſa Mère; de ſe confier à moi, qui la recommanderai, dès ce ſoir à Mad. la Marquise de-M***, ét de reſter auſſi ſage qu'elle eſt jolie;

Elle s'en trouvera bien-. Ce peu de mots rendit serieuse la Jolie-Restauratrice. Elle assura neanmoins, qu'elle aimait Cecile ; ajoûtant, qu'elle n'avait rien dit à son sujet. La Jolie-Boulangère m'écoutait attentivement. —Mademoiselle (lui dis-je), vous êtes mise audessus de vòtre état, ét ceci annonce un dessein, dans Ceux de quî vous dependez : Mais je vous offre, dans le cas où vous souhaiteriez de rester honnête, une protection puissante ét assurée ; Voici l'adresse de Mad. la Marquise de-M****: conservez-là precieusement, ét recourez directement à cette Dame, ou par mon moyen, à votre choix. Je passerai souvent, ét je me ferai entendre, sans vous parler-. En achevant ces mots, je me retirai, pour aler chés la Marquise.

Je ne lui parlai que de Cecile ét des Restauratrices.

L'UTILITÉ DES VIEILLES.

En m'en revenant, je trouvai une Vieillefemme, qui frappait à une porte, qu'on n'ouvrait pas. Je frappai aussi. Enfin, un Homme mit la tête à la fenetre. —Quî est là bas-? La Vieille lui repondit. —Hâ! c'est cette Vieille sempiternelle, qui nous éveille tous! Elle ne mourra pas-! Je fus scandalisé de cette reponse brutale : —Madame (dis-je à

la Vieille), pourquoi rentrez-vous si tard? —Je devais garder un Malade: mais, j'ai deja passé deux nuits; on a craint que je ne m'endormisse; on m'a renvoyee. —On aurait du vous faire coucher à la maison? —J'ai craint d'incomoder. A mon âge, Monsieur, on n'est souffert, que dans le besoin le plus urgent: Et neanmoins, il n'y a soin que de Femme, il n'est attention que de Vieille. Les Jeunes, surtout aujourdhui, sont trop occupées d'elle-mêmes. Pour moi je me mets-en-quatre, quand je suis auprès d'un Malade. J'ai l'œil à tout. Je ne crains pas que l'insomnie me donne des ieus-batus, me rende pâle, ni meme indisposée. Un Malade ne se géne pas, avec une Vieille. Je sentis que cette Bonnefemme connaissait très-bien l'utilite de son âge. Cependant, l'on n'ouvrait pas. Je refrappai. Mais on ne repondit plus. En ce moment, arriva un Homme, de la maison que la Vieille avait quittée. —Madame Genlin: ha! vous voila encore! Votre Malade vous redemande; il ne veut que vous? Revenez.. La Bonne-vieille retourna. Je vis qu'elle avait de l'instruction: la redemande de son Malade lui donna de la gaîté; je l'accompagnai pour causer.

—Les Femmes (me dit-elle), sont les gardes-malades des Hommes. Tenez, Monsieur, j'ai entendu conter à un vieil Officier que je gardais, qu'après la bataille de Rosbach, le General, qui avait beaucoup de Blessés, ét peu de Gens pour les soigner, s'avisa de faire gardes-malades toutes les Coureuses qui suivaient l'Armée: Il leur fit dire, qu'elles eussent à se bien comporter! Hé-bien, Monsieur, toutes devinrent sages, laborieuses, entendues; elles soignèrent les Soldats, comme s'ils avaient été leurs Enfans, ét elles en rechappèrent les 3-quarts. La Femme, monsieur, est adulée, ét pas assés considerée: L'Homme, quand il voit une Femme, que voit-il? Sa Nourrice, sa Soigneuse, sa Maîtresse, sa Femme, sa Perpetueuse, son Amie, sa Garde-malade; l'Etre qui lui donne tout, depuis la vie, en le portant dans son sein, son laît, la propreté, le plaisir, le bonheur, la paternité, toutes les douceurs, ét toutes les commodités, jusqu'au soin qui lui fait terminer doucement ses jours. Jeune, elle est belle; vieille, elle est bonne; un mot de reconnaissance la comble. Les Vieilles sont propres à une infinité de choses, dont les Jeunes sont incapables, ou par ignorance, ou parcequ'elles

n'y conviennent pas. Une Vieille ne se degoûte de rien: Un Homme n'a pas à se géner avec elle; auffi les Vieilles sont-elles plus propres à le conferver. Je suis vieille, Monsieur; mais je suis contente de moi, je sens mon utilité-.

Je fus charmé d'avoir accompagné cette Femme! Elle arriva, ét je m'en revins. Je repaffai devant sa porte. Je fus malin, l'unique fois de ma vie peut-être! Je frappai, jusqu'à ce que le brutal Voisin reparût. Il se montra enfin. —Vous étes bien-dur! (lui dis-je), de ne pas ouvrir à cette pauvre Femme! Pour vous en punir, je vous souhaite de n'avoir qu'un Homme pour Garde-malade, quand vous ferez indisposé. Adieu, âme dure ét feroce!... La Bonne-femme est rentrée; je n'ai frappé que pour vous gronder-! L'Homme ferma sa fenêtre, ét descendit. Je ne l'attendis pas.

II-ÇXI NUIT.

L'Auberge a 6 sous.

En-paffant par la rue des Mauvais-garsons, faubourg Saintgermain, je vis beaucoup d'Ouvriers, des Tailleurs, des Menuisiers, des Selliers, des Serruriers, sortir d'une Auberge, qui m'avait l'air bien-tenue. Pour connaître ces sortes d'endroits, il ne suffit pas de les regar-

der, il faut y manger. J'avais-dîné à dix heures, ſuivant mon usage d'alors : ce qui m'était doublement avantageux, puiſque je gâgnais le temps d'un repas, ét que je ne fatiguais pas mon eſtomac, en le laiſſant trop longtemps ſans nourriture. Je me ſentis un appetit ſuffisant pour ſouper : J'entrai donc, ét je vis une groſſe Femme, qui avait été fort-bien, aſſise pour recevoir l'argent. Deux Jeunesfilles aſſés jolies, dont Une ſurtout, que j'entendis appeler Julie, était également bienfaite, grâcieuse ét modeſte, portaient les plats, à-mesure qu'ils étaient garnis par le Decoupeur, frère de Julie. C'étaient le neveu ét la nièce de la groſſe Femme ; Terèse était leur cousine. Les deux Jeunesfilles étaient d'une admirable activité! elles fesaient tout avec aisance, ét la plùs appetiſſante propreté. J'obſervais leur conduite: elle était reservée ſans groſſièreté : Julie ét Terèse repouſſaient les frequentes libertés d'un air toutalafois imposant, ét de bonne-humeur ; ce qui veut dire, qu'elles n'y donnaient que l'attention neceſſaire pour ſ'en garantir. Toutes-deux étaient mises en juſtes fort leſtes ; elles gliſſaient comme des Poiſſons entre les mains libertines des Mangeurs: Cela ſe fesait ſans bruit ; on n'entendait

ni cri, ni *finissez !* les seules demandes des Arrivans frappaient l'oreille, après la liste des mêts à servir; rôti veau ét mouton, bœuf-à-la-mode, ragoût, lentilles-au-lard, salade. Quand un Homme honnête leur parlait, elles lui repondaient avec une modeste rougeur, embellie par un sourire agreable. Il y avait en-outre une Laveuse, ét un petit Porteur-en-ville.

Ces deux agiles Serveuses me rappelèrent une Joliefille, que j'avais vue, à souper, en 1757, chés le Traiteur Lecoq, rue des-Boucheries: Mes grossiers Convives l'impatientaient, sans qu'elle cessât d'être riante ét polie; elle éloignait les plus impertinentes attaques avec une decence, qui demandait grâce. Je lui dis un mot d'estime, ét une larme brilla dans ses ieux. J'étais jeune alors ét assés joli garson, à ce qu'on disait; tous mes Camarades étaient laids comme leurs discours ét leurs actions. Cette expression est d'elle, ét c'est un mot charmant! Je n'ajoute rien à cet épisode; le bonheur est partout, si l'on chasse le vice.

Julie ét sa Compagne vinrent à moi, quoique je ne me fisse pas entendre : — Monsieur! (me dit Julie), que voulez-vous que je vous serve? c'est votre tour-? Elle repeta la carte. Je choisis le rôti, ét

des lentilles-au-lard; car pour 6 sous, l'on avait deux plats: ajoutez un sou de pain, ét le demiseptier de 3 sous. Le rôti était excellent, ét l'autre mêts flatait mon goût villageois: ainsi, j'avais pour 10 sous, tout ce que mon appetit ét ma sensualité pouvaient desirer. Je dis à Julie: —C'est un plaisir, d'être servi par une Joliepersone comme vous, decente, polie, appetissante! —Monsieur! (me dit la grosse Tante, à-demi-bas), je ne sonne mot, quand j'entens desgrossièretés, partir d'une bouche grossière; cela est sans danger pour ma Nièce ét saCousine; mais je ne souffre pas les complimens-! J'estimai cette Femme. Je vis beaucoup de Jeunes-ouvriers qui soupiraient pour les deux Serveuses, ét Ceux-là étaient polis: J'entrevis aussi quelques sourires de preferences, mais si voilées, qu'elles ne paraissaient que de la politesse. C'était un goût imperceptible, qui n'était jamais éclairé par un entretien; la Tante ne perdait pas un instant de vue Julie ét Terèse (à ce que me dit un Maître-menuisier, qui soupait-là quelquefois, parcequ'il recherchait Terèse, au refus de Julie): Il ajouta: —Lorsqu'il y a des impertinences, c'est la Tante seule qui repond, ét brièvement, par un *fi!* ou quelqu'autre expression semblable, à laquelle

jamais elle ne donne de suite : Il est bien defendu au Frère de Julie de prononcer un mot pour sa Sœur, ou pour sa Cousine ! Le bon-ordre ne coûte rien ici, par un seul moyen, on n'y dit, ou n'y fait rien avec humeur, même dans les cas les plûs grâves : aussi preferé-je ces trois Femmes à tout le reste de leur sexe. Je fus très-satisfait : J'admirais la decence ét la règle, dans une espèce de cloaque ; car la bonne nourriture, à bon-marché, attirait ici les Joueurs-de-billard, les Escroqs, les Espions, ét toute cette Canâille, vermine de la Société, qui cherche à peu depenser, faute de subsistance assurée. J'observai encore, qu'on mangeait en-silence ét vîte : Un Causeur agreable du moyen-étage s'avisa un-soir de tenir la conversation : il disait des choses plaisantes ; toutes les mâchoires s'arrétèrent ; François le decoupeur demeurait le couteau en-l'air ét la bouche beante ; les 2 Jolies-serveuses étaient à-mi-chemin, un pied levé, les traits animés par la rougeur, ét par un demi-sourire ; la grosse Tante elle-même était gravement attentive : Mais dix Garsons-tâilleurs affamés étant entrés àlafois, ils coupèrent le charme par leurs cris ; la grosse Tante se secoua ; étonnée d'avoir-cedé aux paroles-magiques, elle

grommela; puis elle profera ces paroles ſentencieuses: —Monſieur: Ce que vous dites eſt joli, ſpirituel, mais c'eſt tantpis! les machoires ſ'arrétent, les morceaux de ſ'avalent pas, ét les Arrivans ne trouvent point de places vides. Avec l'eſprit que vous avez, il faut aler prendre vos repas chés un Fermier-general, ét non dans une auberge à ſix ſous-! La bonne Torel avait raiſon: Elle nourriſſait 120 Individus en 1 heure; ſes tables en contenaient 30 à 40; c'était un quart-d'heure pour chacun... Il faut voir comme ce diſcours redoubla l'activité!...

Je fus très-content de ce que je venais de voir ét d'entendre: J'alai en rendre-compte à la Marquise de-M····.

L'Homme a tout le monde.

Comme je traverſais le carrefour Buſſi, j'aperçus M. Du-Hameauneuf, qui accourait à moi, avec un Inconnu. J'aimais aſſés le Mari de la Muette: mais les nouveaux visages m'effarouchaient toujours un-peu. —Mon Ami! (ſ'écria l'Original), il faut que je vous faſſe connaître un Honnête-homme, que voici? —Soit. —Il a 70 ans: Il a été dans les Ponts-ét-chauſſées; il a 12 cents-francs de penſion; c'eſt peu: Il n'a plus rien à faire pour lui-même; il eſt à tout le

monde! Il travaille du matin-au-soir; mais à sa manière. Il recherche tous les Infortunés, qui ont quelque merite, comme Artistes de tous les genres, Gens-instruits propres à écrire, ét lereste; ét il leur évite les demarches, qu'ils ne savent ou ne peuvent faire; il les fait pour eux. Il court du matin-au-soir, pour les recommander, les indiquer, leur procurer ouvrage ét reputation! Il est vieux! Ce sera bien-dommage quand il cessera d'exister-!... Je saluai l'Homme-à-tout-le-monde, en le felicitant sur son goût. —Monsieur (me dit-il), c'est en moi une passion, que d'être utile aux Autres: J'aime tous les Hommes, comme une Vieille-femme aime son Chien: mais je n'ai pas de merite à cela; c'est goût. Je suis très-orgueilleux, très-égoïste! Dès mon enfance, j'avais l'ambition de m'attacher mes Camarades. Mais comment me les attacher? Ma-foi, je n'en ai jamais su d'autre moyen, que de leur faire-plaisir. Je m'y étudiais de toutes manières. Je ne reüssissais pas toujours! j'en ai trouvé qui me haïssaient, parce-que je leur rendais continuellement service; ils se revoltaient contre moi, comme si j'eusse voulu les subjuguer. Ce motif, que je trouvais raisonable, m'empê-

chait

chait de leur en vouloir, ét je me cachais pour les obliger, afin qu'ils me le pardonnâssent, s'ils venaient à le decouvrir. Je trouvais tant de plaisir à les servir, qu'il est clair que ce n'était pas eux que j'aimais, ét que c'était moi-même, puisque la volupté devenait plûs grande, quand j'obligeais Ceux qui me plaisaient le moins. Mais le comble du bonheur pour moi... (sans une peine secrette que je sentais pour eux) c'est quand j'ai trouvé des Ingrats! Vous n'avez pas l'idée, Monsieur, de la douce satisfaction que j'éprouvais, en songeant, qu'ils étaient libres envers moi, ét que je n'avais pas avec eux l'embarras penible d'un Bienfaiteur! je les en aimais davantage, ét au plûs-fort de leur indifference, j'épiais l'occasion de leur rendre le service le plûs agreable possible. Je jouissais un-instant de leur surprise; mais je prevenais la confusion, par le peu d'importance que je donnais à mon action! car j'aime tant les Hommes, que je souffre volontiers qu'ils m'oublient, s'ils n'ont pas de moi un souvenir agreable; ét qu'ils me haïssent, si cela leur est naturel; mais je serais desolé qu'ils souffrîssent relativement à moi. J'écartais du service rendu tout ce qui pouvait humilier: Si j'avais affaire à des Jeunesgens-d'esprit, j'affectais d'agir stupidement, pour qu'ils

ſe trouvâſſent toujours audeſſus de moi. Voila mon bonheur: J'ai continué toute ma vie, dans tous mes emplois, à me comporter ainſi. Vous n'imaginez pas... Mais pardon! vous l'imaginez; car vous avez plûs d'eſprit ét de ſenſibilité que moi.... combien j'ai été heureux!... Il ne m'a manqué qu'une choſe, c'eſt de n'avoir pas eu l'occasion de perir, pour un Père-de-famille, aſſaſſiné par des Voleurs, ou injuſtement accusé devant les Juges: J'aurais fait avec joie à l'Infortuné le ſacrifice de ma vie; ét j'aurais pardonné aux Autres le crime, l'injuſtice ou l'erreur-!

Je fus ſurpris de ce langage, ét je regardais Celui qui le tenait, pour m'aſſurer ſ'il était de ſens-raſſis. Je vis un Homme ſimple, doux, au regard tranquile. Je pris mon parti ſurlechamp: —Alez, vous êtes un Inſenſé-! (dis-je en le pouſſant de la main aſſés rudement). Il ſe mit derrière M. Du-Hameauneuf: —Je lui ai deplu, par mon recit! il me trouve bavard: il a raison! c'eſt le defaut de mon âge; excusez-moi-? L'autre Original, preſqu'égalcment bon, ſurpris de ma brutalité, me fit une harangue. L'Homme-à-tout-le-monde lisait dans mes ieux, comme ſi ſon ſort avait dependu de moi. Je lui tendis la main; —Eſtimable Vieillard! j'ai voulu vous

éprouver: pardon-! Il poussa un soupir, en me disant: —Vous êtes bon; ét vous alez m'estimer plûsque je ne vaux! mais je m'en consolerai, par le plaisir de voir un Homme meilleur que moi. —Mon Ami! (dis-je à Du-Hameauneuf avec vehemence), si un Dieu ne nous avait pas apporté sur terre la religion chretienne, cet Homme était digne de nous la donner-! L'Homme-à-tout-le-monde versa des larmes, ét dit en sanglotant: —Voila un mot!... c'est le plûs agreable que j'aie entendu de ma vie!... Hâ le bon homme que votre Ami-!...

Nous alames tous-trois chés la Marquise; ét Mad. De-M··· goûta beaucoup l'Homme-à-tout-le-monde, qui lui repeta son histoire. Nous le reconduisimes, Du-Hameauneuf ét moi. Il se nommait Ljnr; il avait été dans les Ponts-étchaussées. Voici la fin de son histoire.

Huit jours après, j'appris que ce bon Vieillard était tombé dans l'eau, en voulant sauver un Enfant qui se baignait entre des bateaux, sur le Port-au-bléd.... C'était mourir d'une manière digne de lui! Nous alames à ses funerailles, le Mari de la Muette ét moi, ét nous obtinmes du Curé un Éloge du Mort, prononcé dans l'église, avant l'inhumation.

II-CXII NUIT.

Suite de Cecile : Saintbrieux.

Ce que j'avais prevu, en voyant la reserve de Cecile, ne manqua pas d'arriver! Un-soir, comme je passais par la rue de-Grenelle, je toussai vis-à-vis la boutique du Boulanger. On me repondit de la même manière. J'attendis: Un-instant après, je vis sortir Cecile : —Menez-moi chés Madame la Marquise (me dit-elle); il est temps-. Nous marchames. —J'ai eu l'honneur de la voir (reprit-elle) : J'y suis alée avanhier; j'ai parlé de vous à la Femme-de-chambre; ét j'ai montré l'adresse que vous m'aviez donnée. Elle m'a presentée. J'ai vu la Bonté même. Mad. la Marquise m'a donné toute confiance en vous. —Mais de quelle nature est le danger que vous courez en ce moment? —Hélas! que vous dirai-je? Depuis mon enfance, je suis destinée à ce qu'on voulait faire de moi. Je ne sais pourquoi je suis belle, comme on le dit; je ne sais pourquoi j'ai des sentimens honnêtes; je les ai toujours eus; j'ai toujours aimé la sagesse, l'occupation, à m'instruire, à me faire estimer. On m'a donné une éducation assés bonne, ét qui contredisait les discours ordinaires qu'on me tenait. J'ai toujours dissimulé : Ma resolution

était de toucher le Monsieur, par mes prières, ét de lui resister toujours, cependant avec moderation ét decence; car je ne lui en voulais pas. Mais vous ayant trouvé en mon chemin, ét m'étant assurée de votre honnêteté, en voyant moi-même Mad. la Marquise, j'ai preferé à me jeter entre ses bras-. Nous arrivames à l'hôtel. J'ajoute ici, en deux mots, que la Marquise a decouvert les vrais Parens de Cecile, gens honnêtes ét très-àisés! Mais le Boulanger ét sa Femme n'étaient pas coupables de rapt ou de supposition. Combien d'Enfans changés en nourrice!

Je n'avais pas oublié la jolie Terèse, qui était en intrigue règlée avec un Mousquetaire. Mon intention était, cette soirée, d'aler au Café, après m'être informé de la conduite de son Amant. Je ne fis ni l'un ni l'autre. Je ne trouvai pas la Jeune Marchande-de-vin chés elle, ét en l'attendant, j'alai jusqu'à la Nouvelle-Hâlle, qui me donna des ressouvenirs delicieux ét penibles tout-à-la-fois: Je me rappelai Victoire, Louise, l'autre Terèse; ét après un moment d'attendrissement, je m'éloignai par la rue-de-Sartine.

A la sortie de cette dernière rue, je trouvai la jeune ét jolie Saintbrieux. On

ne la connaît pas encore : Je ne la connaissais pas non-plûs. Mais quelle fut ma surprise ét ma douleur, de voir tous les charmes ét tous les attraits reünis faire le plûs vil des metiers!... Elle me regarda, me prit la main, ét sourit comme les Grâces... —Sûrement, ma Belle, lui dis-je, vous faites un badinage : mais il est indecent? —Non; mon sourire vous parle vrai. —Alons-donc!.. Vous êtes mise avec une élegance ét une propreté.... Votre figure.... (je la tirai par la main dans une boutique)... est fraîche, ét on n'en voit pas de plûs-delicate, de plûs-fine, de plûs-honnête... —J'aime votre manière; ét je veux vous emmener. Je vous ai deja vu : Je vous cherchais. J'étais une enfant, quand je vous ai vu avec Maguelone-.... Aumoins, je fus un-peu plûs-instruit; mais je ne concevais pas encore, comment la beauté, les grâces, un jargon qui pouvait être de l'esprit, se trouvaient dans une position aussi malheureuse, sans en rougir, sans le sentir!.... J'alai chés Saintbrieux. Elle occupait deux étages, le premier ét le second : Elle me montra ses deux appartemens. Je l'écoutais; je la regardais : Sa beauté me frappait. Je lui parlai de l'odieuse Montigni; de l'infâme Gourdan. A ces deux noms, Saint-

brieux perdit toute sa gaîté. Elle soupira : elle versa une larme, suivie d'un éclat-de-rire. —Je crois en-verité, que je me suis attendrie !....Hâ! monsieur-Nicolas! que je dois à ces deux Femmes! La Première m'a tirée de ma stupide innocence ; la Seconde m'a donné des leçons qui font mon bonheur ét mon profit-! Ceci me deconcerta. J'avais pensé qu'elle alait maudire les deux Corruptrices! ét elle les benissait !.... Je reflechis.... Je marchais à grands pas dans la chambre. Je me retournai! je ne vis plus Saintbrieux! Je l'attendis. Elle reparut après une nouvelle toilette, qui n'avait duré qu'un demi-quart-d'heure. Elle était en fourreau de taffetas vert, relevé de rose : Comme elle était petite, admirablement bien-faite, elle me parut un Enfant de dix à douze ans. Je me proposais bien interieurement de la mener adroitement à l'Etablissement de la Marquise, ét de la remettre à Maguelone, devenue excellente fille. Mais Saintbrieux, après avoir employé contre moi toutes ses agaceries, me reduisit à m'enfuir.... Je rougis de ma faiblesse, lorsque je fus dans la rue: Cependant je n'osai remonter.

J'alai trouver Maguelone. Je lui dis

la rencontre que je venais de faire. Au nom de Saintbrieux, elle fit un cri. Après m'avoir écouté, elle dit : —Je la connais : Je l'aime, je brûle d'envie de l'avoir avec moi, pour la rendre auſſi heureuse que je le ſuis devenue : Mais prenez garde ! C'eſt un petit Serpent ! Elle peut vous ſeduire. C'eſt la beauté même : ſi malheureusement elle montrait à un Homme, quel qu'il ſoit, combien elle eſt belle, il ne reſiſterait pas. J'en ai vu des exemples, que je trouvais plaisans, ét que je trouve à-present terribles ! Defiez-vous d'elle ét de vous-même !... Mais tâchez de me l'amener : je vous en ſupplie ! voyez-la dès ce ſoir : employez tout-! Je fus excité par ce diſcours, ét je retournai chés Saintbrieux.... Je n'ose dire ce qui m'y arriva..... Je ne reüſſis pas.... La Syrène ſouriait à tout ce que je disais ; elle l'analisait, ét revenait à une obſcenité, tournée avec une grâce provoquante... Je me rendis honteux ét confus chés la Marquise....

Après la ſeance, fortifié contre moi-même, par la vue d'un Ange-de-pureté, je retournai chés Saintbrieux, resolu de m'en emparer, ét de la mener à Maguelone. Je me fis ouvrir. Elle était au lit. J'alai m'aſſeoir à ſon chevet. —Te voila de-retour ! (me dit-elle) : tu as le ſort

de Tous-ceux qui ont voulu me convertir. —Je rougis de ma faibleſſe! —Non, tu n'en rougis pas, ét ces charmes te l'excusent-. Je detournai la vue. —Ma Fille,.. obligez-moi? Je vous demande une faveur? —Une faveur?... Soit.. Mais tu en voudras plûs d'une? —Non, une-ſeule? —Je te l'accorderai, quelle qu'elle ſoit. J'aime les Prêcheurs d'inclination. —Venez avec moi, voir une Femme plûs belle que vous, ét qui de-plûs a le charme de la vertu? Si un de ſes regards ne purifie pas votre cœur, je vous laiſſe, ét me retire: Mais ſi vous me refusez, j'emploierai contre vous les moyens que le maintien du bon-ordre autorise? —Tu me menaces, pour que je me mette en colère, ét que j'enlaidiſſe; mais je n'en ferai rien-... Elle ſonna. Une Femme parut: —Je vais m'habiller (lui dit Saintbrieux): Je ſors avec Monſieur. —A l'heure qu'il eſt! —Oui-.. Ét elle s'habilla. Elle prit ſes cléfs, paya la Femme: —Je ne reviendrai peutêtre plus- (dit-elle en souriant). Nous partimes. J'alai juſqu'à la porte de la Marquise, ne comptant guère la trouver encore debout. Mais ce que je lui avais dit, l'avait rendue rêveuse: Elle ne pouvait dormir, ét nous fumes introduits. Mad. De-M**** parut à ſon

parloir. La Femme-de-chambre l'avait prevenue, qu'elle alait voir Saintbrieux. Je ne sais comment fit la Marquise, mais elle ne m'avait jamais paru si belle, si angelique. En la voyant, Saintbrieux fit un cri de surprise : Mad. De-M**** sourit, ét fut plûs belle encore. La Jeunefille la considerait ; ét comme elle était très-hardie, elle lui demanda sa main, qu'elle baisa. Puis elle la regarda encore, ét se tourna ensuite de mon côté : —Que faut-il faire pour plaire à cette belle Dame ? —Être vertueuse-. Saintbrieux me regarda dedaigneusement : —Madame (dit-elle à la Marquise), tous les Hommes sont meprisables, méme les meilleurs. Deux motifs me portent à changer en ce moment, la passion violente que vous m'inspirez, ét le... souverain... mepris... que j'ai... pour ces Êtres vils... Qu'il sorte. Je me donne à vous. Je ne vous tromperai pas ; il faudrait que je fusse un Homme, pour cela-... La Marquise était émue, presque tremblante : —Elle m'étonne ! (me dit-elle). Mais elle m'attache : C'est une charmante Enfant !... Laissez-la moi-. Je me retirai aussitôt. Il était jour. Nous étions au mois de mai.

II-CXIII NUIT.

LE D.r GUILBERT-DE-PREVAL.

Le lendemain, j'étais bien empressé de revoir la Marquise, ét de savoir ce qu'elle avait fait de Saintbrieux! J'alai chés Celle-ci: Plus rien! tout était demenagé! L'Hôte me dit qu'on avait tout enlevé dans la journée. Je ne doutai pas que ce ne fût par ordre de la Marquise.

Me voyant libre, je suivis la rue Beaurepaire, ét j'alai jusqu'à celle du-Renard. Là, je vis une Jeunefille assés jolie, mais pâle ét malade, qui entra dans une maison à porte-cochère. Deux Soldats en sortirent un instant après: Puis deux autres Personnes, ayant tous l'air malade. Je demandai, Quelle était cette maison? On me dit, que c'était la demeure du D.r Guilbert-de-Preval. Je connaissais depuis quelques années cet excellent Medecin, ét son Preservatif-curatif pour une horrible maladie. J'entrai, pour le voir, le feliciter, ét m'informer. Ses succès depuis 1772 étaient surprenans: Mais il avait un procès avec son propre Corps, au sujet de son remède. Je fremis! car j'en connaissais les bons effets; j'avais vu trois Malheureux, dont le mal était inveteré, que tout le monde avait abandonné, je les avais vus gueris. Dans ma juste indignation, je

pris la plume, ét j'écrivis *L'Iatromachie, ou Thèse de Medecine soutenue en Enfer*: C'était une plaisanterie : mais je l'écrivis avec le sentiment de la verité *. On attribue la persecution suscitée au D.r, à la jalousie du Medecin ¶—ane, aujourdhui en demence, ét qui surement commençait dèslors à delirer: Quelques

(*) Elle est imprimée à la fin du IV Vol. de LA DECOUVERTE-AUSTRALE, *p.* 337. Voici l'origine de ma connaissance avec le D.r GUILBERT; c'est un passage du MENAGE-PARISIEN, ainsi conçu : » En terminant cet article (de l'A» CADEMIE-DES-SOTS), je crois devoir justifier » ce que j'ai dit, XXII.e Chapitre, de la vertu » sotifiante des Associations, ét je citerai, pour » exemple, la FACULTÉ d'ENICEDEM : Dans » tous les temps ses MEMBRES reçus s'opposè» rent aux plûs-salutaires-decouvertes: Il y a » cent ans, à l'émetique; de nos jours à l'Inocu» lation; plûs-recemment encore à l'Eau-pre» servative d'un Homme, qui merite toute notre » reconnaissance, ét qui doit compter sur les hom» mages de la Posterité. ¶ NOTE. Rien de si » digne de nous, ét de son Appariteur CRUCHOT, » que la conduite de la Faculté à l'égard du D.r » GUILBERT-DE-PREVAL! Ce dangereux Es» prit a trouvé (dit-on), une Eau, qui preserve » les SOTS ét les Gens-d'Esprit, d'un mal cruel: » La Faculté, qui est ORBI ét URBI SALUS, con» siderant de combien de profits cet Enfant de» naturé cherchait à priver sa-Mère, a resolu de » l'exhereder, en-le-chargeant de sa maternelle » malediction ».

Têtes-à-perruque, de vrais manequins, secondèrent le febricitant ¶—ane, ét les Appariteurs Cruchots, deux freres, furent chargés de signifier au Guerisseur, que son remède preservatif-ét-curatif passait la plaisanterie: On lui fit entendre, qu'on pouvait pallier, édulcorer, mais non guerir serieusement; que ce n'étaient pas là les erremens de la doctissime-illustrissime-clarissime Faculté: (car il faut savoir, que les D.^{rs} entr'eux ne se traitent que de Clarissimes ét d'Illustrissimes; mais il n'y a pas là un scrupule de vanité, ce n'est que du style). Les Cruchots firent leur devoir: Mais plûs sensés que les Clarissimes, l'Un d'eux, je crois que c'était le Cadet, dit au D.^{r}: —Laissez-les dire, ét guerissez toujours solidement. Que sait-on, helas! Eux ét Moi, nous pouvons avoir besoïn de vous! car en verité, j'en connais plûs d'Un qui en sont-là, ét qui ne peuvent s'en tirer-!.. N'importe de quel part vienne un bon conseil, il faut le suivre: C'est ce qu'a fait le D.^{r}

J'entrai au bureau, ét pendant une demi-heure que j'y restai, je vis arriver, ét prendre de l'eau-preservative-curative à 24 Personnes. Rien de plûs facile que l'usage de ce specifique: On en prend soi-même, le soir, ét dans le plûs grand secret, une

ou deux bouteilles; la bouteille sert pour deux jours; on la boit le matin à jeûn, ét l'on vaque ensuite à ses affaires; évitant seulement d'être mouillé par la pluie, parcequ'elle arrête la transpiration, ou le froid excessif: Quelques purgatifs achèvent la guerison. J'ai entendu des Gens se plaindre du specifique du D.r Guilbert, comme on s'est plaint du PORNOGRAFE; *c'est ôter au vice ses épines !* — Hé! Messieurs! soyez justes! Vous louez Vincent-de-Paul d'avoir aidé à Mad. de-Miramion à instituer l'Hospice des Enfans-trouvés, ét Personne de vous ne s'avise d'accuser ces deux saints Personnages d'avoir favorisé le vice, en tranquilisant les Hommes ét les Femmes sur les suites les plûs desagreables de leurs embrassemens furtifs! Et n'alez pas dire que le cas est bien different! C'est la même chose! Rendez-vous chés le Docteur, ét vous y verrez ce que j'y ai vu, des Epouses innocentes, d'un côté, malheureuses victimes de l'inconduite d'un Mari, apportant dans leurs bras, ou dans leur sein une autre Victime: Vous y verrez des Maris honnêtes-gens, trompés par une Epouse coupable: Vous y verrez... de Jeunes-gens domestiques, immolés à la lubricité...

Je ne saurais exprimer combien je fis

de reflexions philosophiques, durant la demi-heure que je passai dans le bureau du D.r ! En sortant, je le priai de me donner un precis historique sur les Personnes que je venais de voir, afin de prouver ce que je disais à l'instant. Il y consentit, avec cette bonhommie, qui est le caracteristique du bon cœur ét de l'esprit juste ; il les redigea, pour m'en donner un par-jour. J'alai chés la Marquise avec cette assurance.

SUITE DE SAINTBRIEUX.

Je la trouvai dans son parloir, avec Saintbrieux. Je l'avouerai, je fus surpris que Mad. De-M**** eût gardé cette Fille ! Il est vrai qu'elle n'était pas seule avec elle. La Marquise voulut me parler en particulier, ét elle passa dans un autre cabinet, d'où elle pouvait également m'entretenir. —Expliquez-moi (me dit-elle), une chose que je ne saurais concevoir ? Je me sens attachée à cette Enfant, par les liens les plûs forts ! Je ne puis la quitter ! Je me contrains ; j'évite d'être seule avec elle ; parceque je ne pourrais m'empêcher de la caresser ! Cependant une idée me repousse cruellement ! C'est celle de sa conduite passée ! Mais son langage est pur, il est honnête, seduisant : Il est comme sa beauté : D'où vient est-elle si belle ? —Madame,

ce que vous me dites m'étonne !... Vous me rappelez que j'ai senti, pensé, tout-comme vous, en la-voyant!... Il faut la faire entrer dans ce cabinet, ét nous alons l'interroger-. La Marquise l'appela. Elle accourut. —Hâ! (me dit-elle), que je vous dois!... Il semblait que je devinâsse que vous étiez mon bon Ange.... Oui, Madame, cet Homme, d'après ce que vous m'en avez dit, est un Ange, qui n'est Homme que pour semblant! Il m'a subjuguée: Je n'ai jamais pensé pour Homme, comme j'ai pensé pour lui: Tout-autre qui m'aurait menacée, qui aurait voulu m'enmener, je l'aurais devisagé: Et je n'ai pu lui resister! Il me dominait. J'ai cherché à l'avilir, à le respecter moins, ét je n'ai pu en venir à-bout. Je sentais, je devinais que je ne reviendrais plus chés moi; ét quand ma Domestique m'a parlé, je me suis dit: : Je ne te verrai plus!... Et je l'ai suivi... Un bras me poussait. —Mais de qui êtes-vous fille? (lui dis je). —Je l'ignore.... Seulement je sais que j'ai été abandonnée à l'âge de neuf ans. Jusqu'alors, j'avais été elevée avec le plus grand soin! On m'apprenait la musique, les instrumens; je sais bien lire, bien écrire...(*apercevant un claveçin, elle y a couru, ét a joué plusieurs airs*): Tout-à-coup, je



fus àbandonnée... Ma Gouvernante me flagorna... La Malheureuse !... Je l'ai quittée à 12 ans, en lui signifiant, qu'elle n'eût jamais l'audace de se presenter devant moi... J'alai successivement chés deux Femmes, qui me reçurent à bras-ouverts.... Je les quittai, pour me mettre à moi... Je detestais les Hommes; je ne voulus point d'Amant : Je fus ... ce que la Malheureuse m'avait rendue; mais je le fus pour tourmenter les vilains Hommes !.. Hê-bien! il en est à qui cela plaisait?... Je ne vous affligerai pas, en vous racontant ce qui m'est arrivé pendant deux ans...: J'ai vû des Grands, des Petits... Deux Hommes seuls ne m'ont pas inspiré d'horreur, lui (me montrant), ét...... Celui-ci-. (*Elle tira de son corset, à l'endroit du cœur, une mignature*). Mais je ne l'ai jamais vu, qu'en portrait-!... La Marquise la prit... la regarda... pâlit... Et se retournant, elle tira un rideau de gaze qui couvrait un portrait en grand: —Ma Fille, votre mignature ét ce portrait sont-ils le même Homme? —Mais... mais... oui !... oui-! La Marquise s'assit, mit Saintbrieux sur ses genoux, la regarda.... —Voyez donc (me dit elle, si elle n'a pas des traits de sa mignature? —Oui... c'est la bouche,... ce sont les ieux,... l'air... de

cet Homme. —On m'a toujours, dit que c'était mon Père. —Hé! c'était mon Frère! un Frère cheri, mort... d'une manière funeste... Et tu ferais le fruit d'un malheureux amour!.. —Voici un mot de sa main-. Elle tira d'une boîte d'or, un petit papier, ainsi conçu.... *Je meurs... Ma Fille a une Tante... Voyez-la... Elle demeure rue...* —C'est l'écriture de mon Frère! (s'écria la Marquise): Grand Dieu! c'est ma Nièce... C'est le sang ét le portrait de mon Frère le Chevalier-de-Malthe?... Hâ! je t'aimais trop, ét tu m'inquiétais!... Je suis éclairée-!... Pendant ces derniers mots, Saintbrieux s'était jetée dans les bras de sa Tante, ét lui prodiguait les plûs tendres caresses. Je ne fus jamais aussi ému! La Marquise était en larmes. Elle me tendit la main. —Hâ! je vous dois trop... Quoi! si je ne vous avais jamais connu, je serais dans l'aneantissement!... Ma Fille, voila mon Bienfaiteur! —Hâ! que je suis aise! (s'écria Saintbrieux). —Hé! de quoi? —Je ne puis vous-le dire: Et c'est la seule chose que je vous tairai-. Je la compris; ce qu'elle disait était relatif à la veille: Car elle ajouta: —Ce qui s'est fait, ne pourrait plus se faire; je suis à-present... votre bien, ma belle Tante! je suis à vous, à vous-seule... pour tou-

jours-. Hô! de quel ton seduisant, ces mots furent dits! Je vis le moment où la Marquise ne pourrait supporter une si douce émotion.... Helas! je lui fesais un fatal present! cette Fille d'un Frère, elle la perdra, ét ne pourra lui survivre heureuse!.... Je viens de me frapper moi-même au cœur, en écrivant ces deux mots....

Je laissai Mad. De-M**** la plûs heureuse des Femmes: Elle appela ses trois Cameristes, ét leur montra sa Nièce, avec explosion: Et de ce moment, Saintbrieux, qu'on ne nommera plus que de son nom de batême, Silvie, fit les delices de toute l'aimable Société. Jamais elle ne s'est dementie: Les années de sa vie s'écoulèrent. Elle étonnait, elle charmait; elle inspira l'attachement, l'estime, le respect... Heureuse Enfant! tu connaîtras la vertu; tu vivras heureuse, parceque tu ne sauras pas le desespoir que ta perte doit causer!...

En m'en revenant, je pensais au mepris insensé, que les Hommes prennent pour un Etre malheureux! Si la Marquise avait agi de même, où en seraient Sofie, Felicité, la Bellemère Demerup, Rosalie, Cecile, Maguelone, ét d'autres encore?.... Apprenez-le, injustes Humains, tant que la portion divine qui vous compose anime un corps, élle peut de-

venir ſublime par ſes vertus, ét ravir en admiration ! Corrigez, perſuadez ; mais ne fletriſſez pas, ét ne tuez jamais !

II-CXIV NUIT.

SUITE DU D.r

Toute autre idée que celle d'examiner les bons effets du preservatif-curatif du D.r GUILBERT, fut abandonnée. Dès que je fus libre, je me rendis chés lui. — Vous êtes un Homme ſûr (me dit-il), ét je vais vous faire-voir, ce que je ne montre à Perſonne. Le miniſtère d'un Medecin, eſt un miniſtère ſacré, ſurtout lorſqu'il eſt reüni à la chirurgie, ét même à la farmacopée ; car voila ce qui compléte le Medecin. Malheur à l'Homme faible ét puſillanime, qui pretend n'embraſſer qu'une petite partie !... Tenir partiellement dans cet art ſublime, c'eſt ne rien tenir. Je ne dis pas que le Medecin exerce la chirurgie ; mais il doit ſavoir l'exercer ; je ne dis pas qu'il faſſe les preparations farmacopes ; mais je dis qu'il doit ſavoir parfaitement les faire. Sa maiſon doit être l'aſile de l'Humanité, dans tous les cas, ſouffrante au phyſique, ſouffrante au moral, ou embaraſſée des ſuites naturelles des plaiſirs ; on doit ſurtout trouver chés lui des conſeils ét des moyens, pour éviter le mal, ét il doit avoir un magaſin de prudence, au

service de l'Espèce-humaine. Voila les devoirs du Medecin; ét je tâche de les remplir. Il ne doit rien dedaigner; ét je ne dedaigne rien: la dignité du sujet, l'Homme, ennoblit tous les details où descend le Medecin-.

Je fus enchanté de ce discours, ét je ne pus m'empêcher de me jeter à son cou, en lui disant: —J'embrasse le grand Medecin, le Philosophe sublime, l'Ami genereux. —Je vous ai promis (reprit-il), des traits interessans: Je ne vous les raconterai pas; je vous les ferai voir. Je vous en ai preparé un pour ce soir: Je vous ferai avertir pour les autres, à-mesure qu'ils se presenteront-. En-achevant ces mots, il me fit mettre à-l'écart, dans une sorte d'alcove.

Il entra un instant après une Jeunepersonne, d'environ 14 ans, conduite par une Femme-enceinte, qui me parut d'une charmante figure, malgré sa pâleur. —Monsieur, dit elle au Medecin, je suis malade doublement. J'ai un Mari.. Je n'avais pas 15 ans lorsqu'il m'a épousée; j'en ai 28; voila ma Fille-aînée: 14 années de mariage, ont été pour moi 14 années de souffrances... Je crois que cette Enfant a de naissance, le mal cruel qui me consume-? Elle se tut, ét versa quelques larmes. Le D.r lui fit tout racon-

ter. Il emmena la Mère dans un cabinet: Puis il questionna la Jeunepersone en presence de la Mère: Il declara, que la Fille était saine, ét lui prescrivit seulement un leger depuratif, parcequ'elle avait couché avec sa Mère. Il donna ensuite son ordonnance à Celle-ci. C'était un traitement simple, sans assujetissement; desorte-que sa longueur n'était pas incommode. Il rassura ainsi une Epouse, une Mère au-desespoir, ét je la vis sourire, elle qui avait la mort dans le cœur: Il fit plûs; comme son remède ne fatigue point, il lui suggera un moyen de le faire prendre à son Mari, sans qu'il le sùt, dans de l'eau de sureau le matin, avec du sucre, sous pretexte de le faire suer. La Jeunepersonne donna ici une preuve de sa sensibilité, de son excellent cœur: Elle fut transportée de joie, en apprenant qu'on pouvait guerir son Père! —C'est bien mauvais, sans-doute? (dit-elle); hé-bien, j'en prendrai avec lui... Je prendrai de tout ce qu'il faudra, pour qu'il ne se doute de rien-! Elle pleurait, en baisant les mains de sa Mère, qui fut charmée de cette resolution. —La guerison de l'esprit est un prealable necessaire (dit le D.r à la Dame): Votre indisposition n'est dangereuse, qu'autant qu'on vous abandonnerait à vous-même;

encore n'est-il pas impossible que la nature se debarasse du poison deletère: Mais il est plûs sûr de l'aider. —Hâ! Monsieur! dans quelle situation j'étais, avant que d'arriver chés vous! Je croyais ma chère Enfant perdue!... Moi-même, je me regardais comme destinée à perir dans mes couches; c'est l'idée qu'on m'avait donnée de ma situation! Je renais... Ma chère Enfant! respecte toute la tienne, ce digne Homme, qui nous rend la vie! —Je vous respecterai pour moi, (dit la Jolie-petite); mais je vous adorerai pour mon Père ét pour ma Mère, si vous les sauvez tous-deux, comme je n'en doute pas-! Le D.r fut attendri du discours, ét du ton dont il fut prononcé.

Lorsque ces deux Personnes furent sorties, je remerciai le D.r du service qu'il venait de me rendre, en redoublant mon estime pour lui. —Je vous les montrerai tous gueris dans six mois (me repondit-il).

Je sortis, ét j'alai porter cette bonne-nouvelle à la Marquise, que je trouvai toujours plûs enchantée de sa Nièce. Silvie, de son côté, fit un cri-de-joie, en me voyant. Je ne lus rien.

LE RICHE SAGE.

En-m'en retournant, je trouvai auprès la Place-Royale, un Homme qui regâ-

gnait sa voiture. Je ne lui parlais pas. Il s'arrêta un instant, pour me considerer. —Quî-êtes-vous? (me dit-il). —Un Homme simple, qui travaille le jour, ét se promène la nuit. —Quand dormez-vous?. —Le matin. —Ne seriez-vous pas l'Homme de la Marquise de-M***? —Precisement. —Je suis bien-aise de vous voir: J'ai un projet, que je veux vous communiquer. —Dites-m'en deux mots? —Je le veux bien. Je me propose de faire un Etablissement, qui ne ressemble pas à ces maisons-de-travail, qu'on a dans chaque Paroisse, où l'on élève des Jeunesfilles d'une manière également contraire à la santé, aux graces, ét à la destination de la nature: Je veux fonder une maison, pour cent Filles; où elles seront élevées par des Maîtresses habiles, de bon-sens, ayant la connaissance du monde, ét veuves, mais affranchies du soin de leur propre Famille, qui sera établie, ét qu'elles auront bien élevée: On les choisira toutes fortes ét jolies; ou si elles sont delicates, on tâchera de fortifier leur santé: on les prendra depuis 5, 6, ét jusqu'à 10 ans, par-la-suite; mais pour commencer, on en admettra de 18 ans, âge auquel on les mariera. On en fera des Femmes vigoureuses, entendues pour le menage ét le commerce:
Mon

Mon intention sera dé tâcher de me procurer des Imitateurs, pour refortifier l'Espèce-humaine, dans la clâsse du milieu, où elle periclite. Quant aux Laides, je ne les abandonnerai pas: Je ferai un autre Etablissement, dans lequel on donnera aux Ouvrières de gain mediocre, qui ne peuvent pas vivre ét rester sages, le double de leur gain; c'est-à-dire autant qu'elles gâgnent à leur travail, qu'elles seront obligées de continuer. J'y consacrerai par an 50 mille écus: Et 100 mille à l'autre Etablissement. —Vous êtes donc bien riche? —J'ai sixcents-mille livres de rentes. —O ciel! —Et je crois devoir à la Nation tout ce qui passe mon entretien honnête. —O bon Jeunehomme! perseverez dans ces resolutions celestes, qui vous sont inspirées par la Divinité même! —Je vous reverrai demain, au Palais-royal, à huit heures, ét je vous montrerai mon Etablissement-. Je m'en-alai très-content de ce que je venais d'entendre.

II-ÇXV NUIT.

Suite des Cafés.

Je ne devais pas revoir le D.r le lendemain: A huit heures, j'alai au rendevous du Jeunehomme-riche: Mais je ne le trouvai pas: Une affaire imprevue l'avait sans-doute retenu. J'entrai au Café

de-la-Regence, pour y voir jouer aux échecs.

Vingt tables étaient couvertes d'echiquiers: A ces vingt tables étaient vingt paires de Joueurs, graves, silencieux, reflechissans, environnés d'environ quarante Spectateurs, attentifs aux coups, palpitans entre la crainte ét l'esperance. J'ai beaucoup aimé le jeu d'échecs! Je m'arrêtai un instant à considerer ce combat factice, ét je sentis le goût au jeu revenir. Je detournai les ieux, ét je considerai les Originaux qui m'environnaient, sous un autre point-de-vue, c'est-à-dire comme des Fous, qui couraient risiblement après le neant, ét dont le travail ne laissait pas plûs de traces, que les nœuds que fesaient nos Dames, avant l'invention du filet: Les Hommes étaient cependant un-peu moins coupables; on ne brûlait pas une production utile, reduite au non usage, pour l'amusement insensé d'une Petitemaîtresse. Je sortis ennuyé de ce Café monotone, où l'on ne parle, ni ne rit; où l'on n'a d'autre scène amusante, que celle d'un triste ét silencieux échec-ét-mat.

Je n'avais pas fait dix pas, que je vis beaucoup de monde entrer dans l'ancien Palais-royal: Je suivis. On donnait un superbe concert dans l'une des maisons

ſur l'alée-des-maroniers: Tous les inſtrumens y étaient reünis, ét chacun executait une partie, entre les ſymfonies pleines: Ce qu'il y avait de plûs curieux ét de plûs agreable, pour certaines Perſonnes, ce n'était pas le concert, c'était l'Aſſemblée: les Femmes honnêtes ſ'y trouvaient confondues avec les Catins; une Mère, avec ſes Filles, ſ'y voyait entourée de Danſeuses, de Petitsmaîtres, ét ſouvent Un de ceux-ci gliſſait aux Jeunesperſonnes un mot, qui n'était pas mal reçu. Les Filous y exerçaient auſſi leurs talens, preſque ſans danger; euſſent-ils été ſurpris, ils diſparaſſaient dans la Foule ét l'obſcurité. J'y vis une Femme tromper un Mari jaloux, qui la tenait par la main, comme *Sbrigani* trompe le Vieillard dans la *Bohemiénne*: Il était fort attentif à la musique! La Dame ſ'était exprès couverte d'une terèse de gase; l'Amoureux avait amené une Fille de pareille taille, couverte demême: Dans un petit flux, causé par l'Amant, la main de l'Epouse quitta, ét fut remplacée par celle de la Fille. Le-Musicomane la tint plûs ferme, ét continua d'écouter. Cependant la Dame ét ſon Galant avaient gagné, ſous les fenêtres même du concert, une petite bou-

tique de Libraire, où ils s'enfermèrent, par un effet de la complaisance de la M.de-de-livres: Ils n'en sortirent que lorsqu'on les avertit que le concert alait cesser. La Dame revint; Le concert finissait. Le Mari enmenait son precieux Tresor; ét dans un moment où il se moucha, la restitution se fit.

Cette même soirée, une Jeunepersonne quitta sa Mère, ét se perdit volontairement, pour se retrouver avec un Amoureux aimé. Je suivis cette Dernière dans toutes ses demarches. J'entendis qu'elle fesait ses conditions avec son Amant, ou qu'elle les renouvelait: C'était que le lendemain dès le matin, il enverrait une lettre d'elle à sa Famille, pour avertir qu'il était prêt à l'épouser. J'aurais bien voulu savoir l'adresse des Parens! Mais comment l'avoir? Je suivis jusqu'à la porte du Galant: On entra: Je remarquai bien l'étage où paraissait la lumière, ét je volai chés la Marquise, qui me donna un mot pour le Commissaire du quartier. Je courus chercher une Escorte, ét nous partimes. Je frappai. La porte de la maison nous fut ouverte par un Domestique du Propriétaire. Nous montames, ét je gratai doucement à la porte du Galant, qui vint entr'ouvrir. —De la lumière Voisin? (lui dis-je). Il rentra

pour me l'apporter, ét nous le ſuivimes. La Jeuneperſonne ſ'était cachée : Mais nous la trouvames bientôt. Elle fut obligée de retourner chés ſes Parens, à l'heure même. Nous la remenames, ét par mon conſeil, on dit, qu'on venait de la delivrer des mains d'un Raviſſeur. Ces Honnêtes-gens étaient deja fort-inquiets! S'ils reconnurent tout-d'un-coup la verité, aumoins ils le diſſimulèrent prudenment... J'ai ſu depuis, que le Jeunehomme avait épousé la Jeune-inconſequente, parceque les Parens avaient ſacrifié leurs motifs d'opposition : mais qu'elle n'était pas heureuse. En-effet, c'eſt un mauvais debut, quand on veut ſe marier, que de commencer par detruire l'eſtime, dans le cœur de ſon Futur!

Je retournai rendre-compte de tout à Mad. de-M****. Je la trouvai toujours plùs contente de ſa chère Silvie : Cette Jeunéfille, en apprenant ſa naiſſance, dont on avait aquis de nouvelles preuves, avait recouvré tous les ſentimens honnêtes qui lui convenaient. C'eſt que le vice n'avait jamais été dans ſon cœur.

A mon retour, je rencontrai le Jeunehomme riche de la veille. Il avait été au concert, ét une avanture, qu'il avait voulu ſuivre, qui l'avait empêché de

me tenir parole. Il me promit de l'écrire loisqu'elle ſerait denouée, ét de me la donner. Il avait mis en piéd ſes deux Etabliſſemens; ils fesaient le charme de ſa vie, à ce qu'il m'aſſura, ét il me remit au ſurlendemain.

II-CXVI NUIT.

Les Academies.

La belle ſaison était revenue, ét je n'alais plus au Café le ſoir, ni aux Billards: Je venais de quitter la rue du-Fouarre, pour aler me loger dans la rue de-Bièvre, dans une maison obſcure, où l'on avait loué pour moi: Cette demeure me convenait davantage. La Principale loçataire était une Flamande, grande blonde encore aimable, qui avait une Fille unique de 14 ans. Cette Jeunepersonne promettait la plûs grande beauté. On la mit au Couvent: Il me falait trois clefs pour rentrer; celle de la premiere porte, celle d'une grille-de-fer au-bas de l'eſcalier, ét celle de ma chambre. Je me trouvai bien dans cette petite forteresse. Je n'ai rien dit de mes peines de jour: Elles ceſſaient alors, ét j'étais bien-aise d'avoir quitté mon autre demeure, profanée par un Scelerat. J'ai demeuré cinq ans dans la rue-de-Bièvre, ét c'eſt pen-

dant ces cinq années que me sont arrivées deux avantures.

Le premier soir, me trouvant libre à huit heures, je sortis au-hazard, ét je marchai. Au-coin des rues de la-Bucherie ét des Grands-degrés, je vis sortir deux Hommes d'une maison peinte en noir: Ils se querellaient, ét alèrent se battre dans le passage de l'abreuvoir: Je tâchai de les separer: Mais ils étaient furieux, ét le Vainqueur precipita l'Autre dans la rivière. J'appelai du secours neanmoins. On retira l'Homme, ét son Antagoniste s'en-ala. Je sus alors qu'ils sortaient d'une Academie-de-cartes, audessus du Billard du coin de la rue. J'y montai.

Je trouvai une Assemblée composée de Gens-de-rivière, d'Ouvriers de toutes les professions, ét de quelques petits Marchands: Les Uns jouaient au piquet, ét le plûs grand nombre à la triomfe. Les Parieurs environnaient les tables, ét chacun était profondement occupé. J'alai me placer derrière un Joueur de triomfe, ét je regardai son jeu. Cet Homme porta les ieux sur moi, ét depuis ce moment, il ne pouvait se tenir tranquile sur sa chaise: Il perdit. Alors il appela le Paumier: (car tous ces Cor-

rupteurs, ces Decepteurs de l'Espèce-humaine, qui tiennent boutique de vice, d'inutilité, de friponerie, font maîtres-paumiers)! —Monsieur! (lui dit-il), faites-retirer cet Homme-là! (me montrant); il m'interloque-! Le Paumier me dit poliment: —Monsieur, les Joueurs, vous le savez, ont de ces faibles-là! Je vous demande bien pardon-! J'alai me mettre derrière l'Adversaire, qui jeta sur moi un regard obligeant. L'Homme de-mauvaise-humeur perdit toujours, tant que je fus-là; mais il n'avait pas-droit de me faire-ôter, puisque je ne voyais plus ses cartes. Je quittai cependant, pour aler à d'autres Joueurs, ét je m'aperçus que le Perdant regâgnait. Je dis au Paumier: —Ce Joueur n'est pas de bon-aloi; observez-le-! Ne me connaissant pas, ét me craignant par cette raison, le Paumier l'examina secrètement pendant quelques parties: Il parla ensuite à l'Homme en-particulier, lui fit-rendre l'argent mal-aquis, ét le renvoya. Ce qui fit peu de bruit.

Les Parieurs m'occupèrent le reste de la seance: Je vis qu'ils étaient en-relation avec les Joueurs, ét qu'il y avait un Tripot, comme au Billard; qu'on s'entendait, pour jouer des parties vides,

dans la ſeule vue de faire-gâgner des paris aux Aſſociés; qu'on y trichait, qu'on y cachait ſon jeu, étleresſte. Je ſortis, avec ces triſtes lumières, ét j'alai chés la Marquise, où j'arrivai fort-tard.

J'y trouvai le Jeunehomme riche, qui me donna ſon Avanture de la veille; ét je la lus devant lui, afin-qu'il repondît aux obſervations, ſi j'avais à lui en faire.

La Fille du premier-lit.

» J'étais, comme tout le monde, à écouter le concert, lorſque je vis une Jeuneperſone, conduite par Une-autre, qui ſ'approcha de moi: elles avaient l'air de filles d'Artisans aisés, ou d'Artiſtes: c'étaient deux jeunes Graveuses, mais qui n'étaient pas ſœurs: l'Une avait pour père un Homme de quelque reputation; l'Autre, un Bonhomme obſcur, à qui ſes habiles Confrères avaient trouvé du merite, ét qu'ils fesaient travailler ſous leur nom, en gâgnant ſur lui. Ce Bonhomme avait une jolie Fille, d'un premier-lit, ét ne ſ'était-remarié que depuis un an. Sa Seconde-femme eſt une eſpèce de megère, qu'il avait trouvée aimable, parcequ'elle le flatait. En-effet, elle connaiſſait le talent du Bonhomme; elle avait ſu le tirer de la dependance des Celèbres, ét le faire-travailler pour ſon compte.

Mais elle voulait tout pour elle, ét detestait la Jeune-Berthe. Elle la maltraitait, la calomniait auprès de son Père ; enfin elle la reduisit au-desespoir. La Jeunefille avait quitté la maison-paternelle le matin-meme, ét elle était venue au Palais-royal, resolue de se perdre, égarée par une douleur d'indignation envers un Père faible! Sa Camarade, l'autre Fille de Graveur, l'avait trouvée par-hasard, dans l'obscurité qui l'enhardissait, ét Berthe; qui pretendait que la nouvelle de son malheur vînt à son Père le même soir, voulut rendre Justine temoin de sa première degradation. Celle-ci tâcha de detourner Berthe de ce parti funeste: Mais son ancienne Compagne lui repondit avec une sorte de fureur: —Quitte-moi, ou tu me vas voir attaquer un Homme en ta presence, ét cela te compromettra-!..... En ce moment, Justine m'aperçut. Elle m'avait vu, dans une boutique de Libraire; mais elle ne me connaissait que pour un Homme riche. Pressée par la circonstance, elle a dit à Berthe: —Tiens! si tu veux attaquer un Homme, dumoins choisis, ét parle à ce Monsieur-là; qu'il soit le premier-! Berthe, avec un courage d'autant plûs-grand, qu'elle voulait paraître effrontée, s'est élancée versmoi,

ét m'a intrepidement tiré par la manche. Je me suis retourné. La Jeune-infortunée a voulu me presser; sa langue s'est glacée... Elle s'est évanouie... dans mes bras, où elle s'était jetée!... Surpris au possible, je l'ai derobée à la Foule qui nous environnait, ét je l'ai conduite auprès du bassin.... Son Amie la suivait: Justine m'a tout expliqué. J'avais la preuve de l'effort que la Jeunefille venait de se faire, pour paraître malhonnête. Je l'ai conduite chés l'Institutrice de mes Protegées, ét j'ai vu, avec satisfaction, qu'elle était asses jolie pour être admise ».

Voila ce qui m'a empêché de me trouver au rendevous que je vous avais donné.

J'engageai le Jeunehomme riche à bien connaître le caractère de Berthe, dont je n'aimais pas la resolution, quoiqu'elle n'eût pu la soutenir. Je l'engageai à voir le Père ét la Marâtre; en-un-mot à ne rien negliger, pour s'assurer que cette Fille n'était pas une âme basse, mechante, capable de corrompre ses Compagnes, ét de deshonorer un Établissement utile. Il sentit la necessité de ces precautions.

Je portai ces nouvelles à Mad. De-M···: Je lus ensuite un trait charmant du MONSIEUR-NICOLAS, intitulé ZEFIRE, ét je ne me retirai qu'à 2 heures.

II-CXVII NUIT.

SUITE DU JEUNEHOMME RICHE.

Je ne manquai pas de me rendre à l'ancien Palais-royal, où je devais trouver l'opulent Jeunehomme. Ce Jardin a toujours été le theatre de beaucoup d'avantures. Le Jeunehemme en avait encore une ce soir-là. Je le trouvai avec une Jolieperſone, que je reconnus : c'était la fille-naturelle d'un Homme, qui avait aquis une grande fortune en Amerique ; mais qui, semblable à tant d'Autres, redoutait le mariage, ét avait toujours vêcu avec une Maîtresse, sans l'épouser, quoique dans le monde, elle passât pour sa Femme. Cette Compagne illegale, était pleine d'esprit, ét malheureusement une de ces Philosophistes, qui s'élevant audessus des prejugés, bravent les convenances, ét se croient ainsi sous la loi de nature : Elle ne voyait pas le tort que le defaut de legimeté ferait à ses Enfans ; elle ne songeait pas aux effets civils du mariage. Le Père, de son côté, ne voulait se lier indissolublement, qu'à l'article de la mort, afin d'être plûs menagé, plûs choyé d'une Femme-hautaine. Mais ce que ni M. Rochelle, ni son Epouse-naturelle n'avait pas prévu, c'est qu'il mour-

rait presque subitement, dans un petit voyage; que sa mort laisserait ses deux Enfans bâtards, ét que son Epouse resterait concubine....

Il falut plaider contre des Collateraux, pour avoir une pension: On l'obtint assés forte; la Mère elle-même en eut une, en prouvant sa bonne-conduite, ét sa position vis-à-vis M. Rochelle, qui avait été son tuteur.

Mais à-peine fut-elle veuve, que Mad. Rochelle, naturellement exaltée, devint amoureuse de son Avocat, puis de son Procureur. Ce Dernier lui fit un Enfant. La jeune Florise, sa fille, commençait à grandir: Elle devint la promeneuse de ce Fils; elle fut temoin de l'inconduite de sa Mère, ét ayant aquis alors differentes connaissances sur son état, elle la meprisa. Elle avait dailleurs de la repugnance pour son petit Frère uterin, que Mad. Rochelle, outrant tout, élevait si fort à la Jean-Jacques, qu'elle le laissa nu, absolument nu, jusqu'à l'age de sept ans: Florise l'avait pris en degoût; elle disait, qu'elle croyait toucher un ver.

Ce fut à cette époque, qu'elle resolut de quitter la maison-maternelle, ét de se procurer un sort particulier, comme

avait fait sa Mère. Un Homme-de-pratique l'avait remarquée, ét lui avait fait quelques propositions: Mais la Petite-persone, avant de rien accorder, voulait être logée, meublée, avoir un Domestique, enfin, être maîtresse-de-maison: A ces conditions seules, elle consentait à devenir épouse naturelle. L'Homme-de-pratique voulait la tromper: Il lui avait donné rendevous au Palais-royal, pour la retarder, l'empêcher de rentrer chés sa Mère, ét tâcher de profiter de sa situation embarassante. Florise avait trop d'esprit, pour être facilement dupée: L'Homme-de-pratique portait dans ses ieux le signe de la duplicité: Elle crut y lire la perfidie: Il lui tenait la main, lorsque le JeuneHomme Polychryse vint à passer: elle le considera, ét lui trouvant un air honnête ét franc, quitta le Plumogère, pour venir se jeter au bras du Polychryse, en disant: —Quî que vous soyiez, je me donne à vous, plûtôt qu'à cet Homme noir, qui porte peinte sur son front l'envie de me tromper-!

—Je l'ai reçue (continua le Jeune-homme riche), ét je me propose d'en prendre soin. —Vous le pouvez! (lui dis-je); je la connais; ét c'est une charmante Enfant! mais elle a les principes de

ſa Mère, qu'il faut affaiblir... Aimable Florise! (lui dis-je), il faut abandonner les maximes d'une philoſofie trop naturelle; vous n'êtes pas une Fille ſauvage, quoi qu'en dise votre Mère, qui outre tout; mais une Fille policée: Laiſſez-vous conduire; on ne voudra que votre bonheur-. Florise temoigna combien elle était ravie que je fuſſe de la connaiſſance du Jeunehomme.... Mais ce fut un malheur pour le Public, que Florise l'eût rencontré:... Il arriva ici, ce qui était deja arrivé. La Jeuneperſonne garda les principes de ſa Mère, qu'elle appela quelque-temps après à ſon ſecours: Elle ſubjugua le Jeunehomme, ét comme il ne pouvait l'épouser, il en fit ſon épouse naturelle. Mad. Rochelle acheva de le perſuader: Ses Établiſſemens ont été abandonnés; on a ſeulement pris ſoin des Filles qui ſ'y trouvaient, ét des petites Ouvrières alors connues; mais tout-cela mediocrement établi, on n'a plus ſongé qu'à Florise.

Je les vis le ſoir-même, ces Établiſſemens ſi beaux, ſi bien conçus! Les petites Ouvrières à gain modique, qui n'étaient pas chés leurs Parens, étaient logées dans trois maisons, à-portée de leur ouvrage; ces maisons avaient une Gouvernante qui ſurveillait. Le grand

Établissement des Joliesfilles choisies, était encore plûs beau: On y voyait cent Jeunesfilles charmantes (mais moins que Florise), élevées, occupées, heureuses par une excellente éducation... Hé! comment! comment a-t-on pu abandonner tout-cela!... Je donnerai quelque nuit les règlemens de ces Établissemens, tels que le Jeunehomme me les communiqua. Ce fut la beauté de Florise, son merite, son amabilité suprême qui perdirent tout: Le Jeunehomme, jusqu'alors insensible, en devint amoureux passionné...

Je ne portai que d'heureuses nouvelles à la Marquise; je n'en savais point encore de mauvaises. J'augmentai ainsi son bonheur, dònt la douce reflexion rejaillissait sur moi. Je vis Silvie; Silvie aussi seduisante que Florise... que dis-je plûs seduisante encore!... mais qui n'aurait pas été aussi égoïste!...

A mon retour, je reflechissais sur-tout-cela. J'arrivai dans la rue du-Fouarre, en me trompant: Je cherchai ma clef: Je vis alors mon erreur, ét je m'attendris. —O ma demeure! je t'ai quittée-!... Une Jeuneblonde, mon ancienne Voisine, appelée Virginie, était à sa fenêtre: —O mon Voisin! qu'avez-vous? est-ce que vous ne pouvez rentrer? —Non!

(lui dis-je). —Attendez-! Elle descendit, avec une lumière, ét vint m'ouvrir sa porte: —Montez? ma Mère ét moi nous-nous arrangerons pour vous coucher: Venez-? Je montai chés cette Jolie-fille. Je trouvai sa Mère, femme interessante, autrefois belle, ét qui le paraissait encore. Je voulus voir ce que tout-cela deviendrait. Je me couchai: Nous dormîmes: Le matin, mes Hôtesses se levèrent doucement, ét preparèrent du café, qu'elles me servirent au lit. Je dejeûnai, je me levai, je sortis penetré d'estime pour la Mère; mais je ne connaissais pas la Fille... La Mère était bonne reellement! ét l'état le plûs vil... n'a jamais rendu la Fille mechante... C'est un fenomène! Mais il s'en trouve quelquefois, dans les Filles de Paris... On va bientôt connaître cette Virginie, dont le nom a plûs d'une fois retenti dans mes Ouvrages.

II-CXVIII NUIT.

CONCLUSION de la Jeune-PAUMIÈRE.

J'étais-sorti dans le jour, pour Virginie. Ébloui de la lumière, comme le Hibou, je cherchais à reposer mes ieux fatigués de son éclat: Un jeu-de-paume frappa ma vue agreablement par sa noirceur. J'étais dans la rue de-Seine: Un Limonadier portait des rafraîchissemens aux Joueurs-

de-paume: Je le suivis: il s'en-aperçut, ét me ferma sur le visage la porte de la galerie. J'y frappai: on ouvrit, pour me dire, qu'on jouait à huis-clos: J'entrevis la Belle-Paumière. Ravi de me trouver chés elle, je demandai à lui parler: Elle vint; ét je fus admis aussitôt que reconnu. Mad. M···· fesait la partie de deux Joueurs distingués. Elle était en Amazone, ou plûtôt sous un costume approchant de celui des Danseuses-de-corde, mais beaucoup-plûs agreable!.... Tandis que je l'admirais, je vis accourir... l'Amour sous le même costume: C'était Aglaé, qui fesait la quatrième. La Belle-mère ét la Bellefille, qui étaient encore charmantes sous cet accoutrement profanateur, ennemi des grâces, jouèrent de la manière la plûs brillante. Je souffrais neanmoins; les deux Belles, sous cet habit, aulieu des sentimens dont elles étaient dignes, n'inspiraient qu'une volupté grossière; leurs attraits étaient ceux de deux jolis Écoliers, ét il falait tout le charme de la figure touchante d'Aglaé, pour sentir encore celui de son sexe. Je ne fus donc pas très-amusé!...

A la fin de la partie, j'entrai chés les Belles, qui reprirent leurs habits. Mais je puis protester, que celui qu'elles quittaient, leur fesait tant de tort, qu'a-

vec un temperament-de-feu, j'étais fort-calme auprès d'elles*! —Vous nous boudez! (me dit la Paumière): Aglaé est est mariée. Nous alons vous raconter comment.

Il y a deux mois, un-soir qu'elle était sortie un instant avec la Jeune-Blonde que vous connaissez, elles furent suivies par un Homme de-45 ans, grand comme un colosse, ét gros à-porportion, qui leur disait des choses un-peu libres. Aglaé courait; sa Compagne était fort-scandalisée, ét voulut entrer chés une Fourbisseuse de ses amies: Un Jeune-homme marchandait une épée. —Donnez-nous Quelqu'un pour nous reconduire! (dit l'aimable Blonde à son Amie). Le Jeunehomme s'offrit, ét fut accepté, parcequ'on le crut une connaissance de l'Amie. Le gros Homme ne fut pas intimidé. Il continua de parler. —Hé! c'est mon Oncle! (dit le Jeunehomme, qui s'était retourné pour le reprimer). A ce mot, le gros Homme s'approcha. —Tu connais ces deux Belles? —Oui,

* J'avoue ici, que ce n'est qu'à 50 ans, que je suis devenu comme les autres Hommes: auparavant, je ne concevais pas qu'on pût être indifferent pour une Femme, jolie ou non, mise avec goût: Je ne concevais pas qu'on pût se coucher à 9 heures, sans avoir vu les rues de Paris, &c. Je commence à concevoir tout-cela

mon Oncle. —Laquelle aimes-tu? —Mais ... je ne saurais vous le dire. —Comment, Fripon, les aimerais-tu toutes-deux! —Je les admire toutes-deux; mais je n'en aimerai qu'Une. —Je suis-mariée, moi! (dit la Jeune-Blonde). —Tu aimes donc cette Brune-piquante? —Oui, mon Oncle, je l'adore. —J'en suis charmé. Je te la donnerai, avec 10 mille écus, à-condition, que je vivrai avec vous, ét qu'elle fera ma partie-. Cela était fort singulier! Ma Jeune-amie arriva. L'on avait remis la Jolie-Blonde chés elle, ét le Jeunehomme accompagnait Aglaé. L'Oncle entra en-même-temps qu'eux, ét me la demanda en mariage. Je ne savais que penser. Enfin, le Jeunehomme s'expliqua, ét l'Oncle vit que son Neveu était un Inconnu. C'est un Homme-très-original! Il en fut ravi, ét n'en tint que davantage à son projet. Quand il connut l'état de ma Fille, il montra la joie la plûs vive! C'est un grand joueur de paume: Il augmenta la dot, à-condition que sa Nièce future ferait sa partie. On se separa. Le Jeunehomme revint le jour suivant: Il acheva de se faire-connaître; il devint très-amoureux; il plut: Le mariage s'est fait, ét Aglaé adorée, est très-heureuse! Je suis adorée aussi: Je le sais

par elle, mais pas complètement. Je ne veux rien vous cacher. Est-ce que le gros Oncle n'est pas devenu amoureux de moi à la folie, en me voyant jouer à la paume, sous cet habit qui vous deplaît? Nous rions de sa passion; il en parle devant mon Mari; mais il n'en est pas moins attaquant dans le particulier. Je suis reduite à le fuir. C'est un Homme terrible-!

Je vis l'Oncle en ce moment. Je le connaissais. Il est vrai que c'est un singulier Personage! mais il a trouvé à quî parler.

J'alai rendre visite à Virginie; elle était absente: Je l'attendis envain, jusqu'à l'heure de me rendre chés la Marquise.

Mad. De-M··· écoutait mes recits avec étonnement! Elle était distraite, quelquefois entraînée, ét mon but se trouvait rempli. Elle s'était interessée à la Jeune-Aglaé; elle fut ravie de son mariage. Mais idolâtre du naturel naïf ét liant de sa Nièce, elle n'aimait pas Virginie: Pour moi, j'entrevoyais du bon sous l'écorce repoussante du caractère de cette Jeunefille.

Je repassai devant sa demeure, en m'en revenant. Je vis de la lumière, quoiqu'il fût une heure. Je levai le secret de la porte, ét je montai: Toutbon, un Oncle pretendu, mais veritablement le corrupteur de Virginie, était avec elle, en pre-

sence de la Mère, ét lui fesait des remontrances. Je compris que Virginie venait de rentrer. —J'ai mes affaires; je vous attens, depuis trois heures; vous êtes arrivée à minuit! D'où venez-vous, à pareille heure? —De chés une de mes Amies, près de la Comedie-Italienne. —Une de vos Amies!... La connaissez-vous, Madame? —Non! en verité! (repondit la Mère). —C'est une Honnête-femme! —Qu'est elle? —Marchande-à-la-toilette. —Hâ! hâ! une Honnête-femme! C'est une Femme-à-parties, ét je gage que vous venez d'en faire une! —Mondieu-non! car je ne serais pas encore rentrée. —Hâ! vous savez donc ce que c'est! Parbleu, la verité vient de vous échapper! —Ecoutez-moi, Monsieur Toutbon? (dit Virginie depitée): vous savez ce que vous êtes, ét moi aussi: croyez vous que la morale aille bien dans votre bouche? Tenez, vous vous la tordez jusqu'aux oreilles, ét vous avez l'air d'un Diable, qui dit ce qu'il ne pense pas, quand vous moralisez. Je vous laisse avec Maman: Moralisez ensemble: pour moi, je me retire. En achevant ce mot, elle s'élança dans un petit cabinet, dont elle ferma la porte sur elle; Toutbon devint comme un furieux. Il voulait enfoncer la

porte. Mais la Mère l'en empêcha. Il continua de parler. —Vous me la paierez! —Pratiquez votre morale,ét prêchez d'exemple! A votre âge.... —Impudente! —Venir voir une Fille du mien... —Ouvrez! —Que vous avez seduite. —Ouvriras-tu? —Sans être touché de sa situation! —Je vais briser la porte. —Ni des larmes de sa Mère. —Humh! —D'une Femme que vous savez honnête!... —Le Serpent! —Que vous obligez à faire une indignité! —Madame! je ne me possède pas! —Mais il se trouvera un Homme plûs honnête, plûs humain; qui ne sera pas un monstre comme vous, qui aura pitié de moi! —Madame! quel est cet Homme? —Vous le saurez assés-tôt, pour rougir! (C'est toujours Virginie qui lui repond). Vous, un Homme en place... Vous devriez mourir de honte! —Hô! hô! hô! —Vous heurlez, vous fremissez! parceque je vous dis vos verités!... Hé-bien, je viens de chés lui, ou plutôt de chés sa Voisine, devant laquelle il m'a parlé. (Elle mentait): Ce n'est-pas un Tigre, un Caffard, un Hypocrite, un Libertin, comme vous-! Il alait jeter la porte en-dedans. La Mère, qui était grande, le porta sur l'escalier. Il me trouva en face. Il pâlit. —Quel est cet Homme? Que

fait-il là? —J'écoutais- (repondis-je). Toutbon balbucia, ét descendit.

Après son depart, je me fis entendre de Virginie. Elle ouvrit, vint à moi, ét me fit-signe. Mais je niai qu'elle m'eût vu. —Je vous ai attendu. —Non: vous avez été près de la Comedie-Italienne. —Je n'ai pas voulu rester. —Hâ! pauvre Fille! pauvre Fille-! La Mère pleura. Je lui promis tout-bas de faire mon possible, ét je me retirai.

II-CXIX NUIT.

SUITE: ACADEMIE SAINTJAQUES.

Je passai devant la porte de la jolie Virginie sur les huit heures. Elle jouait au volant, avec des Voisines, ét des Jeunes-gens, parmi lesquels étaient deux Carabins, dont l'Un fils d'un Tail'eur, de Chartres, me parut d'une fort jolie figure: En ramassant le volant, il lui toucha le bas de la jambe; ét la grande Blonde repondit à cette liberté par un mot impropre: D'où je conclus qu'elle avait des mœurs très-relâchées! Je resolûs de lui rendre service, s'il était possible. Je me tins à-l'écart. Vers les 9 heures, parut un Homme en noir, que je reconnus pour un Avocat de la rue du-Batoir. La Jolie-Blonde, en le voyant, fit la grimace: Cependant, elle le suivit à la maison, en le nommant son Oncle. Je savais que

ſa Mère avait été bien-établie dans le faubourg Saintgermain; mais que ſon Père avait tout-mangé: Ainſi je n'étais pas ſurpris qu'un Avocat fût l'Oncle de la Jeuneperſonne. Je choisis ce moment, pour aler remercier la Mère de l'hébergement de l'avantveille, dont j'avais oublié de parler la nuit precedente. Je la trouvai chapitrant ſa Fille devant l'Oncle, au ſujet du Carabin. Je me retirai auſſitôt, bien resolu de revoir ét de ſervir ces deux Femmes.

Je montai la rue Saintjaques, ét j'alai dans une Academie, dont j'avais beaucoup entendu parler au Jeune-Ornefuri, mon compositeur, qui alait ſ'y ruiner. C'était ici bien autre chose qu'à la rue de la-Bucherie! Les Acteurs y paraiſſaient plûs relevés; le Maître portait un nom celèbre (Goſſeaume), charme des Jouenrs de plûs d'une eſpèce, c'eſt-à-dire, à la paume, au Billard ét aux cartes. Toutes les tables étaient occupées, ét la Galérie nombreuse: Le Maître lui-même jouait avec un Homme decoré: je puis dire, qu'il jouait loyalement: mais avec toute l'habileté d'un Maître du-métier. C'était le piquet. Cette partie m'occupa quelque-temps. Enfin, je reflechis, que je n'étais pas venu pour m'amuser. Je demandai au

Maître, s'il fesait quelquefois retirer un Spectateur de derrière sa chaise? —Jamais. —Pourquoi? —C'est que je joue toujours franchement—. J'alai à d'autres tables. Il y en avait une, où je vis des piles de louis d'or, tant des Joueurs que des paris: Les Uns suivaient les Joueurs; les Autres pariaient au premier roi, à la premiere dame, dans telle ou telle main. Je ne voyais pas qu'il pût y avoir de tricherie: Il falait suivre sans interruption, pour connaître les operations du Tripot caché. Je reconnus un Exempt, qui était là pour le bon ordre:. Je resolus de scruter tout-cela. Je me tins tranquile: Les parties recommencèrent. J'en suivis le developement. J'examinai bien les Joueurs: Mais toute mon attention ne me fit decouvrir qu'une seule chose: C'est que tout Etourneau qui arrivait au jeu, pour la première-fois gâgnait immanquablement. Et que tout Etourneau qui avait deja gâgné, qui commençait à s'enhardir, ét qui apportait des fonds, perdait immanquablement; mais qu'il regâgnait ensuite quelque bagatelle. Ce fut l'étude de plusieurs soirées que je reünis ici toutes en une seule: Je vis la friponnerie plûs cachée, que dans les Billards, ét par-là plûs dangereuse. Les Parieurs s'entendaient, ét jamais les

Membres du Tripot ne se retiraient que dûment alimentés. L'Exempt ne paraissait être là que pour empêcher les escroqueries scandaleuses, qui auraient decrié la maison; il était l'Homme du Paumier, plutôt que l'Homme de la Police. Je suis fâché de dire ces verités dures! mais faut-il mentir? Je ne le crois pas, surtout aujourd'hui, que Tous-ceux qui gouvernent ne cherchent que le bien public. O Administrateurs! supprimez d'un seul coup, les Academies-de-cartes ét les Billards (car je n'ai pas tout dit)! donnez vos soins aux bonnes-mœurs, ét vous verrez l'Etat prosperer. Ne menagez pas les Espions; sans l'avilissement où leur conduite les met, vous pourriez en avoir d'estimables, qui ne detruiraient pas la nuit votre ouvrage du jour! Empêchez qu'on ne reçoive des Impudens, des Corrompus ét des Corrupteurs parmi les Ecclesiastiques; que l'information de vie ét de mœurs pour les Ministres ét pour tous les autres états de la Societé, ne soit plus une vaine formule, ét vous verrez la Nation changer, s'ameliorer, faire trembler tous ses Ennemis, par son courage. Autorisez la publication d'Ouvrages qui prêchent la subordination, la reciprocité, l'avantage de n'avoir qu'un Chef, toutpuissant par la loi;

d'avoir hereditairement ce Chef, parceque la tranquilité le demande, ét que, quel qu'il soit, il peut être environné d'Honnêtes-gens qui feront le bien public: Penetrez la Nation des saintes maximes de la monarchie, qui est une grande Famille: Faites-la trembler par la peinture des maux des Republiques: Attachez les Citoyens à l'Etat, comme à la Maison-paternelle, dont ils sont les heritiers: Ne souffrez pas que les Riches excessifs abusent de leurs possessions en terre de luxe: Favorisez l'agriculture par des priviléges; mais ôtez les Comices agricoles: Je suis paysan, ét je sais que tout-cela n'est que distraction. Le Paysan doit aler à sa chose, comme le Cheval, avec des œillières, qui l'empêchent de voir ailleurs que devant lui: Multipliez les petits Propriétaires: Interdisez aux Riches l'exessive consommation, qui, outre qu'elle épuise tout pour le Pauvre, est de mauvais-exemple pour le Demiriche, ét vous verrez quel bien resultera de cette conduite! Surtout ne protegez pas le luxe! c'est un monstre, qui, sous l'apparence de faire du bien à quelques Travailleurs, devore l'Etat! C'est une plante parasite, qui profite aux depens de l'Arbre, qu'elle paraît orner, mais qu'elle épuise du suc nourricier: Comme elle, le

luxe est un bouquet verdoyant; mais sa racine est dans les emplois utiles de la Société, aulieu d'être dans les fonds; il ne produit rien de solide, ét cependant il occupe des bras, qui feraient double labeur, cultiveraient les champs, ou la vigne, tisseraient la toile, ou le drap, feraient des étofes necessaires, bâtiraient des maisons, soigneraient les Bestiaux. Il y a presque tout à faire encore dans la science de l'Administration. Je ne connais pas les Économistes: Je suis même tenté de les regarder comme des Systématiques dangereux: Mais ils ont un excellent principe; c'est que la culture, la campagne, ét la pâture des Bestiaux sont le seul fond reel, ét que tout le reste n'est que luxe. Or qu'est-ce que le luxe? C'est l'aquit d'une chose inutile ét de pure ostentation, qui emploie des bras que des choses utiles pourraient occuper. Le seul luxe qui ne serait pas ruineux, est celui qui existerait chés une Nation comme la Chinoise, par-exemple, pour en vendre le produit aux Étrangers. Encore, que produira cette vente? Si ce sont des choses necessaires, que le sol ne donne pas, c'est un commerce excellent! Si ce sont des choses de luxe étranger, c'est une puérilité meprisable.

Voila ce que je dis à la Marquise, en

presence de Silvie, ét des deux Demoiselles Demerup.

IMMONDICES DES BOUCHERS.

Je pris par la rue Saintmartin, pour m'en revenir. Les Bouchers netoyaient les immondices de leurs étables, ét les portaient à la voierie, dans des tombereaux mal-joints, desorte que toute la rue, depuis Saintjacques-Flamel, était conchiée de cailleaux ét de bouzes. Je le repète, c'est à Paris seul qu'on paraît ignorer la valeur de ce precieux engrais! A Vienne, à Berlin, le netoiement des rues est amodié, il rapporte: Ici, l'on paie, ét l'on est mal servi. D'où-vient cela? C'est qu'il y a trop de Chevaux inutiles à Paris, ét qu'on y perd l'engrais precieux de plûs de quatre Provinces. Qu'on y prenne garde! à-la-longue, ce luxe de Chevaux, cette manie d'avoir une voiture, dès qu'on peut la payer, épuiseront nos terres, ét causeront la langueur de l'État! Les petites causes continues, produisent les grands maux! Le Hibou vous en avertit! O Riches! ne meprisez-pas ses cris funèbres!

II-CLXX NUIT.

SUITE DE VIRGINIE.

Le 26 juin, je sortis à 7 heures. Il était encore grand jour. J'avais à

parler chés un Imprimeur, ét il falait devancer la cessation de l'ouvrage.. Après avoir fini mes affaires, je me mis un instant à la fenêtre, avec un Jeune-Libraire, ét nous causions, lorsque nous entendimes un cri aigü partir du bas de l'escalier. Nous descendimes rapidement, ét quoique nous eussions toujours eu l'œil sur la porte, pour voir si l'on sortait, nous ne trouvames Personne! Nous ne pouvions concevoir comment on était disparu. Nous conjecturions, en nous tenant au passage, lorsque mon oreille fut frappée par le bruit sourd d'un petit-mouvement. Je me retournai, en me doutant qu'on était dans l'escalier à double-porte d'un petit entresol, où couchait le Domestique. Cette première porte ne fermait qu'à un loquet. J'alai pour l'ouvrir; mais je sentis qu'elle était retenue en-dedans par Quelqu'un. Tout cela nous paraissait fort singulier! Le Libraire passa le bras par la chatière, ét saisissant ce qu'il trouva sous sa main, il rapporta une chaussure de Femme: il la remit, à ma prière, ét nous attendimes, en nous cachant sur un palsier. Nous entendimes la porte s'ouvrir doucement, ét nous vimes sortir du petit escalier, Virginie, ét une autre Jeunepersonne. Sur-le-champ le Libraire se jeta

devant ces deux Jeunesfilles, ét les empêcha de sortir. Il voulut savoir, pourquoi elles avaient appelé; d'où-vient elles s'étaient cachées?... Rien... Nous imaginames, que le Maître de la maison étant un jeunehomme, Virginie en était éprise, ét que nouvelle Courtisane amoureuse, elle venait le chercher, amenant avec elle une Jeunepersone par decence. Notre position à la fenêtre les avait empêchées d'entrer, ét elles n'avaient pas osé sortir: Elles s'étaient cachées, ét elles avaient appelé Lajeunesse, pour qu'il avertît son Maître. Mais d'après les interrogations du Libraire, ét les reponses de Virginie, que ma presence enhardissait, il nous parut que le Maître de la maison aimait Virginie; ét que Celle-ci, éprise de son Carabin, qui lui avait promis de l'épouser, ne voulait, ou ne pouvait donner son cœur, quoiqu'elle donnât sa Persone. On va savoir ce que celà veut dire. J'écoutais, car je n'interrogeais pas. J'entrevis que Virginie était l'Être le plûs seduisant ét le plûs singulier, que j'eusse encore vu! C'était une sorte de Manon-Lescot: Elle avait été seduite à Paris, tandis que sa Mère était à Hambourg, institutrice française de Jeunes-demoiselles. Cette Femme étant revenue, parcequ'elle était atta-

quée de la poitrine, elle se trouva sans ressource : les Amis ausquels elle avait confié sa Fille, avant son depart, ne savaient ce qu'elle était devenue : Le hasard la lui fit rencontrer, chés un Maître-de-danse, nommé Coulon, qui était de sa connaissance. Elle ne put s'empêcher de la recevoir dans ses bras, ét de la combler de caresses. Virginie, en veritable effrontée, lui declara, qu'elle était entretenue par un Avocat; ét que n'ayant pas d'autre moyen de subsistance, il falait bien que cela fût. Elle invita en même-temps sa Mère à venir demeurer avec elle. L'Infortunée pleura beaucoup! Elle ala chés sa Fille, ét avant qu'elles eussent eu le temps de s'expliquer, l'Avocat survint. —Voila Maman! (lui dit Virginie); elle va demeurer avec moi, ét cela vous fera plaisir; car elle a beaucoup d'esprit! Vous l'aimerez, quand vous la connaîtrez-.... L'Avocat voyant une grande Femme, qui avait une figure noble, interessante, lui marqua des égards; lui dit que sa Fille était bien-étourdie, ét la pria de la gouverner. Il n'ajouta pas un mot de sa conduite avec elle, qui fût très-decente cette soirée-là. Il se retira de bonne-heure.

La Mère, femme estimable, inter-

rogea sa Fille, sur le genre de sa liaison avec cet Homme? Virginie assura qu'il se comportait toujours comme il venait de faire, et qu'il lui permettait de l'appeler son Oncle. L'Avocat, aulieu d'être sorti, écoutait cette conversation. Il vit par-là, ce qu'était la Mère, et il resolut de ne pas donner à cette Infortunée une douleur, qu'elle n'aurait pu supporter dans sa situation. Il revint tous les jours: Il se comporta decemment; il prit du goût pour Mad. Dupain, qui avait de l'esprit et de l'instruction, lui donna un habile Medecin, fournit à ses besoins, et elle ala beaucoup-mieux. Cette Femme était enchantée de la conduite de l'Avocat! elle vivait contente, en disant quelquefois à ses Amis: —Il se trouve à Paris de bien honnêtes-gens! Qui n'aurait cru ma Fille perdue! Hé-bien, elle ne l'est pas; elle a trouvé un parfait Honnête-homme, qui lui permet de l'appeler son Oncle, et qui la traite en fille cherie. Quand il vient à la maison, c'est avec moi qu'il parle; il me dit les choses les plus-flateuses, au-point que je croirais qu'il est amoureux de moi, si ma Fille, plus jeune et plus attrayante, n'était pas-là-. Cela n'était pas étonnant! La Mère avait repris un-peu d'embonpoint; elle était blanche, gran-

de; faite-au-tour; elle avait les plûs beaux ieux; elle avait l'âme élevée, sensible; l'Avocat y avait trouvé une tendre reconnaissance, unie aux sentimens les plûs estimables; il en était devenu amoureux, ét il l'avait avoué à Virginie, qui en fut enchantée; on en sent la raison. Mais elle avait perdu son innocence; une Fille qui est tombée dans ce malheur, ne se respecte plus elle-même; elle favorisait le Carabin, qu'elle adorait ét dont elle était aimée, parcequ'elle était la plûs-jolie Personne qu'il pût trouver. Ce n'est pas tout; par un effet de son singulier caractère, quand il arrivait qu'ils avaient des brouilles ensemble, surtout quand elles étaient occasionnées par un sujet de jalousie, de la part du Jeunehomme, Virginie était comme une furieuse; elle ne negligeait rien pour se venger; ét sa plûs cruelle vengeance, était de se donner à Un-autre qu'elle n'aimait pas. Cette conduite étrange fesait, que le Maître de la maison dont je viens de parler, ét quelques autres Personnes, l'avaient eue, quoiqu'elle ne les aimât pas. Loin de-là! dès que sa vengeance était assouvie, elle en était au-desespoir; ét souvent, dans sa desolation, elle avait batu l'Homme qu'elle venait de favoriser.

Tels étaient la situation, le caractère ét la conduite de Virginie, le jour où nous lui parlames, le Jeune-Libraire ét moi. Elle venait de se fâcher avec son Amant, ét elle voulait s'en venger. Elle laissa voir au Jeune-Libraire, qui lui proposa la promenade, qu'elle accepterait son bras: Il me fit signe, ét nous partimes. Virginie passa triomphante devant l'Elève-en-chirurgie, donnant le bras à un Jeunehomme en noir, ét en cheveux-longs. Sa Compagne prit le mien, ét passa non-moins fière, quoiqu'elle ne fut pour rien dans la querelle. Dès le premier mot qu'elle me dit, elle m'apprit qu'elle était une jeune veuve. Nous alames au Boulevard-du-Temple. Virginie ét le Libraire s'égarèrent exprès; nous demeurames seuls, la Jeune-veuve ét moi. Elle me dit, en souriant, qu'elle savait bien ce qui se passait. Je lui demandai des lumières, qu'elle me donna crûment. Je fus très-surpris de ce que j'entendais, ét je me promis de gronder le Jeune-Libraire. Il ne reparut qu'aubout d'une heure, avec sa Compagne, qui le quitta, pour accourir à moi, ét me dire, Qu'elle le detestait, parcequ'il venait de se comporter à son égard, comme avec une Fille-des-rues. Je ne lui laissai pas ignorer, que sa Compagne m'avait donné

la cléf de sa conduite. Elle parut embarrassée: J'insistai vivement: Elle m'avoua pour-lors, en pleurant, que c'était la verité; qu'elle était d'une facilité qui lui fesait trahir souvent les sentimens de son cœur; ce qui la mettait ensuite au desespoir. Elle me pria d'etre son guide; me promettant de m'avertir, dès qu'elle aurait à se plaindre de son Amant, afinque je la préservasse d'une idée-de-vengeance, qui l'avilissait à ses propres ieux, quand elle s'était satisfaite. Elle me dit ensuite, que sa Mère m'aimait ét m'estimait; qu'elle desirait de me connaître..... Je compris, que pour servir cette Fille, il falait voir souvent sa Mère, ét je m'y engageai. Nous arrivames: Virginie me pria de la remener chés elle. Ce que je fis. Ma presence calma les inquietudes de la Mère, à laquelle je resolus de ne rien cacher; mais après avoir attendu quelque-temps encore.

Je me rendis chés la Marquise, ét je fis l'histoire de ma singulière soirée; ainsi que de mes resolutions.

Je revins chés la Mère de Virginie, qui veillait toujours une partie de la nuit, parceque les deportemens de sa Fille, le chagrin qu'elle en ressentait, ét sa faible santé, l'empechaient de dormir; elle ne fermait l'œil que le matin. Virginie é-

tait au lit. Je ne remis pas à instruire Mad. Dupain de tout ce que je savais, en lui recomandant de surveiller sa Fille, ét en l'assurant, qu'elle me trouverait toujours prêt à la seconder. Je calmai, par cette promesse, ét d'autres encore, la douleur que je venais de lui causer. Je lui recomandai, en-outre, de se faire aimer ét respecter du Chirurgien, afin qu'il abusât moins du pouvoir que l'amour lui donnait sur une nouvelle Manon-Lescot. Jamais je ne vis de si belles larmes, que celles de cette Mère infortunée! ses accens alaient au cœur, ét je conçus qu'elle pouvait encore inspirer une vive passion. En-effet, l'Avocat l'a épousée.

Quant à Virginie, la carrière qu'elle parcourt est bisarre! Rien n'a pu la corriger, ét elle est encore aujourd'hui ... ce qu'elle a d'abord été. J'ai cessé de la voir: Mais si elle me rencontre, elle fait arrêter sa voiture, descend, ét traverse dans la boue, pour voler à moi, si je n'ai pas eu la complaisance d'aler à elle. —Vous serez un-jour mon Mentor (me dit-elle quelquefois); mais j'ai encore trop de vert dans la tête... N'oubliez-pas que vous êtes mon père ét mon maître-! C'est qu'en 1776, j'avais reüssi à la faire lire, écrire ét compter: Ce que sa Mère n'avait jamais obtenu. A l'égard

de Toutbon, dont j'ai dit un mot, il avait été un instrument de vengeance ét de corruption; on ne le revoyait plus.

II-CXXI NUIT.

Suite du Café: Les Impertinens.

J'avais donné mes soirées à Virginie depuis le 1 juillet jusqu'au 6 octobre: ce qui me fait passer toutes ces Nuits, dont les detaiis seraient monotones. Mon Écolière savait alors écrire passablement: Je la quittai. Elle me fournira cependant encore plusieurs soirées. Je retournai faire mes observations au Café, où le froid ét le mauvais-temps ramenaient les Oisifs, les Étrangers, les Celibataires.

Ma premiëre remarque, à cette reprise, fut sur l'isolement de tous les Êtres à Paris. Je cherchai les motifs de cette aisance non-polie, qu'affectent les Jeunes-gens, ét dont ils abusent si fort, que ce qu'on nous interdisait, autrefois, comme une rusticité, devient aujourdhui le type du bel-usage, le signe qu'on voit le monde. Je lisais un papier-public: Un Élegant vient se mettre entre la lumiëre ét moi, s'assiéd sur la table, ét me couvre de son manteau. Je change de place, ét vais me placer à-côté d'Un-autre. Il veut lire aussi, me demande une feuille du

Courier-de-l'Europe, ét met la lumière sous son néz; Monsieur était myope... ét moi,... je fus comme si j'avais été aveugle. Je changeai encore de place: On me laissa voir: mais lorsque j'eûs fini la première-feuille, il se trouva que M. le Myope ennuyé, l'avait donnée à Un-autre, aulieu de me la rendre. Je m'enplaignis. Il prit sa monocle, ét me regarda sans repondre. Je cherchai ma feuille partout: je trouvai le Lecteur au poèle, où il commentait. Je le priai de me ceder la seconde-feuille, pour la première? Il me regarda, prit ma feuille, ét me dit d'attendre, qu'il eût fini un article commencé. Pendant ce temps-là, un Troisième de sa connaissance, lui prit la première, il acheva la seconde, ét j'attendis debout, que tous-deux eussent fini. Je leur fis alors, très-serieusement, une petite observation sur leur procedé. Je parlais à des Parisiens, à des Gens ne se doutant pas qu'il dût y avoir de la reciprocité dans le monde, ét pour lesquels, après eux, leur Famille ét leur Coterie, tout le reste de l'Univers n'était que des Marionettes.. Lorsque j'eus achevé la seconde-feuille, je vis un Homme qui lisait le *Mercure*: J'alai pour le retenir entre ses mains. Il est retenu-.

Il acheva. Ne voyant pas l'Homme qui avait pris date pour la lecture, il jeta le volume. Un Jeunehomme le saisit à la volée. Je pris mon tour. Il ne m'écouta pas. Il lut l'Énigme, la devina mal, dechira la page, pour la montrer dans sa Coterie, ét jeta le *Mercure*, qui tomba sur un pesant Bourgeois. Celui-ci l'épela, ét quand onze heures sonnèrent, il n'était encore qu'à la troisième page: Je renonçai à lire les papiers-publics au Café-de-l'Ecole, autrement le Café-desdames, parcequ'on y excelle à ce jeu.

Après cette soirée vide, je sortis, reflechissant sur nos mœurs actuelles, sur notre grossièreté brutale, effet de l'aisance de nos Jeunes-seigneurs, malimitée par tous les Faquins, qui l'ont entée sur la rusticité auvergnate ou limosine. Je m'avançais par la rue de l'Arbre-sec, un-peu mecontent, lorsque je rencontrai le Jeunehomme riche. Il me remercia de lui avoir donné la connaissance de Florise, ét me parla d'un nouveau projet de bienfesance, qu'il voulait ajouter aux deux autres: C'était *d'établir une Administration, composée de Mille-ét une-Personnes-riches, qui fourniraient une petite somme chacune, comme de cent livres, pour soulager tous les Orfelins-de-Père-ét-de-*

Mère de la Capitale: L'Adminiſtration aurait un Comité, composé de 10 Membres, lesquels feraient afficher, Que tout Orfelin pourrait ſ'adreſſer, ou telle autre Perſone pour lui, à telle Maison, pour y être ſecouru. Les dix Membres verraient eux-mêmes les Orfelins, les placeraient, ſuivant leur condition, ſoit en apprentiſſage, ſoit au Collége, ou dans une maison-d'éducation, ſi c'étaient des Filles, ou paieraient tant parſemaine pour les Enfans. On chargerait chaqu'un des Mille-ét-un-Membres, de 3, 4, 5, 10 Enfans, ſuivant leur nombre, qu'il ſerait engagé de voir ſouvent, ét de ſurveiller, tant pour le traitement, que pour les mœurs; afin de leur tenir-lieu du Père ét de la Mère qu'ils auraient perdus. Les Demi-Orfelins ſeraient traités comme l'étant tout-à-fait, ſi le Père ou la Mère ſurvivans, étaient hors d'état de les ſoigner. Les Parens-veufs, ſeulement gênés, ſeraient aidés de la moitié du traitement; étlereſte. Cet Établiſſement ſerait bien ſuperieur à ceux d'Angleterre pour les Orfelins! Les Mille-ét-un-Protecteurs des Orfelins, n'auraient pour recompenſe, que l'honneur: mais cette diſtinctionſerait telle, qu'elle les ſatiſſerait. Les Hommes ét les

Femmes porteraient une courone brodée en or sur leur habit, ét leur prerogative serait, que partout les premières places leur seraient dûes; qu'on punirait sevèrement Ceux qui leur manqueraient, ét qu'on les accompagnerait chés eux avec honneur, s'ils portaient plainte, contre quelqu'Insolent.

J'ai encore d'autres points (ajouta-t-il), que je me propose de mettre en execution-... Mais, moi, j'observai, qu'il commençait à compter sur les Autres.

A mon arrivée chés la Marquise, je lui fis part de cette reflexion, avant de lui lire le Règlement du premier Établissement du Jeunehomme, nommé LES BELLES-FILLES: C'étaient Celles d'une jolie-figure, qu'il avait rassemblées dans une même maison. (Voyez ce Règlement dans *la Famille vertueuse*, *T. II*, *p. 229* *). Silvie écouta cette lecture avec un grand plaisir, ét elle desira beaucoup de voir le Jeunehomme riche. Mais la Marquise lui fit entendre, que je n'étais pas le maître de l'amener.

* Il est composé d'un preambule, ét de XIV articles: Il est supposé exister en Angleterre, parce qu'en 1767, il ne m'était pas permis de l'indiquer à Paris.

II-CXXII NUIT

La Soirée-grise.

Quelquefois en automne, ét même dès le mois d'auguste, il est des journées grises, sans soleil, sans pluie, qui repandent dans l'ame, je ne sais quelle douce melancolie! C'était par une soirée-grise, qu'en 1751, je fenais dans la vallée du Vaudelannard, ét que j'éprouvais ce charme incorcevable, que j'ai decrit dans le Paysan-Paysane, (*Tome I du relini, pp. 35 ét 36*). Je sortis à 5 heures : J'alai sur l'Ile-Saintlouis, où je n'avais pas encore commencé mes dates, ét je descendis le quai d'Orleans: Jamais je n'éprouvai une sensation plûs innocente ét plûs delicieuse! Il fesait doux : Les cloches de la metropole sonnaient; le fremissement de l'air occasionné par leurs vibrations, chatouillait mon oreille, ét semblait ébranler mon âme. Il me manquait le site champêtre du 9 juin 1751, veille de la fètedieu, le chant de l'Œnante solitaire, ét l'ivresse naturelle à 16 ans: Je repassai dans ma memoire tout ce qui m'était arrivé, ce qui m'arrivait encore! Je me ressouvins de mes années premières; de Jeannette aux doux regards; de la tendre Mariejeanne; de Madelon; de Manette; de la Femme celeste, qui fut sur

le point de me rendre le plûs heureux des Hommes, ét que j'ai nommée *Parangon*, ne pouvant dire son nom veritable: Je me rappelai Zefire, Reine, la jeune Marguerite, fille de la Gouvernante, Celle de Sailli, nouvellement retrouvée. Je songeai enfin à la Marquise... Tout-à-coup, une idée me vint: —C'est Colette Parangon ressucitée!... Oui, oui, c'est elle! Même beauté, même vertu sublime!... Hé! peut-on voir deux-fois, dans la vie, deux Femmes aussi parfaites! (J'ignorais qu'il en existât une Troisième; je n'avais pas encore vu Fanni)! peut-on avoir, deux-fois dans la vie, du pouvoir sur le cœur ét sur l'esprit de deux Femmes differentes? Non! non! c'est la même... Deliciéuse! charmante idée! c'est Colette que j'adore, avec ce profond respect dû à la vertu-... Je marchais vivement, ét je circulais autour de l'Ile. Parvenu à l'endroit où j'avais épargné un crime à une Jeune-infortunée, je m'agenouillai, ét je rendis mon homage à l'Être-suprême; puis je donnai la gloire ét le merite de cette action à la celeste Marquise.... Je me relevais: Un Portier m'avait vu: Il me prit pour un Fou, ét s'approcha de moi: —Que faites-vous donc, l'Homme? ce n'est pas ici une église-? Je ne suis pas

hautain; mais je fus revolté d'être troublé par un Sot, dans mon homage à la Divinité, à la celeste Amitié: Je pris un ton grave, ét lui montrant la première Etoile qui commençait à paraître (c'était le *Vega* de la lyre), je lui dis: —Ne vois-tu pas la voûte étoilée du grand Temple de Dieu!... Homme borné! ne trouble jamais à-l'avenir Celui dont les pensées s'élèvent jusqu'à l'Etre-suprême, ét va garder ta porte-. Le Portier se retira, mais à-reculons, rentra, ét tint le batant entr'ouvert, la tête à-demi-passée, jusqu'à ce qu'il ne me vît plus. Depuis il en a toujours fait autant, lorsqu'il m'a vu sur l'Ile.

Je rentrai chés moi; je travaillai un-peu à l'Ouvrage intitulé les *Gynografes*, puis j'alai dans la rue Sainthonoré.

Je remarquais depuis longtemps plusieurs Jeunes-personnes très-jolies dans une boutique-de-modes. Je m'étais même informé de leurs noms, ét l'afection que je leur portais, sans leur avoir parlé, fesait que je me proposais de les recomander à la Marquise, si jamais elles avaient besoin de protection. Comme les soirées que je ne donnais plus à Virginie me laissaient un vide; que les Cafés m'ennuyaient; que les Billards me revoltaient; que les Academies degradaient à mes ieux l'Espèce-humaine, je resolus

d'employer quelques soirées à un amusement d'un genre nouveau. J'observai les Jeunespersonnes, entre lesquelles j'en vis Une de ma connaissance. J'étudiai leurs mouvemens d'une place commode, où je n'étais pas trop aperçu des Passans; ét je tâchai de lire dans leur âme, sans leur parler: Je m'oubliai ce soir-là jusqu'à onze heures, qu'on ferma la boutique. J'alai chés la Marquise, ét en attendant qu'elle parût, j'écrivis mes observations sur chacune des Jeunespersonnes. Lorsque Mad. De-M**** entra, je serrai ce que j'écrivais, ét je lui lus le second Règlement du Jeunehomme, pour les Ouvrières, ausquelles il donnait un supplement de journée.

Règlement à suivre, pour le choix ét le soulagement des Ouvrières.

I, On choisira les Filles-Ouvrières de bonnes-mœurs; à-moins que ce ne fût le besoin qui les eût derangées: Alors on viendra bonnement à leur secours: On examinera quelles sont leurs ressources, ét, à-cause du grand nombre, on n'aidera que Celles qui en auront un besoin reel. II, Ce que chaque Fille recevra, sera proportionné à son gain de la semaine; afin-de l'engager à travailler assidûment: Si l'on donnait à des Paresseuses le prix de leurs journées, sans

qu'elles eussent travaillé, il en est beaucoup qui ne feraient rien. III, Celles qui manqueront d'ouvrage seront payées de leurs journées, comme lorsqu'elles travaillent de leur metier: mais on les obligera dailleurs à s'occuper utilement à quelque-chose que ce soit. IV, Les Malades recevront la gratification ét le prix de leurs journées sur le pied complet, c'est-à-dire de la semaine bien employée. V, S'il se presente un établissement pour une Fille-ouvrière, on l'aidera d'une petite dot, ét on verra si son Pretendu est un bon-sujet. VI, Après le mariage, on continuera d'assister la Femme-ouvrière; on entrera dans le detail de ses besoins, pendant ses grossesses ét ses coûches. VII, Le seul cas d'abandon sera celui du libertinage. VIII, une Fille ou Femme à laquelle il surviendra de l'aisance, ne sera plus assistée; mais on lui conservera la protection de l'Établissement.

La Marquise fut très-contente de ce petit Règlement; ét elle ala jusqu'à dire, qu'on devrait supprimer à Paris, ét dans les Provinces, assés de maisons de Filles-religieuses, qui ne sont que des prisons sans but, pour en appliquer les revenus à un Etablissement pareil, ainsi qu'à celui des Orfelins. Ce fut aussi le sentiment de Silvie,

Silvie, étcelui des Demoiselles Demerup.
SUITE DU MARIAGE CACHÉ (*p.* 1088)

On se rapelle que j'avais, une nuit, été regardé sous le néz, par des Gens qui accompagnaient un Homme, sortant de la rue Saintlouis-du-Palais. A mon retour, je rencontrai le même Homme: Il était reconduit jusqu'à la porte, par une Jeunepersonne charmante, que je connaissais de vue, ét qui lui dit: —Monsieur le Comte, prenez-garde au pas!... Mondieu! que je desire le moment où vous ne serez plus obligé de venir ainsi, ou de vous en-retourner! —Ma belle Sofie! tout ce que je fais, quand vous en êtes l'objet, est le bonheur pour moi... Dans peu ... j'espère avoir toute liberté... Mais serai-je plûs heureux qu'aujourdhui? Ce mistère, ces precautions, qui me rendent comme les Nouveaux-mariés de Sparte, dont nous venons de lire l'histoire dans Plutarque, tout-cela tient l'âme éveillée... Elle s'endort, dans un bonheur tranquile... Peutêtre nous est-il avantageux d'être longtemps gênés.... La seule chose qui me fasse peine, c'est de ne pas vous procurer tous les agremens de ma fortune ét de mon rang!.... Mais adieu... adieu-!... Et il lui baisa la main. En se retournant, il m'aperçut. Je marchai bonnement, ét il me suivit seul.

—Vous m'avez-entendu parler? (me dit-il). —Oui, je vous ai entendu: Vous parliez à votre Femme, en homme-d'esprit. Je vous felicite de votre façon-de-penser: Cachez votre mariage jusqu'à 50 ans, ét je vous repons du bonheur. —Vous me garderez donc le secret? —Certainement! —Quî ètes vous? —Le Hibou-. Il me regarda en face, sourit, ét se parlant à lui-même: —C'est un pauvre insensé-! Il monta dans son carrosse au-bas du Pont-Saintmichel.

J'ai su depuis, que jamais la charmante Sofie (car c'était une beauté), n'avait joui du rang de Comtesse; la petiteverole l'emporta, six mois après, avant que son mariage fût declaré. Son Mari en fut au-desespoir! Mais peutétre que si son mariage eût été connu, que la jeune Comtesse eût vu le grand-monde, il y a longtemps qu'il ferait consolé!

II-CXXIII NUIT.

La Boutique-de-modes.

Un Galopin des Consuls (on appelle ainsi les deux Hommes chargés de porter les reassignés), qui connaissait parfaitement la Marchande-Villers, se trouva sous ma main, comme je sortais. C'est une connaissance bien utile que celle d'un Galopin des Consuls! Il peut garantir un Fournisseur des bevues ordi-

naires, sur la solvabilité des Gens qui brillent ét qui se ruinent: Il connaît le degré d'aisance de chaque Particulier, comme s'il avait compté avec lui. —Mad. Villiers est morte (me dit Menêtrier): C'est une-autre Marchande qui lui a succedé, une Femme belle encore, quoiqu'elle ait huit ou dix Enfans. C'est la plûs honnête Marchande de Paris; elle pousse l'attention sur ses Demoiselles, ét sur ses propres Filles, jusqu'à la severité. Aussi n'a-t-elle que des Jeunespersones comme-il-faut, à quî l'on veut donner la science des modes, pour elles-mêmes. Ce sont des Filles bien-élevées, aussi honnêtes qu'elles sont jolies: Les Enfans de la maison sont charmantes: l'Aînée, Madem. *Felicité* est d'un premier lit; c'est une beauté: On ne saurait voir une plûs-jolie-figure que *Doris*, l'aînée du second-lit: *Victorine*, la troisième, a la bouche comme un bouton-de-rose: *Suzette*, la quatrième, est une mutine très-jolie, comme vous voyez? (nous venions d'arriver): Les deux Plûs-jeunes sont des Enfans. Il y a, en outre, trois ou quatre Garsons, qui sont élevés par le Père, ét ne paraissent que rarement à la boutique. La Première des Ouvrières se nomme *Raimonde*: C'est une jeune Bruxelloise, blanche comme lis, ét très-

habile dans les modes, qu'elle possède parfaitement, ayant été élevée à Paris : c'est une charmante Fille, par le merite ét par le caractère! si j'étais riche, elle serait ma femme : La Seconde se nomme *Constance*; elle est née dans la bonne Bourgeoisie, ét l'on destine Doris à son Frère : *Amelie*, la troisième, ne couche pas à la maison ; elle va tous les soirs chés ses Parens, qui demeurent à deux pas, ét qui l'envoient chercher par la Cuisinière : *Adelaïde* est cetre jolie Blonde, que vous voyez à-côté de Raimonde ; elle est de l'Ile-Saintlouis : Cette Brune, qui est à la petite table se nomme *Rosalie* ; c'est une Orfeline : Vous voyez ce petit néz en l'air, qui est à-côté de Suzette, ét qui rit de si bon-cœur, elle se nomme *Agnès* ; c'est une espiègle pleine d'esprit : Quant à cette grande Fille qui est à-côté de Felicité, je sais qu'elle se nomme *Sofie* ; mais je ne la connais pas : Elle a l'air d'un Garson : Voyez comme elle devore des ieux la jolie Felicité !... Il faut vous dire que la Marchande, qui n'est que la bellemère de Celle-ci, l'aime autant que si elle était sa fille propre-.

J'écoutais attentivement tout ce que venait de me dire le Galopin des Consuls ; ét c'était surtout Sofie, qui fixait mon

attention. Pour Raimonde, je la conaissais un-peu, ayant diné avec elle chés un Procureur mon compatriote, ami des Persones qui l'avaient élevée. Le Galopin me quitta, ét moi, j'entrai dans la boutique. Je saluai la belle Raimonde, qui me remit tout d'un-coup, ét parut me revoir avec plaisir. Elle me fit donner un siége par une Elève, ét nous causames. La Marchande était absente, mais elle était remplacée par Felicité. J'observais Sofie du coin de l'œuil, tout en parlant, ét je lui trouvais un air... un air... grenadier. Raimonde me dit tout-bas, mais sans povoir s'empêcher d'être entendue d'Agnès: —Est-ce que vous trouvez cette grande Fille jolie? —Bast! (dit Agnès); ça ne se peut pas! C'est extraordinaire que Monsieur la trouve! —Mademoiselle a raison (repondis-je à Raimonde): depuis quand est-elle ici? —Mais... depuis trois jours! —C'est une Provinciale? —On le dit. —Mais bien singulière (ajouta la petulante Agnès). Si vous saviez comme elle agit! Elle nous embrasse, elle nous serre, elle nous!.. Quand Felicité ne la voit pas! Elle ne craint que Felicité! —Les Provinciales sont comme cela-(dis-je à la petite Eveillée). Nous causames ainsi de Sofie pendant tout le temps que je restai au-

près de Raimonde, ét je resolus, dès ce moment, de savoir, ce que deviendrait cette grande Fille.

Je pris la rue de-Grenelle, en quittant Raimonde, ét je gâgnai la Place-des-Victoires, pour laiſſer un paquet dans la rue Saintpierre, au Portier de mon Cenſeur.

Je ne trouvai rien au depôt des Bulletins. Ainſi, pour faire une lecture à la Marquise, j'eus recours à mon manuſcrit, ét je lus le Trait terrible du Deseſpoir, après l'Attentat ſur Mad. PARANGON! Il effraya la vertueuse Marquise: —Nous ſommes heureux! (me dit-elle), que l'âge ét l'experience tempèrent les paſſions-!.....

En quittant la rue [illegible], je m'en retournai par o[illegible] Au-milieu de la Place-des-Victoires, je vis 2 carroſſes ſ'arrêter portière-à-portière: —Vous n'avez rien decouvert? (dit une Femm[illegible]). —Non! rien! (repondit un Homme). —Que ſera-t-il devenu? —Je l'ignore!. —Diſparaître le jour de notre arrivée!.. —Il nous redoute... —Mais que peut-il avoir fait? —Je n'ai entendu parler de rien?... —Il eſt arrivé quelque malheur! (dit la Dame), ét mon cher Fils n'eſt plus-! Elle ferma la portière, ét je l'entendis ſ'écrier. Les deux carroſſes rentrèrent dans le même hôtel, ét je

ſus que c'était le Mari ét la Femme, nouvellement arrivés d'Amerique, qui cherchaient leur Fils-unique, heritier d'une fortune immenſe, diſparu depuis 3 ou 4 jours! Je ne pouvais rien dire en ce moment. Je me retirai.

II-ÇXXIV NUIT.

Le Loup dans la Bergerie.

Pendant quelques ſoirées vides ét ſans rencontre, j'avais-été regulièrement le ſoir voir Raimonde. Je ne ſais quel inſtinct m'y conduiſait. Je crus dabord que c'étaient les charmes de la Jeune-Bruxelloise; enſuite la reünion d'une douzaine de Beautés, variées entr'elles, ſans qu'on pût dire laquelle l'emportait, puiſqu'on trouvait à chaqu'une quelque-choſe de ſeduiſant: Il aurait été fort-naturel que je me complûſſe dans ce petit ſejour de Houris! Cependant ce n'étaient pas elles qui m'attiraient. Je trouvais Raimonde charmante, ét d'un caractère comme Terèse amie d'Alan; Felicité, plûs belle encore, avait un éclat éblouiſſant... Mais j'étais à-l'abri de l'amour. Il paraît que c'était Sofie qui m'attirait... Le quatrième ſoir, Raimonde me dit à l'oreille: —Je crois enverité! que Sofie eſt un garſon, amoureux de Felicité-!... A ce mot, mes ieux ſe deſſillèrent, ét je vis effectivement un garſon dans la pré-

tendue Sofie; ses moindres gestes me confirmaient dans cette présomption. Raimonde ajouta tout-bas, sur quoi ses conjectures étaient fondées: Et comme Agnès était-sortie, nous ne fumes pas interrompus. Nous convinmes que je me deguiserais, ét que j'effraierais la fausse Sofie, en lui fesant entendre, qu'elle était reconnue pour ce qu'elle était veritablement. Raimonde souffrait de cette avanture, qui pouvait avoir de l'éclat, compromettre la Maîtresse, ét les Jeunes-persones. Elle ingorait, si Felicité connaissait le sexe de son Amie, ou plûtôt de son Amant: mais elle avait quelque raison de la croire instruite, dumoins depuis le sejour de Sofie à la maison. Nous formames un plan, la belle Raimonde ét moi, ét il fut convenu que j'en commencerais l'execution dès le lendemain, en me deguisant. (Nous sommes en fevrier 1777).

J'alai rue Payenne: Je fis à Mad. De-M···· une lecture qu'elle m'avait demandée, ét que je vais rapporter ici, attendu que j'ai depuis absolument changé le plan des *Mille-ét-une Metamorfoses*, ét qu'ainsi l'on n'aura pas de repetition:

» *Les Mille-ét-une-Metamorfoses*, *contes Thibetans: Introduction.* Le Khütükhtü des Tartares-mongols, qui

demeure à Khükhü-Hothüm, n'était autrefois que le Vicaire du Dhalai-La-Ma * du Thibet: mais il a secoué le joug, ét il est aujourdhui Pontife-dieu en-chef. Ce Dieu s'ennuyant un-jour des adorations, ét de passer sa vie sur l'autel d'un Temple obscur, sans pouvoir jouir de l'agreable lumière du Soleil, fit cette prière au grand La:

»—Dhalai-La! invisible Dieu, dont le Ma du Thibet prétend faussement être seul la visible ét immortelle Image! aie-pitié de moi, qui suis ici ton Ma, ét par-consequent le veritable La-Ma des Mongols, les plus nobles ét les plus puissans des Tartares! On dit que je suis immortel: je n'en sais rien, ét nous verrons cela par-la-suite: mais ce que je sais, c'est que je m'ennuie à mourir! Je te demande, ô Dhalai-La, de m'envoyer un Homme amusant & spirituel, qui ait voyagé dans tout le monde, afin qu'il me raconte des Histoires pour me divertir, ét me faire supporter la vie ét mon immortalité. Je serais surtout curieux de savoir comment les Hommes se trouvent dans tous les Pays ét dans toutes les con-

(*) *Dhalai* signifie grand; *La*, Dieu; *Ma*, Lieutenant ou Vicaire: *Khutukhtu*, Pontife, ou Lieutenant du Dhalai-La.

ditions possibles. Pour moi, il me semble, qu'il n'y a rien de pire au monde que d'être Khütükhtü, d'être adoré, d'être enfermé, d'être immortel, ét de passer ses jours à ne rien faire! Tout-puissant La! si vous n'agreez pas ma demande, ôtez-moi dumoins l'immortalité-»!

» Le Khütükhtü des Mongols n'eut pas plutôt achevé cette prière, qu'il entendit rire derrière-lui. Il appela le Rieur, ét lui ordonna d'approcher: car le Pontife-dieu ne peut aler a Persone: mais tout le monde, fût-ce le grand Thükhü-Khan lui-même, est obligé de venir à lui, quand il appelle. C'était un Jeunehomme, appelé Tsing-chüng, qui avait passé huit ans à la Cour ecclesiastique du Thibet, le même dans le corps duquel devait transmigrer l'âme du Khütükhtü, quand il mourrait. Car l'immortalité du grand La-Ma ét des ses Lieutenans, les Khüktühtüs n'est que pour leur âme.

»—Pourquoi as-tu ri, Tsing-chüng? —Souverain-Pontife-dieu des Mongols, qui savez tout, le passé, le present, l'avenir, ét jusqu'aux plûs secrètes pensées; qui étes deja né 14-fois, ét qui en renaîtrez encore je ne sais combien; qui vieillissez avec la Lune, ét vous renouvelez avec elle,..... c'est de votre prière que j'ai ri. Que votre haute ét sublime

Divinité me permette de luì dire un mot? —Tu le peux, mon Fils: mais Tout-autre que toi aurait payé de sa vie le rire indiscret sur un Khütükhtü, dont les Souverains du monde se font un honneur d'adorer les excremens sacrés: Au lieu que toi, Vase choisi qui recevras mon âme un-jour, tu es deja l'associé de ma Divinité: Parle? —Je dirai à votre Divinité, qui le sait deja; que je suis thibetan, ét fils-naturel d'une pauvre Femme. Les Prétres de La, qui cherchaient un Enfant obscur, ét qui pût disparaître sans bruit, me trouvèrent ce qu'il leur falait; ils m'achetèrent de ma Mère, à laquelle ils persuadèrent que j'avais toutes les marques d'un Prédestiné. Ils m'emmenèrent au temple du Dhalaj-La-Ma: Je fus enfermé dans une demeure delicieuse! on m'apprit à lire le thibetan, mais on m'ôta tous les moyens de l'écrire; ce fut un La, qui, en exposant sa vie ét la mienne, me donna cette science prohibée; on m'enseigna soigneusement la lithurgie: enfin, je sus que j'étais destiné à recevoir dans mon corps l'âme immortelle ét sacrée du Grand-La-Ma, lorsqu'elle ne pourrait, ou ne voudrait plus faire-usage du sien! On m'assura, qu'alors la mienne passerait dans le sejour de La, qui ne tarderait pas à la renvoyer

dans le corps du Fils de quelque Khan heureux ét puissant. Je fus très-satissait de ces promesses! Mais il restait un épreuve à faire: On devait, à-l'instant où l'âme du Grand-La-Ma viendrait de quitter son vieux corps, me présenter des meubles à son l'usage, mélés avec d'autres; ét il falait que je les distinguasse; c'est la preuve de la transmigration de son âme. Or d'autres Prêtres avaient élevé un autre Enfant, dès le berceau, pour remplacer le Dhalai-La-Ma; Ceux-ci l'emportèrent par d'affés bonnes raisons, c'est que je me connaissais, ét que leur Élève ne se connaissait pas lui-même. On ne me fit donc pas voir les meubles auparavant, ét je ne sus pas les distinguer. Je fus rejeté, comme un profane, ét condamné à mourir secrètement! Mais j'avais un Protecteur: Le méme Ma qui m'avait acheté de la Pauvre-femme, ét qui m'avait montré à lire, était mon père: Il me sauva la vie; ét lorsqu'il fut obligé de produire ma langue, ma main droite ét mon cœur, il présenta aux Collége des Conjurés ces mêmes parties ôtées au Fils d'un Esclave, qu'il avait poignardé. Il me tint caché pendant quelque-temps; mais ayant su qu'on cherchait votre Successeur, il me fit adroitement présenter aux Mongols. Ainsi, je ne pouvais manquer d'être dieu.

Mais j'en suis peu-flâté, parceque j'en connais les inconveniens: l'on est à-la-merci des Prêtres, et aulieu de jouir du souverain-pouvoir, on n'est que le dernier des Esclaves; on ne peut faire que la volonté de Ceux qui nous nourrissent, ét au moindre mecontentement, ils nous empoisonnent: C'est pourquoi ils ont grand soin d'avoir toujours un Successeur préparé. Je suis le vôtre: Mais si, comme je n'en dois pas douter, votre Dieu a le pouvoir de faire-passer votre Ame-sainte dans mon corps, ét si je dois avoir un-jour celui de la faire-passer, à-mon tour, dans celui d'Un-autre, ne pourrions-nous-pas, dès aujourdhui, abandonner ces corps emprisonnés, ét passer dans des corps d'Hommes ordinaires, jusqu'à ce que nous nous trouvions bien?

»—Tu as raison! (repondit le Khütü-khtü): mais nous ne pouvons abandonner tous-deux à-la-fois le culte du Grand-La, ét laisser la Nation sans Pontife-dieu: Je vais faire la prière ordonnée pour ta transmigration, ét dès que tu sentiras ton âme prete à vouloir sortir, tu jeteras ton desir sur un corps, pour y entrer. Je placerai dans ton propre corps l'ame que tu auras chassée; tu partiras, ét tu courras le monde. Voici la prière qu'il faudra que tu prononces toutes-les-fois que

tu voudras changer de corps : Apprens-la cette prière sacrée, composée d'ineffables paroles, interdites aux Profanes : Je te donne la faculté de te metamorfoser mille-ét-une-fois, en tel Être que tu voudras : Après quoi tu reviendras me trouver, sans y manquer ! autrement il t'en arriverait mal-?

» Aussitôt le Khütükhtü ét son jeune Ma commencèrent la prière, conçue en ces termes : *Dhalai-La ! souverain-seigneur de toutes choses, qui, sans rien creer, changez incessablement les formes, Moi, le Khütükhtü votre image, je vous demande la transmigration de l'âme immortelle de mon Jeune-Ma ! Faites qu'il puisse passer dans tous les Corps animés, voir toutes les Nations de l'Univers, essayer de toutes les conditions, pour savoir, s'il en est une qui soit plûs malheureuse, que d'être dieu des Mongols, les plûs nobles des Tartares ; ét qu'il revienne dans peu me desennuyer par le recit de tout ce qu'il aura vu, dit, fait, éprouvé : Je vous le demande, par les puissans merites de Tü-Cheki*, auquel vous ne pouvez rien refuser !*

* *Tü-Cheki*, est le Fo des Indiens ét des Chinois : On croit que c'est le Christianisme defiguré par l'ignorance, que professent les Sectateurs de Fo ; les Missionnaires auraient pu tirer

» Le Khütükhtü n'eut pas plûtôt achevé cette prière, que le Jeune-Ma parut s'assoupir. Un La-Ma chargé d'apporter la nourriture au Pontife-dieu, entra, se mit à-genoux, se cogna trois-fois le front contre terre, ét laissa trois plats. Il se retirait, quand l'âme du Jeune-Ma sauta sur lui, ét chassa la sienne, que le Khütükhtü, par son pouvoir, fit entrer dans le corps abandonné. Ce fut ainsi que le Jeune-Ma sortit de sa prison, ét qu'il se vit maître de courir le monde. Quant au La-Ma, il ne savait que penser de sa metamorfose! il demeura stupefait; ét au-lieu que le Jeune-Ma était vif, spirituel, Celui-ci se montra lourd, sot, ét le reservoir de toutes les puérilités que les La-Mas debitent aux Tartares-mongols.

» Tsing-chüng ne se fut pas plûtôt emparé du corps du La-Ma, qu'il sortit du sanctuaire... Mais il racontera lui-même ses Avantures. Le Khütükhtü voyant un un Devot imbecile, aulieu d'un Jeune-homme trop éclairé, s'empara de son esprit, ét se servit adroitement de sa credulité, pour lui faire-executer aveuglement ses ordres. Il sut par-là se preserver des piéges que lui tendirent Ceux des La-Mas qui s'ennuyaient de le voir rè-

---

parti de cette verité. Il en est de même du La-Maïsme.

gner, en decouvrant leurs menées à ses Amis. Par ce moyen, il attendit tranquilement le retour de Tsing-chüng, qui ne devait pas manquer de se trouver à la porte du temple de Khükhü-Hothüm, après la dernière de ses mille-ét-une metamorfoses. Or, pour ne rien oublier, Tsing-chüng eut soin de les écrire, dès qu'il le pouvait, en langue-thibetane, sur un Volume composé de 1001 feuillets; ét lorsqu'il en avait un cent, il fesait parvenir au Khütükhtü cette Centurie, pour le desennuyer. Mais le Pontife-dieu ne sait pas lire, c'est une précaution des Mas: Ainsi le Khtütükhtü ne lut rien, ét attendit impatiemment le retour de son Metamorfoseur.

» Enfin, Tsing-chüng ayant completé ses transmigrations, il arriva, pour reprendre son corps. Le Pontife-dieu ne l'eut pas plutôt aperçu dans le sacré parvis, qu'il fit la prière de transmigration. Au meme instant, l'ame de Tsing-chüng, quitta le corps du stupide La-Ma, chassa l'âme pesante du Prêtre, ét reprit son corps, en lui rendant le sien, où le Bonhomme fut charmé de se retrouver, les organes de cette grossière machine se trouvant bien-mieux proportionnées avec elle, que celles du corps delicat ét souple du Jeune-Ma.

» Auſſitôt que le Khütükhtü ét ſon Succeſſeur ſe virent reünis, Tſing-chünh fit de-bouche les recits qu'il avait écrits au Pontife-dieu, ét il y donna tout le temps que le Khütükhtü pouvait derober aux adorations du Peuple.

I Centurie: *I Metamorfose: Le La-Ma.*

» Dès que votre Divinité, Très-ſaint-Dhalai-La-Ma-Khütükhtü! commença la ſublime priëre, je ſentis que mon âme ſe retirait inſenſiblement des extremités de mon corps, ét que je tombais dans une ſorte d'engourdiſſement. Je jetai les ieux ſur le Ma qui vous apportait à manger, ét je ſentis le desir de paſſer dans ſon corps. Je m'éteignis comme un Vieillard qui meurt ſans douleur, ét après le dernier ſoupir, mon âme ſe trouva en-liberté. Cet état eſt bien extraordinaire! Je ne me ſouvins plus de rien; je ne ſentis plus rien: tout m'était indifferent. Ce fut apparemment la volonté du Grand-La, qui, à votre prière, me pouſſa dans le corps du Vieillard. Je m'emparai dabord du gouvernail, parceque mon âme était plûs active que l'âme engourdie du Ma, ét je chaſſai la ſienne, qui devenait inutile: Elle paſſa dans mon corps, par une ſorte d'attraction causée par le vide. J'ai depuis conſtamment éprouvé les mêmes choses, à chacune des

mille-ét-une-fois que je me suis metamorfosé. J'eus dabord beaucoup de peine à mettre-en-jeu mes nouveaux membres; il ne falait qu'une faible volonté, pour mouvoir les anciens; il la falait puissante sur ceux-ci, accoutumés à certaines postures, qu'ils reprenaient d'eux-mêmes: mes ieux se baissaient, dès qu'il paraissait une Jolie-fille; ma langue ne voulait prononcer que les prières de Tü-cheki, comme les Idolâtres de Fô, ét si je voulais saluer Quelqu' un avec grâce, mon corps se prosternait, mon front se cachait dans la poussière. Je m'aperçus tout-d'un-coup que j'étais regardé avec compassion par mes Confrères, qui me prenaient pour une machine propre à servir leurs vues. Ils alaient jusqu'à me faire-faire des messages d'amour, sous pretexte de devotion. Mais ils n'avaient plus affaire à l'imbecile Sükhtü: Je vins à-bout de corriger ma lourde machine en peu de jours, de paraître aimable, ét de travailler pour moi-même. Vous ne sauriez croire, si vous ne saviez pas tout, Grand-Pontife, combien vos La-Mas sont libertins! Ils se livrent à toutes les voluptés, dans les prebendes que vous leur assignez, tandis que votre Divinité passe tristement ses jours à se laisser adorer: Le respect qu'on a pour eux,

à-cause de vous, est si grand, que nulle Femme n'est à l'abri de leur lubricité (*): Les Plûs-considerables des Mongols, s'honorent de leurs visites ; ils prennent leurs conseils dans toutes les affaires : ils sont Medecins, Avocats, Enchanteurs, étlr : Ils ont à eux-seuls presque toutes les richesses de la Nation, ét nagent dans les plaisirs.

On ne tarda pas à s'apercevoir que je m'étais degourdi. Deux ou trois tours assés subtils que je jouai au La-Ma-Recteur, m'en firent haïr, ét on machina ma perte. Je m'en doutai facilement, étant plûs fin qu'eux-tous, par l'éducation sainte que j'ai reçue du Thibet. Je fis aussitôt la prière au Grand-La, ét je passai dans le corps d'un Mantcheou, qui était venu rendre ses hommages, à votre Divinité, avant de s'en-retourner à Nin-Juta, grande ville du pays, où se trouve le Jin-sing.

II Metamorfose : Le Mantcheou.

Devenu mantcheou, je me rendis à un Camp de dix-mille Hommes destinés à aler recueillir la precieuse plante du Jin-sing dans les deserts de la Tartarie-orientale. Votre Divinité connaît la Reine-des-plantes, dont les vertus sur-

(*) Voyez le Père Du-Halde.

paſſent celles de toutes les autres, tant pour guerir les maladies, que pour retablir un temperament épuisé par le travail. La loi eſt que chaque Cueilleur du Jin-ſing doit en apporter deux onces du meilleur, qu'il donne comme tribut à l'Empereur de la Chine, ét le ſurplûs lui eſt payé au poids de l'argent, une once de Jin-ſing pour une once d'argent: A cette condition, les Mantcheoux ſont les ſeuls qui aient la faculté de faire cette recherche, ſevèrement interdite aux Chinois. La Reine-des-plantes ne ſe trouve que dans de vaſtes deserts, ſur la pente des montagnes couvertes de bois, ſur la rive eſcarpée de rivières profondes, ou entre des rochers crevaſſés: Elle n'aime ni la grande chaleur, ni le froid: On la diſtingue des autres herbes, par une grappe de grains rouges, ét par une tige élevée audeſſus des feuilles: Votre Divinité ſait qu'on n'emploie que la racine... Cette recherche eſt très-perilleuse, à-cause des Bètes-feroces, ét ſurtout des Tigres! On quitte les Chevaux ét le bagage, dès qu'on eſt arrivé au desert, ét l'on ſ'engage dans ces vaſtes ſolitudes, ſans porter avec ſoi ni lits, ni tentes, mais ſeulement un ſac de millet rôti au four, pour entretenir la vie: on paſſe la nuit ſur des arbres; ou, ſi on le peut,

dans de mechantes hutes, construites à-la-hâte. Quand la recherche est faite, dans un canton, on donne le signal du depart, ét Ceux qui n'y repondent pas sont censés devorés; on part sans les attendre. Ce fut ce qui m'arriva. Un-jour, accâblé de fatigue, je m'endormis dans un endroit charmant, situé sur une esplanade, qui avait pour base deux rochers. A mon reveil, je courus, j'appelai: mais je ne trouvai plus Persone. Je gravis sur la cime des rochers, cherchant des ieux, ét je ne decouvris qu'une immense solitude. Je restai donc ainsi, ét bien-malheureusement! car j'avais aumoins 15 livres de très-beau Jin-sing. La nuit étant survenue, j'entendis rugir autour de moi les Bêtes-feroces. Je montai sur un thé sauvage, qui me soutenait à-peine: J'y fus assailli par dix Tigres, qui suivaient une Tigresse en amour. Ils m'environnèrent, ét courbaient la tige de l'arbre, en la mordant: J'étais perdu, lorsque je m'avisai de reciter la priëre metamorfosante. Je savais que les Mongols n'admettent point la transmigration de nos âmes dans le corps des Animaux: Cependant comme votre Divinité m'avait donné le pouvoir de prendre toutes les formes des Êtres-animés, ét que la necessité me contraignait, je dirigeai mon intention sur

la Tigreſſe, perſuadé que de toute la troupe, c'etait celle dont la vie devait être la moins exposéé.

III Metamorfose : La Tigreſſe.

» J'abandonnai ainſi mon corps mantcheou, qui fut mis en pièces en un clind'œil: ét comme j'avais très-faim, j'en mangeai ma part, qui me fut reſpectueuſement cedée par mes Amans. Ceci ne doit pas étonner votre Divinité, qui ſans-doute ne l'eſt de rien: car elle ſait que lorſqu'une Ame entre dans un nouveau corps, elle a quelque peine à en contraindre les anciennes habitudes :.... mais je parvins bientôt à reprendre des ſentimens moins tigres. Le pis, c'eſt que j'étais en chaleur, ét vivement attaquée par le Plûsgros de Meſſieurs les Tigres, dont les douces careſſes étaient de m'enfoncer ſes griffes dans la peau, ét de me mordre le cou, de-manière à me causer la plûs vive douleur. Je tâchai d'éviter également les douceurs de la volupté qui m'aiguillonnait, ét les douleurs qui devaient l'accompagner. Aulieu de tourner toujours autour du méme centre, comme Meſſieurs les Animaux, je tirai de-long, afin de ſortir de ces deserts. Mes Amans me ſuivirent dabord, ſurtout le gros Tigre: mais à-mesure que je m'approchais des pays habités, il re-

ſtait toujours quelque Tigre en-arriëre. Au lever de l'aurore, je ne me vis plus ſuivie que du gros Tigre : cet Animal, comme ſ'il eût penetré mon deſſein, entreprit de me faire retourner au desert, en ſautant devant moi, pour me fermer le paſſage, ét même en me mordillant aſſés ſerré. Mais je redoublai de vîteſſe, ét il m'abandonna proche la Ville de Kirin-Oula, où reside le Viceroi de la Province. Il était alors grand-jour, ét les Tartares commençaient à ſe repandre dans la campagne. Dès qu'ils m'aperçurent; ils ſe raſſemblèrent, pour m'attaquer: mais je les évitai facilement, quoique je fuſſe fort tentée d'en dechirer Quelqu'un...... Mon âme était aſſes mal à ſon aise, dans ce corps! j'éprouvais une ſorte de fiëvre, ét le ſang chatouillait mon appetit, comme le lait de Jument aigri chatouille le gosier d'un Mongol. Dans ma courſe, je rencontrai une jolie Mantcheouse, d'environ 14 ans: j'hesitai un-inſtant ſi je la dechirerais: Mais je vainquis mon appetit de Tigreſſe, ét je rugis comme je pus, avec ma langue indocile, votre priëre à La.

IV Metamorfose : La Jeuneſille.

» La maniëre dont j'entrai dans le corps de la Jeuneſille effraya Tous-ceux qui nous voyaient de-loin; car on croyait que je

la devorais, ét on criait ſur moi, *Hoù-Nyü! Hoù-Nyü!* A la Tigreſſe! à la Tigreſſe! Dès que mon âme fut paſſée dans le corps de la Jeunefille, ét la ſienne dans le corps de la Tigreſſe, je ne lui donnai pas le temps de ſe reconnaître, depeur qu'elle-même ne me mît en-pièces, pour peu que ſon âme de femme eût de panchant à la cruauté: je me jetai ſur elle, ét je lui liai les quatre pattes avec ma ceinture. Enſuite j'appelai à mon ſecours: mais Perſone ne m'approchait, parceque j'avais des ſonnettes au-bas de ma robe, qui annonçaient à tout le monde, que j'étais une des Concubines cheries du Mandarin-Viceroi, ét qu'on ne pouvait m'approcher, ſous peine de mort. Mais lorſqu'on vit mon action pretendue courageuse, on courut au Palais avertir le Mandarin. Il vint lui-même, accompagné de ſes principaux Officiers, ét de beaucoup d'Eſclaves. Il me fit mille-careſſes, mille felicitations ſur mon courage, ét il donna une recompenſe à Ceux qui m'avaient regardée ſans me ſecourir, à cause du reſpect qu'ils lui avaient porté dans ma Perſone. On m'emmena au Palais en triomphe, avec la Tigreſſe, des ieux de laquelle on voyait tomber de groſſes larmes, qui

me touchèrent le cœur. Je priai qu'on ne lui fît aucun mal, ét qu'on me laissât le soin de l'apprivoiser ét de la nourrir. Le Mandarin admirant de-plûs-en-plûs ma resolution, me prodiguait les louanges ét les caresses. Mais je l'en aurais volontiers dispensé. Outre que c'était un vieux Mâgot de Tartare-chinois, il était si gros & si gras, qu'il m'étouffait. Arrivée au Palais, je demandai un moment de repos, qui me fut à-peine accordé. J'avais ma Tigresse avec moi: je la consolai, ét l'engageai à me parler. —Ecoute, m'Amie (lui dis-je); ne m'en veux pas d'avoir pris ton joli corps, ét de t'avoir donné cette horrible figure: cela ne durera pas; car dès que j'aurai trouvé ce qu'il me faut, je te remettrai dans ce corps charmant, ét je ferai passer quelque Mechant-homme dans celui de la Tigresse. —O vous, qui êtes aumoins le Dieu-Fo (me dit-elle), ayez pitié de moi! ét si vous voulez doublement m'obliger, pour le mal que vous avez fait à une Innocente, delivrez-moi de l'horreur d'être au Monstre qui m'a enlevée à ma Mère, pour faire de moi sa concubine! Je suis encore pure comme l'Enfant qui naît; sauvez-moi, puissant Fo; car vous l'êtes,

ou dumoins son Image. —Vous ne vous trompez-pas, belle Arankü (*)! (je lui donnai ce nom, à-cause de sa beauté); je suis destiné à être un-jour le Khütükhtü des Mongols, ét leur Fo-vivant: par-

* Arankü, jeune ét charmante veuve du Khan des Mongols Deghan-Baghan, vit un matin tomber dans sa chambre quelque-chose d'aussi resplendissant que le Soleil, qui s'approcha d'elle, sous la figure d'un Homme couleur-d'orange, avec des ieux brillans les plûs beaux du monde. La belle Arankü fut tellement effrayée de cette apparition, qu'elle n'eut ni la force de sortir du lit, ni celle d'appeler ses Esclaves. Cependant le Fantôme continua ses visites, ét la Princesse en porta bientôt des marques. Lorsque sa grossesse fut declarée, les Tai-Kis des Mongols voulurent en connaître l'Auteur. Abalgazi-Khan, historien Mongol, dit qu'elle raconta son avanture avec ce ton ingenu, qui caractérise toujours la verité: » Si j'avais quelque-chose à me re-» procher (repondit-elle), il m'aurait été facile » de cacher ma faiblesse par un mariage: mais » je suis certaine que mon Fruit portera quelque » marque extraordinaire, qui servira de preuve » que sa naissance est surnaturelle: Au-surplûs, » s'il reste quelque doute sur la sincerité de mon » aveu, on peut aisement prendre le Fantôme » sur le fait ». On posta effectivement des Gardes dans le Palais de la Regente; ils virent & confirmèrent tout ce qu'elle avait dit; mais ils n'aperçurent point le Fantôme. Arankü accoucha de trois Fils, ét c'est du Dernier qu'est descendu le fameux Jenjiskan.

lez, que voulez-vous que je fasse? Je vous jure, par les excremens sacrés du Khütükhtü actuel, ét par ceux du Dhalay-La-Ma du Thibet, de vous accorder ce que vous me demanderez? —Je desire que votre Sainteté, puissant Fo, me rende mon corps, ét passe dans celui du Mandarin-Viceroi, auquel vous donnerez, pour logement, le corps de la Tigresse, afin qu'elle aille dans les deserts, jouir d'une Société digne de lui. —Ainsi sera fait, belle Arankü: Je prevois qu'il va me faire conduire dans sa chambre-à-coucher, pour partager son lit; suivez-moi; je ferai sur-le-champ la triple metamorfose. —Hâtez-vous, puissant Fo! car ce corps affreux, où je suis, éprouve de singulières secousses: je me trouve des sentimens inconnus: il me semble quelquefois que je voudrais qu'un Être de l'espèce des Tigres m'enfonçât ses griffes dans les flancs, ét me mordît le cou: d'autres fois, je suis tentée de vous devorer vous-même. Au même instant, un Eunuque vint chercher la Belle, pour la conduire auprès de son Excellence le Mandarin. Je ne me fis pas presser: La Tigresse me suivit, ét dès que nous fumes dans l'appartement du Viceroi, je prononçai la prière, ét le triple vœu, 1

dont j'avais si-bien chargé l'estomac, qu'il bâilla surlechamp, ét demanda qu'on le mît au lit. Ouchasha-Yasa me pria de lui permettre de dire un mot au Viceroi avant qu'il se retirât. J'y consentis. La Jeunefille me regarda en souriant, ét fut parler au Mandarin... Il est clair, très-saint Khütükhtü! que je ne suis pas encore dieu; car j'aurais pressenti la tromperie. Ouchasha-Yasa revint auprès de moi, ét commença de me faire des caresses, en m'appelant son cher Chinghounkosin! Mais à l'instant où j'y songeais le moins, je me sentis saisir par les cheveux, ét avant que j'eusse le temps d'en empêcher, en prononçant la prière, un sabre de Damas me trancha la tête.

VII Metamorfose: La Tête-à-l'envers.

» Comme mon âme ne peut retourner dans le sein de La, tant que mon corps, que j'avais laissé à Khükhü-Hothüm se portait-bien, elle se trouva errante, ét ne pouvant, faute d'organes, prononcer la prière, elle en fut reduite à attendre, suivant vos saintes instructions, Dhalai-Khütükhtü, que quelque Creature animée cessât de vivre, pour se loger dans son corps, ét le ressusciter. Mais par un bonheur aussi singulier qu'inattendu, Ouchasha-Yasa, voyant par-terre la tête

du corps de Chinghoun-kosin, elle montra bien qu'elle était femme, ét que c'était moins l'âme de son Amant, qu'elle aimait, que sa belle figure. Elle embrassa ce corps sanglant, ramassa la téte, ét tâcha de la rejoindre au tronc: mais elle était si troublée, qu'elle la tourna sens-devant-derriëre. Je me hâtai de rentrer dans ce corps, pour le ranimer, ét dès que je pus parler, je dis à la perfide Ouchassha-Yasa de me mettre autour du col une compresse imbibée du suc de Jin-sing. Elle le fit, ét tout fut consolidé, en quelques heures. Cependant la Jeune-Mantcheouse me fesait la cour, pour que je retournâsse ma tête, ét que je lui fisse reprendre sa premiëre position. Je ne crus pas devoir le tenter; car il aurait falu la couper de-nouveau, ét c'était un supplice que je ne jugeais pas à-propos d'éprouver une seconde-fois. Il est vrai, que j'aurais pu rendre le corps à Chinghoun-kosin, ét lui faire subir cette punition: Mais que serais-je devenu? Je ne puis rentrer trois-fois dans le même corps. Je resolus neanmoins de punir les deux Ingrats. On fesait partir pour Peking le Mandarin chargé de porter à l'Empereur tout le Jin-sing qu'on avait cueilli; je jetai mon devolu sur le

corps d'un Jeune-Lettré, secretaire du Viceroi; je chassai son âme, que je fis-passer dans le corps d'Ouchasha-Yasa; laquelle, à ma priëre, entra dans celui du vieux Viceroi; desorte-que Chinghoun-kosin reprit son corps, ét demeura la tête à-l'envers: Par-là tous-deux furent punis de leur trahison.

VIII Metamorfose: Le Jeune-Chinois.

»Le Jeunehomme dans le corps duquel je venais d'entrer, se nommait Yén-se (*parole-d'amour*), ét il était Cong-tzü, ou fils-de-mandarin; son Père, l'un des Conseillers du Nevi-yüén (*Conseil-privé, ou Cour-interieure*) l'avait envoyé voyager en Tartarie, pour y apprendre la langue de la Cour, ét parvenir plûs aisement. Je trouvai sa tête meublée de toutes les connaissances qu'on voulait qu'il eût; je les conservai avec soin, ét j'y joignis les miennes. Ce qui fit que je fus très-silencieux ét très-reflechi pendant la route. Cette conduite m'attira l'estime de tout le monde, ét l'amitié du Mandarin, qui me promit de rendre un si bon temoignage de moi à mon Père, qu'il demanderait qu'on me fît subir mon kew-she (*examen*), ét qu'on m'admît au degré de Sieou-tsai (*Bachelier*). Je remerciai le Mandarin de sa bonne-volonté pour

moi, ét je continuai de remplir mes devoirs, en me livrant à l'étude de la langue chinoise, avec laquelle je voulais me familiariser le plûs qu'il m'était possible.

—L'aurore va paraître-. —J'ai fini, (repondis-je) : Je n'en ai pas composé davantage-. Ces mots reconcilièrent la Cameriste avec la petite Société, que les *Metamorfoses* amusaient. —Comment vous proposez-vous de continuer cet Ouvrage? (me dit Mad. De-M····). —En fesant passer mon Jeune-Thibetan par le corps d'un Homme de chaque Nation, dont j'exposerai les mœurs ét les usages; ét même dans le corps des Animaux les plûs connus: Arrivé en Europe, mon futur Khütükhtü sera successivement de toutes les Nations, Rûsse, Polonais, Suédois, Danois, Saxon, Allemand, Italien, Espagnol, Hollandais, Flamand, Anglais, Français: Il passera en France par tous les états. —Quelle prodigieuse imagination vous avez! (s'écria la Marquise). —Ce n'est rien encore, Madame-. (Je commençais alors *Le Nouvel-Abeillard*, qui me donna l'idée des *Contemporaines*)! Je fortis.

Je revins dans la rue Sainthonoré: Là, il me prit envie de commencer ce que j'avais projeté avec Raimonde: Je

me plaçai en face des fenêtres de sa maison, ét je me mis à chanter sur une musique impromptue, avec ma haute-contre:

Le Loup.... Le Loup est dans la Bergerie!
Prenez garde à vous!
Tremblez, tremblez Fillettes!
Le Loup est où vous êtes,
Sous l'air le plus doux!

Je repetai cet impromptu plusieurs-fois, jusqu'à ce que je visse une fenêtre s'ouvrir. C'était la belle Felicité. Je dis alors plûs-bas: —C'est à vous qu'il en veut-. Et je m'éloignai, depeur d'être reconnu.

II-CXXV NUIT.

Suite du Loup: Le Bal.

On était dans le Carnaval: Je me proposais, le soir, d'aler à un bal, où l'on m'avait annoncé quelque-chose de singulier àvoir: Je le preferai à celui de l'Opera, auquel il faudra bien aler quelque nuit. Dès que je fus habillé, je me rendis auprès de Raimonde: Persone qu'elle ne sut que c'était moi. Je m'approchai de Sofie, qui était à-côté de Felicité: —Je sais que vous êtes un garson (lui dis-je tout-bas), ét què vos Parens sont dans la plûs grande inquiétude-! (Je l'ignorais; mais que dire)? Le Jeune-étourdi, qui était un

Ecolier de seconde d'environ 17 ans, encore imberbe, me repondit étourdîment: —Hé! d'où les connaissez-vous-? Felicité, à ce que j'entrevis, lui marcha sur le piéd.... —Aureste, je ne suis pas garson; je suis une fille, beau Masque; vous le voyez bien-? Il me vint alors dans l'idée, que ce pouvait être le Jeune-homme de la Place-des-Victoires. Pour tâcher de le decouvrir, je luidis: —Vos Parens demeurent dans la Place-des-Victoires, à tel n.° A cette indication, Sofie pâlit, ét balbucia, en riant; Felicité rougit, ét fut prête à se trouver-mal: je vis que j'avais trouvé la verité. Je sortis aussitôt; ét pour ôter tout soupçon sur moi, je retournai chés la Loueuse de dominos, au coin de la rue des Vieilles-étuves; je me deshabillai, je revins dans la boutique-de-modes, ét je parlai froidement à Raimonde, que j'instruisis de ma decouverte. Elle me la confirma par quelques-mots qu'elle avait entendus: Et moi, j'alai chés les Parens, Place-des-Victoires.

Je les trouvai dans une douleur mortelle, surtout la Dame, alors âgée de 40 ans. Je leur dis, que je croyais que leur Fils se portait-bien, ét qu'une petite amourette était la cause de sa disparu-

Parentes de sa Nouvelle-épouse; qu'ainsi, j'alais retourner bien vite au bal, depeur qu'elle ne m'échappât. Nous vimes, à cette occasion, combien Felicité-Demerup, ét méme Silvie, étaient devenues vertueuses auprès de la Marquise! Elles ne pouvaient concevoir cet excès d'égarement! ét Silvie, qui n'aimait pas encore, dit à sa Tante: —J'ai toujours meprisé les Hommes, mais je les abhorre, à-present-... Helas! elle a changé, la Jeune-infortunée! pour son malheur ét le nôtre... Je sortis donc.

A ma rentrée au bal, je repris mes observations: Le Marié s'était masqué; j'eus quelque peine à le reconnaître. Sa Jeune-épouse en avait fait autant. Je l'abordai: Je feignis d'être un beau Jeunehomme de l'Assemblée, deguisé en Magicien: (car c'était l'habit que j'avais pris, pour aler chés la Marchande-de-modes). Je lui dis des douceurs; ét je lui predis du bonheur, si elle écoutait mes leçons. Elle m'écoutait effectivement, ét pensa que j'alais lui parler d'amour. Je vis son erreur, ét ne pus me defendre d'un peu de curiosité. —Hélas! (me dit elle), je suis liée, pour jamais! —Je vais vous enseigner le moyen de porter votre chaîne, sans en être accâblée. —Há! ne pensez pas qu'une

intrigue l'allegeât! Ma situation n'en serait que plus cruelle! Je veux être vertueuse, même avec un Mari volage: c'est le plan que je me suis tracé: je n'ai plûs qu'une consolation à esperer, c'est d'être estimée, plutôt que plainte, ét peutêtre regrettée-! A ce mot, je lui pressai sa main: —Femme charmante! (lui dis-je); oui, perseverez: Quelqu'un le saura, ét toute sa vie portera au fond de son cœur un sentiment respectueux d'estime ét de veneration pour vous-. Elle fut flatée, croyant que c'etait le Jeunehomme qui lui parlait, ét je pensai que c'était un moyen de fortifier sa vertu.

Je joignis ensuite la Belle, qui rendait l'Epoux inconstant: Je la guettais depuis quelques minutes, ét persuadé que la Nouvelle-mariée me seconderait, sans le vouloir, je me donnai aussi pour le beau Jeunehomme. Je lui fis une declaration: Je lui marquai la jalousie la plûs violente contre le Nouveau-marié; je lui dis, qu'un entretien particulier de plûs avec lui, la perdrait dans l'esprit de tout le monde, excepté dans le mien. A ces mots, je la vis se troubler: Le moi supposé valait beaucoup mieux que le Marié! Je m'éloignai un moment, ét j'eus la satisfaction de le voir rebuter. Je pris un autre deguisement; j'eus le

Lorsque les Parens furent partis, ét que Préfleuri fut au Collége, il s'échappait quelquefois, ét venait à la boutique, sous pretexte d'acheter quelque-chose. Il glissait adroitement un billet à Felicité, pour lui renouveler sa promesse; il lui fesait même de petits presens: Ces deux Enfans s'aimèrent ainsi audelà de toute expression.

Enfin, aubout de quatre à cinq ans, il fut question que les Parens alaient revenir, ét qu'ils devaient marier Préfleuri avec une riche Veuve, qu'on leur avait representée comme jeune, aimable. Cette Femme se croyait si sûre de charmer un Jeune-homme de 17 ans, par une élegance surchargée de mauvais-goût, qu'elle vint pour se montrer à son Jeune-Futur. Il s'esquiva, mais il la vit sans en être vu: Il lui donna, en parlant d'elle, le nom de Mad. De-Piegrièche. Cefut alors, qu'en veritable enfant, il prit le parti d'abandonner la maison-paternelle. Il ne consulta Personne; mais il imagina, qu'un deguisement en fille, était le seul moyen de se cacher à tous les ïeux, sans cesser de voir sa chere Felicité. Il se fit presenter par une Femme, qu'il ala prier d'avoir-pitié de lui, ét qu'il avait touchée, en se disant une Fille exposée à se perdre; il avait même fait une his-

toire ſingulière! il avait remis à cette Femme l'argent, qu'il disait lui avoir été donné par un gros Monſieur, pour la ſeduire : La Femme, qui était une marchande-mercière un-peu devote, fut charmée d'arracher une Victime au libertinage; elle plaça la petite Avanturière comme une Orfeline ſa parente, chés la Marchande-de-modes ſa voisine. Felicité en était ſi peu prevenue, qu'elle fut quelques inſtans ſans reconnaître ſon jeune Adorateur, moins agé qu'elle de deux ans, malgré ce qu'il avait dit. Mais en ſe fesant reconnaître, Préfleuri, qui avait pris le nom de Madem. Sofie, ſut ſi bien faire goûter ſes raisons à la tremblante Felicité, qu'elle conſentit à le voir auprès d'elle. —On lui montre les modes, où il eſt gaûche! Dieu ſait! (continue Raimonde): Sofie eſt ſouvent grondée, cependant moins pour ſon ouvrage, que pour ſon air-.

Voila ce que j'appris; ét j'en-conclus, que Felicité n'étant pas coupable, il falait que ſes interets fuſſent menagés. Cependant, en ſortant, je donnai une alerte à la fauſſe Sofie, par quelques paroles, que je chantai auprès des carreaux. J'alai enſuite rendre-compte de tout à la Marquise.

Mad. De-M**** ſourit, lorſqu'elle en-

tendit quel était l'état des choses: —Mes Enfans (dit-elle à sa Nièce, aux Demoiselles Demerup, ainsi qu'à Elise) il faudra que demain, je vous donne la satisfaction de voir la fausse Sofie, avant qu'on la decouvre à ses Parens : Nous nous amuserons ; nous demanderons des modes ; nous affecterons d'etre des Petitesmaîtresses dedaigneuses-! Cette partie-de-plaisir enchanta Silvie ét toutes les autres Jeunes-personnes. Il fut decidé que, vu le temps du carnaval, où l'on était, la Marquise ét l'Ainée Demerup se mettraient en Hommes, pour donner la main à Silvie ét à la jeune Demerup. Elise voulut faire Mad. De-Piegrièche, ét elle se proposa d'être très-ridicule! Je laissai les Dames dans ces dispositions.

Je me rendis à la Place-des-Victoires vers les 1 heure. J'y fis demander audience à Mad. D'Onecour de-Préfleuri, ét je lui declarai, que je me croyais certain de lui rendre son Fils, pourvu, qu'on demeurât tranquile, ét qu'on renonçât à l'idée de lui donner Mad. De-Piegrièche pour femme? —Hé! quel est ce nom! —C'est lui qui la nomme ainsi-. La Dame sourit: —Nous nous en garderons bien!.. Mais, Monsieur, il faut me donner ce soir-même les lumières que vous avez-? En-même-temps, elle sonna. Son Mari

vint. Mais il fut plûs raisonable qu'elle; il se contenta de ce que je promettais. Je sortis. Je fus suivi. Je m'y attendais. Ainsi je ne dis rien en passant devant la boutique-de-modes.

II-ÇXXVII NUIT.

Suite du Loup.

C'était vers les six-heures, aux lumières, que la Marquise ét ses Protegées devaient arriver dans la boutique-de-modes. Je me trouvai à la porte, où j'attendis. La Marquise ne tarda pas à paraître: Elle descendit de voiture, ét je lui donnai la main: Comme elle était grande, elle paraissait parfaitement bien en cavalier: Silvie était en petitemaîtresse dedaigneuse; la Jeune-Demerup un-peu moins affectée: L'Aînée Demerup était deguisée en petitmaître surranné, qui voulait faire le gascon: La Cameriste en valet-de-chambre, ét suivait son Maître (la Marquise).

La scène qui se passa fut très-rejouissante! Mais je n'en vis que le commencement; parceque j'alai chercher les Parens du Jeunehomme, pour que la Marquise eût le plaisir du denoûment. Je sus ensuite, par recit, tout ce qui s'était passé à la boutique, durant ma courte absence.

Mad. De-M****, que j'avais mise au-fait, à-l'instant où l'on avait ouvert la porte-vitrée, avait reconnu la fausse Sofie du premier coup-d'œil: Elle avait demandé differentes marchandises, ét comme elle en avait besoin des plûs communes, pour son Établissement de Jeunesfilles, elle avait fait un achat considerable. Elise, sous la forme de Mad. De-Piegrièche, était survenue, en sortant de chés un Plumassier voisin, pour l'emplette de quelques plumes: Ce qui causait dans la boutique, grâces à Silvie ét à la Jeune-Demerup, un embarras à ne pas s'entendre. Mad. De-M****, comme femme, aurait été reconnue de la fausse Sofie; qui trembla *, en voyant entrer la fausse-Mad.de-Piegrièche! Cependant il se remit bienvîte, ét même il la trouva aimable: Il s'étonna de l'avoir detestée, ét la fine Elise crut entrevoir un commencement d'infidelité: Elle se trompait neanmoins. Elle tourmenta fort la fausse Sofie, qu'elle fit lever, de la main de quî elle voulut tout recevoir, en luî temoignant de l'affection, à sa manière, ét a-

* J'en ai fait un Opera-comique, intitulé, *La Marchande-de-Modes*, ou le *Loup dans la Bergerie*, que je placerai peutêtre à la fin de ces Nuits, ou dans la Femme-separée, II Parties, chés *Maradan*, rue des-Noyers, n.° 33.

vec tant de ridicule, que tout le monde en riait. Tel était l'état des choses, quand j'arrivai. Mais il faut dire ce que j'avais fait dans mon excursion.

J'étais entré chés Mad. D'Onecour-de-Préfleuri, au moment, où deux Filles de la Marchande-de-modes en sortaient : Elles me virent, ét je craignis qu'elles ne portâssent cette nouvelle à la boutique. J'engageai le Valet-de-chambre à les retenir un-peu : J'ai su depuis que le Drôle avait mal usé de la commission. Introduit auprès de Mad. De-Prêfleuri : —Suivez-moi ! (lui dis-je), Madame, vous ét M. votre Mari, s'il est ici, à-l'instant même-. La Dame, à ces mots, fut émue, comme devait l'être une Mère; elle se levait, elle chancelait, elle sonnait tout le monde. On accourut, ét je vis le moment où ses Gens alaient se jeter sur moi, comme sur un Voleur. Elle les en empècha par un cri aigü. Son Mari même, en entrant, ne savait que penser sur mon compte. Elle s'expliqua : Car je ne voulus dire mot. Aussitôt que M. D'Onecour sut qu'il alait voir son Fils, il prit un air sevère. Je m'étais aperçu que la Dame était bonne-femme, dans toute la rigueur du mot : Il me vint une idée : —Madame (dis-je à la Mère), êtes-vous bien sûre, que votre Enfant cheri soit un

garſon? —En voici bien d'une autre! (ſ'écria le Père): Gage que Monſieur, que je ne connais pas, ſ'amuse, ét va nous jouer un tour de Carnaval-? A ce mots, la Mère ſenſible ſe laiſſa tomber ſur un ſiége, ét ſes larmes coulèrent: —Ne m'ôtez pas l'eſperance! (me dit-elle, en joignant les mains): Mon Mari eſt cruel! —Madame (repris-je).. c'eſt.. que je vais vous montrer votre Fils en fille. —Monſieur ſe divertit! (ſ'écria le Père). —Non, non! Monſieur. —Hé! non! (ajouta l'excellente Mère). Vous voulez tout deviner, mon Ami ét vous devinez toujours mal! —Il n'eſt pas deguisé en fille (repris-je): Il eſt habillé comme une Fille; il travaille aux ouvrages de femmes. —Quoi! (reprit le Père), file-t-il auprès d'une nouvelle Omfale? —Je ne ſais: mais ou votre Fils eſt fille, ou il eſt garſon, ét amoureux à-la-folie: Il eſt en fille, par l'un ou l'autre de ces motifs puiſſans: Il eſt fille; il eſt honteux de l'ètre, ét il ſe cache de vous, de ſes Connaiſſances... vous ſentez par quel motif? ou-bien il eſt ſi fortement épris, que ſa raison... eſt attaquée... Il y aurait alors le plûs grand danger à le ſeparer trop bruſquement de Ce-qu'il-aime! —Chanſons! (ſ'écria le Père): Vous venez peutêtre de ſa part?

part. —Je vous jure, ſur mon honneur, que c'eſt à ſon inſu, ét qu'il ne me connaît pas. —En ce cas, Monſieur, voyons donc? —Mon Ami! (dit la Mère), vous me faites trembler! ét je veux voir ſeule mon Fils, avant vous... S'il eſt fille... j'en aurai bien du chagrin!... mais... je l'aimerai tendrement... Et ſ'il eſt amoureux... ſi amoureux, qu'il y ait du danger... nous verrons quelle eſt Celle qu'il aime. —C'eſt une Fille-de-modes. —Une Fille-de-modes! (ſ'écria la Dame): Há! mon Fils eſt fille! ſ'il était garſon, je le connais, il ne pourrait aimer ſi bas! —Voila toujours comme vous étes, mon Amie! Votre Fils eſt capable de faire des ſotises, tout comme un autre. Partons-.

Comme nous alions ſortir, nous entendimes un cri: C'etaient les deux Filles-de-modes que le Valet-de-chambre feſait endéver. Elles vinrent ſe plaindre, ét comme Raimonde en était une (Agnès était l'autre), je me fâchai ſi fort contre le Valet, que M. D'Onecour crut devoir le corriger. Il penſa même qu'il était encore avec ſes Nègres, car il lui donna une douzaine-de-coups de canne: Ce qui fit rire aux larmes la petite Agnès. Cette operation finie, nous partimes: Un Nègre, à ma requiſition, fut chargé de la

garderobe du Jeune De-Préfleuri, afin de le remettre en homme, s'il l'était encore, ce dont je ne doutais pas. On fit monter les deux Jeunesfilles dans la voiture ; j'en mis Une sur mes genoux, ét nous roulames. Il ne parut pas extraordinaire que nous descendissions à la boutique-de-modes, à-cause des deux Jeunesfilles, ét de quelques ouvrages que Mad. D'Onecour devait commander. Je mis en deux mots la Marquise au-fait de l'incident nouveau, que Préfleuri pouvait être une fille. Cependant, Mad. D'Onecour parlait à la Marchande. La fausse Sofie, ordinairement effrontée, baissait les ieux sur son ouvrage, ét s'aneantissait à-côté de Felicité. Elise lui en fit la guerre, ét le petit Homme irrité, lâcha un mot très-grenadier, que je relevai. Ce mot attira sur lui l'attention. Je m'approchai de son oreille, pendant qu'on ne se doutait encore de rien, ét je lui dis : —Je vous connais : J'ai persuadé à votre Mère que vous étiez fille, ét que c'était par honte, que vous vous étiez caché dans une boutique-de-modes. Voyez? tirez parti de cette idée? —Je suis connu (me repondit-il avec concentration); c'est vous qui me trahissez ! .. Moi, fille ! j'en serais audesespoir ! —En ce cas, que faut-il faire ? —Du mal, Mon-

fleur : c'est votre dessein. —Non ; je veux vous servir. —Que lui dites-vous donc, à cette grande Degigandée-? (s'écria très-aigrement Elise). Ce fut alors, que Mad. D'Onecour jeta les ieux sur la fausse Sofie. Elle s'approcha, la regarda : Au même instant, elle renverse tout, s'élance, ét se jète dans les bras de la pretendue Fille-de-modes, en s'écriant : —Le voila ! le voila ! mon cher Enfant !... Hâ ! mon Ami ! dis-moi, es-tu fille-? Sofie, touchée de la tendresse de sa Mère, lui rendit ses caresses, ét ne répondit pas à la chose..... —Elle est donc fille !... Hâ ! cœur dur ! (dit-elle à son Mari), vous restez immobile, en retrouvant votre Enfant-! Le bon Monsieur D'Onecour ne savait que penser ! Felicité avait coiffé la fausse Sofie ; elle lui avait arraché une partie de sa barbe folette ; le minois du Fripon était charmant ! Monsieur D'Onecour la trouva jolie, ét s'attendrit : —Ma chère Fille ! (lui dit-il) je veux être pour vous aussi tendre que votre Mère-. Préfleuri un-peu rassuré par ce mot de son Père, se jeta sur sa main... Quelques instans après, il lui dit : —Vous voyez l'excès de mon égarement ! sans vos bontés, je perdais ... la raison.... Voila l'unique Objét de ma passion, de

la passion la plûs vraie: J'adore Félicité... (Il la montra). —Quoi! mon Drôle! (dit le Père), vous êtes donc toujours garson? —Hâ! j'ai toujours un fils!... (s'écria la Mère!) —Quoi! c'est un Jeunehomme! (interrompit la Marchande). —Sans la Beauté que j'adore, (repondit l'Amant de Felicité) je veux... mourir! —Vous ne mourrez pas! (dit le Père): On ne meurt pas d'une folie de jeunesse. —Si, si, on en meurt, mon Mari (dit la Mère): Felicité est charmante!... Alons, alons, mon Ami, de l'indulgence pour ce pauvre Enfant! Et elle lui fesait signe des ieux: Mais le Père ne s'adoucissait pas si facilement. Je crus même entrevoir que ce Richard jetait sur Felicité des regards très-animés. Cependant il dissimula. On fit habiller convenablement Préfleuri, qui s'en-retourna chés ses Parens, mais avec Felicité, que la Marchande voulut bien confier à Mad. D'Onecour. Ce fut ainsi que se termina l'avanture du *Loup dans la Bergerie*, dont je supprime tous les details, parcequ'ils se trouvent reünis dans la Pièce que j'ai annoncée, et que cette même avanture deguisée peut se lire dans la LXX *Contemporaine*.

J'accompagnai la Marquise chés elle. Nous soupames en grande compagnie,

parceque Mad. De-M**** avait fait venir toutes Celles de ses Obligées ausquelles je m'interessais: Nous étions 30 à table. La Marquise sortit de son appartement, ét vint dans la pièce où nous étions; elle se mit à table avec nous, ét la conversation fut égayée par ce que nous venions de voir.

COMBAT DE MASQUES.

Il ne s'est pas écoulé une seule année, que je n'aie vu des infamies faites par les Masques. En m'en revenant, j'en trouvai deux Compagnies à la Grève, qui s'insultèrent mutuellement, ét se batirent. Un des Masques, de la Compagnie qui se nommait des *Grecs*, proposa de reduire en esclavage les Vaincus; ét de faire les Femmes captives. Cette idée fut applaudie. Les deux Troupes se rangèrent en bataille, se colletèrent. Les Grecs, contre leur esperance, furent vaincus, rossés, depouillés de leur habits de masque; sans lesquels ils avaient pauvre mine! Les *Troyens* prirent les Femmes-grecques, les demasquèrent, ét les emmenaient malgré elles, lorsque la Garde-à-cheval se fit entendre. C'en fut assés pour mettre en fuite les Troyens, qui dechirèrent les habits de leurs Captives, donnèrent aux Unes quelques coups-de-

poing, ét couvrirent les Autres de boue. Ils disparurent ensuite par la rue du-Mouton. La Troupe éclopée fut ramassée par le Guet, qui ne trouvant que des Battus, ét ne voulant pas éveiller les Commissaires, leur permit de se retirer.

IIᵉ-CXXVIIIᵉ NUIT.

SUITE DU CAFÉ: AUBRI.

Le soir des Cendres, je repris mes observations sur les Cafés. Le temps était extrêmement froid, ét le demi-degel rendait les rues impraticables. J'avais deja entrevu les Damistes; mais superficiellement, ét il me restait beaucoup d'obsérvations à faire. Je me plaçai derrière un habile Joueur de dames, nommé *Aubri*: Je ne crois pas qu'il soit possible de porter aussi-loin l'esprit de combinaison, pour une chose inutile: la moitié de cette science, en gouvernement, ferait un grand-homme. Ce Joueur fesait toujours avantage, suivant la capacité reconnue de ses Partenaires; mais il le fesait au Plus-fort. Sa partie était environnée, comme un spectacle! En effet, il y avait un certain plaisir à voir jouer un Homme, qui ne fesait point de fautes, ét dont tous les coups étaient sûrs. Je fis, à cette occasion, une reflexion, relative aux Grands-hommes en-litterature, aux Grands Generaux, en-un-mot

aux habiles Gens en tout genre: c'est que la confiance en eux double leur merite: une-fois qu'on est grand-homme, on est placé audessus de la sphère ordinaire, ét l'on a droit de dire, d'écrire, ét de faire ce que l'on veut: Un Lecteur ordinaire, quand il lit Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Buffon, les lit avec confiance; ét cette confiance est un plaisir de plûs: son esprit, qui n'est pas en garde, s'abandonne, comme lorsqu'il lit Homère, Virgile, Ciceron, Horace: Tous ces Ecrivains-là sont hors de la portée de la main sacrilége de l'envie. Cé n'est pas qu'il n'y ait des Zoïles qui les attaquent: mais ce sont des Faquins impuissans, qui ne sont que ridicules: Pour qu'ils meritassent, par leurs critiques, de balancer l'autorité de l'Ecrivain attaqué, il faudrait qu'ils l'égalassent: Et alors, on jugerait entr'eux ét lui: Mais jusqu'à ce qu'il vienne un Grandhomme capable de faire ce qu'ils ont fait, ét qui les denigre, comme le font les Roquets, on soutiént le parti des Grandshommes en toute assurance. Ce n'est pas que les Grandshommes n'aient leurs defauts; un Jeune-Versificateur compose une tragedie moins mauvaise que Theodore, qu'Agésilas: En conclura-t-on qu'il est superieur, ou méme l'égal du grand Corneille?

Les vers d'Athalie ne sont pas toujours beaux, ét il en est de très-durs, dans cette belle Tragedie! en conclura-t-on qu'elle est mauvaise? On peut reprocher certains torts à Voltaire, en litterature: mais Celui qui les voit, qui les éviterait, fera-t-il Merope, ou Mahomet? Hé! combien Voltaire n'en aurait-il pas vus dans son Critique, si ce Dernier avait osé travailler! Quel a été le sort de la *Medée* de Clement? Quand on affecte d'aboyer Voltaire, il faut faire aussi bien que lui, ou l'on n'est qu'un sot impudent, digne du mepris de tout ce qui pense.... Un ; and Peintre écrâse la critique, ét doit l'écrâser: Elle lui trouve pourtant des defauts! Hé-mais-oui, parcequ'aucun ouvrage-humain ne peut étre parfait, ét que plûs l'ouvrage est beau, plûs le petit defâut s'agrandit. C'est l'oreille de l'Humanité qui perce, sur un fond net ét lucide, qui la rend plûs visible. Je defens ici les Grandshommes, à-propos d'un grand Joueur-de-dames, hélas! sans interêt! j'ai le bonheur de n'être un Grandhomme dans aucun genre, pas même aux dames, quoique j'aie valu mon prix, ét que je le vaille encore: Mais je sais m'apprecier: Tout ce que j'ai de bon, je le dois au hazard, à la nature; mes fautes seules tiennent à mon entête-

ment, au manque d'énergie de mon âme.... Mais revenons aux Hommes distingués du Vulgaire. Un grand General, est Celui de tous les Grands-hommes, dans lequel la grandeur a le plûs d'effet; elle donne en lui une telle confiance, qu'elle double, triple, decuple, centuple, milluple sa valeur; chaque Soldat, sous lui, est un heros comme lui. On peut appliquer à un grand General le mot simple ét sublime de la Genèse: Il dit, ét tout se fait. C'est que le Soldat, plein de confiance dans sa prudence ét ses grandes vues, marche tête-baissée, obeït comme le Membre à la Tête dans les Corps animés *, ét force le destin, qu'il porte avec lui. On nie les miracles, dans ce siècle philosophiste: Moi, je ne les nie pas. Une forte imagination les fait; un grand courage, une persuasion parfaite les opère à chaque pas: Qu'on me remette au siècle de Charles-VII, qu'on me donne une Jeanne-d'Arc, ét je chasse les Anglais du Roy-

* Observons ici que, même dans les Republiques, le despotisme est toujours dans les Armées, ét qu'on ne peut rien faire sans lui: C'est que le Gouvernement despotique, bien conduit, est le plus sûr de tous: Hé qu'on ne s'écrie pas, Au blasfême politique! c'est la verité. J'ai encore observé, que les Vieillards devenaient facilement despotes.

aume, ét je courone le Monarque à Reims! O Jeanne! sublime Jeanne-d'Arc, je me prosterne devant toi! Les Rois de France auraient dû te fairecanoniser.. Mais non! tu en es plûs grande, Fille celeste! vraiment envoyée du ciel, ét je dirai de toi, ce qu'on Homme de grand esprit disait de Vincent de-Paul: —On en a fait un petit Saint, en le canonisant, aulieu de le laisser grandhomme-!... J'honore Voltaire, comme le Fils-aîné de la France: Je ne demandai pas à le voir, je lui laissai de mauvais vers, qui exprimaient cette idée, qu'il était le Fils-aîné de la France: Et cependant, je l'honore, j'admire avec enthousiasme ses sublimes talens, son beau genie! je m'enorgueillis d'être son concitoyen français! Mais je ne lui pardonne pas d'avoir fait un badinage cruel sur la Pucelle! Il paya ainsi le tribut à la frivolité parisienne! Né ailleurs qu'à Paris, il aurait surpassé tous les Grands-hommes de la Grèce, de Rome, de France ét d'Albion!... Mais où en étais-je? Au grand Aubri, qui joue aux dames au Café Manouri.

Je le considerais, abîmé dans une reflexion profonde! ét en-même temps que je souriais de la futilité de son occupation, j'étais étonné, ravi de la beauté de ses coups, de la profondeur de ses

combinaisons ! Il jouait lentement : Mais une-fois decidé, il alait assés vite. Son Adversaire évitait-il un piége ? Il lui en tendait deux-autres: Si ces deux ? il lui en tendait trois, ét tel qu'un habile Chasseur, il l'embarassait dans la multitude des attentions : Il succombait, cet Adversaire, aprés avoir tout prevu, excepté un piége souvent simple ; car il avait évité, lorsqu'il était habile, les piéges savans. La partie recommença. Le Joueur était en garde : Mais Aubri suivait une toute autre marche ! C'était une autre partie, un autre Homme: L'Antagoniste, qui croyait l'avoir étudié, ne savait rien : Le Spectateur qui l'attendait aux mêmes coups, était trompé. Le Joueur succombait encore, à-moins qu'Aubri ne voulût perdre : Ce qui lui arrivait quelquefois, par humanité, suivant la sensibilité de son Joueur.

Que de reflexions je fis, en sortant du Café ! Je me disais: —Cet Homme vient de me montrer la marche que doit suivre un grand Ministre ; un Negociateur habile; un Praticien adroit; un Chevalier-d'industrie ! Il vient de me donner une idée de la ruse, de l'adresse, de la finesse, d'une heureuse audace ? Il faudrait étudier cet Homme comme un livre, non

pour jouer aux dames, mais pour marcher sur les parallèles, suivant l'état qu'on exerce. Je sentis profondement mon neant, ét je me trouvai le plûs petit des Hommes devant le sublime Aubri !

Ce fut dans cette situation-d'esprit que j'arrivai chés la Marquise. En attendant le moment de la voir, j'écrivis tout ce que je viens de dire. Elle le lut, ét n'y repondit qu'un mot: —La candeur ét la droiture sont preferables. Sans toutes ces peines, une franchise ouverte, une probité sûre mettront le Ministre audessus de tous les grands Politiques. Mais j'aime vos reflexions sur les Gens-de-lettres, sur la Pucelle, ét les Generaux-d'armée-.

SUITE DE VIRGINIE.

A mon retour, je gâgnai le faubourg Saintgermain, pour voir ce quartier, ét je passai devant la nouvelle demeure de Virginie. Un Homme de 50 ans sortait de chés elle, au moment où je m'approchais de la porte. Je me retirai. Mais il remarqua mon mouvement. Comme je voyais encore de la lumière, je voulais dire bon-soir à la Mère ét à la Fille ; mais je ne me souciais pas qu'on me vît entrer. J'alai par la rue Saintemarguerite, ét je revins par celle du-Four. J'approchais de la porte, ét j'alais entrer, lorsque je re-

vis le même Homme colé contre une boutique. Surpris de ce qu'il m'avait attendu, je me retirai. Il me suivit; je m'arrêtai, il s'arrêta. Je m'amusai. Je repris la rue Saintemarguerite, ét je revins encore par la rue du-Four: Ét mon Homme était encore colé contre sa boutique. Je passai. J'alai jusqu'à la cour-du-commerce, ne pouvant concevoir pourquoi cet Homme m'attendait. Je revins au-bout d'une heure. Je le trouvai vis-à-vis la rue de-Seine. Il me parla pourlors. —D'où-vient me suivez-vous? —Lequel de nous-deux suit l'Autre? (lui repondis-je). —C'est vous. —C'est vous. —Vous attendiez que je fusse éloigné pour entrer chés votre Bellesœur! —Ma Bellesœur! —Oui! votre Bellesœur! faites l'ignorant-? Je me rappelai que Virginie m'appelait son Oncle, quand je lui montrais à lire; c'était sa manière, de vouloir être parente, quand on la voyait d'habitude. —Hé-bien! quel mal y aurait-il, quand j'entrerais chés ma Bellesœur, ét que je trouverais-mauvais que vous y fussiez reçu? —Hâ! je le crois! vous êtes l'amant de votre Bellesœur; je le sais. —De qui? —De sa Fille. —Hâ! hâ! cela est singulier! —Alez, alez chés votre Bellesœur; mais demain, vous ou moi nous aurons notre congé-.

Je ne repondis rien à cette folie, ét comme les Dames étaient couchées, je me retirai. Pour l'Homme, il resta toute la nuit à me guetter.

II-CXXIX NUIT.

Suite: Les Litterateurs.

Quoique les Litterateurs distingués ne tiennent plus leurs seances aux Cafés, cependant on y en voyait encore. Ce ne sont pas les Musées, ni les Lycées qui les en ont tirés; les Cafés étaient abandonnés avant ces Institutions très-modernes, qui leur sont inferieures à tous égards, à-cause de la morgue ridicule, de l'ennui, des fastidieuses sermocinations des ***, des****, des**, ét des***. J'ai cependant vu de Jolies-femmes qui fesaient grand-cas des Maîtres; ét je l'avoue aussi bonnement que trivialement, j'aime mieux les en croire, que d'y aler voir. Il faudra cependant malgré moi, que j'en fasse la corvée une-fois ou deux.

Les Cafés reünissaient autrefois des Hommes libres, qui ne pouvaient être plûs convenablement rassemblés, que dans un endroit-public, où la boisson ordinaire, est plus veritablement l'eau de l'Hippocrène, que celle de cette fontaine celèbre elle-même. Les Rousseau-de-Paris, les Lamothe, les Duclos, les Marivaux, ét tous les Gens-de-lettres se

rendaions au Café, comme dans un endroit libre, où ils pouvaient parler de litterature, ou se taire, sans qu'ils fussent obligés d'avoir de l'esprit tel ou tel jour: Aujourdhui, les Cafés sont avilis, deshonorés, ét meritent de l'etre, parcequ'ils sont remplis de Sots ét de Persifleurs, c'est-à-dire de Bétes ét de Mechans. Cependant on y parle encore quelquefois de litterature: Mais ce n'est plus dans tel Café: C'est lorsque quelques Hommes-de-merite se trouvent reünis par le hazard, où par l'effet d'un rendevous particulier. Le Café-Dubuisson, autrefois Procope, n'est plus que l'antichambre de la Renommée, où les Laquais de cette Deesse viennent debiter les fausses nouvelles: l'Arbre de-Cracovie ne couvre plus nos grands Politiques de son ombre épaisse. J'entendis cependant encore une conversation litteraire au Café Dubuisson, à l'époque dont je parle, ét je vais la rapporter fidèlement, parceque je l'écrivis le soir même. Voltaire ét Rousseau vivaient encore: Mais ils n'y étaient pas! On agita beaucoup de questions, dans cette seance memorable: On y apprecia Corneille, Racine, Molière, Renard, Lamothe, Rousseau-de-Paris, Montesquieu, Voltaire, Rousseau-de-Genève, Buffon, Diderot, Da-

lembert, Delile, Mercier, Beauharnais, Genlis, Riccoboni, Duboccage, Gebelin, Marivets, Bailli, Beaumarchais, Tomas, ét jusqu'à Lebrigant. Je ne citerai pas les Acteurs par leurs noms, depeur de les fâcher : Car,

. . . . . . , Le plûs grand des forfaits,
Celui que les Auteurs ne pardonnent jamais,

(après le mepris de leurs Ouvrages neanmoins) est la compromission de leur goût.

Une circonstance particulière avait rassemblé beaucoup de monde à ce Café : Je passais à sept heures : Je fus surpris, en jetant un coup-d'œil dans la seconde pièce, de la voir remplie d'Auteurs ! Je les connaissais, pour les avoir-vus dans differentes imprimeries, mais je n'en étais pas connu. Je pris donc le parti d'entrer, pour écouter leur conversation *.

J'y compris dabord peu de chose : on parlait tous à-la-fois. Enfin Celui qui parlait le mieux ét le plûs facilement se fit écouter. —Messieurs (dit-il), je vous

* Cette conversation m'a donné l'idée des Chapitres T ét V, I *Vol.* d'ORIBEAU, *II Part.* p. 193 *ét suiv.* Voltaire y est nommé *Iratlove*, Rousseau *Ussuæro*, Buffon *Funsbo*, Diderot *Toddire*, Dalembert *Malbreted*, Dorat *Trado*, Mercier *Rimerec*, Crebillon-père *Nollioreb*, le Fils *Ibrollenc*, ételst.

en prie, entendons-nous? Voulez-vous que je vous dise mon sentiment? êtes-vous curieux de le savoir-? Un Jeune-homme alait parler: On le fit taire, ét un Vieillard repondit à la question: —Parlez, Monsieur: Vous ne dites que de bonnes choses, ét j'ai vêcu assés longtemps, pour savoir combien je sais peu! J'espère m'instruire-. Ce Vieillard se nommait *Tocaze*. Aussitôt *Rubiscée* reprit la parole, en ces termes: —Penetré de respect pour les Anciens, je suis leur admirateur, mais sans superstition. Je ne regarde pas Homère comme un bavard, mais comme un genie sublime: Cependant, je soutiens que le Premier dans un art, l'Homme qui marche sans modèle, loin d'avoir du desavantage, a, aucontraire, une liberté de genie qui le soutient; il a plûs d'élan, ét à chaque pas qu'il fait, il s'encourage lui-même: C'est la seule raison de la superiorité d'Homère, ét de l'inferiorité de Virgile, tout beau, tout admirable qu'il est. A l'appui de ce que je dis, je citerai l'experience chés toutes les Nations, où l'on ne voit qu'un seul poème-épique qui se soutienne: Malheur à elles, si le premier Genie ne fut pas assés fort! il ôte aux Autres l'élan, l'audace, le vol hardi, sans quoi, l'on n'a pas de genie,

l'on n'a que de l'esprit. Ainsi la Grèce, avec la plûs belle langue, n'a qu'un Homère, trois Tragiques, parceque ce genre est plûs facile, ét trois Comiques: Eschyle, Sofocle, Euripide; Eupolis, Aristofane, Menandre; tous six d'un talent different, chacun dans leur genre. Rome n'a que Virgile; Lucain, Silius-Italicus, ét Stace lui sont infiniment inferieurs, ét prouvent mon opinion. Les Italiens n'ont que le Tasse, pour l'heroïque; l'Arioste, pour le comique; le Trissin vint trop tôt; dailleurs les Nations modernes n'étaient pas neuves comme les Grecs. Les Espagnols n'ont que *l'Araucana*: Les Portugais, le Camoëns. Les Anglais, qui se flatent d'avoir une tête si forte, n'ont que Milton, ét pour sujet, le concept d'un Presbyterien; le Poème leur est venu, avant que le Sujet en fût né parmi eux; c'est pourquoi, ils l'ont pris hors de l'existance du monde; ét s'ils fesaient à-present une *Pittiade*, par exemple, je suis sûr qu'elle serait ridicule; ils n'ont plus de Poème-épiq à esperer. Les Français, comme les Italiens, ont commencé trop tôt; mais dumoins le sujet était bien pris; je ne parle pas de Ronsard, qui avait bien choisi le sien, mais de Chapelain, auquel il aurait falu élever des statues, s'il avait reüssi... Hâ! que je

voudrais que nous eussions encore une Heroïne pareille à Jeanne, pour le courage, mais dans un autre genre, pour les motifs! l'orgueil des Anglais m'indigne; il m'enflâme, comme il doit enflâmer tout Français: Nous avons commencé par les estimer; ils finiront par s'avilir, à force d'orgueil, de suffisance ét de foi-punique: Il faut leur repeter ce qu'on leur a déja dit: —Vous vous croyez des Romains, ét vous n'êtes que des Carthaginois! Si nous avons jamais la guerre contr'eux, desormais, l'indignation nationale servira la politique, ét chaque Soldat croira se battre pour sa querelle particulière. Voltaire est venu; il a fait la Henriade, sujet parfaitement choisi, mais qui était moins avantageux pour la poésie que la Pucelle: C'est un reproche éternel à faire à Chapelain, que d'avoir profané ce beau sujet! Et Voltaire l'a bien senti! c'est de rage qu'il l'a plongé dans la boue..... Remontons.......

Les Romains eurent deux Comiqs, Plaute ét Terence, tous deux d'un genre different, ét point de Tragiqs. Leurs premiers évènemens nationaux étaient trop petits, comparés aux nouveaux; ét ces nouveaux, il n'y avait pas de Theatre assés grand, pour les representer. Quelques-uns, comme Cesar, prirent un su-

jet grec; mais ce ne pouvait être qu'une faible imitation, ét le Peuple-romain en pensa de-même, puisqu'il n'a conservé que les sujets grecs de Senèque, dont la manière ne vaût pas grand'chose.

Je ne dis rien des Lyriques des Anciens; ils sont en petit nombre, quoiqu'il soit très-commun de faire des Chansons; mais l'on n'a consacré que les premiers Lyriques, ét negligé toutes les Imitations faibles.

Parmi les Modernes, la Tragedie est plûs commune que la Comedie. Les Français ét les Anglais ont commencé: Corneille est inferieur à Shakespear, par le genie; mais Corneille a les beautés d'un premier Tragique au-sortir de la barbarie: S'il avait été le premier de tous en France, s'il avait pris des sujets français, il aurait aumoins égalé Shakespear, qui était premier en tout, ét qui sentait toute l'étendue de son genie. Corneille, aubout de dixhuit cents ans, rendit aux Romains le service de leur donner de belles Tragedies, mais faibles en interêt pour sa Nation: Il voulut éviter les details mesquins ét ridicules de ses Devanciers, ét ce fut ce qui le priva de ce beau naturel populaire de Shakespear. Mais les Anglais n'ont que ce Tragique: Ils n'ont qu'une pièce à comparer à tout

Racine, c'est le Caton d'Addiſſon, ét elle eſt inferieure au Tragique français: Ils n'ont pas un Voltaire, honneur immortel de notre Theatre: Ils ont Shakeſpear, ét des Campiſtrons: Ils n'ont pas même un Crebillon!

Pour la Comedie, les Eſpagnols eurent une intrigue forte, romaneſque, ét qui leur appartient: mais leur premier Comiq raisonnable, Lopèz, eſt auſſi le meilleur. Les Italiens n'avaient pas une ſeule bonne Comedie avant leur Goldoni. Les Allemands viennent d'imaginer les Drames, ét gloire leur en ſoit rendue! c'eſt un genre nouveau, deja indiqué par Menandre ét par Terence, ramené chés nous par Lachauſſée, par Destouches: mais aucun Pays n'a pas plûs de Molière, que de Lafontaine: Les Anglais ne peuvent encore ici nous oposer que leur Shakeſpear, dans les *Commères de Windſor*; mais il y eſt inferieur au beau Molière. J'eſtime la Comedie ſenſée de Lachauſſée, de Destouches; des pièces Anglaises, comme la *Fauſſe-Delicateſſe*, le *Secret de le fixer*, l'*Enfant-trouvé*, la *Femme-jalouse*, ét quelques-autres; j'y trouve même plûs de plaisir qu'aux pièces comiques: mais Molière, dans le *Misanthrope*, ét dans le *Tartuffe*, dans les *Femmes ſavantes*, ét dans l'*École-des-Maris*, eſt audeſſus de

tous les Dramatiques anciens ét modernes: c'est la raison qui le dit. Quant au Drame, ce genre, à-present que nous ne pouvons plus produire de belles Tragedies; (car qu'on ne s'y trompe pas, nous applaudissons au bisarre, au different de Grands-maîtres, mais non au merite); à-present que nous ne pouvons plûs faire de bonnes Tragedies, le genre du Drame lui est preferable; en ce qu'il met sur la scène une multitude de situations difficiles, pour lesquelles il est bon que les Hommes aient des modèles ét des leçons.

Les Anglais peuvent opposer leur Dryden à notre Lemière; leur Pope à notre Boileau, ét quelquefois à Voltaire; leur Gay, à notre Lafontaine, mais avec desavantage; leur Swift à notre Rabelais, ét Swift lui est bien superieur! Ils ont l'Opera du Gueux, qui l'emporte sur la foule innombrable de nos pièces burlesques, pour la plûpart d'une platitude rebutante; *Hudibras* est inferieur à la *Pucelle* de Voltaire; mais je voudrais que la *Pucelle* n'existât pas! Ils n'ont rien d'aussi joli que le *Lutrin* de Boileau, qui a mis-là bien du travail perdu!... si ce n'est *la Boucle-enlevée*... Je viens d'établir mon opinion; ét, j'ose le dire, la raison éternelle de la marche de l'es-

prit chés lesNations. Les premiers Poëtes d'un Peuple, en tout genre, sont les seuls qui aient du genie: les Autres n'ont que de l'esprit ét du goût : On prodigue trop ce mot de genie... Il ne me reste plus, Messieurs, que de nous apprecier tous tant que nous sommes, avec franchise, sans grossièreté; mais sans partialité-!

A cet endroit du discours, il se fit une tremoussement dans toute l'Assemblée. —Monsieur (dit un Litterateur sensé), parlera-t-on des Absens? —Oui. —Je reste donc-.

Messieurs (reprit Rubiscée), la circonstance qui nous reünit au Café, est trop rare, pour que nous n'en profitions pas-.

Je ne redigeai que jusqu'ici le premier soir; parceque la Marquise parut. Je lui lus le debut de Rubiscée, dont elle fut très-contente.

SUITE DE VIRGINIE.

A mon retour, je pris par le faubourg Saintgermain: J'esperais devoir encore de la lumière chés Virginie. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Je m'étais avancé avec precaution, afin de n'être pas aperçu de l'Homme de la veille, ét je me cachai dans une alée de la rue de-Bussi, que je savais ouvrir. Le Caissier sortit,

fit quelques tours ſous les fenêtres, ét ne voyant Perſone, ala prendre un fiacre à l'entrée de la rue Mazarine. Je montai.

Je frappai doucement à la porte. La Mère crut que c'était le Caiſſier qui avait oublié quelque-chose. Elle ouvrit. Surpriſe de me voir: —Mondieu! (me dit-elle) avez-vous pris-garde de n'être pas aperçu? —Laiſſez-moi (lui repondis-je) le temps de vous conter une longue hiſtoire! —En ce cas, tenez-vous dans l'alcove, juſqu'à ce que nous ſoyions ſûres qu'il eſt bien parti-! Elle ouvrit la fenêtre, ſous pretexte de jeter de l'eau, ét Virginie ſ'y tint, pour regarder. Elle n'y était pas depuis 10 minutes, qu'elle vit reparaître le Jaloux. Il entra dans l'alée, ét vint écouter à la porte. —Laiſſez-moi faire! (nous dit-elle tout-bas), j'ai un ſecret pour le renvoyer; ſans quoi, il reſterait-là toute la nuit-. Elle ouvrit —Je vous ai vu revenir (lui dit-elle, d'un air d'interêt): n'auriez-vous pas oublié quelque-chose? —Oui! (repondit le Jaloux), ma tabatière. —Entrez, ét voyez-. Il entra, reprit ſa tabatière, qu'il avait exprès laiſſée, fit des excuses, ét repartit. Virginie l'obſerva, ét le vit ſ'éloigner. Mais il revint encore. Comme elle l'entrevit de-loin, ſous un

un reverbère, elle prit du cordonnet, ét courut tendre un piége dans l'escalier, rentra doucement, ét ferma la porte.... Trois minutes après, nous entendimes le Jaloux trebucher, ét nous ne comprimes l'attrappe que par-là. Il se releva bien-vîte, le néz en sang, parceque les Gens de l'entresol ouvrirent, avec de la lumière, ét il s'enfuit tout-de-bon. Virginie ôta le cordonnet, ét je racontai ma rencontre de la veille. —Ha! que nous sommes charmées de savoir que c'est vous! (me dit la Mère): Nous avions de l'inquiétude, au-sujet de l'Élève-ch! Cet Homme-ci a 30-mille livres de rentes; il est brusque, jaloux, mais honnête: Il nous vit, avec M. Toutbon, à la dernière Foire-Saintovide, place Louis-XV. Il nous suivit; ét dans un moment où ma Fille considerant un joli Pastel, s'écriait: —Voila ce qu'il y a de mieux à la Foire-! cet Inconnu saisit la replique: --Si vous n'y étiez pas-. Depuis ce moment, nous le voyions tous les jours: Enfin il nous a écrit: Il est caissier (je le savais); il est veuf, ét n'a qu'une Fille. Nous lui avons repondu convenablement. Il est venu; ét dès la première visite, il nous assura, que s'il était content des sentimens de Virginie, il l'aimerait assés pour l'épouser. En at-

tendant, il fait beaucoup pour nous! ét il me temoigne une grande considération! Voila notre situation presente... Mais le Carabin qu'aime ma Fille, est un terrible obstacle! Ce petit Miserable, qui finira par se moquer d'elle, emploie tout son ascendant, pour obtenir la preference: Ma Fille pleure: mais la necessité l'oblige à souffrir les visites de l'obligeant Caissier. Je suis dans une singuliëre position! Il faut que je profite du caractère de ma Fille, qui n'est pas louable dans toutes ses parties, pour la rendre infidelle à son Inclination. J'emploie un nommé Besson, dont elle ne se mefie pas, à chercher des torts au Carabin; ét il lui en trouve tant qu'on veut! Quand il les a prouvés, nous procurons au Caissier une soirée agreable; car Elle a un charme qui m'étonne, ét qu'elle tient de la nature. Mais quand elle a vu le Carabin en secret, qu'ils se sont expliqués, ét qu'il s'est justifié, Persone n'y peut tenir. Le Caissier croit que c'est caprice, ét il en rit... Mais s'il savait... Je tremblais qu'il n'eût vu rôder le jeune Étudiant-en-chirurgie!... A-present, il faudra que je lui dise que j'ai vu son Homme, ét que je m'arrange de-manière, qu'en parlant de vous avec estime, je ne fasse que dire ce

que je pense-. Comme elle en était-là, Virginie, qui s'était tenue à la fenêtre, sous le rideau, vint nous dire : —Mais le voici encore-! Nous éteignimes les lumiëres, ét nousalames nousmettre dans l'alcove, la Mère ét moi; Virginie se tint sans souffler derrriëre la porte. Il frappa doucement : Persone ne repondit. Il demeura dans l'escalier jusqu'au moment où un Ouvrier matinal descendit avec son Chien. L'Animal sentant fuir Quelqu'un, se mit à la poursuite, ét mordit. Le Caissier s'écria : l'Ouvrier effrayé remonta chés lui. Je sortis pendant le vacarme, ét je delivrai le Jaloux, en batant le Chien. Il me remercia, ét nous sortimes ensemble. Je lui demandai, ce que fesait-là, seul, à pareille heure, un Homme de sa sorte? Ét je le menaçai de le faire-arrêter, si je l'y trouvais encore.

II-CXXX NUIT.

Suite : Les Contemporains.

Je revins au Café : La derniëre conversation m'avait interessé; je tâchai de la faire renouer. Rubiscée prit feu aisement, ét après les preliminaires d'usage, il s'exprima de la maniëre la plûs originale, la plûs singuliëre! Je ne vais la raporter ici, que pour montrer comment cet Homme-d'esprit voyait alors les cho-

ses: —Je commence (dit-il), par nos 4 Grandshommes. Montesquieu est le premier du grand Quatuorvirat que nous avons eu le bonheur de voir: C'était un excellent esprit! Il s'est peint en un mot: *Je n'étais pas fait pour être magistrat, s'il faut autre chose que du bon-sens ét de la droiture: Quant à la chicane, je n'ai pas vu un Sot-fripon, qui ne l'entendît mieux que moi.* Ses LETTRES-PERSANES sont un bel Ouvrage! plûs beau qu'on ne pense! Il y peint des abus contraires à ceux qui règnent parmi nous, pour nous ramener sur les nôtres, ét nous montrer les deux extrêmes; *le bien est au-milieu.* Son ESPRIT-DES-LOIX est un chéfd'œuvre, dont la France doit s'enorgueillir: mais il y traite trop longuement de la feodalité; il falait étouffer ce monstre, plûtôt que de le combatre.

Voltaire est le second: Son tort est d'être né à Paris: Le sol natal ét la première éducation lui ont donné quelques petitesses, qui sont comme le goût-de-terroir d'un excellent vin: ce n'est pas une qualité, aucontraire, c'est un defaut: mais ce defaut peindra l'esprit parisien aux Races futures. Je n'ajoute rien; Voltaire est grand, très-grand-homme, pour tout ce qui n'est pas taché de la futilité parisienne: ses taches sont, dans sa phy-

tique, un-peu dans son histoire; ét son crime est dans la PUCELLE.

Rousseau-de-Genève est le troisième. Ce Très-grand-homme avait plûs d'onctueux que Diderot; mais dailleurs ils avaient beaucoup de ressemblance! l'onctueux de Rousseau était de la mine d'or, qui donnait un prix à tout ce qui sortait de sa plume: Il était grand, même lorsqu'il se trompait: C'est son onctueux, qui donnait à son style ce charme irresistible, qui nous entraîne ét nous soumet, par le sentiment, quelquefois en depit de la raison.

Buffon est le quatrième: Il est bien plûs paradoxal que Rousseau, ét Persone ne s'est avisé de le lui reprocher! ses Planètes à-boulets-rouges sont une hypothèse puérile, dont il aurait dû s'abstenir; puisqu'il ne la croyait pas: Mais! mais! comme il peint la Nature! Aussi grand, aussi penseur qu'Aristote, il est plùs éclairé: Il surpasse Pline, ét donne ainsi la superiorité aux Modernes sur les Anciens. Il est cartesien, dans le *Discours sur la nature des Animaux*, parcequ'il le falait alors, pour surmonter les obstacles de la publication; il est vrai philosofe, il est lui-même, dans la petite histoire du *Castor*.

Après ces quatre Grandshommes, on

peut en mettre Huit-Autres, au second rang, qui formeront encore un bel Octumvirat: Crebillon, Diderot, Greffet, Dalembert, Tomas, Marmontel, Mercier, Paliffot. Nous aurons enfuite un Seizevirat, Ducis, Bailli, Dorat, ..., Goldoni, Desmahis, Delile, Crebillon-fils, Sedaine, Collé, Marivets, Rulhières, Mirabeau-père, Savari, Mabli ét Letourneur. Puis un Trenteduumvirat: Mesfieurs Suart, Laharpe, Treffan, Favart, Barthe, Collin, Bièvre, Vigée, Bernardin, Desforges, Guimon, Belloi, Legrand, Lebrun, Lametherie, Deseffarts, Lemiëre, Mathon, Robé, Bitaubé, Gin, Mars, D'Argens, Duffieux, Levêque, Lachabeauffière, Sauvigni, Linguet, Beaumarchais, Gebelin, Dumont, Carmontel, Roucher (ét quelques-autres Écrivains d'un veritable merite, qu'on pourrait y joindre, ou qui remplaceront un-jour les Denommés, à-mesure que Ceux-ci, en travaillant ou corrigeant, monteront dans les autres claffes). Viendrait enfuite un Soixantequatrevirat, à la téte duquel je place M. Cailhava: Puis un Virat de Centvingthuit, que prefulteront par-tour, MM. Fenouillot-de-Falbaire, ét Treffeol: Après quoi nous en designerons un feptième, de 256, dont le Coryfée fera l'Auteur des Lunes: Enfin

un huitième ét dernier Virat de 512, dont l'Alfa sera l'Auteur très-connu du Roman intitulé CLERVAL-PHILOSOFE; le Bêta, l'Auteur d'AINSI-VA-LE-MONDE; le Gamma, l'Auteur de la SUITE-DES-ESSAIS-SUR-PARIS; le Delta, celui de JEANNOT; l'Epsilon, celui des ARSACIDES; le Zeta, le Pantomigrafe de l'Opera; l'Hêta, l'Auteur de *Guill. Merv.*; le Thêta, celui des Parodies; l'Iota, M. L.D.D.N; le Kappa, l'Auteur du *Diction.-milit.* le Lambda, celui des ÉPOUX-MALHEUREUX; le Mü, l'Auteur des grands Pamflets; le Nü, MM. R. V.R.L, CH.P.C.N.T, ét CH.D.J.P.F.T; le Xi, M. L.M. D. X.M.N.S; l'Omicron, M. P.D.V.R.D.N; le Pi, M. D.Ch.S.L; le Rho, M. T.R.P.N; le Sigma, M.R.D. J.V.GN; le Tau, M. R.CH.D.CH.B.N.S; l'Upsilon, l'Auteur de L'ANE-promeneur; le Fi, M. Farjeau; le Chi, M. Buc'hoz; le Psi, le Berger-Silvain-M., ét l'Omega, l'Auteur du TABLEAU-DU-MONDE-... Chacun des 24 Lettrés est primipile d'un nombre de Litterateurs; observant, qu'Alfa, Betà, Thêta, Iota, Rho, Fi, Chi, Psi, ont bien-plûs d'Écrivains que les autres lettres. (J'entendis mon nom sortir de la bouche de Rubiscée: mais je me garderai-bien de dire dans quel Virat il fut placé, depeur qu'on ne m'accuse d'orgueil

ou de trop de modestie). —Messieurs ét chers Confrères de tous les ordres! (continua-t-il), j'ai tàché d'être juste, ét cependant je suis sûr, que je n'ai contenté Persone, pas même les quatre Grands-hommes que j'ai nommés les premiers. Mais s'il s'agissait de demontrer-.........

—Que dites-vous des Femmes-de-lettres? (s'écria l'Auteur de la Trad. de l'Ess. sur l'H. de P.) —Que nous les respectons (repondit l'Auteur de la Lorgn. philos.) —Que nous les aimons! (s'écria Celui de Cecile-A.), ét... —Que nous les adorons! (interrompit l'Auteur des *Liais. dang.*). —Que nous les estimons! (dit posement celui du Portefeuille d'un Troubad.) L'Auteur du Jal. sans amour, ét celui du Prem. Imitateur des Contes-moraux l'approuvèrent. L'ingenieux Inventeur du Lord-inpromptu, cita l'Auteur des Lettr. de Stefanie, comme l'Écrivain de son sexe le plûs aimable, le plûs élegant, ét surtout le plûs doux, pour le stile, comme pour la philosofie, en vers comme en prose. M. L. V. D. Ch. vanta les Auteurs des Têtes-changées. Celui des Considerations sur la Danse preconisa la Traductrice de la Farmacie, poème anglais. Le Marq. D. L. S. L. L, l'Auteur des Aveux d'une Jolie-femme. L'Abbé Robin celebra l'Auteur

l'Aſpect-philosofique; l'Abbé Roi l'Auteur de la-Rupture. M. La-Cretelle exalta l'Auteur des Converſations d'Émilie. Un Jeunehomme, M. Franç.-de-Neufchât. parla du merite des deux Auteurs du petit Abregé-de-l'Hiſtoire-romaine: M. Touſtain fit connaître l'aimable ét jeune Auteur de l'Hiſtoire d'Élisabeth: M. Berquin annonça un nouvel Ouvrage de Mad. De-Genlis: Le Jeune-Knapen parla de la Dame auteur du Courier-lyrique; M. Caraccioli de Mad. De-Gouges; l'Abbé Sabbathier, de Mad. Laiſſe; M. Lalande des Ouvrages de Madem. Saintleger; M. Chamfort, de l'Auteur d'Alceſte ét Meloé; M. De-Chabanon, de Madem. Deluſſan; M. Cailleau, de Mad. Demalarme; M. Mayer, de Madem. Legolſt-le-maſſon; M. D. L. P. D loua l'Auteur delicat des Amusemens-du-jour; M. Maſſon-de-M. l'Auteur des Contes-Orientaux; M. Moline, l'Auteur des Lettres de Lausane; M. Mallet-Dupan, l'Auteur des Malheurs de la Jeüne-Émelie; M. Feutri, l'Auteur des Metamorfoses de la Religieuse; M. Salaün, l'Auteur des Femmes-celèbres; M. Men.-de-la-M. S. T. R. G, l'Auteur des Bergeries; M. Panckoucke, Mad. Leprince-de-Beaumont; M. Pierres, Mad. Chardon; M. Parmentier prononça reſ-

pectueusement le nom de Mad. Riccoboni; M. Rutlidge fit connaître l'Auteur du Tableau de la Parole; l'Abbé Sauri nomma Mad. D.V.D.M.P.R; M. Sonnerat Madem. L.V.Q; l'Abbé M.RI, Madem. G. R.T.R.; l'Abbé de Saintleger, l'Auteur de Caroline; l'Abbé Soulavie, l'Auteur du Journal-des-Dames; l'Abbé Poncelin, l'Auteur des Faiblesses d'une-Joliefemme.

Or tous-ceux qu'avait nommés le 1.er Discoureur, étaient absens: Il voulut reprendre la parole, lorsque les Hommes recomandables qui avaient celebré les Femmes-de-lettres eurent fait une interruption: On lui demanda, ce qu'il avait prétendu, en clâssant ainsi? —Rien autre chose, que de nommer à la France des Hommes estimables, rares, eu-égard au total de la Nation: Mon seul regret est de ne pouvoir les nommer tous; car je suis honnête étbon, comme M. Daquin; j'aime tous mes chèrs Confrères, quand, (par impossible)! quelques-uns me haïraient. Aimons-nous les uns les autres; applaudissons à nos succès; reünissons-nous contre nos Ennemis naturels, certains Periodistes depreciateurs du talent-. —De quî voulez-vous parler? (lui dirent à-la-fois MM. Lecat d'Abbeville, S.-A. G, T-H.R.R.N ét T.H.R.T), ferait-ce de nous? —Hé-non! Messieurs! hé-

non-!... Mais ils ne voulurent pas l'en croire sur sa parole : Ce qui fit sourire le judicieux Fontenai, l'Auteur des Petites-affiches, ét M. Sautereau-de-Marsi. Il en est qui se fâchèrent serieusement, maisquî? Ceux que Rubiscée n'avait pas nommés! —Messieurs! (voulut-il reprendre), Messieurs! permettez...... MM. B.R.S.S.T.D.W.R.V.L.L, D.S.S.S.R.T.S, B.D.R.D.V.L.L.M.R ne lui permirent pas de finir, ét quoiqu'il s'exprimât bien, qu'il ne dît que des choses honnêtes, il indisposa ses Auditeurs; tous! jusqu'à N. G.R.T! voulaient être au premier rang! Je fus le seul qui me retirai content; j'alais chés la Marquise.

LA JOLIE-BANCALINE.

Il n'était que 10-heures. Je pris le quai de-la-Ferraille ét le Port-au-bléd. Au-bout du Pont-marie, j'entrevis une Petite-persone, haute de 2-piéds-ét-demi, mais de la plûs jolie figure. Un Homme la suivait, ét lui debitait des poliçonneries assés plaisantes. Elle vint à moi, à l'entrée du quai d'Anjou, qu'elle était obligée de prendre: —Monsieur! (me dit-elle), je vous en prie! debarrassez-moi de cet Insolent-! Une Femme qui reclame à Paris l'assistance d'un Homme, est toujours sûre de l'obtenir, ét qu'elle ne l'expose pas; il y aurait trop de danger

pour l'Attaquant. Je donnai la main à la Jolie-Bancaline: —C'eſt le ſecond Homme en ma vie, qui m'attaque! (me dit-elle): mais il eſt bien-different du Premier! Ce qu'il y a de particulier cependant, c'eſt que tous-deux m'ont parlé au même endroit-. Nous traverſames le Pont-rouge. Lorſque nous fumes dans la Cité, je lui dis: —Mademoiselle, la converſation abrége le chemin: Vous m'avez dit, que vous êtes attaquée aujourdhui pour la ſeconde-fois; comment, à la premiëre, vous en êtes-vous tirée? —Fort-bien! Monſieur; l'Homme eſt mon mari; un Mari qui m'adore. Vous alez le voir, ſi vous voulez nous faire l'honneur de monter. Je ne croyais pas m'en retourner ſi tard, ét ſeule; il ſerait venu me chercher.... J'étais ſur le quai des-Ormes; j'étais au même endroit où l'on m'a parlé aujourdhui, lorſqu'un Homme bien-mis m'aborda, me regarda, ét me ſuivit, en retournant ſur ſes pas: Il paſſa plusieurs-fois devant moi, ſ'arrètant enſuite, pour me voir au visage. Vis-à-vis la rue de la Femme-ſans-tête, il me dit enfin: —Voila une charmante figure-! Il vint avec moi juſqu'aubout du Pont-rouge, où l'on paie: Là, il donna pour lui ét pour moi, en me disant: —Mademoiselle,.. vous n'avez pas de monnaie-, Je fus ſur-

prise de ce qu'il devinait ! Nous passâmes. —Permettez-moi (ajouta-t-il) de vous faire une question? Êtes-vous mariée, ou demoiselle? —Je suis fille, Monsieur. —En ce cas, Mademoiselle, je vous demande la permission de me faire-connaître de vous ét de vos Parens, si vous en avez?... Je n'ai point encore vu de Femme, si ce n'est vous, dont je voulusse être le mari : Je vous aimerai de tout mon cœur, ét d'autant plûs tendrement, que vous êtes un-peu disgraciée de la nature, malgré la figure charmante qu' elle vous a donnée-. Ce langage me plut; je consentis surlechamp à faire-connaissance. J'étais majeure depuis trois mois : L'Honnête-homme me dit son nom : Jugez de ma joie ét de mon bonheur! c'était un Homme que j'aimais, que j'estimais, sans l'avoir jamais vu; mais j'en avais beaucoup entendu parler! Je ne lui cachai pas mon agreable surprise, ét il fut ravi comme moi. Je m'assurai bien que c'était lui, par une question, ét lorsque je n'en pus douter, je m'abandonnai, avec confiance à tout ce qu'il deciderait. Il m'épousa au bout de huit jours. Il ne s'était pas informé de ma fortune, pendant ce court intervale; ce fut chés le Notaire qu'il apprit, que j'avais à Paris quatre belles maisons, dont celle où je

logeais était la moindre. Il m'en temoigna naïvement sa joie, ét m'avoua, qu'il alait être encore plûs heureux qu'il n'avait compté. Nous voila donc époux. Mon Mari voyait en moi un Fille cherie: C'est un Homme de 40 ans: Il aime ma figure, le son de ma voix, mon air enfant. Celui d'aujourdhui, tout-aucontraire, ne m'a dit que des saletés: J'admire, en ce moment, quel malheur c'eût été pour moi, si je l'avais rencontré le premier! Certainement j'aurais ensuite mal-reçu l'Honnête-homme, ét j'aurais manqué le bonheur, par la mauvaise idée que j'aurais eue de tout son sexe-.

Nous arrivames à la porte de la jolie Bancaline; elle avait une jupe blanche garnie qui n'était pas plus longue que celle de certaines Poupées: Nous montames: -Elle fit mon éloge à son Mari, après lui avoir parlé de l'insulte. Cet Homme m'avait vu la veille au Café Dubuisson; c'était un Auteur: Il me reconnut: Je me nommai pour-lors, ét je vis avec attendrissement, que j'étais avantageusement connu de sa petite Femme. Elle me dit mille choses honnêtes: Entr'autres: —Je n'ai jamais parlé qu'à deux Inconnus dans ma vie: Mais il faut que j'aie, ou le tact bien-sûr, ou un grand bonheur, pour m'être

adreſſée aux deux Hommes que j'eſtime le plûs, parceque juſtement je les connais le mieux-! Le Mari enchanté, me montra l'amitié la plûs cordiale, ét voulut me retenir à ſouper. J'y conſentis un-peu malgré moi: mais je n'étais pourtant pas fâché de voir ce petit ménage: il était d'un genre tout-nouveau. Jamais je n'avais vu de Femme-enfant comme celle-là. Elle était d'une douceur, d'une naïveté, d'un bon cœur qui me raviſſaient. —Vous voyez! (me dit ſon Mari avec attendriſſement), ſi je pouvais mieux choiſir? Je ne la connaiſſais pas; mais cette figure noble, angelique me frappa; je crus qu'elle était le ſigne d'une belle-âme, ét je ne me ſuis pas trompé-.

Je quittai ces deux heureux Epoux à onze heures, pour achever de rediger l'article des Contemporains à la Marquiſe: Elle penſa qu'il était bien-hardi de claſſer ainſi les Gens-de-lettres! Mais je lui fis entendre, que c'était une liberté qu'on pouvait prendre au Café, où l'on a ſon franc-parler, ét que le Spectateur-nocturne peut rapporter tout ce qu'il entend, pourvu qu'il ne l'aſſaiſonne pas d'un odieux perſifflage. —Ét Ceux que vous oubliez, comme M. D.C.N.D.R.C.T, par exemple, MM. P.R. ét V.L.N? —M.

Rubiscée ne les a pas nommés : c'est un entretien que je rapporte, ét non mon sentiment que j'expose-. Après cette petite discussion, je contai la Suite d'un ancien Trait, que devait suivre celui de la rencontre de la jolie Bancaline.

Suite de la Limonadière de la *çlvij*.

Dans la journée, j'étais sorti vers les 4 heures, avec un Homme estimable nommé D'Artignis, qui m'avait mené à son Café. C'était précisement celui de la clviiNuit (*p. 1593*). J'y vis la Fille-de-la-maison, faire la partie de dames d'un Homme qui me parut de quelque distinction. D'Artignis lui parla, ét je vis que l'Homme avait de l'esprit, la Jeunepersonne beaucoup de decence, de candeur ét de charmes. L'Homme instruit qui m'avait deja donné des lumières, était survenu, ét nous sortîmes ensemble. —Vous me devez une histoire! Monsieur; celle de la Jolie-blonde qui joue aux dames? —Je vais vous la faire (dit-il).

Histoire de Maclovie.

» La petite Limonadière est Fille naturelle. Sa Mère avait été entretenue: Elle eut cette Fille d'un Homme de grande naissance, mais .... vous m'entendez? Il reprit l'esprit de son état, ét maria sa Maîtresse à un Limonadier, à-condition que Celui-ci reconnaîtrait la

Fille. Ce qu'il fit. La Mère était charmante, ét le Limonadier, qui en était très-amoureux, la laissa maîtresse. Elle dissipa une dot considerable (20-mille écus), ét il y a quelques années que ces Gens étaient fort à-l'étroit! La Jeune-Maclovie commençait à grandir: Elle était jolie, comme vous la voyez. Un Officier-general (car l'Homme que vous avez vu n'est rienmoins), s'aperçut un-jour, tandis que sa voiture était retenue par un embarras: Frappé des grâces de cette charmante Enfant, il descendit, entra dans le Café, demanda quelque-chose, ét fit causer Maclovie. Elle lui repondit avec tant d'esprit, de douceur ét de naïveté, que de ce moment, il s'y attacha. Il lui fit la proposition de jouer une partie de dames: Maclovie joue bien à ce jeu; L'Homme distingué perdit un louis, ét s'en-ala.

Il revint tous les jours, prenait une bagatelle, ét perdait un louis. Jugez de la considération qu'on avait pour lui dans cette maison! Dès qu'il paraissait, Maclovie accourait, le saluait d'une jolie reverence, en rougissant, ét fesait la conversation, jusqu'à ce qu'il demandât le damier. Ils devinrent ainsi familiers l'un avec l'autre.

Maclovie, depuis la connaissance du

Monſieur était bien miſe; elle n'en était que plûs attrayante : Elle reprit l'étude des arts agreables, ét tâcha de montrer ſes talens. Quoique le Monſieur ne fût plus jeune, il était encore bel-homme, ét ſoit reconnaiſſance, ſoit innocence-de-goût, elle avait reellement de l'amour pour lui. C'était avec une inquiétude inexprimable qu'elle ſouffrait les retards de ſes visites. Il en disait toujours la raison, en ſ'excusant. Il fallait voir comme Maclovie écoutait ſes excuses, qui lui rendaient graduellement la ſerenité, la joie. Un-jour qu'il ne ſ'excusait pas, elle lui dit naïvement, en lui prenant la main : —Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez tant tardé ! hâ ! dites-le-moi, je vous prie, afin que je redevienne contente ? —Comment, ma Fille ! vous écoutez donc les raisons que je vous donne ? Je ne croyais pas qu'elles vous intereſſaſſent ! —Hô! infiniment ! je les pèse, je les apprecie, ét quand elles ſont bien bonnes, qu'elles marquent que vous ne diminuez pas d'attachement pour moi, je ſuis ſi contente !... —Aimable Fille !... Mais ... qu'aimez-vous en moi ? —Hô! tout ! votre air, votre parole, le ſon-de-votre voix, vos regards, votre marche.. J'aime ſurtout à vous voir deſcendre de caroſſe... C'eſt

un moment !... hô! le doux moment!...
Avant votre arrivée, touslesautres caroſſes me font courir à la porte, ét me laiſſent, quand je les vois paſſer, un ſentiment de triſteſſe.... Aulieu que le vôtre... —Ma Fille!... vous m'enchantez! —Et ce mot-là! qu'il eſt doux!... Hô! que j'aime vôtre ſourire!... que j'aime à vous voir content! Je ne ſais comment vous avez fait, mais vous vous êtes arrangé de-manière, que je ne m'enbarraſſe plus de rien au monde, que de vous! Le Monſieur eſt très-heureux, par ces diſpositions d'une Enfant! Et il lui repète quelquefois, en ſouriant! —Maclovie! *je ne ſais comment vous avez fait? mais vous vous êtes arrangée de-manière, que je ne m'enbarraſſe plus de rien au monde que de vous!*

Dans ces derniers temps, il gâgne quelquefois aux dames, parceque Maclovie lui montre les coups à éviter; mais il l'en dedomage par des presens offerts avec delicateſſe. Il cherit cette Jeune-fille, de-manière à en être ſurpris lui-même! c'eſt un ſentiment-paternel qu'il a pour elle..... Il va être inſtruit.

Un ſoir, le Monſieur voulut avoir un entretien avec la Mère. Il la prit en-particulier, ét lui demanda differentes particularités? Cette Femme ne lui ca-

cha rien : Elle ala jusqu'à nommer le Père de Maclovie; elle ne dissimula pas ses torts, dans sa conduite économique; en-un-mot elle lui donna toutes les lumières qu'il pouvait desirer. Après tous ces aveux, elle se tut. Le Monsieur était pensif. Enfin, il reprit la parole : —Madame (lui dit-il), je connais le Père de Maclovie; c'est-mon ami; c'est mon parent. J'aimais tendrement votre Fille; je l'aime à-present, ét je la considère; je la cheris. —Hâ! elle vous est attachée! (s'écria la Mère): Tenez, un de ces jours, un joli Monsieur, le Fils d'un Hómme-en-place, lui fit de brillantes propositions; elle les a refusées avec indignation, en disant : —J'adore mon Papa; çar il me dit toujours ma Fille; il est honête, vertueux; je n'ai pas à rougir de ses discours, encore moins de ses sentimens; je lui consacre ma vie. —Je le sais (repondit le Monsieur), ét c'est moi qui vous avais envoyé mon Neveu-. La Mère rougit; car elle ne disait pas, qu'on avait montré des vues intereffées.

Le Monsieur appela Maclovie, ét seul-à-seule avec elle, parceque ce Café est très-peu frequenté, il lui decouvrit, qu'il était son parent, ét qu'il voulait lui servir de père. Maclovie voulut se jeter à ses genoux : Il la retint dans ses bras;

On né sait ce qu'il se propose ; mais sûrement il veut lui faire un établissement avantageux-.

Voici comme le sort de Maclovie s'est decidé depuis : Elle etait Cousine naturelle du Monsieur, qui perdit un Fils-unique, ét adoré. La Mère de ce Fils-cheri en mourut de douleur. Le Comte au-desespoir, se jeta dans les bras de Maclovie, ét l'épousa. Il en eut un Fils dans la même année ; la suivante, elle lui donna une Fille ; ét son cœur navré fut gueri : Cet Homme estimable, malheureux à-jamais, sans la Fille naturelle de son Cousin-germain, a recouvré par elle tout ce qu'il avait perdu. Lorsque je racontai ce trait à la Marquise, avec sa conclusion, elle regarda Silvie, ét me dit : —Rien dans la nature n'est aussi precieux que l'Être vivant. Comment est-il des Hommes ét des Femmes, qui les abandonnent ? Comment en-est-il, qui se refusent à la paternité ?... Voila ma Nièce, mon Amie, ma felicité ! Je l'aime à l'égal de mes Enfans ; mais elle m'inspire un plûs grand attendrissement, qui redouble mon attachement pour elle, ét le rend douloureusement delicieux... Je vois, en elle, un Frère... hâ ! que je l'aimais-!.. Elle se tut, ét caressa Silvie... Je les laissai heureuses !

L'HOMME DEVALISÉ.

A mon retour, j'alai encore chés Vir-

ginie: Mais je rencontrai un obstacle: Sur le Port-au-bled, dans une de ces petites rues qui rendent dans celle de la-Mortellerie, était un Homme ivre, abatu, endormi, que de Vauriens volaient. Ils s'enfuirent dès qu'ils m'aperçurent. Mais l'Homme n'avait plus ni sa bourse, ni sa montre, ni ses boucles; on lui avait tout pris. Je le remenai à sa demeure, où je fus obligé de souffrir l'humiliation d'être fouillé jusque dans mes hautsdechausses, par deux Garsons-boulangers, d'après les ordres de l'Epouse de l'Homme devalisé. Il faut s'attendre à tout dans ces occasions, de la part des Gens sans éducation, qui ne savent pas dissimuler leurs soupçons.

LA PIÉTÉ-FILIALE.

Je m'en-revenais fort-mecontent, lorsqu'à l'angle de la rue des-Deux-ponts, à l'entrée du quai Daufin, j'entendis pousser des sanglots ét des cris-étouffés. Je courus voir ce que c'était. Je frappai: On m'ouvrit, ét quoiqu'inconnu, on me pria de monter. C'était le Fils d'un Homme-de-merite, qui, en arrivant des pays étrangers, venait de trouver son Père enseveli! Il n'avait aspiré qu'à voir ce Père cheri, qu'il venait combler de joie, par la gloire dont il s'était couvert! Sa douleur était si vive, que l'on craignait pour ses jours: Il demandait à voir son Père. On s'y refusait. Enfin, à mon arrivée,

on ceda. Le cercueil fut ouvert. Le Fils se precipite : ses avides regards se fixent sur le Corps inanimé, qu'il embrasse... Il restait courbé! On le relève. Il n'était plus!.... La surprise ét la douleur furent extrêmes! Deux Sœurs ét un Jeune-frère n'eurent que des larmes impuissantes, pour exprimer leur desespoir; car ils restaient orfelins. Je ne leur dis qu'un mot de consolation : —Un si bon Fils ne serait pas mort, s'il n'avait pas une âme immortelle—!

Table de la IX.me Partie, *Tome V.*

N.ª *On a changé le sujet d'Estampe dabord indiqué, pour la IX Partie, en celui-ci:*
Le Spectateur-nocturne regardant la Marquise, qui decouvre un Portrait à Saintbrieux, en lui disant: » Votre Mignature, ét ce Portrait, » sont-ils le même Homme »? *p.* 2009.

FIN de la IX Partie, Tome V.



LES

NUITS

DE PARIS,

OU

LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

Nox & Amor, Vinumq; nihil moderabile suadent;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu.
Ovid. I Amor. vv. 59-60.



AVEC FIGURES.

Dixième Partie.

Sujet de la FIGURE de la X.me Partie.

Le Spectateur-nocturne au Café, voyant disputer les Politiqs : Ungros Homme repond avec violence à un Petit-maigre, qui a parlé des Insurgens : » Et moi, je vous soutiens,.. ».

Observations sur le papier, l'impression, ét: ct.

Je suis obligé de faire-imprimer les NUITS dans un local commode, ét chés de Bonnes-gens très-peu riches : J'en ai plusieurs raisons, dont l'integrité de l'Ouvrage est une. Je ne sais pas si l'on m'entendra : mais je ne saurais m'expliquer mieux : Il paraît que je serai obligé dans peu, de demander au Chef de la Magistrature ét de la Librairie, une autorisation, pour imprimer mes Ouvrages chés moi : c'est un droit, qu'à tous égards, je merite autant que Ceux qui en jouissent. Quant à mon papier, je paie pour l'avoir bon : Mais le commerce, en France, court à une ruine certaine, par la chèreté de la main-d'œuvre, la mauvaise-foi, l'insouciance des Fabriqans, dont le Commerçant ne veut pas souffrir.

Ces NUITS ont le succès que j'en ai toujours espéré, quoique je connaisse mon siècle ét mes vils Detracteurs : C'est à leur air irrité, que je devine le sentiment du Public.

Je fais mettre à ces *II Parties*, une *Estampe* de-plûs, pour les BILLARDS, & un Portrait, que tous les Debitans ont demandé : Ce surcroit de depense, qui n'entrait ni dans mon plan, ni dans mes engagemens, m'oblige à mettre ces *II Parties* seulement, ét sans tirer à-consequence pour les IV autres, à *quatre-livres-quatre-sous.*

Estampe ajoutée :

Le BILLARD, VIII Partie, *p. 1864.*

Le Spectateur-nocturne voyant, au *Billard-des-Gueux*, la Nature-humaine dans toute sa difformité! » Mon grand Vaurien me parut du tripot ».

LES
NUITS DE PARIS,
OU LE
SPECTATEUR-NOCTURNE.

II-CXXXI. NUIT.

SUITE DU CAFÉ: LES POLITIQS.

J'avais promis à la Marquise de suivre les Cafés pendant quelques soirées. Une, entr'autres, je trouvai les Politiqs bien montés! Il s'agissait de la revolution d'Amerique: Elle commençait alors... —Dans ces occasions (dit un Homme grave), ce n'est pas la Puissance contre laquelle on se revolte, qui cause de l'embarras, ce sont les Lâches, les Fourbes, qui redoutent la non-reûssite, ét qui la procurent: Ce sont eux qui deviennent traîtres, ennemis cruels; qui revèlent les secrets de la Confederation, ét qui lui donnent cent-fois plûs d'entraves, que les Armées de la Puissance. Je ne ferais point de grâce à ces Infames, qui sont coupables de haute-trahison, du-moment que le vœu general est manifesté! —C'est fort bien! (dit Un-autre): Mais aussi les Loyalistes peuvent

empêcher la revolution, ét alors rendre un service considerable à la Mère-patrie, envers laquelle les Insurgens sont des Ingrats. Le Premier qui avait parlé, plia les épaules, ét ne dit mot. Un Troisième prit la parole : —Vous raisonnez comme un Homme sans experience ! (permettez-moi l'expression) ! Si les Loyalistes reüssissaient, comme les Insurgens composent le plus grand nombre, l'Amerique-anglaise serait à-jamais ruinée, devastée : Les Anglais-metropolitains d'un côté, de l'autre, leurs Zelateurs ameriquains persecuteraient tout ce qui resterait de l'ancien Parti, le pilleraient, lui feraient souffrir des avanies cruelles ét sans-cesse renouvelées : L'étendard de la liberté est levé ; il faut qu'il reste. (Celui-ci avait raison ; la revolution de Hollande, arrivée depuis que j'écrivais ceci, ne l'a que trop bien prouvé ! O quel malheur pour les Ameriquains, s'ils avaient lâchement cedé !) —Jamais (dit un Quatrième), les Anglo-ameriquains ne s'érigeront en republique ; l'Angleterre est aujourdhui trop sage, trop puissante, trop... —Et vous trop... (interrompit avec violence un gros Homme en witchoura) : Moi, je vous soutiens, qu'elle deviendra une republique demo-

cratique ; le soly est republiquain, comme, celui de tous les Pays nouveaux, ét non encore suffisamment peuplés ; l'Amerique anglo-septentrionale ne comporte pas encore la Monarchie. Tant qu'un Homme peut s'égarer dans de vastes solitudes, il est, ét veut être se-autarque : Il faut qu'un Pays soit riche, luxueux ; qu'il y ait des tresors qui provoquent le besoin d'une plûs grande sûreté ; il faut qu'une Nation soit sortie de l'effervescence de la jeunesse, ét parvenue à la maturité, pour adopter le plûs sûr ét le plûs beau des gouvernemens. Je m'embarrasse bien, moi, d'être bourgmestre, ou grand-pensionnaire, ou bailli, ou membre du futur Congrés! Je ne demande qu'à posseder tranquilement ma fortune ; à...

— Cela vient de ce que vous étes trop gros ét trop gras (lui dit un petit Homme âcre ét maigre comme M. Larcher) : On rit, ét le gros Homme continua ; — A bien-élever mes Enfans ; à bien-marier mon Fils ét mes Filles, ét à me voir un-jour environné de mes Petitsenfans, tous dans une belle passe. J'aime à voir passer le Roi, accompagné des Princes, suivi des Grands, de ses Ministres, environné de ses Gardes : Je n'envie pas le sort des Gens élevés ! j'en suis bien loin !

Je suis enchanté que les Uns soient chargés de tout le travail du gouvernement, de l'administration generale; et que les Autres soient obligés de représenter la Nation, de briller pour elle, de dépenser, pour montrer ses richesses. Je regarde en-un-mot tous ces Gens-là comme faits pour moi, qui vis paisiblement au sein de ma Famille, où je fais mes affaires avec peu de peine; je viens ensuite politiquer au Café, ou je vais rire aux Italiens... Par-exemple, je suis très-fâché qu'on ne donne plus de comedies-italiennes! j'y riais, avant de savoir la langue; ce diable de Carlin me fesait tout comprendre! enfin je l'avais apprise de ma Fille-cadète: Et quand je la sais, on supprime le genre!..... Mais revenons aux Insurgens. Loin de les blâmer, je les approuve au contraire: Ils se donnent le gouvernement de leur âge politique: Les Republiques sont un composé d'Ecoliers, qui viennent de quitter le Collége; ils ne croient jamais avoir assés de liberté; ils vont jusqu'à l'anarchie: Ils reviennent ensuite petit-à-petit au seul gouvernement raisonnable, le monarchique, qui ressemble à celui des Familles. — Vous ne dites pas assés! (s'écria un Medecin); il ressemble au corps vi-

vant, qui n'a qu'une tête ét des membres: Voila, Messieurs, voila le veritable type du gouvernement monarchique. —Vous avez mal-fait d'interrompre Monsieur! (dit le petit Homme-maigre) s'il deraisonne, il parle bien, ét il m'amusait. —Point-du-tout! (reprit le gros Homme): je suis charmé que le D.r m'ait évité la peine de parler plûs-longtemps! Je voudrais faire ma partie de domino? c'est un jeu que j'aime à la fureur... Qui veut faire ma partie-? Et le grosHomme ala jouer dans une autre salle.

La politique continua. Un petit Homme vif, ayant les ieux ardens, prit la parole: —Le D.r qui vient de si bien parler, aurait pu trouver un type plûs grand au gouvernement monarchique, en regardant le Soleil, unique moteur de toutes ses Comètes ét ses Planètes: Mais, sans nous jeter dans la physique, je vais soumettre une petite reflexion à M. le D.r: Toutes les Planètes, uniquement dependantes du Soleil, sont égales entr'elles, ét n'obeïssent qu'à lui: Elles composent une veritable republique, soumise, non-pas à une Planète leur semblable, mais à un Être plûs parfait, le Soleil: Le Soleil est ici l'image de la Loi: c'ést elle-seule, qui doit gouverner: Telle

eſt, Meſſieurs, la belle conſtitution anglaise: Voyez-la! tous les Citoyens y ſont égaux: On y trouve un Roi; mais il n'eſt que le Corps visible de la Loi, qui parle par ſa bouche, ét dont il eſt le gardien. Voila, Meſſieurs, la perfection de la Monarchie. L'Angleterre n'eſt pas enrayée à tout propos, comme la Hollande, ni comme le ſera probablement l'Amerique-inſurgente, ſi elle ſ'érige en nation; elle va promptement, parcequ' elle a le pouvoir executif de la Monarchie: mais la Nation en tient le nerf dans ſes mains, ét elle peut, en un-inſtant, l'empêcher d'agir-. Il alait continuer, lorſqu'un grand Homme ſec quitta ſa tâſſe moitié prise, pour ſ'élancer vers l'Orateur: —Apprenez, Monſieur, que votre comparaison ne vaut rien! les Planètes ne ſont pas égales entr'elles; les Satellites obeïſſent aux Planètes-principales, ét le gouvernement de notre monde, eſt ariſto-monarchique! Apprenez que la conſtitution anglaise ne peut ſubſiſter comme elle eſt! Sous Henri-VIII ét ſous Élisabeth, elle ſommeillait; bientôt elle mourra, ét les Anglais eux-mêmes opèrent ſa deſtruction! C'eſt un bonheur pour eux de perdre l'Amerique! ét ils la perdront; parceque la Nation, qui eſt

encore un-peu clairvoyante, seconde en secret les Insurgens : Car si l'Amerique était une fois soumise, elle serait pays conquis, domaine de la Courone; le Roi anglais aurait des Sujets enfin, qui, jaloux des Representans, l'aideraient à les soumettre. C'est néanmoins ce qui doit arriver, de façon ou d'autre, dans très-peu de temps; parceque toutes les fois qu'un Pouvoir n'a pas sa plenitude, il tend à l'aquerir. Je prefère notre gouvernement, parcequ'ayant sa plenitude de pouvoir, nous n'avons plus de revolution à craindre; il est sans tyrannie, sans despotisme, à l'abri de toute secousse : Notre patriotisme consiste à l'aimer, ét à le soutenir de toutes nos forces.....

Onze heures lui coupèrent la parole; ét l'on ferma. J'alai rediger chés la Marquise ce que je venais d'entendre, ét ce fut la matière de notre entretien. (On verra, dans l'article MERCURE, XIV P. le sentiment des Politiques français sur les Etats-unis, sur M. *Pitt*, sur *Hastings*, ét les effets de son jugement).

L'EFFET DE LA PARURE.

J'avais besoin de revoir la Mère de Virginie : Je revins dans son quartier, ét j'attendis que le Caissier se retirât. Il sortit : J'entrai aussitôt, ét Virginie se

tint à la fenêtre. Mad. Dupain me raconta, comment elle s'était tirée d'affaire, en me donnant pour le mari d'une Belle-sœur, veuve de son Frère. Je ne sus trop pourquoi cette histoire. Elle me dit que, dans le cas où le mariage se ferait, il falait que je me tinsse éloigné, comme n'ayant qu'une relation indirecte. J'entrevis que ce n'était pas la veritable raison, qui lui coûtait à dire: Virginie m'avait nommé son Oncle; il falait soutenir ce mensonge, ou compromettre la Jeunepersone: la Mère s'était laissé mettre en intrigue règlée avec moi, par sa Fille: Il falait ensuite écarter l'idée d'une conduite scandaleuse! Voilà comme les mensonges s'engrainent! dès qu'on en a fait un, il en faut cent autres pour le soutenir. Aussi voit-on certaines Gens, comme les Filles-publiques, les Espions, les Voleurs, qui ont absolument perdu l'usage de dire la verité.. Le Caissier était de jour-en-jour plus épris, ét les apparences de mariage augmentaient: mais en un instant l'Élève-en-chirurgie pouvait tout renverser! il falait beaucoup d'adresse ét d'amenité! La Mère, avec un fond d'instruction ét de droiture, possedait au degré suprême ce modeste assentiment, cette deferente douceur qui plaî-

sent si fort aux Hommes, ét qui rendent la Femme doublement interessante, par le contentement ét par la confiance: le denoûment resultera de ces qualités.

Virginie, dont le caractère était tout-opposé, eut tant d'inconsequences, que le Caissier decouvrit la verité relativement au Jeune-chirurgien. Mais auparavant, il arriva quelque-chose de bien singulier! Un-soir, le Caissier proposa la Comedie-italienne, ét pria la Mère, qui jusqu'à ce moment n'avait pu sortir, par raison de santé, d'accompagner sa Fille. Mad. Dupain se fit coiffer; elle mit une robe de satin-cramoisi, elle se chaussa élegamment, ét le Caissier l'ayant fait avertir pour le depart, elle sortit de sa chambre, ét se montra parée. L'Amant de Virginie se leva, comme pour une Étrangère, ét la salua respectueusement, sans la reconnaître, en disant à Virginie: —Votre Mère ne vient pas! apparemment qu'elle se fait remplacer par cette belle Dame? —Apparemment (repondit en riant Virginie). —J'en suis fâché! votre Mère est triste! —C'est sa meilleure Amie, ét elle aura autant de plaisir que si elle y était—. On descendit. Le Caissier donna la main à la Belle-inconnue, qu'il fit mettre à la place-d'honneur. Prêt à monter lui-même en

voiture, après avoir aidé à Virginie, il voulut aler dire adieu à Mad. Dupain: —Hé! Maman est sortie-! (lui cria la Jeunepersone). On roula. Pendant les trois pièces, le Caissier multiplia les égards, les attentions. —L'Amie de votre Mère est charmante! (disait-il souvent à Virginie): Quel air noble ét decent! Je parie que cette Dame-là est la vertu-même-? La Fripone souriait, ét dans le fond, aurait été enchantée d'avoir sa Mère pour rivale!... On revint. Le Caissier mena Mad. Dupain comme une Épousée. —Je vais faire compliment à votre Mère sur son Amie... Hâ! conservez cette Connaissance! —Elle ét Maman ne se quitteront jamais. —Hô! tant-mieux-! Il entra dans la chambre de la Mère, suivi de Virginie. Mad. Dupain se deshabilla. Il la demandait? —Hé! c'est Maman-! (lui dit la Jeune-folle). Il la regarda bien, la reconnut avec surprise, ét lui fit mille complimens. Depuis cette soirée, on s'aperçut que le Caissier venait plutôt: souvent il ne trouvait pas Virginie; il causait avec la Mère, qui se portant-mieux, se parait davantage. Enfin à l'époque où l'intrigue de la Fille avec le Carabin fut decouverte, ét que la Folle-amoureuse, dans un moment d'e-

xaltation, eut tout avoué, M. Delrade offrit sa main à la Mère. Cette Femme sensée avait une Fille-cadète, jeune, innocente, élevée par une Tante devote; èlle representa, qu'elle n'avait plus que quelques restes de beauté; que sa seconde Fille était son portrait, ét avait le cœur pur; elle la proposa. Delrade consentit à la voir. La Tante l'amena unjour habillée de blanc (c'était celui de sa premiëre-communion). Sa modestie, sa candeur, sa ressemblance avec sa Mère charmèrent Delrade, qui l'épousa. C'est aujourdhui cette Cadète qui jouit de la fortune qu'aurait eue Virginie. Quant à cette Dernière, elle joue la comedie, ét elle est... Il lui reste encore sa taille parfaite, un tour-de-visage toujours jeune, un son-de-voix argentin ét charmant! mais moins touchant que celui de sa Mère ét de sa Sœur, avec un cœur excellent, que je lui avais soupçonné. Elle est estimable dans un état qui ne l'est pas. Je suis un dieu pour elle: quand elle me rencontre, les expressions de son amitié sont reellement touchantes. C'est à-present la seule de mes anciennes Connaissances qui me reste. Il y a six mois que je ne l'ai vue, aujourdhui 13 novembre 1787. (Je l'ai vue heureuse le 16 mai 1788.)

II-CXXXII NUIT,

Suite: Le Pauvre-diable.

Un-soir, voulant varier mes observations, je me rendis à un Café de la rue Sainthonoré, où il y avait une Jolie-femme, mère de deux Filles charmantes*. J'y entrai sur les huit-heures, sans rien demander, ét je me tins à-côté de deux Joueurs de dames. Tandis que j'observais ce qui se passait, ét que j'admirais la beauté des deux Jeunes-personnes, j'entrevis à la porte de la pièce du fourneau, un Jeunehomme en guenilles, qui n'osait entrer. La Limonadière l'aperçut : elle se leva lestement, ét vint à lui. J'entendis, qu'elle lui disait. —Que demandez-vous-? Il repondit probablement, en exposant sa misère. La Limonadière sortit, en fesant signe à un Garson de la suivre. Je remarquai pendant tout-cela, que les deux Jeunes-personnes étaient intriguées, ét qu'elles se parlaient bas. Environ un demi-quart-d'heure après, la Limonadière rentra, suivie d'un Jeunehomme d'assés bonne-mine, habillé decemment. C'était le même que je venais de voir : Je le reconnus. On

* Voyez, à leur sujet, la 141.me Contemporaine.

lui servit une jate de lait, ét un pain d'une demi-livre. Je m'approchai de lui, tandis qu'il mangeait, ét je ne lui cachai pas, que j'étais surpris de sa metamorfose! —Hâ! Monsieur! (me dit-il), cette Femme... cette Femme.... (montrant la Limonadière) est un Ange!... Je savais combien elle est compatissante, combien elle a l'âme belle, par Un de mes Amis, ét, au comble de la misère, je suis venu implorer son secours... Vous voyez: elle vient de m'habiller de la tête aux pieds, sur l'exposé que je lui ai fait de ma situation. Je suis Fils d'un Chef de manufacture: Mon Père a été trompé, volé; Ses Creanciers l'ont attaqué; il a fui: Chose inconcevable! on m'a pris, moi, encore mineur, ét l'on m'a mis en prison à sa place!.. Un arrêt m'a rendu ma liberté, ce matin... ét vous m'avez vu. J'étais absolument sans ressources, n'osant me montrer: Je vais coucher ce soir dans la chambre des Garsons, ét demain je verrai quelques Connaissances: Cette Femme genereuse me sauve la vie!... Elle n'a pas agi moins genereusement avec un Etudiant en medecine, qui avait, comme moi, perdu sa fortune ét ses Parens: Elle l'a nourri pendant trois ans; elle a veillé sur ses

mœurs, ét il est aujourdhui en passe de faire son chemin, parcequ'il est devenu habile : toute son ambition est de montrer sa reconnaissance à sa Bienfaitrice. Un Homme-de-robe, ancien Magistrat d'une Ville de province, languissait à Paris dans la misère : Elle l'a soutenu, sans presque se montrer. Un riche Parent est mort à cet Homme, il a recouvré son ancienne fortune, ét il a fait à sa Bienfaitrice un beau present ! c'est la maison de ce Café, ét une autre à-peu-de distance, avec ces mots, qu'il lui écrivit : » *J'ai vu » votre generosité, votre belle âme : Je » serais coupable, si je n'étais pas re- » connaissant : je le serais encore, si, » favorisé de la fortune, n'eussiez-vous » rien fait pour moi, je ne donnais pas » à la Vertu l'occasion de faire du bien ! » Femme celéste ! je vous ai adorée ; ét » si vous n'étiez pas engagée, je ne » serais quitte avec vous, qu'en vous » offrant ma personne ét toute ma » fortune* ».

J'écoutais le Jeunehomme avec plaisir, ét je regardais sa Bienfaitrice : C'étaient des traits, qui ne pouvaient appartenir qu'à une belle âme : je l'avais pensé, avant d'entendre ce recit. J'examinai les deux Filles : Elles n'avaient pas la bonté de

leur Mère ; elles n'étaient que belle ét jolie : Mais l'Aînée était parfaitement belle, ét la Cadette parfaitement jolie. Je vis entrer un grand Jeunehomme, qui falua familièrement les trois Belles, ét j'appris que c'était le Pretendu de l'Aînée. Je ne m'arrêterai pas fur cette hiftoire, que j'ai traitée ailleurs.

J'alai chés la Marquise, à laquelle je fis-part de tout ce-que j'avais appris, la veille, après mon depart, ét dans la foirée.

SUITE DU MALADE-D'AMOUR.

Dans la rue Sainthonoré, où je fesais une excurfion, vis-à-vis celle des-Poulies, je trouvai le Jeunehomme dont j'ai parlé (*pp.* 199-205) : Il vint à moi transporté : —Mon Ami ! mon Ami ! je viens de la voir... C'eft-elle... c'eft-elle... à pied... avec deux Hommes... Voila où elle eft entrée, ét il me montra l'ancien hôtel du Saintefprit. Je lui demandai, S'il aimait encore ? —Si j'aime ! fi j'aime encore !... Oui... oui ! mais differenment-. Je fus obligé de le laiffer en contemplation devant la maison où la belle Rose était entrée. On ne faura pas encore le denoûment de cette avanture : mais il y avait alors 8 ans revolus, que j'en avais écrit la date fur l'Ile.

II-CXXXIII NUIT.

SUITE DU CAFÉ: ESPIONS.

Laissons dire aux Superficiels ce qu'ils voudront: La verité est que le Gouvernement a besoin d'Espions: C'est aux Gens sages à le savoir, ét à se comporter en-consequence dans les endroits publics: cette connaissance est encore utile à l'Administration elle-même, en ce qu'elle empêche l'imprudence ét la fermentation.

J'étais alé dans un Café de l'ancien Palais-royal, que je ne nommerai pas: J'entendis parler des affaires-d'Etat, avec beaucoup de liberté! Je remarquai, même, que certaines Persones, dont la phisionomie, quoique composée, n'annonçait pas une certaine éducation, s'exprimaient plus librement que d'Autres, ét disaient des choses extrêmes: J'eus des soupçons. Je m'approchai de deux de ces Hommes; je leur parlai morale: Rien; ils ne m'entendaient pas: Physique: Pas davantage; ils ne daignaient pas m'écouter. Enfin, je hasardai un mot indifferent de politique. Ils devinrent tout oreille. Je les connus pourlors, ét je les observai. Ils émoustillaient beaucoup un Jeunehomme de province, qui paraissait avoir la tête chaude, ét qui citait

toujours les Gens dont il tenait ses opinions. Je m'approchai de ce Jeunehomme: Je lui parlai morale: Aussitôt il s'enflàme, ét m'en fait un beau traîté. Je fus sûr alors que ce n'était qu'un Imprudent. Je voyais que nous étions observés: Je parlai toujours très-haut. Mais une petite rixe politique s'étant élevée à l'autre bout de la salle, ét tout le monde y ayant couru, j'en profitai pour dire au Jeune-imprudent, de se retirer adroitement, ét je lui donnai rendévous au Pont-au-change. Il sortit sans être vu: Moi, j'alai entendre la dispute. Il s'agissait des Insurgens. On disait deux choses, dont l'une devait necessairement être vraie: Lorsqu'il n'y a que deux chances, avec un-peu d'attention, on est presque toujours sûr de bien-choisir: Une gasûre se fit pour, l'autre contre l'independance future: Bien des Gens prirent parti dans ces deux paris: Je vis que c'était une espèce de jeu. Après cela, je remarquai les deux Etres antimoraux ét antiphysiques: Ilscherchaient le Jeunehomme des ieux. Un d'eux me demanda, si je savais ce qu'il était devenu? Je me comportai precisement comme il avait fait, lorsque je lui avais parlé morale. Il en parut surpris, ét il m'ap-

dit un mot. —Dequoi vous plaignez-vous? Tout-à-l'heure, lorsque je vous ai parlé de mon metier, vous avez bâillé, tourné la tête, changé de place:. Je vous rens la pareille, quand vous me parlez du vôtre: je ne suis que juste, ét vous étiez impertinent-. A ce mot, il voulut se fâcher. —Mon cher Monsieur! (lui dis-je), point d'humeur! le bruit vous ferait plus de tort qu'à moi-. Comme je lui dis ces mots fort-bas, il ne jugea pas à-propos de les relever: Mais il ala parler à d'Autres. Je me vis très-observé. Je ne m'en embarassai guère. J'alai auprès des Sots politiques, ét toutes les fois que je les voyais prêts à s'écarter, je leur fesais une verte reprimande. Ce qui les surprit fort! La seance s'écoula. Nous sortimes. A la porte, Ceux dont je m'étais defié m'environnèrent, ét l'Un d'eux me dit: —Nous ne savons pas quî vous êtes: Mais vous parlez fort-bien! —Oui! Messieurs! Chacun de nous, ce soir, a fait son metier: Vous, celui d'observer l'imprudence ét l'esprit-de-critique indecente, pour les denoncer: Moi, celui de corriger les Imprudens, qui feraient bien-mieux de seconder les vues sages du Gouvernement, que de porter dans l'âme des Citoyens la

defiance, ét le decouragement. Mais peutêtre sont-ce des Agioteurs, qui ont des vues particulières: Car pour des vues de revolte, on n'en a jamais en France; nous y avons l'esprit trop juste pour cela-.. Je parlai sans être interrompu: Ceux à qui je parlais ne m'entendaient pas: Ils me crurent Un des leurs, plûs-rusé qu'eux, qui leur tenait un langage inintelligible, pour ne pas se decouvrir. Ils s'éloignèrent insensiblement. Mais je fus suivi jusque chés la Marquise; (ce qui fit que je ne parlai pas au Jeunehomme à-tête-chaude); ét mon entrée, mon sejour, dans cette maison dûrent bien les étonner! Ils crurent que c'était ma demeure: Car à ma sortie, je m'assurai bien que je n'étais plus observé.

J'avais raconté à Mad. De-M**** ce qui venait de m'arriver, avec quelques autres details, dans lesquels je ne dois pas entrer, ét que je ne puis rapporter, ne les ayant point écrits.

L'An 1888.

En sortant, je trouvai M. Du-Hameauneuf, le mari de la Muette, qui m'attendait à la porte. —Je suis passé par ici (me dit-il), ét j'ai pensé que vous aliez bientôt sortir. —N'avez-vous pas vu Quelqu'un, dans cette rue solitaire? —Oui,

trois Hommes, qui se promenaient, quand ils entendaient marcher, ét qui se colaient contre le mur, dès qu'on était passé. Moi je me suis bonnement assis sur ces pierres, ét ils sont disparus-. Il me parla ensuite de son ménage. Il se trouvait très-heureux avec sa Petite-femme ét la Jolie-tante, quoique Celle-ci parlât pour deux, ét qu'elle gouvernât despotiquement. —Mais cela lui va! (continua-t-il); elle met de la grâce à tout... Il faut que je vous fasse-part d'une idée qui m'est venue dans la tête, ét qui m'a extrêmement amusé. Je m'étais figuré que je demandais à l'Être-suprême la faveur d'être transporté, tel que je suis, à l'année 1888, pour 24 heures seulement. Je crois que ma prière a été exaucée! Et n'alez pas me prendre pour un fou! si ce n'est pas une verité ; c'est aumoins une vision bien reelle!

Je me suis donc trouvé en 1888, au mois d'auguste, sur le Pont-henri, qu'on appelait alors de ce nom: Louis-XVIII règnait: Tous les ponts ét tous les quais étaient libres: la rue de la-Pelleterie ét celle de la-Huchette étaient des quais: L'Hôtel-dieu n'était plus: La Cité était un beau quartier, tiré au cordeau comme Nanci: Un Architecte avait transporté ailleurs les deux ridicules pavillons du Collége-

Mazarin : L'autre galerie du Louvre était achevée : une cour immense se trouvait au-milieu, dans laquelle étaient isolés les trois Theatres-royaux, l'OPERA, la TRAGEDIE, la COMEDIE avec le DRAME : L'Opera n'avait que des pièces nouvelles, à dater de GLUCK, deux exceptées, LE DEVIN-DE-VILLAGE, ét CASTOR-ét-POLLUX : On y jouait aussi la Pantomime dansante : La Musique y était expressive ét delicieuse. Le Theatre-tragiq, qui avait succedé à ce qu'on nomme aujourdhui les FRANCAIS, jouait avec un majestueux appareil toutes les Tragedies, en reservant les nationales pour les grands jours-de-fêtes : c'était le spectacle qui servait à élever l'âme de la Jeunesse ét des Guerriers, pour les preparer aux grandes-choses. Le Theatre-comiq remplaçait celui des Ariettes, aujourdhui mal-à-propos nommé des ITALIENS : on y donnait des Comedies de tous les genres : c'était le moins estimé des quatre espèces de spectacles : Mais pour que ce Theatre ne fût pas avili, on lui avait attribué le Drame, ou genre-bourgeois, le plûs utile des quatre : Ainsi, le dimanche, le mardi, le vendredi ét le samedi, on y representait des Pièces morales, ét propres à donner au Peuple de bons exemples.

Ce fut à l'Opera que j'alai. Les pièces y sont d'un genre neuf: Pour y maintenir le merveilleux, on n'avait pas trouvé de meilleur moyen, que d'avoir pour Personages les Ames separées du corps, ét n'ayant qu'une forme aérienne. On y fesait ainsi paraître celles des Heros anciens ou modernes, ét chacune s'y exprimait, agissait d'après son caractère connu. On representa l'opera de RICHELIEU: l'Ame de ce Ministre y paraissait avec toute sa fierté: Louis-XIII y conservait son caractère: La Reine-mère montrait à-nu ses vrais sentimens: Il en était de-même de tous les autres Personages; le deguisement n'avait plus lieu. Comme nous ignorons la manière dont parlent les Ames, le chant y étaic tout aussi naturel que le discours-....

Ici, j'interrompis l'Original, parceque j'étais à ma porte; ét il remit à la nuit prochaine la suite du recit de l'emploi de ses 24-heures en 1888.

II-CXXXIV NUIT.

SUITE: LES TUEURS-DE-TEMPS.

Tuer le Temps est un grand crime! mais il est si commun dans les Villes, qu'on n'y fait pas d'attention. Cependant c'est une verité demontrée, que les Gens desoccupés sont les plûs malheureux des Etres: le plûs grand supplice d'un

d'un Prisonier, c'est la desoccupation: Quel tourment horrible n'éprouve pas le malheureux Trenck, depuis 15 ans qu'il vit enchaîné à un poteau, par ordre de Frederic-le-Grand! Il est né son sujet, il a été pris les armes à la main: mais le supplice est trop long ét trop cruel!... Et nous avons une foule de Gens qui se sont condamnés eux-mêmes à la peine infamante de ne rien faire! Ils se lèvent tristement le matin; sans énergie, sans espoir de varier leur ponderêuse existance! Ils se couchent le soir, sans pouvoir se rappeler une action utile, qui les console d'un de leurs jours retranchés?... Je marchais occupé de cette idée, à 6 heures du soir, en alant voir un Libraire du Quai-de-Gêvres: lorsque j'eus terminé, un Café se presenta. Il était rempli: mais Persone ne prenait rien: Tous ces Gens-là jouaient les Uns aux dames, le plûs grand nombre au domino, quelques-uns aux échecs. Toutes les places étaient occupées: Deux Hommes, qui ne pouvaient trouver à jouer, ét que le Garson rudoyar, s'entretenaient auprès du poèle. —Il faut changer de Café! (disait l'Un): celui-ci est trop frequenté: on ne peut s'y placer. —Il est vrai

(reprit l'Autre) : mais je meurs d'ennui dans un Café moitié desert : Je n'aime rien de ce qu'on donne au Café ; tout y est mauvais : Si je veux manger, je prefère un bon morceau de salé ; ou, lorsque je me regale, un Dinde de la rue de la Huchette : J'en ai pour trois jours, dîner ét souper. —C'est parceque nous ne prenons rien, qu'on nous traite mal : on m'a ôté aujourdhui le damier des mains. —Et à moi le domino ! —Je ne sais, en verité, que faire du temps ! Je ne suis pas assés riche, pour aler au spectacle. —Mais vous avez de l'esprit : Vous auriez pu faire une pièce : Je vous ai même entendu tracer un plan. —Il est vrai ! mais il faudrait travailler ; je suis d'une indolence, d'une paresse.... Je n'ai jamais eu que des velleïtés d'écrire... J'ai fait le titre, ét les noms des Personages : mais je n'ai jamais pu me resoudre à achever la première scène. —Quel est le titre de votre Pièce ? —Le FAINEANT. —Hé ! que diable voulez vous tirer d'un sujet pareil ? —Je voulais mettre en honneur ce caractère. —Mais vous n'y pensez pas ! Vous feriez une Pièce qui serait un chéfd'œuvre de comique ét de conduite, qu'elle ne serait pas reçue ! —Pourquoi cela ? —C'est qu'elle serait

contraire aux vues du Gouvernement. —Et aux mœurs- (dis-je alors). Les deux Hommes me regardèrent, ét me parurent charmés de tuer le temps avec un Visage nouveau. —Le travail seul est louable (continuai-je), parceque lui seul est productif. Dailleurs, quand vous auriez le genie de Voltaire, je vous demande un-peu, quel parti vous pourriez tirer du neant? Car un Homme qui ne fait rien, est toujours dans la même situation. Ce n'est qu'un caractère secondaire, qui ne pourrait être mis qu'en opposition, dans quelques scènes, avec l'Homme actif, entreprenant, ambicieux. Les Gens qui n'aiment pas le travail, semblent avoir un talent particulier pour choisir des Sujets intraitables, que le Travail lui-même serait obligé d'abandonner. —Monsieur a raison! (dit l'autre Faineant). Mais, Monsieur, aimez-vous le travail! —C'est ma première passion. —Quoi! vous travaillez avec plaisir? —Avec delices! —Cela n'est pas possible! (s'écria le Velleïtaire faineant). —Cela est vrai, Monsieur, possible, ou non: Lorsque je n'ai pas rempli suffisamment ma journée, je me trouve mecontent de moi, ét je ne m'en console, que par le redoublement de cou-

rage que j'éprouve pour le lendemain. Quand je travaille, je me regarde comme un Être utile, important, une sorte d'Homme-public, chargé de fonctions augustes. Je sens alors que je vaux quelque-chose. Tant que je n'ai pas été capable de travail, j'étais honteux, timide, sauvage; je fuyais, je redoutais les autres Hommes: Il me semblait qu'ils pouvaient lire sur mon front: : : Voila un Etre nul.., Et je ne pouvais soutenir l'idée de leur mepris. Mais depuis que je travaille, j'ai pris une honnête assurance: Je me presente sans hardiesse, sans pretention; mais avec un sentiment d'égalité, qui me soutient. Je dois tout au travail, ét mon sentiment-de-paix interieure, ét la consideration au-dehors: Avant que de travailler, je n'existais pas: J'étais parfaitement inconnu, parfaitement nul: Combien je dois aimer le travail, qui m'a tiré du neant, qui m'a donné des Connaissances, des Amis!...: O mes chers Concitoyens! si vous n'avez jamais essayé du travail, commencez; savourez ensuite ce que vous éprouverez: Ne vous decouragez-pas! Pendant longtemps j'ai travaillé avec secheresse! mais enfin le goût est venu: C'est lui qui nous sou-

tient, qui nous anime. Essayez de la satisfaction inexprimable que donne pendant quelques jours un Ouvrage fini! ét vous sentirez alors les delices du travail! Elles vous donneront des forces pour en recommencer un autre-! ..

Ce discours, prononcé avec chaleur, parut faire quelqu'impression sur les deux Faineans; ils me promirent de travailler: mais dans ce moment, un damier s'étant trouvé libre, ils le saisirent avidement, ét se mirent à jouer. Le Jeu est l'assassin du Travail: il en étouffa le germe dans leurs cœurs: car je les ai revus depuis; ils ne font rien; mais ils jouent, tantôt l'Un contre l'Autre, pour s'arracher leur mesquine subsistance; tantôt contre des Inconnus, qu'ils tâchent de duper: ce qui les fait successivement chasser de tous les Cafés.

Je donnai ensuite mon attention à d'autres Oisifs. Les Uns étaient des Marchands, qui renonçaient à leurs affaires tous les aprèsdîners, pour ne s'occuper que du jeu: d'Autres étaient de petits Rentiers; d'Autres des Artisans retirés de bonne-heure, par l'attrait d'une vie nulle au Café: Ils avaient à-peine de quoi vivre; mais ne travaillant pas, ils se privaient, sous pretexte qu'ils n'avaient

pas besoin de forces. L'Un deux me dit (c'était un vieux Domestique, retiré avec sixcents francs de pension), qu'il avait lu les *Vies des Pères-des-deserts*, ét qu'elles l'avaient beaucoup consolé, en lui montrant qu'on pouvait vivre longtemps de très-peu. Ce pauvre Homme était sec à faire pitié! Il se pesait son pain à chaque petit repas, ét ne mangeait que pour calmer un-peu la faim. Il évitait de s'agiter, de marcher vîte, afin de s'occasionner moins de deperdition. Il alait se chauffer dans des boutiques de Rôtisseur, parcequ'il avait lu dans Cyrano, que les sucs évaporés entraient par nos pores, ét qu'on lui avait dit, que c'était ce qui maintenait gras les Rôtisseurs ét les Bouchers. Il ne marchait qu'avec lenteur, levant le pied, ét le posant doucement sur le pavé: une paire de souliers lui durait depuis six ans. Il se tenait roide, afin que le frotement n'usât pas ses habits, étlereste. Je lui conseillai de se priver moins, ét de travailler un-peu, en l'assurant que les *Vies des Pères-des-deserts* étaient des Contes-de-Fées, ét qu'il ne vivrait pas longtemps, s'il continuait son triste regime.

Je ne finirais pas, si je disais combien d'espèces de Faineans j'ai vus dans

les Cafés, aux Audiances du Palais ét du Châtelet! Paris est plein de ces Oisifs, qui ne sont pas la pire espèce! les Oisifs infiniment dangereux pour les Autres, sont ceux qui ont assés de fortune ét de mauvaises-inclinations, pour tuer le Temps en-fesant du mal.

Arrivé chés la Marquise, je lui lus cet article; ét j'y ajoutai, par manière de conversation, que tout le monde, dans toutes les conditions, devrait avoir une profession, quand son état n'est pas de-nature à l'occuper toujours. Ainsi les Grands, à-moins qu'ils ne soient ministres, ou generaux en-exercice, feraient obligés de fournir un travail des mains, journalier ét fixe: Leurs Valets auraient aussi leur tâche, qui serait indispensable. Les Magistrats feraient exempts: Ils ne sont que trop occupés! mais Ceux qui s'absenteraient du Tribunal, retomberaient dans l'obligation de travailler. J'obligerais les Avocats, les Procureurs, les Notaires, ét tous leurs Clercs, à apprendre l'imprimerie, pour mettre eux-mêmes en formes leurs memoires, leurs sentences-d'ordre ét leurs affiches, dans une des imprimeries publiques. La pratique est un metier, ét tellement un metier, que le Magistrat le plûs intelligent,

le grand Montesquieu, assure qu'il y était moins habile que le Procureur le plus borné. Je voudrais que ce fût un metier derogeant, qui rendît incapable de posseder des terres seigneuriales : Je voudrais que les Clercs-de-Procureur ét de-Notaire, outre l'impression des memoires, affiches, étlereste, fussent encore obligés de fournir chacun, par-jour, un soulier d'Homme ou de Femme ; ou-bien, une culote, une demi-veste, un quart-d'habit, étlereste : car j'entendrais qu'ils eussent appris le metier de tailleur ou de cordonier, avant d'entrer dans une étude.

Mad. De-M**** se mit à rire, en me demandant, Si ce beau plan était de mon invention ? —Non, Madame (repondis-je); il est de M. Du-Hameauneuf, que je vais probablement retrouver, en sortant d'ici—. En-effet, je le rencontrai à la porte. Il m'apprit, que j'avais encore été suivi par les Hommes de l'autre nuit : mais qu'il leur avait parlé comme il convenait, ét qu'il les avait éloignés. Je lui dis ce qu'ils étaient ; ét il en fut très-en colère ! Pour le calmer, je le priai de reprendre son recit de la veille.

SUITE DE L'AN 1888.

—Richelieu (reprit-il), dans l'Opera de ce nom, fesait fremir les Spectateurs,

ét benir le règne actuel... Il me sembla ensuite que j'étais au Theatre-tragiq. On donnait une pièce nouvelle, intitulée LE STATHOUDER: Elle me parut pleine de situations frappantes ét d'interêt: On y voyait les Heros du patriotisme, appuyés par la France, renverser la tyrannie... On en annonça une autre pour le lendemain, intitulée HASTINGS: On me dit, que c'était les Effets-du-triomphe de ce fameux Coupable, triomphe qui avait fait perdre l'Inde aux Anglais On m'assura qu'il y avait une tirade superbe; dans laquelle on reprochait aux Bretons d'être partout les zelés propagâteurs de l'esclavage ét de l'oppression, en Amerique, en Hollande, dans l'Inde, ét de ne vouloir orgueilleusement la liberté que pour eux-seuls: Aulieu que la France était l'appui naturel de tous les Opprimés: On invitait l'Europe à juger d'après leur conduite les deux Nations. On y reprochait au Peuple-anglais son improbité publique, étlrst.

Je me trouvai ensuite au Theatre-comiq: On me dit, avant la representation, qu'on y donnait rarement les anciennes comedies: ce n'était qu'à certains jours, ét en prevenant les Citoyens qu'il les falait voir avec indulgence ét pré-

caution. Elles n'étaient pas jouées par les Acteurs ordinaires, mais par des Gens-de-qualité, des deux-sexes, qui s'étaient imposé cette tâche: On n'y payait pas, alors, ét la Jeunesse en était exclue: c'était un ressouvenir, qu'on donnait aux Vieillards, ét un divertissement aux Persones-faites. Paris était divisé en trois grands quartiers, qui avaient chacun leur jour pour un des 3 Spectacles: Ainsi le jour du Quartier-Sainthonoré pour l'Opera, par-exemple, le Bureau-de-distribution des Billets pour ce spectacle étais dans ce Quartier: Le jour appartenant au Faubourg-Saintgermain, pour le Theatre-tragiq, on n'en distribuait les Billets, depuis midi jusqu'à 2 heures, qu'à un Bureau dans ce Quartier: Le jour où le Quartier-Saintantoine avait le tour du Theatre-comiq, son Bureau-de-distribution pour les 3 spectales, situé à-l'entrée de la rue Culture, ne delivrait que les billets du Theatre-comiq ou dramatiq.... Chaque Quartier a le gratis par-tour.

La Comedie qu'on donna, était intitulée, LA MORGUE: Je n'ai jamais rien vu de si plaisant! On y ridiculisait la fausse importance de tous les Gens-à-places, petites ou grandes: Une Femme belle ét sensée les demasque, decouvre leur nullité. étlrst.

Enfin je crus voir une pièce moralo-dramatique, intitulée, L'INSTITUTEUR: On y mit en action les avantages de l'éducation-paternelle, sur l'institution mercenaire par un Étranger: On y montrait un Père sage, qui surveille toujours son Fils, après l'avoir confié aux instructions d'un Maître, pour les sciences ét les arts. Le Fils s'égarait, pendant un moment de distraction; mais il était ramené par son Père, ét par une tendresse-maternelle éclairée. On me dit, pendant les entr'-actes, que dans les Drames, on passait en-revue toutes les scènes de la vie; de-sorte-que la Nation y trouvait de sages conseils pour tous les cas possibles. Les Pièces, quant à l'invention, apartenaient à l'Auteur: mais il y avait un Conseil établi, pour tout ce qui pouvait y entrer de relatif aux sciences ét aux arts, même à la jurisprudence: ce Conseil rectifiait ce qu'il y avait d'inexact, ét l'Auteur s'y conformait. On me parla d'une Pièce célèbre, intitulée, LE DIVORCE, où tout était également conforme aux nouvelles loix portées, qui l'autorisaient dans tel ét tel cas, avec telles ét telles précautions, ét à ce que la nature semble demander: on aprenait au Theatre-dramatiq, toute la conduite à tenir, en pa-

reil cas, tant par le Mari, que par l'Épouse. La marche était aussi simple qu'instructive; aussi amusante qu'utile, ét l'on sortait du spectacles, avec des lumières necessaires.

Nous arrivames, en ce moment, à ma porte. Je n'avais pas voulu interrompre Du-Hameauneuf, qui ne me quitta qu'au jour.

II-CXXXV NUIT.

Le Coin des Grands-degrés.

Je denonce au Gouvernement, non-pas un Homme, ni même un forfait, mais une maison, qui blesse le droit publiq, ét par-là plûs *criminelle* (materiellement) que l'assassin Cartouche, ét que tous les Scelerats qui ont infesté la Capitale!..... Cette maison est située en face de la rue de-la-Bucherie, qu'elle borne: C'est un passage des plûs frequentés de Paris, surtout pour le bois ét le vin: Cette maison oblige les Voitures ét les Gens-de-pied, de tourner deux-fois de-suite à angle-droit, en moins de 30 pas, à l'issue d'un abreuvoir, destiné aux Chevaux d'un vaste Quartier, ét aux Bœufs de 40 à 50 boucheries; ce qui rend ce passage le plûs dangereux de la Capitale. La position de cette maison cause tous les jours des accidens; elle occasionne des frayeurs

mortelles aux Femmes, qui tombent à-l'improviste entre les cornes des Bœufs, ou sous les piéds des Chevaux! Les Enfans, les Vieillards, les Hommes même les plûs alertes ét les plûs ingambes, se trouvent pris au double detour! ét sont applatis contre le mur, par une roue, qui tourne trop court! Il n'est rien de plùs urgent que d'abatre cette maison, qui est un piége tendu aux Citoyens par un Mauvais-genie: Elle periclitait, il y a quelque-temps, ét le Propriétaire l'a restaurée! il l'a munie de grosses bornes, qui retrecissent encore le passage, ét augmentent le danger pour les Piétons! Il aurait été puni dans Athènes.

Je sortis à 5-heures: En-debouchant la rue des Grands-degrès, j'aperçus un Cocher-de-fiacre ivre, qui dirigeait sa voiture droit sur une Laitière du soir, abritée sous une porte-condamnée de la maison en-face, qui courbe le passage: Je m'écriai, en me jetant à la tête des Chevaux, dont je ralentis la course: ce qui donna le temps à la Laitière de se jeter à-l'écart. Je reprimandai le Cocher, qui me repondit par des injures ét des coups-de-fouet. Je fus obligé d'appeler la Garde. Pendant ce temps-là le Marchand-de-vin du coin de la rue des-Trois-portes, dont les Fiacres sont les prati-

ques, vint sur moi, en-jurant; son Fils, enfant en sabots, me donnait des coups-de-piéds dans les jambes: Tous ces Gens-là criaient si fort, qu'on ne s'entendait pas; ét comme la Laitière mélait à ce vacarme son cri aigü, la Populace prenait parti contre moi. Enfin la Garde arriva: La Laitière dit que je venais de lui sauver la vie. Alors la chance tourna, ét je fus obligé d'employer les prières, pour empêcher que le Marchand-de-vin ét le Cocher ne fussent assommés. Mais le Dernier fut traîné chés le Commissaire, qui l'envoya en prison, à-raison de son ivresse en menant. Quant au Marchand-de-vin, il fut mandé ensuite, sans que je m'en mélasse. Ce fut Du-Hameauneuf, qui survint en ce moment, ét qui parla au Commissaire, avant de savoir que j'avais un rôle dans la scène. Nous nous éloignames ensemble, ét il m'apprit qu'un-soir, au coin de la rue des-Grands-degrés, il était tombé à-l'improviste au-milieu d'un troupeau de Bœufs, qui revenait de l'abreuvoir, ét qu'il avait été grièvement blessé. Il reprit son Rêve: —Avez-vous le temps ét la volonté de m'entendre? (me dit-il): Car vous rentrez si subitement, à vos retours de chés la Marquise, qu'on n'a pas le loisir necessaire pour vous exposer ses idées? —Je vous en-

tendrai avec plaisir (lui dis-je) : Mais alons au Café-militaire-. M. du-Hameau-neuf commença neanmoins, en route.

SUITE DE L'AN 1888.

Dans une autre pièce, intitulée, *Les Joueurs*, le Dramatiste avait peint au vrai la passion du jeu : Il l'avait mise en scène : On voyait le desir du jeu, ét les moyens ruineux d'y paraître, dans le premier acte : On jouait avec tout l'acharnement, tout le malheur, ét tout le bonheur possible, à deux tables, dans le second : Ici, l'on voyait les fureurs de la perte ; là, une joie concentrée du gain : A l'autre table, la duperie, l'escamotage : Dans le troisième ét dernier acte, le Joueur se voyait privé de toute ressource ; il s'emportait, voulait se tuer, devant sa Femme ét ses Enfans au-desespoir !... Les Dupeurs venaient, poursuivis par une Police exacte ét sevère ; ils venaient se cacher ; ils étaient decouverts, saisis, punis.

Voilaceque je vis ; mais avec un charme, une verité de representation que je ne puis vous rendre. Je fus infiniment content de ce nouveau genre de spectacle. Dans les entractes, je m'informai : L'on me parla de beaucoup d'autres pièces, dont une était intitulée, *Les Heritiers* : C'étaient des Collateraux, qui

flatent un Moribond celibataire, jusqu'au moment où il perdit connaissance: Qui le meprisent dès qu'il est censé ne plus les entendre: Qui se disputent sa succession, ét commencent dix procès en une heure ou deux: Mais le Celibataire, qui avait feint de se trouver-mal, ét qui s'était confié à une Gouvernante fidelle, dont il avait six Enfans, revient à lui-même, dis qu'il est suffisanment instruit: Le respect humain l'avait empêché d'épouser sa Gouvernante; il ne voulait pas desobliger ses bons Parens, leur causer de la mortification; il leur immolait ses Enfans! Mais dès qu'il les connaît, il se marie.

On me parla encore d'une autre, intitulée, *Le double Mariage*: C'est un Jeunehomme sage, qui cherche à se marier en honnéte-homme: Un de ses Amis est un Láche, un Interessé, qui ne veut épouser qu'une Femme richement dotée: Peu lui importe que la Femme soit laide, de mauvaise-humeur, ét même de mauvaises mœurs: Il n'envisage que le moyen d'être riche, ét de pouvoir satisfaire son ambition: Ils se marient: Au second Acte, ils sont mariés depuis six ans: Le Jeunehomme sage paraît sur la scène, rayonnant de joie, environné d'Enfans aimables, que lui a donnés une Epouse

belle encore : Il a travaillé avec courage, avec plaisir : Tandis qu'il presente l'image du bonheur, arrive l'Ambitieux, suivi de sa Femme, ét de trois Enfans, laids à faire peur; l'Un est bossu, l'Autre bancal, le troisième bossu-bancal ét borgne. La Femme l'injuriait, lui reprochait, qu'elle avait apporté tout le bien de la maison. Ils se disputaient ét se seraient battus, si leur éducation ét leur rang dans le monde n'en avait empêché. Au troisième acte, les deux Couples avaient vingt ans de mariage : On les voyait arriver; Le bon Mari ét la bonne Epouse étaient contens, heureux; Leurs Enfans paraissaient; ils étaient beaux, bien-élevés, respectueux : On les destinait tous, Garsons ét Filles, à des Partis audessus de leur condition, à-cause de leur merite ét de leur beauté. La joïe brillait dans les ieux de leurs heureux Parens. Bien-aucontraire, l'autre Couple était hideux. La Femme, en vieillissant, était devenue une veritable furie; les Enfans étaient des monstres, dont Personne ne voulait, malgré leur fortune. La Fille-aînée s'était enmourachée d'un Valet, qui se fesait prier par elle; tandis que le Père ét la Mère indignés repoussaient une pareille alliance : Mais elle les menaçait indecenment. Enfin la Pièce

ſe terminait par les mariages brillans des Enfans du Père ét de la Mère vertueux, ét par le deshonneur de la Fille de la Laide ét de l'Ambitieux.

On trouvait auſſi des petits ſpectacles, où l'on donnait des pièces pour le Peuple: Chaque profeſſion en avait plusieurs: *Le Menuisier*, ou *Le Cordonnier amoureux*: Dans ces pièces, on offrait aux Artisans un modèle de ſageſſe ét de prudence, en fesant l'amour. *Le Táilleur*, ou *Le Serrurier en menage*: *Le Coffretier*, ou *Le Charpentier père-de-famille*. Toutes ces pièces avaient le même but, ét presentaient des modeles à ſuivre.

Mon anticipation de Siècle avait commencé le ſoir du 23 auguſte, à cinq heures, ét je vis tout ce que je viens de decrire dans la ſoirée. Je ne dormis pas: Je n'en avais pas le temps: Quand on n'a que vingtquatre heures, pour tout voir dans une Ville comme Paris, les inſtans ſont precieux!... Après le ſpectacle, je m'informai, ſ'il y avait des maisons où l'on pouvait ſouper ét ſ'inſtruire. On me dit qu'il y avait des Cafésjus, où l'on ſervait à ſouper des gelées-de-viande, de la créme-de-ris ét de fecule de pommes-de terre, avec une demi-bouteille de vin de Bourgogne, bien verifié; la punition était exemplaire, ſ'il était

frelaté. J'y alai bien-vîte. Je vis une belle Cafière, qui me sourit en entrant, ét qui me fit presenter la carte. Je choisis une moitié de Chapon, avec de la gelée de pommes-de-terre au gras. Je soupai très-bien, à une grande table, où la conversation tomba sur la politique. Je demandai, Où en étaient les affaires, attendu que je vivais depuis longtemps dans la solitude? Un Homme très-poli prit la parole, ét dit, Que Louis-XVIII, par sa prudence, était devenu l'arbitre de toutes les Nations de l'Europe ét de l'Asie. Je demandai des nouvelles de l'Angleterre? car j'avançais timidement, depeur de me compromettre. On me regarda. —L'Angleterre n'a pas changé de situation depuis 30 ans. —Oui; mais je voudrais savoir, quelle est cette situation? —Vous ne savez donc rien? —Mondieu-non! (observez que je vous parle dans notre langage ordinaire, mais que la langue était un-peu changée). Je viens d'un pays, où l'on ne parle que de ce que l'on a sous les ieux: J'ignore absolument l'état de l'Europe, ét vous m'obligerez infiniment de m'en donner une idée, aussi concise que complette: Je suis venu souper ici exprès? —Effectivement! dit un Jeunehomme, Monsieur a un langage un-peu suranné: Il parle,

comme les livres de la fin de l'autre siècle.
—Quoi! reprit le Premier, vous ne ſavez pas que Louis-XVII a conquis l'Angleterre, ét l'a divisée en trois Royaumes? —Non. —Cela n'eſt pas vraiſemblable! —Mais c'eſt la verité: Inſtruisez-moi, je vous en prie? —Vous ne ſavez pas que deux de nos Princes du-ſang règnent l'un dans l'Inde, l'autre ſur la Nouvelle-Hollande, qui devient un empire puiſſant, ſous le nom d'*Auſtralie?* Qu'un des Fils du Roi d'Eſpagne règne en Amerique? Qu'Un autre eſt Roi de Sumatra? Que l'Egypte eſt un Royaume, appartenant au Petit-fils du Comte d'Artois, qui vivait il y a juſte cent ans? Que la Grèce eſt une Republique, qui commence à proſperer, ét que les Ruſſes ont beaucoup contribué à ſon affranchiſſement, que la France a conſolidé? Que la Flandre ét tous les Pays-bas ſont unis à notre couronne; Que l'Empereur poſſède toute l'Italie, d'un côté, de l'autre Conſtantinople? Que les Turcs ſont chaſſés de toute l'Asie-mineure, dont on a fait un Royaume, ſous le nom de Smirnie, qu'on a donné au Prince d'Orange? Que le Royaume de Pologne eſt hereditaire? Que le Roi de Sardaigne a obtenu en partage une partie de l'Archipel, qu'il tra-

vaille à policer ét à mettre-en valeur? Que les Venitiens ont Chipre ét Candie? Qu'on ne fait plus la guerre; que desormais toutes les affaires s'arrangent dans le cabinet, ét qu'un Prince ne peut plus avoir que le nombre de Troupes necessaire à la police de ses Etats, mais insuffisant pour troubler le repos de ses Voisins? Vous ne savez pas qu'il n'y a plus de Serfs en Europe, pas même en Russie, ni en Pologne? Vous ignorez que tous les Paysans français ont été rendus propriétaires, ét que chacun de nous est obligé de certifier devant le Magistrat de son quartier, nommé le Patrice, de ses moyens-de-subsistance; qu'il est loué, s'ils sont honêtes; blâmé, avec exhortation à changer, s'ils ne le sont pas-?

—Je vais chés la Marquise.... (interrompis-je). Quel talent vous avez pour parler! vous n'hesitez pas plùs, que si vous lisiez! —Parbleu! (repondit-il), je vous rapporte ce qu'on m'a dit-! Je courus chés Mad. De-M****: Mais Du-Hameauneuf ne me quitta pas: Il entra même avec moi, ét après qu'il eut repeté ce qu'il venait de me dire, tandis que je l'écrivais dans une autre pièce, il mangea quelques bouchées, ét continua:

—Aulieu d'aler me coucher, lorsque Ceux qui m'avaient instruit m'eurent

quitté, je fis comme Monsieur-Nicolas, je visitai les rues de Paris, dont je reconnaissais la plûs grande partie. Elles étaient parfaitement éclairées. Je fus curieux de voir la Cité: Quelle fut ma surprise de trouver Notredame à-decouvert, jusqu'à la Satue de Henri-le-bon! Plus d'Hôtel-dieu; les Malades restent chés eux, ét y sont soignés; parcequ'on a plûs besoin de bons-soins ét de bon-air, que de Medecins, de Chirurgiens ét de remèdes: Plus d'Enfans-trouvés; ils sont avidement enlevés par les Laboureurs, qui en font des travailleurs, que l'État dote de terres à ferme, baillées par les grands Propriétaires: Plus de petites-rues; ce Quartier est aligné au cordeau, en six belles rues, par l'une desquelles on decouvre le Pont jadis rouge, aujourdhui en pierres ét sans peage... J'y alai: Je cherchai des ieux le port-au-bléd: Je vis un quai superbe. J'y courus: Je ne m'étais pas trompé: La rue de-la-Mortellerie était disparue; le quai se trouvait audessus du port. Je cherchai l'Hôtel-de-ville: je le vis en face de la rivière, où était autrefois la rue du-Mouton. Tous les derrières étaient aérés, embellis. La Jurisdiction-consulaire avait son tribunal dans une des aîles: Dans l'autre étaient les bureaux des Corps-

marchands: Au-milieu ſe tenaient les ſeances de la Municipalité, presidée par le Prevôt-des-Marchands: Le nom de M. Le-Pelletier-de-Morfontaine était encore en veneration, pour avoir commencé le grand ouvrage de l'embelliſſement de Paris-... —Voici l'aurore-.

Nous partimes au ſignal. Nous fimes la rencontre du Guetteur, qui nous dit, que depuis huit jours, il avait compté 55 Enfans legitimes, portés aux Enfans-trouvés: Il nous dit, de lui-même, que cet usage avait lieu depuis l'augmentation des ſalaires. Là-deſſus, Du-Hameauneuf ſe mit à conjecturer, que l'Ouvrier gros-gâgnant voulait avoir un luxe, qui le rendait plûs pauvre qu'auparavant, ét qu'il le ſoutenait aux depens de la Generation future. Cela était fort-bien vu! Le Guetteur ajouta: —Je ne ſais comment tout ira bientôt! mais les Enfans commandent aux Pères, ét les Ouvriers aux Maîtres! On ne voit plus que ces Derniers faire la cour aux Premiers! c'eſt, comme dans la Lune de Cyrano, un renverſement de tout ordre, de toute ſubordination! —Qui nous perdra-! (s'écria Du-Hameauneuf). Nous arrivames chés lui. L'Original alait être grondé par la Jolie-Tante, ſi je n'avais pas dit qu'il m'avait accompagné.

II-CXXXVI NUIT.

La Jolie-Louche.

Nous nous rejoignimes de-bonne-heure, Du-Hameauneuf ét moi: A l'entrée de la rue des-Mathurins, nous trouvames une Jeunefille un-peu louche, mais charmante, qui fuyait devant un Homme de 40-ans. Le Mari de la Muette la connaissait par la Jolie-Tante, dont elle avait été l'Élève-en-modes. Il lui donna la main. L'Homme nous aborda, en disant à la Jeunefille: —Mademoiselle! je n'ai pas eu l'intention de vous insulter! Je vous ai dit un mot honnête: Je prie Monsieur, qui me paraît de votre connaissance, de vouloir bien me presenter à vos Parens?.... —Volontiers-! (repondit l'Original): Un Homme estimable honore toujours la Femme à laquelle il parle-. Nous montames chés les Parens de la Jeunefille, ét comme le Père ét la Mère s'y trouvaient tous-deux, nous nous retirames aussitôt.

Suite des Changemens de Paris.

Du-Hameauneuf reprit ainsi la parole: —Je cherchai le Grand-châtelet: Il était disparu, ainsi que l'horreur qu'il inspire, ét la rue Saintdenis s'abouchait majestueusement au Pont-au-change: Le Palais était degagé. Mais ce que je trouvai de plûs admirable, c'était la propreté, la

clarté

clarté des rues, leur tranquilité: l'on n'entendait plus ni carrosses, ni charrettes (il leur était defendu de marcher la nuit), ni Chiens: l'on ne rencontrait plus d'Ivrognes. Comme tout le monde soupait, parcequ'on en était revenu à dîner à midi, la nuit, tout le monde dormait. On ne rencontrait plus de Voleurs, parcequ'il n'existait plus ni Faineans, ni Mendians: La gloire d'être FRANÇAIS rendait tous les Individus vertueux: On disait que Louis-XVII, fils de Louis-XVI le pacificateur (titre plûs-glorieux que celui de conquerant), que Louis-XVII avait élevé l'âme de la Nation, ét Louis-XVIII était digne de son Père ét de son Ayeul: Son Fils, le jeune Daufin, annonçait un Prince sublime! la Nation l'adorait, ét il l'aimait comme une Sœur cherie. Les Rois d'Espagne ét de Naples se felicitaient d'être du sang des Monarques-français. On n'entendait plus le matin les Garsons-perruquiers heurter aux portes; chacun portait ses cheveux à-la-romaine: On ne voyait plus de Marechaux dans la Ville; les metiers bruyans avaient leur enclos dans chaque Quartier: Persone n'avait d'Animaux inutiles, de Chats audelà du besoin, de Chiens d'amusement, d'Oiseaux en cage: On ne rencontrait plus

de faineans Colporteurs, de Crieuses-des-rues; tout le monde travaillait; les Acheteurs alaient aux boutiques, ét les établissemens en étaient plûs assurés, les metiers plûs fournis de sujets, ét la main-d'œuvre à meilleur-marché: Ce fut effectivement ce que je vis au jour: tous les atteliers furent ouverts dès le matin, ét le seul cri que j'entendis, fut celui des Laitières. J'alai dejeûner à un Café-jus.

Il y vint des Jeunesgens ét des Etrangers: Mais chacun n'y resta qu'un instant; à-l'exception d'un Vieillard, auquel j'adressai la parole, ét qui voulut bien m'instruire. Il avait vu les dernières années du règne de Louis-le-pacificateur, tout le règne de Louis-le-reformateur, ét il voyait commencer glorieusement celui de Louis-François; car il avait été decidé par Louis-XVII, qu'à-l'avenir le nom national ferait toujours uni à celui du Roi: Il était naturel que je profitasse d'une si belle occasion, pour m'informer du sort qu'aura notre litterature actuelle, à la fin du siècle qui va bientôt commencer: Je parlai au Vieillard de nos Auteurs. Il me demanda, Pourquoi je ne lui parlais que de Ceux des deux siècles precedens? Je repondis, que je ne connaissais pas les Ecrivains posterieurs.

— Quand vous vivriez au-fond d'un desert (reprit-il), vous devriez savoir aumoins les noms de nos Grandshommes actuels! —Je ne les sais pas. —Je vois que vous êtes Un de ces Laudateurs-du-temps-passé, dont parle Horace? —Helas! c'est tout le contraire! Mais je vous en prie! parlez-moi de Pascal, de Racine, de Boileau, de Molière, de Fenelon, de Lafontaine, de Labrüyère, de Bossuet, de Fontenelle, de Renard, de Rousseau-de-Paris, de Montesquieu, de Crebillon, de Voltaire, de Rousseau-de-Genève, de Buffon, de Diderot, de Dalembert, de Tomas, de Marmontel, de Ducis, de Prevôt, de Letourneur, de Mercier, de Linguet, de Laharpe, de Gebelin, de Delile, de Lemière, de Roucher, de Cailhava, de Bernardin, de Bailli, de Marivets, de Lalande, de Rigoleï, de MESD. De-Beauharnais, Riccoboni, De-Genlis, Dubocage, Leprince, Lussan, Keralio? Parlez-moi de Destouches, de Lacretelle, de Legrand, de Cazote, d'Imbert, de Ladixmerie? de MM. Darnaud, Dussieux, Lacroix, de-.... J'alais vous nommer, et je tremblais interieurement pour vous, quand :e Vieillard m'interrompit : —Comment oulez-vous que je vous reponde, si vous arlez toujours ?... —Je vous avouerai

bonnement (repris-je), que j'aime tous ceux dont je vous ai dit les noms, que j'alais vous en nommer encore, ét que je crains votre reponse! —Je n'en ferai pas, si vous le voulez? —Pardonez! repondez-moi? —En ce cas, écoutez un-peû, je vous prie! Pascal a fait un bon livre, sur une mauvaise matière: Corneille a des beautés de fougue ét d'effervescence; mais son langage est tellement suranné, qu'il faudra bientôt le traduire, ou l'abandonner: Racine est plûs uniforme, mieux-conçu; mais il a une fadeur de terroir qui le gâte; ajoutez que l'extrême mobilité de la langue-française nous privera bientôt du charme de son élegance: Boileau n'a que deux morceaux dont la Posterité parlera, l'*Art-poétiq*, *& le Lutrin*; mais on souffre de voir le mince sujet ét le fini du travail reünis, dans ce dernier Ouvrage: Molière a un excellent comiq, celui de situation; mais outre qu'il faudra le traduire, son comiq resulte trop souvent d'une morale vicieuse ét qu'on ne tolère plus: Fenelon, ou le Telemaque, est un livre sage, qu'on traduit actuellement, ainsi que Labruyère: Pour Bossuet, son genre est abandonné; on refait son Histoire-universelle: Fontenelle est peu connu; je n'ai

rienlu de cet Auteur : On cite quelques odes de Rousseau-de-Paris ; Voltaire étonne encore aujourdhui, ét l'on ne conçoit pas l'acharnement de quelques-uns de ses Contemporains contre ce grand Écrivain ; mais ils sont oubliés : On ne joue plus Renard, mais on joue Lachaussée, que vous n'avez pas nommé : On donne encore ÉLECTRE, mais avec des changemens ; on en a retranché le rôle d'Ifianasse ét l'amour : Le Fils-Crebillon nous a laissé du siécle-precedent des tableaux, qui ne sont pas à l'avantage de nos Ayeux ! On admire toujours Montesquieu ; il est même plûs estimé que jamais ; surtout pour sa doctrine de l'influence du climat, qui est d'une éternelle verité : Rousseau-de-Genève a gâgné, comme Montesquieu, ét ce qu'on nommait de son temps ses paradoxes, est aujourdhui reconnu pour des verités : Il n'en est pas de-même de Buffon ! on est rebuté de ses erreurs continuelles, causées par le cartesianisme ! son hipothèse peu-philosofique des Planètes échauffées à la manière des boulets-rouges, nous fait rire ; son HISTOIRE-NATURELLE, malgré ces taches, est un superbe Ouvrage ! on doit le corriger, d'après les nouvelles decouvertes : On se demande, ce qu'a

fait Diderot, après son PÈRE-DE-FAMILLE? car l'ENCYCLOPEDIE est tellement perfectionnée, qu'on n'y retrouve plus rien du premier travail: Dalembert fut un grand geomètre: Tomas ét Marmontel d'estimables Litterateurs; les CONTES du Dernier font toujours plaisir: Prevôt fut un romancier profond, énergique, mais un-peu-trop prodigue de reflexions ét de morale: On joue tous les drames de Mercier; il a pressenti le genre que nous preferons aujourdhui: Il n'est resté de Laharpe que sa MELANIE, en faveur du sujet, ét PHILOCTÈTE, en faveur de Sofocle: Vous avez nommé Linguet; on ne le connaît plus; j'en ai cependant entendu parler comme d'un Avocat très-ardent, mais au-dessous de Gerbier, pour la beauté du debit: Gebelin est lu de quelques Savans, qui aiment les rêveries scientifiques: Tous les Poètes que vous avez nommés, ont passé comme le vernis leger du langage de leur temps; ét je crains bien que les vers français n'aient toujours ce malheureux sort, même notre Poète Longœil, qui vient de nous donner le beau poème de la REPUBLIQUE-AMERIQUAINE: Vous m'avez nommé un ancien Comique, dont le genre n'existe

plus : Bernardin... je ne le connais que pour un rêveur en physique... J'ai lu un livre de Rigolei, où il traite bien-mal son siècle! Nous connaissons de Bitaubé une traduction d'Homère : Bailli ét Marivets sont estimés; ils ont commencé d'entrevoir la vraie physique : Lalande a dit la verité dans une petite brochure sur les COMÈTES, ét c'est beaucoup, pour son temps, d'en avoir eu le courage! On a de Mad. De-Beauharnais trois petits Ouvrages très-agreables : On aime les ingenieux Romans de Mad. Riccoboni, tandis que l'antique Scuderi est oubliée : les Ouvrages de Mad. De-Genlis ne font pas aimer les Litterateurs d'alors! l'histoire d'Élisabeth, par Madem. Keralio, malgré l'érudition prodiguée, est un Ouvrage de Femme; mais il n'est pas defendu à une Autrice d'être de son sexe : Je n'ai jamais entendu parler des trois Autres, que vous avez nommées; avez-vous leurs Productions? On connaît Cazote; c'était une singulière imagination! Lacretelle a d'excellentes vues! mais il s'est trompé sur la liberté du commerce; Lacroix avait les vrais principes de legislation : On a rëüni les Ouvrages d'Imbert, de Ladixmerie ét de Darnaud; ce Dernier est celui qui fournit davantage; tous-trois avaient du talent-.

J'écoutais avec une attention profonde, ét j'alais parler de Palissot, de Freron, de Clement, d'Aubert, de Santereau, de Fontenai: Mais le Vieillard me dit avec étonnement : —Vous ne vivez que dans le siècle passé! Que ne me parlez-vous de nos Granshommes-!

LA LOTERIE.

En ce moment, nous étions vis-à-vis un Bureau celèbre de Loterie: c'était un samedi-soir: Une Foule d'Ouvriers, d'Ouvrières, ét de Gens en-guenilles prenaient des n.os: Nous nous arrêtames à les considerer ét la parole expira sur les lèvres du Rêveur: Le tirage se fesait dans 3 jours, ét nous promimes de venir passer la soirée à la porte de ce Bureau.

Nous nous rendimes chés MAD. DE-M****, que l'Original interessa par le recit de sa rêverie, tandis-que je l'écrivais: Pendant le souper, Du-Hameauneuf continua le discours du Vieillard:

—Longœil, outre le poème dont je vous ai parlé, qui est comme son Odyssée, en a publié un autre, qui est comme son Iliade, c'est la PUCELLE, que sûrement vous connaissez?... C'est le plûs-bel Ouvrage qui soit sorti du cerveau des Hommes, depuis la JERUSALEM-DELIVRÉE: Vous avez vu representer sa tragedie de HENRI-LE-BON?... Vous ne di-

tes mot? Vous ne me parlez ni d'Augé, ni de Belin, ni de Renaud, ni de Guillot-de-Bellerive, ni de Saintbris, ni de Maris, ni de Courant? Est-ce que vous ne les connaissez pas? Je vous nomme-là nos Plûs-grandshommes; ceux qui sont recommandables dans toute l'Europe, ét la gloire du XIX.e siècle-? Je ne savais que lui dire: J'aimai-mieux passer pour un sot ét pour un ignorant, que pour un fou ét pour un visionnaire: Je le priai de me rappeler les Œuvres de ces Grands-hommes? Il aimait à parler; il y consentit avec joie.

—Voici l'aurore-! Nous sortimes, ét par un effet du hazard, nous nous separames: desorte-que Du-Hameauneuf ne me retrouva plus. Je vis une chose bien singulière! Un Homme emmenait une Femme voilée, ét la conduisait dans la rue de la Mortellerie! Ils entrèrent dans une petite vilaine maison, qu'ils refermèrent. On a dit depuis, que jamais la Femme n'était sortie de cette maison....

II-ÇXXXVII NUIT.

SUITE DE LA JOLIE-LOUCHE.

M. Du-Hameauneuf, à notre sortie, voulut savoir ce qui s'était passé la veille, chés les Parens de la Jeunepersone que nous avions rencontrée. Nous

J'écoutais a… trouvames la Fille
de, ét j'alais … à une petite table.
ron, de C… triste! Sa Mère vint
reau, de … , dès qu'elle nous en-
dit ave… s'afflige! (nous dit-elle),
que d… liëre raison! —Ne la dites
lez- … Maman! (s'écria Laure). —Si,
je le dirai (reprit la Mère), pour que ces
Messieurs te rassurent… C'est la maniëre
dont on a pris du goût pour elle, qui lui
déplaît: La jarretière de Laure s'était
défaite; elle la remettait dans une alée; le Monsieur était au fond, sans qu'elle le vít; il s'approcha tout-près d'elle, ét lui fit un compliment… Ét c'est depuis ce temps-là qu'il la suit—. Nous rassurames effectivement la Jeune-Laure, en lui disant, que le goût inspiré par la beauté des formes, de la táille, de la jambe, du piéd, était le plûs durable. —C'est un Homme honnête (reprit la Mère), bien établi marchand-tapissier, fort-riche! ét veuf sans Enfans! Son goût pour Laure est un-peu sensuel! mais les Hommes en ont-ils un autre? je m'en rapporte à M. Du-Hameauneuf? —C'est selon! (repondit gravement l'Original); mais j'approuve celui-ci: Dailleurs Laure est charmante! —Conseillez-la, Monsieur! ou plûtôt, priez Mademoiselle votre Tante de la

nseiller-? Du-Hameauneuf trouva qu'effet, il était plûs decent qu'une Per-one-du-sexe conseillât une Fille, ét il convint qu'il était imprudent à un Homme, de causer longtemps avec une Beauté aussi provoquante que Laure. Nous alames chercher la Jolie-Tante, ét nous l'amenames, avec la Muette.

Quand la Mère de Laure eut exposé les choses, la Jolie-Tante, qui aimait beaucoup cette Jeunefille, l'embrassa, en lui disant : —Ma Bonne-amie ! ouvre moi ton cœur !... Te deplaît-il personnellement ? ou son âge ? son état ? —C'est son âge. —Pourquoi ? —Il serait mon père. —Tu as donc le cœur sensible ? tu veux aimer ét l'être ? —Hô ! point-du-tout ! je crains d'être aimée ! j'épouserais volontiers un Homme indifferent. —Je conçois cela : j'ai pensé de-même, dans ma première-jeunesse ; c'est le defaut des Filles trop-jeunes pour le mariage. Mais tu es faite pour être-aimée ; il faut adoucir ton cœur ?... Ta crainte n'est pas fondée sur une autre Inclination-? Ici, la Jeunefille rougit : —Ne me parlez pas de nos Jeunesgens ! ils sont insuportables, ét je les abhorre ! —Je gage que tu avais distingué un Fat-? Laure soupira. —Ma pauvre Fille ! un Beau est l'Être le moins fait pour les Femmes ! c'est un Beau qui

m'a degoûtée de l'Espèce! il s'admirait trop, pour me trouver reellement jolie; il s'aimait trop, pour s'attacher à sa Femme. —Il m'a dit... un mot... desagreable sur mes ieux. —Tout doit être fini! Il te trouve un defaut! il n'est pas digne d'être ton amant! encore moins ton mari!... Ma Bonne-amie, toute Femme qui est ou boiteuse, ou malfaite, ou comme tu es, ét qui plaît par une jolie figure, un tour volupteux, doit écarter les Jeunesgens, surtout les Beaux... Elle doit choisir un Époux rassis, à qui le charme de la jeunesse fait tout passer. Tu connais M. Du-Hameauneuf; il n'est pas beau; il ne paraît pas aimable; il est très-singulier! malgré cela, nous sommes cent-fois plus heureuses avec lui, ma Nièce ét moi, qu'avec un Jeune-beau, un Jeune-sot, qui nous traiterait avec mepris, elle parcequ'elle est muette, ét moi, parceque bientôt je serai sur le retour. Des deux Jeuneshommes que j'ai refusés, qui tous-deux étaient des beaux, l'Un a des Maîtresses ét avilit sa Femme; l'Autre est devenu faineant, parcequ'il s'idolâtrait, ét de faineant joueur; puis escroq. Je n'ai pas lieu de les regretter-. Laure persuadée, se jeta au cou de la Jolie-Tante. Le Tapissier parut. Il fut accepté sur-le-champ. —J'avais, ét bien à-

regret! renoncé au mariage! (dit-il à la Jeune-Laure), ét je n'y suis revenu que pour vous-seule. —Ne l'aimez pas trop! (dit en riant la Jolie-Tante). —Je tâcherai de me garantir du ridicule. —Je vois que vous m'avez entendu-! (reprit-elle)..... Ce mariage est fait, ét il est heureux.

SUITE DES GRANDS-HOMES FUTURS.

J'étais sorti, avec Du-Hameauneuf; après avoir remis son Épouse ét sa Tante chés la Jeune-Laure. Il reprit son rêve de 1888, dès que nous fumes dans la rue.

—Augé est un Philosophe createur, qui profitant de toutes les decouvertes faites avant lui, les repetant, s'en assurant, a surpris le secret de la nature, ét demontré un systême general de physique clair, lumineux, certain: Il est vrai que la nature est venue à son secours, par l'approximation de la Comète d'il y a 40 ans, ét que vous devez vous rapeler; cette approximation demontra la manière dont s'opère une de ces revolutions accidentelles ét terribles, qui bouleversent tout sur une Planète, detruisent les Animaux ét les Hommes en partie, ét reduisent ce qui reste de ces derniers, à un état sauvage, dont ils ne reviennent que petit-à-petit. Les eaux de la mer se sont prodigieusement élevées,

pendant le perigée de la Comète : Elle a emporté notre lune, ét nous n'en avons plus : Mais ce choc terrible a ralenti le cours de la Comète, deſorte-qu'elle eſt devenue planète, ét qu'elle ſ'eſt claſſée derrière Latone, cette planète decouverte par Hertſchel, il y a plus d'un ſiècle : On nomme la nouvelle planète Junon, afin que les noms de toutes celles qui ſont connues aient une certaine analogie. Augé a ſuivi exactement la marche de Junon, ét il a donné l'éveil à tous les Aſtronomes qui l'ont obſervée comme lui.

Belin excelle dans la composition des Drames : Il en compose tous les ans quatre, qui ſont autant de chefdœuvres de ſaine morale, ét d'interêt.

Renaud ſ'occupe des loix, ét il a donné ſur cette matière un Ouvrage comparable à celui de Monteſquieu, quant au merite du fond ; ét ſuperieur, en ce qu'il a proposé un code, qu'on eſt ſur le point d'adopter.

Guillot-de-Bellerive a fait une Hiſtoire-naturelle, ét la perfectionne par toutes les experiences poſſibles : Il a une habitation en Guinée, où il va paſſer deux années de ſuite ; une autre dans la Nouvelle-Hollande, qu'on appele aujourdhui l'Auſtrasie ; une autre au nord de l'Amerique ; une autre au Perou. Il paſſe

deux ou trois ans dans chacune, ét revient ensuite en France, publier ce qu'il a vu. C'est ainsi que s'ecoule sa vie précieuse: Il a 45 ans.

Saintbris fait des Romans superieurs à ceux de Richardson ét de Rousseau: Maris excelle dans l'ode ét les poésies legères: Courant est medecin, ét il approfondit tous les moyens de conserver notre santé: C'est de tous nos Ecrivains le plûs utile. Vous en avez sans-doute entendu parler? —Helas! non! (repondis-je): respectable ét prudent Vieillard, je vais vous reveler une chose étrange! Tout ce que vous venez de me raconter sera, mais n'est pas encore: C'est par une faveur de l'Être-suprême, que je suis transporté de 1777, à 1888-! Le Vieillard me repondit: —Je voyais bien que vous aviez quelque-chose d'extraordinaire; mais je ne savais pas que vous fussiez visionaire à ce point-!... Et il se mit à rire. J'ajoutai, que n'ayant que 24 heures pour tout voir, je le priais de me servir de guide dans la Ville. Il y consentit par compassion.

Nous alames aux Tüileries; elles étaient toutes plantées d'arbres-fruitiers superbes; dans le parterre, c'étaient des espaliers, des groseliers; dans les bosquets des cerisiers; dans le bois, des poiriers,

des abricotiers, des pruniers, des châtaigniers. C'était la même chose dans le cours: Aux endroits ombragés étaient des framboisiers; les platebandes étaient de fraisiers: Je ne vis pas un ſeul brin d'herbe inutile, ét les fruits, qu'on ne vendait que bien mûrs, étaient preſque pour rien. Nous ne trouvames pas dans les rues un ſeul carroſſe: Tout le monde alait à pied: Les Voituriers qui ſ'apercevaient de loin, ſe rangeaient, ét n'accrochaient jamais. Je fus enchanté. J'appris que les Eccleſiaſtiques ſe mariaient, dès qu'ils avaient un établiſſement; ce qui avait lieu à 25 ans, comme maîtres d'école; à 35 comme vicaires; à 45 comme curés; à 65 ou 70 comme chanoines: Il n'y avait plus ni Moines ni Religieux en Europe; plus de Filles-publiques abandonnées à elles-mêmes; elles étaient renfermées dans des Parthenions, ét on les rendait utiles à l'Etat: On en permettait l'entrée aux Jeunesgens, d'après l'atteſtation d'un Medecin de la Faculté, grade qu'on n'obtenait, que par beaucoup de ſcience, ét une probité reconnue: On accordait la même ateſtation aux Hommes veufs, aux Maris dont les Epouses étaient infirmes, ét à tous dans certains cas. Les Jeunesgens ſans état lucratif ne payaient rien; tous les autres Hom-

mes payaient, à-proportion de la clâsse; car le regime adopté n'était pas different de celui du *Pornografe*. Il n'y avait point de Filles-entretenues, si ce n'est aux Parthenions: Loin que les Actrices fussent des *Filles*, elles étaient aucontraire des Vestales d'une sagesse exemplaire, respectées, considerées comme les Prêtresses de la vertu (vous savez qu'au Theatre-tragique, il n'y a plus d'Acteurs ni d'Actrices par état): Les Actrices de profession épousaient des Gens distingués; elles sortaient des meilleures Familles; c'étaient les Jeunesgens des deux sexes des 3 grands Theatres qui se trouvaient avoir un talent plûs marqué. On a trouvé un moyen sûr de corriger les mœurs, en rendant impossible l'abus des richesses. Et il s'en faut de beaucoup, que par-là on ait diminué l'industrie, comme certains Clabaudeurs de mauvaise-foi paraissaient le redouter! Aucontraire, elle est augmentée, par le desir de la louange ét de la gloire. Un seul Homme a presque tout operé; c'est un grand Ministre, que vous connaissez, comme toute l'Europe-.

—Enverité, je n'eus pas le courage de dire non! desorte-que je n'ai pas su comment se nommait ce Bienfaiteur de l'humanité-.

LA FILLE DESESPERÉE.

Je laissais parler M. Du-Hameauneuf qui m'amusait, lorsque je vis passer à-côté de nous une Fille de bon Artisan, qui marchait avec precipitation. Il était onze-heures, ét nous alions chés la Marquise, par le Pontmarie. Je suivis la Fille sur le port Saintpaul. Les eaux étaient très-hautes : sans que je previsse son dessein, elle se precipita. Je m'écriai : Du-Hameauneuf fit davantage, il se jeta dans l'eau : mais la Fille parut deja suffoquée. Nous esperames de la rappeler à la vie, ét nous la portames, chés un Chirurgien. Mais quoique secourue sur le champ, il fut impossible de la ranimer. L'Infortunée était enceinte. On trouva dans ses poches une petite boîte qu'il falut casser : Dedans était ce billet :

» —*Je demande pardon à mes chers Parens, M. ét Mad.* *** *M.*[ds] .... *rue*.... *Le Jeunehomme qu'ils voulaient me donner est très-aimable, ét surtout très-estimable ! j'aurais été heureuse avec lui, sans la faute que j'ai eu le malheur de commettre, ét qui aurait empoisonné ma vie ét la sienne. Ma Tante* *** *m'avait promis de me tirer de ce mauvais-pas : Elle est morte, ét je pers tout !... On alait me marier : Que faire? quand j'aurais refusé, ma*

honte aurait été bientôt ſue !... car je ſuis groſſe ; j'ai eu la foibleſſe ét la folie d'écouter un Ami de la maison, plutôt par indiſcretion, par ignorance, que par paſſion... Je n'ai qu'un moyen d'éviter une honte ét un malheur inſupportables, c'eſt la mort. Ce ſoir je ne ſerai plus. Nous tranſportames cette Infortunée chés ſes Parens, auſquels nous la rendimes. Ils étaient dans la plûs grande inquiétude ! L'Amant était chés eux. Il fut au-deseſpoir. Je remis le billet aux Parens, qui le lurent bas. La Mère ſe trouva mal. Le Père ſerra la main du Jeunehomme, ét lui dit, —Mon Ami, elle ſ'eſt noyée !... Mais elle t'eſtimait-... Cependant le Jeunehomme ſe jetait ſur le corps, ét ſe desolait.. Soit que l'excès de douleur le troublât, ou par tout autre motif, le Père lui montra le billet. Le Jeunehomme le lut. En finiſſant, il jeta un cri : —Hâ ! Infortunée ! pourquoi ne vous être pas confiée à moi... à moi-ſeul !... Oui, je vous aurais cherie... ét mes bons procedés vous auraient prouvé à quel point je vous aimais ! .. Oui, vous étiez la Femme qui me convenait le mieux ! j'aurais été votre bienfaiteur-!... Cependant les Parens n'abandonnaient pas leur Fille : Par mon conſeil, on la mit dans un lit bien

chaud. Nous partimes, M. Du-Hameauneuf ét moi.

Arrivés chés la Marquise, nous lui racontames l'hiſtoire de la Noyée : Du-Hameauneuf repeta ce qu'il m'avait dit, ét nous ſortimes.

Nous retournames chés les Parens de la Fille. Nous la trouvames reſpirant; ſa Mère ét une groſſe Servante étaient couchées de chaque côté, un gros Chat était à ſes pieds, ét cette chaleur étrangere l'avait petit-à-petit ranimée. L'Amant paraiſſait tranſporté-de-joie.... Si nous l'avions portée chés le Comiſſaire, la Fille était morte. Nous avons une infinité d'usages inſenſés, faits par des Jaggas ou des Hottentots.

II-CXXXVIII NUIT.

Suite : La Soirée de la S.-Louis.

Le plaisir que je trouvais à la converſation de l'Original, ſingulièrement penſant, ſi ſingulièrement marié, me fesait negliger mes obſervations : Mais enfin, il falait bien l'entendre: Dailleurs la Marquise trouvait un plaisir infini au recit de ſa vision, qu'il avait reellement eue, éveillé, ou endormi, je ne ſais trop lequel; car il n'était pas ſûr lui-même de la manière. Je le trouvai encore à ma porte. —Alons au Bouquet du Roi (me dit-il). —Savez-vous comme

cela sera en 1888? (lui demandai-je). —Je vais reprendre mon recit: Car sachez qu'à mon instante prière, l'Être-suprême prolongea mon existance future de 12 heures-.

» Je marchais avec le sage Vieillard, qui de temps-à-autre, paraissait m'examiner avec quelque curiosité. Il me dit enfin sa pensée: —Tout en vous est si extraordinaire, surtout cette idée, que vous êtes un Homme de 1777, transporté, par un effet de la Toute-puissance, en 1888, que j'épie toutes vos paroles ét toutes vos actions: Mais à cette idée près, vous me paraissez d'un sens exquis. Voulez-vous venir au Luxembourg? —Volontiers-. Nous alions passer le pont de Louis-XVI, qui me parut fort-beau; mais j'étais curieux de voir le Pont-Henri, ét je craignais de n'y plus revenir. Nous suivimes par le quai du Louvre: Quelle douce tranquilité! Le plûs beau-temps-gris, c'est-à-dire un Ciel à nuages secs; une propreté extrême; pas même de poussière: Un Monde superbe, qui cheminait à decouvert: Car les carrosses de notre temps, non-seulement cachent à nos regards les plûs beaux Oiseaux ét les plûs beaux-Papillons de la Nation; mais encore, plûs les carrosses sont multipliés, plûs les rues sont sa-

les, plûs elles sont dangereuses: J'appris que c'est l'excès du mal qui avait produit la reforme absolue, entière, sans exception, même pour les Princes. La rue Saint-honoré, depuis qu'il n'y avait plus de carrosses, était aussi sèche, que les quais meridionaux de l'Ile-Saint-louis; ce qui fesait que tout le Monde marchait facilement, sans crainte ét sans se gâter. Hô! comme on benissait le Ministre qui avait suggeré cette loi, ét Louis-XVII qui l'avait portée! Ce fut ce que j'entendis à dîner, non-pas dans un Café-jus, mais dans une maison où me conduisit le Vieillard... Nous traversâmes donc le Pont-henri, où nous parlions, sans être assourdis par l'horrible bruit des voitures: Arrivés devant la Statue de Henri-le-bon, nous vimes les Enfans se jouer à ses piéds, les Vieillards prenaient le frais sur des bancs qui bordaient les parapets en-dedans ét en-dehors; ces derniers étaient garnis d'un grillage, avec des issues frequentes, pour y passer. Ceux que j'y vis, étaient tous des Octogenaires, hors d'état de travailler: ils avaient une maison dans la Place-daufine, alors magnifiquement percée jusqu'au Palais-Justice: C'était par cette entrée majestueuse que le Monarque passait, lorsqu'il venait du Louvre, presider lui-même

12-fois l'année le Senat du Royaume: Ét cette ſeance n'était pas nulle ; on y jugeait les procès fameux; ou ceux qui avaient exigé une revision, ét le Chancelier prononçait au nom du Roi. Nous entrames dans la cour de Henri-le-bon, ét j'y ſaluai les Vieillards, dont Un me dit, en me montrant la Statue :

Deus nobis hæc otia fecit!

De-là, nous parvinmes à la rue Daufine, alors propre ét tranquille, malgré la Foule qui la rempliſſait: le carrefour Buſſi me parut ſans danger: on ne voyait plus de Boucheries dans la rue de ce nom ; elles étaient à-l'entrée de celle-des-Cordeliers, audeſſus de l'égoût, dans lequel ſ'engloutiſſaient promptement tous leurs immondices. Je ne vis plus d'enclos de la Foire-Saintgermain ; c'était un ſuperbe marché, auſſi vaſte que propre. Je trouvai le Luxembourg un immenſe verger, dont l'aſpect champêtre avait quelque-chose de ſi delicieux, qu'on ſe croyait dans un Élisée: Hô! comme je maudis Lenôtre, ce plat corrupteur des Jardins, qui n'a fait que des niaiseries, admirées ſur parole! Que le nouvel art eſt bien plus beau! il eſt fils de la raison, de la nature, que Lenôtre contrariait, deſſèchait, rendait aride ét ſterile!

En ſortant du Jardin, je vis un Palais magnifique, logeable. L'ancien Theatre-français ſervait à exercer des Élèves pour les trois grands Spectacles: ainſi, l'on y jouait des piẽces de tous les genres, à-moitié-prix, ce qui fesait que ces Elèves ſe ſoutenaient eux-mêmes: C'était enſuite le Publiq qui appelait ces Jeunes-Acteurs à tel ou tel ſpectacle, ſuivant leur genre. Nous alames dîner.

A table, je trouvai reünie toute la Famille du Vieillard, qui était le Duc de-M**: Les Dames ét les Jeunesperſones étaient fraîches, brillantes, ét ſans rouge; on n'en mettait plus. Ce fut-là que j'entendis louer les reformes: Le Beaupère du Vieillard vivait encore; il avait 85 ans; mais il était agile ét de bon-appetit. Son Gendre (le Vieillard) lui parla de ma folie, de croire que j'étais un Homme de 1777, toutd'uncoup tranſporté en 1888! Le venerable Preſque-nonagenaire ſourit, ét me dit en plaiſantant: —De votre temps, Monſieur, on était bien fou! n'eſt-ce-pas? J'ai lu qu'on y croyait, qu'un certain Caglioſtro avait vêcu mille ans, ét qu'il évoquait les âmes? Qu'un Meſmer fesait deviner un Somnambule? Qu'on cherchait encore la pierre-philosofale?.... J'ai lu, que ſouvent une Jeunefille

Jeunefille sortait de la maison bien-parée, ét qu'aubout d'une rue, les Chevaux ou les roues du carrosse d'un Faquin la couvraient de fange de la tête aux piéds: Que les Vieillards ét les Sourds devaient faire leur testament avant que de sortir: Què lorsqu'un Infortuné tombait sous une voiture, ét que tout le monde criait, *Arrête! arrête!* le Cocher, qui n'avait cassé qu'un bras, ou une jambe, ou même que froissé par la petite-roue, donnait à ses Chevaux un coup-de-fouet, ét fesait passer la grande-roue sur la poitrine: On m'a raconté qu'un-jour, un Fils marchant à-côté de son Père, sourd ét se soutenant avec peine, il voulut retenir des Chevaux qui alaient renverser le Vieillard: —Arrètez!, arrêtez, je vous en supplie! (s'écriait-il): que le Maître, un Jeune-fat, mit la tête à la portière, ét dit au Cocher, —Marche-! ét que la roue écràsa le Renversé! que le Fils se jeta aux Chevaux, les arrêta, malgré les coups-de-fouet; que le Peuple prit son parti; qu'on mena le Maître ét le Cocher devant le Commissaire, qui voyant un Grand-seigneur, alait le renvoyer; mais que le Fils se jeta sur le fusil d'un Garde, en tira la bayonnète, poignarda le Cocher ét le Maître, sortit comme un Furieux, ét cour-

rut ſe préſenter au Procureur-general, auquel il dit : —Je viens de poignarder deux Hommes, qui ont tué mon Père, malgré mes repreſentations ; on les relâchait, ét je les ai tués : Avez-vous des loix, pour punir un Fils, qui tue les Aſſaſſins de ſon Père-? que le Magiſtrat ſe fit inſtruire, ét qu'ayant ſu que ce Fils était la ſeule reſſource d'une nombreuse Famille, il le renvoya libre à ſes affaires, avec la ſeule injonction de ſe préſenter, quand il le demanderait ; que ce procès ſe plaida, Grand'chambre ét Tournelle reünies, ét que l'Homme fut abſous; mais que dèſlors on projeta la loi ſalutaire de la ſuppreſſion abſolue des carroſſes dans les Villes ; que de ce moment, toutes les voitures-de-place furent interdites, ét qu'on ne ſouffrit que des chaises-à-porteurs, pour les Infirmes ; de ce moment, on établit pour les Voituriers, une règle qui prévient les embarras, ét Ceux qui l'enfreignent ſont punis ſevèrement.

Je dis, que je n'avais pas vu ce fait, non-arrivé, quand j'avais quitté mon ſiëcle (ce qui fit ſourire tout le monde); mais j'en racontai beaucoup de cette eſpèce ; je citai entr'autres le coup-de-fouet par le visage, donné, près Saintſulpice, à feu ce pauvre Jean-N***, compi-

lateur des *Mille-ét-une-Folies*, dont le sujet ét les principaux traits sont de Poinsinet-l'invisible : ce coup-de-fouet, appliqué en ma presence, lui sillonna le visage, deja couturé, lui coupa un-peu du néz, ét faillit de lui faire-sauter un œil; il courut après la voiture, ét le Maître en voyant ruisseler le sang, ne lui dit pas seulement qu'il en était fâché! le stupide Cocher ricanna ét fouetta. —Il était alors des cœurs bien-feroces ét bien-durs! (dit une Jeunepersone). —C'était l'effet du luxe (repondit son Grandpère).

A une heure, on quitta la table, ét l'on ala se promener au Jardin-des-plantes. Hô! quel superbe Jardin! Ce n'était pas, comme aujourd'hui, un terrein-perdu; on y trouvait tous les fruits imaginables, qui peuvent meûrir dans nos climats: les serres étaient remplies de productions rares, mais utiles: Ce Jardin était une pepinière, qui fournissait tout le Royaume d'échantillons ét de greffes des fruits les plûs perfectionnés. Ils n'étaient pas vendus, ils étaient distribués aux differentes Provinces, suivant leur climat. Aussi le Jardin-des-plantes était-il ce qu'il y avait de plûs-beau ét de plûs curieux dans la nature, ét l'Éden ne valait pas mieux. Nous y restames jus-

qu'au soir, parcequ'on m'en fesait les honneurs. En le quittant, on me dit que nous alions au bouquet du Roi Louis-François, qui se donnait dans la vaste cour du Louvre, en-face de l'Opera.

Je vis, en passant, l'Ile-Louvier: c'était un superbe jardin! Je demandai, ce qu'étaient devenus les chantiers? On me montra l'ancien Arsenal, chargé de piles-de-bois, enfermées par un mur, percé de frequentes portes-charretières: On me dit, qu'il y avait differens chantiers clos dans la Ville, et que les portes en étaient de-fer. Nous arrivames.

Sur de superbes gradins, placés à-couvert sous la colonade du Louvre, étaient tous les Acteurs des trois grands Theatres, en habit de caractère: Le Theatre-tragiq jouait une magnifique scène de Roi, prise chaque année de l'une des plus celèbres tragedies; celle que je vis était la première de l'*Iphigenie-en-Aulide*: Le Theatre-comiq representait une scène saillante; celle de 1888 fut la scène du *Sonnet*, dans *le Misanthrope*: Le Theatre-moral joua celle du *Notaire*, dans *l'Indigent*: Enfin l'Opera secondé de tous les instrumens des trois Theatres, executait un acte entier; cette année, ce fut *le Devin-de-Village*. La Place n'é-

tait bornée que par l'Église Saintgermain, ét la colonade était illuminée, ainsi que le theatre portatif beaucoup plûs bas, où les Acteurs avaient paru. L'on passait ensuite dans les cours, où était une foire brillante, assés ressemblante à celle de Pekin, puisque la Reine, les Princesses-du-sang, ét les Dames de la Cour étaient marchandes dans la premiëre, ét toutes les Plûs-jolies-femmes de la Ville de tous lesétats, dans la grande cour des galeries. On achetait, avec une monnaie de caillou, qui n'avait de valeur que ce jour-là, ét qui avait été gâgnée pendant l'année, par de belles actions. Les Dames de la Cour ne vendaient que des choses de prix, qu'on ne pouvait payer qu'avec les plûsgrosses piëces, ou leur équivalent en petites: Ainsi peu de Persones pouvaient leur acheter: Elles acompagnaient chaque vente aux Hommes-de-merite, de choses gracieuses, de louanges delicates. Ceux qui n'avaient que de petites pièces, ou les Grandshommes qui en avaient une petite, outre la grande, passaient dans la grand'cour des galeries, où ils trouvaient de Jolies-marchandes, qui leur donnaient occasion de depenser leurs pièces: elles retournent ainsi au tresor de l'État, qui chaque année s'en sert pour

en recompenser les belles-actions, afin de les échanger, le jour de Saintlouis, d'une manière également agreable ét galante. On voyait, dans cette grand'cour, les Statues de nos trois derniers Rois, ét l'on se proposait de placer à la suite celles des Rois futurs, depuis le Palais des Tuileries, jusqu'au Vieux-louvre-...

Du-Hameauneuf en était-là de son rêve intereſſant, lorſque nous entendimes commencer le concert. Nous l'écoutames dabord. On executa quelques ſymfonies des anciens Operas : mais bientôt nous en fumes diſtraits, par la licence des Clercs, ces indomptables ét mauvais-ſujets, élevés pour être les fleaux de la Société ; par les Élèves d'orfèvrerie, d'horlogerie, de gravure, de peinture; (mais dans ce dernier état, il n'y a de poliçons que les Sujets mediocres): il y eut des Filles inſultées, des Parens joués, des Maris trompés... Je vis que toutes ces Aſſemblées nocturnes sont nuisibles aux mœurs, favorisent une diſſipation dangereuse, ét causent chaque année la perte de plus d'une Imprudente. Nous fumes enſuite douloureusement affectés, en conſiderant le degât du Jardin! les fleurs ét les buis étaient écrâsés; on avait brisé les arbriſſeaux; il ſemblait

que les Enfans de la Populace se vengeassent de l'interdiction du Jardin, le reste de l'année! Je ne regrettais pas beaucoup tout l'enfantillage de Lenôtre, si vanté par nos petits Poètes! mais je souffrais de voir cet esprit destructeur.

En nous en-alant chés Mad. De-M****, l'intarissable Du-Hameauneuf reprit :

—J'étais émerveillé de ce que ma vision ne finissait pas, depuis 29 heures! Au sortir de la plûs belle Foire du monde, nous alames au Salon-des-Peintures, que le Duc se fit ouvrir, parcequ'il était grand-ordonnateur des Bâtimens du Roi. J'y vis des chéfd'œuvres, qui surpassaient ceux de Rafaël ét de Michel-Ange! J'en fus surpris! Je parlai de nos tableaux, de nos gravures. On me rit au néz, en me disant, que c'était de la barbarie. Je me tus. En-effet, cela devait être, d'après ce que je voyais : Je me rappelai, que nos meilleurs morceaux-de-peinture étaient sans veritable vie, ét que nos Graveurs de 1777 ne savaient pas, dans leurs plûs celèbres ouvrages, rendre une Femme aimable de la tête aux piéds.

En ce moment, nous nous trouvames devant la porte de la Fille-noyée. Nous y entrames, ét nous la trouvames consolée par son Amant, qui ne la quittait

plus. Elle nous parut très-jolie, malgré son état, ét nous plaignimes cette infortunée Victime du peu d'attention qu'on donne à Paris aux exemples, aux discours, aux liaisons que l'on contracte : La maison d'un Père qui a des Jolies-filles, devrait être un sanctuaire de bonnes-mœurs, dont tous les Profanes seraient écartés. Nous temoignames notre admiration au Jeunehomme, qui pleura de joie, de voir que nous regardions sa resolution comme un heroïsme de vertu. Nous le laissâmes presqu'heureux, ét nous arrivames chés la Marquise.

Je redigeai ce qu'on vient de lire : Du-Hameauneuf le repeta : Ensuite il acheva son rêve.

—Nous alions sortir du salon, ét je m'arrachais avec peine au plaisir de considerer un Tableau representant la Reine Terèse-Amelie d'Autriche, épouse de Louis XVIII, ou Louis-François, avec ses quatre Enfans, lorsque tout-à-coup, il me sembla que je me dissolvais. Les Personnes qui m'accompagnaient éprouvèrent la même chose, ét je les entendis, qui s'écriaient : —L'Homme de l'autre siècle avait raison ! Nous sommes des Êtres anticipés !... Retombons dans l'Etre-universel, pour en sortir dans 111 ans !

Ils disparurent, ét moi, je me trouvai dans mon cabinet. Ce qui m'avait tiré de cette douce situation, c'était la voix de ma jolie Tante, ét un baiser de ma petite Femme, que j'aime de plûs-en-plûs, tant elle est aimable-!

—Hâ! que je suis bien-aise que vous ayiez fini (s'écria Silvie): Je ne sais; mais cette vision m'attristait, même en me fesant plaisir... Nous ne sommes que des Barbares; ét nous ne verrons pas cet heureux temps-! La Marquise sourit, embrassa Silvie... Et nous, nous partimes.

En chemin, je promis à Du-Hameauneuf une vision plûs extraordinaire que la sienne, ét moins longue. Il était fort curieux d'en connaître le sujet! Mais je m'y refusai.

II-CXXXIX NUIT.

Suite de la Loterie: 7777.

C'était le jour du tirage de la loterie: Les Ouvriers occupés de leur travail, ét ne connaissant encore leur sort, que par des ouï-dires, accouraient en foule à la porte du celèbre bureau, pour lire leur chance dans un petit câdre long: Ils voyaient les n.os, ét frappés de douleur, ils s'en retournaient tristement, regret-

tant leurs chateaux-en-espagne renverssés. Les-Uns juraient de n'y plus remettre: Les Autres ne savaient où alër souper. Quelques-uns avaient gâgné un extrait, où un petit ambe: Ceux-ci, transportés de joie, couraient au cabaret, depensaient plûs que leur gain, avec leurs Cogâgnans, ét se trouvaient le lendemain moins avancés que Ceux qui n'avaient rien obtenu du hazard. Du-Hameauneuf me raconta deux traits, de gain du gros-lot; l'un d'un Garson-menuisier, qui pendant six mois fut toujours ivre, ne vecut que dans le cabaret, ét avec les Filles-perdues, qui le volaient, ét qui à la fin du sixième mois, se trouva sans argent, sans habits, sans logement ét sans ouvrage: Il s'éveilla tout-nu!.. Il tomba malade, ét mourut à l'hôtel-dieu. Il contait son avanture, ét aussitôt tout le monde l'abandonnait: On le laissa presque mourir sans secours. La seconde histoire était celle d'un Garsonperruquier. Celui-ci prit carrosse, Laquais, hôtel; eut une table, y fit inviter Tous-ceux qu'il connaissait; mangea gaiment les 25000 livres, moins 25 louis; ét le prix de sa charge (car les Perruquiers-Barbiers-Etuvistes ont des charges)! ét se remit tranquilement au

travail de son état. Mais le mepris qu'on eut pour lui, l'empêcha de prosperer; il est enfin tombé dans la misère. Nous passames une partie de la nuit à suivre Ceux qui se divertissaient. Une Femme, qui attendait la loterie pour souper (elle y avait tout-mis, à l'insu de son Mari, parceque le tirage precedent, elle n'avait manqué le terne que d'un n.°, encore ce n.° était-il à-côté du sien), fut battue et poursuivie: Elle s'enfuyait, ét vint reclamer notre secours, sur les une heure. M. Du-Hameauneuf lui donna six francs, ét calma le Mari. Nous arrivames chés Mad. De-M****, sans avoir parlé d'autre chose.

Après notre recit j'annonçai que j'avais eu, comme M. Du-Hameauneuf, une belle vision; mais beaucoup plûs courte, le matin même; ét que je l'avais écrite en m'éveillant.

—Nous sommes aujourdhui au 7 7.bre 1777 (dis-je à la Marquise), ét il m'a semblé que j'étais au 7 7.bre 7777! —7777! (s'écria Mad. De-M****): hâ si vous avez bien vu, cela doit être curieux! —Très-curieux! (dit l'Original)! —Cependant vous ne le saurez pas en ce moment: Voila l'écrit, que je laisse à Madame: Elle le verra quand elle le voudra, ét vous ne l'aurez qu'après-. Du-

Hameauneuf ne repliqua pas, ét nous sortimes.

LA FILLE DEVOUÉE.

Puisque je vous tiens, accompagnez-moi (lui dis-je): J'ai entrevu ce soir, quelque-chose qui m'a frappé, rue des-Canettes, faubourg Saintgermain. —Volontiers-! Et nous marchames. Arrivés auprès de Saintsulpice, nous vimes une grande Jeunefille, l'air desolée, les cheveux épars. Nous nous séparames un peu. Elle courut à M. Du-Hameauneuf, ét se jeta presque dans ses bras, en lui disant —Suivez-moi, monsieur! au nom-de-Dieu, suivez-moi-! Du-Hameauneuf la suivit, en regardant si je l'accompagnais. Je lui fis signe d'avancer. Nous parvinmes dans la rue des-Canettes, à la porte où j'avais effectivement remarqué la Jeunefille, ét ils entrèrent dans une alée obscure: Ils traversèrent une cour, prirent par un étroit passage: J'alais invisiblement sur leurs pas. —Monsieur! (dit la Jeunefille), ne m'abandonez pas! Vous étes le sixieme Homme à quî je parle ce soir; tous m'ont quittée ici!... Ne faites pas comme eux!... —Alez, alez! (dit M. Du-Hameauneuf). Ils montèrent au cinquième, par un mauvais escalier: la Jeunefille ouvrit un petit galetas, où était une lampe. Nous vimes

ses traits; c'était une Fille très-jolie! —Monsieur! (dit-elleà Du-Hameauneuf, en decouvrant un grabat, caché par un morceau de vieille tapisserie): voyez!... C'est mon Père! Il meurt de besoin! J'ai frappé sans succès à toutes les portes: Je suis au-desespoir. Un Homme de notre connaissance a eu la dureté de me dire, que j'avais une ressource... Helas! j'aime mieux vous devoir cette triste ressource, qu'à un Homme... comme lui... qui me fait fremir!... Sauvez mon Père, par quelque... chose, ét faites de moi ce qu'il vous plaîra-! Du-Hameauneuf, dans ces occasions, n'avait pas l'air original; il savait prendre un air-de-grandeur: Il tira un louis, le donna noblement, ét dit: —Ma Fille, je suis un Homme honnête: Vous êtes pour moi, fussé-je libertin, un Objet sacré. La Fille qui se devoue à son Père!... hâ! Dieu! je me prosternerais à ses pieds!... Conservez une vertu, que vous êtes digne d'avoir-... Il alait continuer, car il parlait longtemps; mais il fut interrompu par la Jeunefille (elle paraissait avoir 18 à 20 ans), qui s'ecria: —Mon Père! c'est un Ange! prenez confiance, mon Père! c'est un Ange, qui vient à votre secours-... Tenez! tenez! voyez! une celeste lumière environne sa tête-!... Et

elle se prosterna. —Apportez à manger! (me cria Du-Hameauneuf). Je parus aussitôt, ét je presentai le reste de nos deux pains-mollets, la moitié d'un gros poulet, ét quelques fruits excellens. La Jeunefille lève les ieux sur moi, me regarde, se lève, ét vient me toucher. —Oui, mon Père (dit-elle), c'est lui! Voila l'Homme, que j'ai vû deux-fois, ét que j'ai été prête d'amener ici... mais je n'ai pu en prendre la resolution!... O mon Père! nous sommes sauvés : Ce sont des Anges de Dieu-! Je fis manger le Vieillard. Du-Hameauneuf fit manger doucement la Fille : Nous leur promimes à tous-deux l'appui d'un Ange, en les assurant, que pour nous, faibles humains, nous n'étions que des Êtres très-imparfaits. La Jeunefille nous écoutait avidement. Elle était d'une beauté, d'une naïveté, d'une droiture de cœur, d'une bonté d'ame; sa tendresse pour son Père était si vive, si devouée, que nous en fumes penetrés... Nous sortimes, en nous disant : —Hô! quelle heureuse avanture pour la Marquise-! Nous promimes à la Jeunefille, que M. Du-Hameauneuf la presenterait dès le lendemain. C'étaient des Marchands ruinés : La Marquise les a retablis, ét a marié la Fille.

II-CXL NUIT.

Autre Jeune-fille.

Je devais dabord me rendre dans la rue des-Canettes, où m. Du-Hameauneuf m'attendait. Je trouvai tout arrangé par la Marquise, ét par cet Honnête-homme. La Jeunefille contente, en était plûs belle encore. Hâ! quelle âme sensible ét touchante, que celle de cette pieuse Fille! Elle me reçut avec des transports incroyables! Mon Ami m'avait trop loué..... Ne voyant plus rien à faire là, nous laissâmes reposer ces Bonnes-gens, ét nous alames au Luxembourg, où nous fumes temoins d'une autre scène. Il est singulier que deux Avantures aussi ressemblantes, se rencontrassent en-même-temps, ét dans le même Quartier!... Hâ! combien, tous les jours, ne s'en repète-t-il pas, dans cette inmense Capitale, de plûs extraordinaires encore!

A l'entrée du parterre, Du-Hameauneuf vit un Homme de sa connaissance: Il le salua. L'Homme lui repondit, ét parut avoir envie de lui parler. —Votre Fille est-elle mariée? (lui demanda Du-Hameauneuf). —Non, Monsieur. Je redoute l'instant qui doit me separer d'elle, ét ma Cecile paraît le redouter autant que moi.... Quelle aimable Enfant!... attentive, laborieuse, ne s'occu-

pant que de mon bonhèur, elle adoucit mon ſort! Nousvivons preſqu'avec rien: Je lui donne pour notre depenſe ét notre entretien ſix francs par ſemaine; c'eſt tout ce que je puis, ét nous ſommes nourris; elle ſoigne mes habits, ét m'en donne un nouveau tous les ans; elle-même ſ'entretient... Et tout cela, eſt le fruit de ſon travail... Ce ſera un tresor pour un Mari.... Mais tous-deux, nous redoutons un Gendre-... J'écoutais cette converſation, ét j'enviais le ſort de ce bon Père.... Hélas! j'ai ſouvent reconnu par l'experience, qu'il ne falait envier le ſort de Perſone! Combien de Gens riches, j'ai vus enſuite dans une veritable misère! Combien de ſantés brillantes, ne valaient pas la mienne! J'avais cependant envié le ſort des Uns, ét la ſanté des Autres, ét ils n'étaient plus! —Voudrais-je avoir changé-? (me demandais-je alors)... Nous avancions. Je gardais le ſilence, marchant un-peu en-arrière. Une Jolie-fille m'aborde, ét me tire par mon manteau. Sa beauté me frappa, ſans que j'y crûſſe; les figures ſont ſi trompeuses le ſoir! Cependant, je la retins, resolu de tâcher de la ſervir; elle m'intereſſait. La Fille me menait à-l'écart: mais comme je ne voulais pas perdre-de-vué mes

deux Camarades, je passai devant eux. La Fille voulut fuir : L'Homme qui parlait à Du-Hameauneuf fit un cri.... C'était sa Fille !... cette Fille, qu'il venait de tant nous louer ! l'Infortunée, corrompue par une de ses Tantes, presqu'aussi jeune qu'elle, trompait son Père sur son merite laborieux ; mais elle ne le trompait pas en tout, elle l'aimait.... Elle n'était qu'égarée..... L'infortuné Père en est mort de saisissement ét de douleur... La Fille à changé ; mais sa vie s'écoule dans les larmes : La Tante seule, âme corrompue ét corruptrice, est restée dans la fange.... Nous mimes le Père au lit : Nous fumes touchés de la tendre douleur de la Fille, ét nous n'y crumes pas... J'alai seul avertir la Marquise : Je lui fis un recit qui la penetra ! Elle promit tout, ét je retournai auprès du malheureux Père, avec l'assurance de la protection de cette Dame. Il n'en a pas profité. Il est mort dans nos bras. Mais la Fille est sauvée....

LE FOU-D'AMOUR.

Je revenais seul : A l'entrée de la rue des-Orties, j'aperçus Quelque-chose qui se traînait lentement. Je fus troublé : Je craignis que ce ne fût un Homme blessé à mort !... J'usai de precaution,

pour m'approcher. C'était un Homme, qui marchait-à-quatre, en soupirant. —Puis-je vous être de quelque secours? (lui demandai-je). —Non! non! —Hé! pourquoi? —Je n'attens plus rien des Vivans. —Serait-ce un Fourbe? (pensai-je), qui veut me derober la connaissance de ses actions-? Je me tins à-l'écart: L'Homme ala jusqu'à la rue de-Richelieu. Arrivé à une porte, il se dressa un-peu, tira une clef, ouvrit, entra, referma, ét je restai seul. J'attendis quelque-temps. Point de trouble dans la maison. Je ne voyais Personne pour m'informer: Je me retirai.

II-CXLI NUIT.

Suite du Fou-d'amour.

Le lendemain à 5 heures, je ne manquai pas de revenir dans la rue de Richelieu, avec Du-Hameauneuf, qui ne me quittait presque plus. Nous cherchames des informations. Il arriva qu'en passant devant une boutique de modes, mon Ami aperçut une Jeune-marchande, de la connaissance de la Jolie-Tante. Nous entrames, ét il parla de l'Homme que j'avais vu la veille. —Hâ! je sais, je sais! (dit la Jeune-marchande). Mondieu, Messieurs, c'est un Fou d'amour! —Comment! un Fou d'amour? —Oui: C'est

un Homme qui avait pour maîtresse une Cousine cherie, belle, riche, spirituelle, dont il était aimé : On s'était opposé à ce mariage, dans la Famille, parcequ'il se presentait un Parti relevé pour la Jeunepersonne. On en avait un fort-riche pour le Jeunehomme: Mais ils refusèrent tout: Leurs prieres, leurs larmes, leurs tendres promesses furent si touchantes, qu'enfin la Famille se rendit. Ce fut la Mère de la Demoiselle qui leur annonça une nouvelle aussi heureuse... Elle fut adorée, comme une Divinité. Après tant de peines, de soupirs, de gemissemens, tout était conclu: Le mariage arrêté, le jour pris, on était à la veille : La Jeune-persone aimait si tendrement, que se voyant sur le point d'être à Celui qu'elle cherissait, de porter son nom, qui était celui de son Père, un nom honoré, il lui prit une palpitation de cœur; l'excès de la joie la fit mourir !.. Le jour du mariage, au matin, le Futur empressé vint pour la voir, et lui dire, avec transport, qu'ils ne devaient plus se quitter. Il entre dans la chambre, precedé de la Mère. On trouve la Demoiselle dans son lit, ayant l'air de dormir. On admira quelque-temps sa tranquillité: enfin on la voulut éveiller... On ne l'éveilla pas ! Elle dormait pour jamais !.. Le Jeunehomme au-des-

espoir, poussa des cris; il se desola...
On ne put l'ôter de l'appartement: Il y demeura trois jours, ét vit partir sa Cousine pour la dernière demeure... Dans sa douloureuse agitation, il tomba sur ses mains. Il y resta. —Je ne me releverai jamais! (dit-il): Je verrai de plûs près la terre, où l'on vient de deposer ce qui reste d'Elle-. Et il ne s'est plus relevé... Il ne sort pas, si ce n'est quelquefois au milieu de la nuit, pour aler jusqu'à la rue des-Orties, voir la maison où elle demeurait-. Ce recit nous fit une impression profonde!... J'ai su depuis, par Mad. la Comtesse de-B***, cette dame de-lettres, qui reünit aux graces les plûs touchantes, une âme plus attachante encore, un trait presque-pareil.

L'AN 1777, LE 7 7.bre

Après avoir été temoin d'un trait, qui prouve, que les Hommes peuvent devenir fous par-amour, comme les Femmes, je me trouvai melancolique, ét je me mis à rêver. Je quittai mon Ami, quiavait-affaire, ét au lieu d'observer, j'entrai dans une sorte d'extase, favorisée par l'heure où le jour cesse: Je rentrai chés moi, je m'assis au chevet de mon lit, ét j'y demeurai sans lumière, jusqu'à l'heure de me rendre auprès de la Marquise.

J'ai l'imagination vive, ét je realise fa-

cilementune ſituation quelconque ; dans un autre ſiècle, ét avec les principes qui règnaient alors, j'aurais pu faire un bruit étonnant, ét peutêtre aujourdhui mon nom....

Il me ſembla que j'étais au 77.bre 7777 : Cette idée fut dabord confuse dans ma tête : mais, en m'y arrêtant, elle ſe debrouilla : je crus voir, ou je vis, comme on voudra, tout ce qui doit être alors. Il me ſembla, qu'enchanté d'être tranſporté à une époque ſi éloignée, je ſortais ſur-le-champ. Je ne me reconnus plus : Je comptais en moi-même le 77.bre 1777, ét j'éprouvais une chaleur comme au mois de juillet, quoique le ſoleil n'eût que la hauteur du 77.bre : mais il me paraiſſait un-peu plûs gros. Je m'avance : Jeſuis à la campagne : Je cherche la Seine, ét je ne vois qu'un ruiſſeau. Cependant j'aperçois la place de l'Ile Saintlouis ; je l'examine, je la conſidère, ét j'y vois quelques baraques, habitées par des Sauvages ! Etonné ! je me demande à moi-même, ſi j'ai été tranſporté en Amerique ? Je vois une campagne immenſe, aride, ſabloneuse, à l'exception de quelques endroits, cultivés, plantés en pommes-de-terres, le ſeul vegetal nourriſſant que je remarquai. J'avançais timidement. Je cherchai Notredame : ſon

couplet du Vaudeville, qu'ils accompagnaient de gestes fort-plaisans! Enfin, on me deputa une Bellefille, qui me parut très-jolie! haute de 3-piéds-1-pouce, parfaitement conformée, ét qui me dit ces propres paroles: —*Titi Omi dobi ala la fuzu?* —Hélas! ma Belle! je ne vous entens pas-! (lui dis-je). Elle m'écouta, fort-surprise de mon langage, qu'elle était loin de comprendre! Elle gesticula: —*Titi* (elle me toucha) *Omi* (elle me mesura de la tête aux piéds avec une branche-de-saule; puis elle mesura également un Homme de ses Pareils) *dobi ala la* (elle marcha vivement en-venant à moi) *fuzu* (elle étendit ses petits bras, en marquant l'étendue). Je compris alors qu'elle voulait me dire: —*Vous êtes*, ou *Êtes-vous un Homme qui venez de bien-loin?* Je lui fis-signe que non, ét je la pris par la main, pour la mener à ma demeure, en passant sur six pierres, à l'endroit où fut autrefois le pont-de-la-Tournelle. J'observai de-là que l'Ile-Louvier, qui tenait au continent, était la forêt de la Peuplade. La côte meridionale de l'Ile-Saintlouis était un vignoble: L'ancien Port-aux-tuiles était en prés, dans la partie la plus basse; le haut en terres-labourables, en-

semencées

mencées de pommes-de-terre : Audelà c'étaient des bois. J'avançai toujours. Je trouvai la place de ma demeure : Il y avait un pommier-ſauvage, dont les branches, qui commençaient à un piéd de terre, formaient plusieurs étages, par lesquels on pouvait monter. Nous grimpames jusqu'au dernier étage, où nous trouvames une cahute fort-bien faite, dans laquelle nous pouvions tenir commodement, la Jeunefille ét moi.

Cependant toute la Peuplade nous avait ſuivis. La Jeunefille me parlait par ſignes, ét je compris qu'elle m'offrait d'être ma femme. Nous redeſcendimes. Elle ſ'exprima très-vivement ét très-agreablement à la Peuplade, dont j'appris qu'elle était la Reine, comme unique rejeton d'une très-ancienne Famille-royale, ét tout le monde me rendit hommáge. Je fus reconduit à l'Ile ; on mit à la Jeune-Reine trois plumes-de-coq ſur la tête ; on lui fit une courone de fleurs-de-ronces ; on lui mit aux jambes ét aux bras des anneaux de fleurs-de-piéd-d'alouette ; on lui donna une ceinture-de-roses, puis on nous mena ſous un gros murier, planté audelà du ruiſſeau, à-peu-près à l'endroit où Saintpaul était de mon temps. Un Vieillard, que j'aurais trouvé majeſtueux, ſi

je n'avais été un geant auprès de lui, se prosterna, regarda le Soleil, qu'il salua, puis la Terre, qu'il baisa. Il leva les ieux au Ciel, ét les tint fixés au zenith, en priant avec tant d'attendrissement, que ses larmes coulèrent. Tout le monde, Hommes ét Femmes, au nombre de plûs de cent, pleura comme lui...............

J'en étais-là de mon extase delicieuse, lorsque j'en fus tiré par M. Du-Hameauneuf, qui abusant de notre familiarité, se donna les airs de revenir me prendre, ét de frapper rudement à ma porte.... Je tressaillis! ét sortant avec peine de mon ravissement, j'alai regarder par un trou fait exprès.... Je vis l'Original tenant sa bougie. —Je suis à vous-! (lui criai-je); car alors on n'entrait pas chés moi. Je fus prêt en un instant, ét je le joignis.

—Vous alez me faire-part de votre vision? (me dit-il). —Non-pas, s'il vous plaît! vous l'entendrez chés Mad. De-M****: Observons en-chemin-. Nous fimes un long detour, afin de visiter beaucoup de rues.

DUEL D'UN MARI.

Nous étions parvenus assés près du Palais-Bourbon, lorsqu'en-face d'une rue deserte, nous entendimes ferrailler. Nous y courumes. En arrivant au lieu de la

ſcène, Un des deux Champions tomba dans nos bras. C'était un Mari amoureux de ſa Femme, qui venait de forcer le Provocateur au combat. Il avait eu le malheur de ſuccomber, ét le coup-d'épée traverſait la poitrine. Sa voiture, un cabriolet, gardé par un Jockei, était à deux-pas; mais nous craignimes le mouvement ét des ſecouſſes mortelles; ſa demeure n'était pas éloignée; nous le portames à bras. Le Jockei, par nos ordres, courut chercher le Medecin ét le Chirurgien de la maison. Heureusement la bleſſure n'était pas mortelle!... Nous partimes.

Lorſque nous fumes chés Mad. De-M****, je racontai ma vision, après le recit du duel, dont je promis de ſavoir l'hiſtoire.

Nous retournames voir le Bleſſé. Une Belle-femme était auprès de lui: Elle nous parut aſſés indifferente à ſon état, ét nous fit paſſer dans une-autre pièce, où elle nous dit: —Mon Mari vient de ſe battre comme un Inſenſé: Je n'ai pas d'Amant.... Voici notre hiſtoire. On nous a mariés fort-jeunes! Il eſt de grande naiſſance; moi, j'avais une grande fortune. Il n'a pas été plûtôt mon mari, qu'il n'a ſongé qu'à jouir de mes richeſſes: équipages, chevaux, habits, il ſ'eſt tout donné avec profuſion. Il alait voir

des Femmes, à qui tout-cela tournait la tete; il rentrait à 5, 6 heures du-matin. J'avais alors la simplicité de l'aimer; je l'attendais douloureusement. Il traitait legerement mes alarmes: Enfin, il a si-bien-fait, que la raison est venue à mon secours: Je n'ai plus craint pour lui, je ne l'ai plus aimé, je ne l'ai plus attendu: J'ai reçu du monde; je me suis amusée. Monsieur a dabord paru charmé de la liberté que je lui laissais: Mais bientôt il a brusqué Ceux que je voyais avec plûs de plaisir: Il est devenu jaloux; non-pas jaloux sans amour, folie qui n'a jamais existé; il est amoureux à-la-fureur!.. Mais il avait flêtri mon cœur, et desseché le sentiment; il m'a revoltée, aulieu de me toucher; il m'est devenu odieux; je ne l'ai vu à mes genoux qu'avec impatience: Il n'a rien obtenu: ses torts m'avaient trop revoltée!...... Et aujourdhui, pour me prouver son fol amour, il se bat! il me compromet!... Jugez si je dois être fort satisfaite!...... Je suis bien-aise de vous instruire, Messieurs, afin que vous ne preniez pas de moi une mauvaise opinion, et que vous sachiez à quoi vous en tenir, sur le compte d'un Mari, dont il est à-propos que je fasse un exemple. Nous priames la belle Dame de moderer son juste ressentiment! mais nous approuvames une punition raisonnable.

II-CXLII NUIT.

SUITE DU 77.bme 7777.

Dès qu'il me fut possible, j'écrivis ma rêverie.

J'étais enchanté de la sensibilité de cette bonne Nation. Le Vieillard, après l'invocation, nous lia, la Reine ét moi, d'une guirlande de fleurs de barbeaux ét de piédalouettes: On me mit sur la tête une couronne de fleurs-de-ronces, on me fit jurer en ces termes, en regardant la Terre, puis le Soleil, ensuite le zenith: —*Misipili Omi Zuzu*. Ce qui veut dire: —*J'aimerai mon Peuple*-. La céremonie ne fut pas longue, comme on voit. En revenant aux hutes, on chanta une cantilène fort douce; mais simple ét sans dièzes. Arrivés au Louvre, qu'on nommait *O Omana*, je fus obligé de me baisser, pour y entrer: On servit des pommes-de-terre, dans une bouillie de farine de la même racine, car le bléd n'existait plus, avec un assaisonnement aigrelet de jus-de-groseilles unifruges, vulgairement dites à-maquereau. Il n'y eut qu'un service: Le dessert fut composé de cerises ét de fraises. Je vis qu'on inscrivait le jour de mon mariage sur une pierre du Palais: Je la considerai: J'y vis une sorte de Calendrier. Je de-

mandai, par signes, A quel jour on en était! On me le montra: Je supputai: Il se trouva, que j'étais au 7 du 7.[e] mois de l'année. Cela ne se rapportait pas au quantiëme connu: Le septiëme mois était Juillet; les fruits câdraient avec cette saison: mais il me semblait qu'on devait être au 7 7.[bre], en calculant les jours à notre maniëre. Je tâchai de me faire expliquer la signification des mots; ét en peu d'heures, j'entendis presque toute la langue. Je lus le calendrier, dont les caractères étaient des jeroglifes, ét je conçus, à l'aide de ce qu'on me dit, Que le mois *Premier* (c'est le nom qu'on lui donnait), commençait au moment du solstice: Le mois *Second*, ou notre mi-janvier-mi-fevrier, à notre 21 janvier; ét ainsi de-suite jusqu'au mois *Douze*, qui se trouvait notre mi-novembre-mi-decembre. Par ce moyen, l'été commençait avec le mois *Sept*, mi-juin-mi-juillet, ét le 7 du mois Sept, était notre 27 Juin. Je trouvai cela fort-raisonnable! J'appris ensuite qu'on avait la tradition du commencement du monde à 3-cents ans environ: On m'assura qu'auparavant tout était caos. Je compris, par les discours du Vieillard, qu'il y avait-eu, par l'approximation d'une Comète, une

grande revolution, qui avait tout boulèversé, tout couvert d'eau, puis de limon, devenu terre ét pierre. Je crus ensuite m'apercevoir, qu'elle nous avait un-peu deplacés. Ce que nous nommions l'Etoile-polaire, ne l'était plus; c'était une autre petite-Étoile, que je n'avais jamais aperçue, sans-doute parceque de notre temps elle était nebuleuse. Je vis cela le soir, en me promenant avec la Reine, autour de l'Ile. Je lui expliquai ce que j'étais. Je lui dis, que j'avais vu là, bien-avant la revolution qu'on regardait comme le commencement du monde, des maisons, un temple antique, vaste, ét que les deux rochers enterrés, cachés sous les ronces, en étaient la partie la plûs élevée.... La Princesse m'écoutait avec étonnement!

J'avais une montre: pendant tout le jour, il ne m'était pas venu dans l'idée de la consulter. Elle marquait minuit à 8-heures-du-soir! Je crus qu'elle était derangée. Nous alames nous coucher sur mon pommier-sauvage, la Reine ét moi. A mon lever le lendemain, ma montre marquait midi. Je sentis, qu'il ne devait être que six heures. Enfin, je me convainquis bientôt que la Terre était considerablement rapprochée du Soleil, ét que les jours également nombreux, étaient rac-

courcis de 8-heures sur 24. Tous ces changemens m'étonnaient prodigieusement !

J'apprenais tous les jours la langue plûs parfaitement. Elle contenait peu d'expressions ; parceque ce petit Peuple avait peu d'idées. Il n'y avait plus de metaux ; les vases étaient de pierres creusées, qui ne pouvaient supporter qu'un feu doux : On fesait cuire les pommes-de-terre dans un trou, recouvertes d'un-peu de cendres, sur lesquelles on alumait le feu de la Famille. C'était chés la Reine, comme chés le Dernier des Habitans. Tout le monde était égal, le Roi ét la Reine exceptés.

Une-fois Roi ; car on me dit que je l'étais, je voulus connaître mes États : Je demandai à les parcourir. On me donna une Escorte de trois Hommes, ét nous fimes une grande tournée ! Je revis les places qu'occupaient autrefois Boulogne, Montmartre, Vitri, Vaugirard, le Groscaillou : C'était partout des ronces impenetrables, ét mes Conducteurs crurent avoir fait le tour du monde... Je tâchai de penetrer plûs avant : mes 3 Sujets me suivirent, en admirant mon audace....... Hêlas ! tout était desert, inhabité ! La Brie n'était qu'une forêt ! Je voulus pousser jusqu'à Saci ma patrie : Quelle fut ma

surprise! les montagnes étaient des vallées, ét les vallées des montagnes! La Comète, en laissant retomber les eaux refoulées, avait changé toute la surface du Globe!... Je revins sur mes pas; je revis la Reine; puis je voulus passer en Normandie: Toute cette belle Province était couvertes de broussailles rabougries! Ce ne fut qu'avec la plûs grande peine, ét à l'aide de frequens detours, que je parvins à la traverser. Nous n'y rencontrames que des petits Loups, des Sangliers nains, beaucoup de Lapins, peu de Lièvres. Je voulais voir la mèr. Je m'étais orienté; les Étoiles me guidaient la nuit. Arrivés enfin sur les anciennes côtes de Normandie, nous ne trouvames, aulieu d'eau, que des marais ét des prairies, de petites collines couvertes d'arbustes. Nous avançames toujours. Mes Sujets me suivaient, en me regardant comme un dieu, ét au moindre danger, tous-trois venaient se ranger derrière moi. Nous trouvames la place qu'occupa autrefois Calais: le detroit de la Manche paraissait à-sec! l'Angleterre était un continent. Je voulus savoir ce qu'étaient devenus ces Bretons si fièrs, autrefois l'effroi de l'Inde ét des Begüms! Heureusement j'avais une carte à la main! Je decouvris sur le ruis-

ſeau de la Tamise, la plage où fut Londres! L'Irlande n'était plus une île; l'Écoſſe touchait à la Hollande; il n'y avait plus d'Orcades, ét l'on alait à piéd-ſec jusqu'en Danemark. La mèr Baltique exiſtait. Je trouvai en Angleterre quelques Hordes feroces; Perſone en Irlande; ni dans l'Écoſſe; ni en Allemagne, ni dans tout le Nord. Après cette tournée, nous revinmes en Albion, dont nous n'avions qu'entrevu les Habitans, à notre premier paſſage. Si ma haute taille, de 5-piéds-1-pouce-1-ligne n'avait effrayé les Sauvages-anglais, ils m'auraient attaqué; mais dès que je fesais un pas, en brandillant ma grande épée, ils fuyaient comme des Chats devant un gros Barbet. Nous mangeames leurs provisions, qui conſiſtaient en poiſſon de leur petite rivière; ét en viande de Renard ét de Lapin. Nous quittames Londres, ét nous revinmes à *Bizili* (nom de l'Ile-Saint-Louis d'alors), à la grande ſatiſfaction de la Reine ma femme, ét de tout mon Peuple, les Biziliens.

Je connus bientôt, par d'autres excurſions, que tout mon Royaume ſe bornait à ma Capitale. Je resolus de conquerir les Hordes d'Angleterre, depeur qu'elles ne fiſſent un-jour la guerre à

mes paisibles Biziliens: J'exerçai mon Peuple, ét nous partimes. Nous employames la ruse ét la douceur :... Mais hélas! ce fut envain! il falut tuer tous les Mâles audessus de 15-ans, ét même les Vieilles-femmes, qui étaient très-méchantes! Nous amenames toute la Jeunesse à Bizili: mais les Adultes des deux-sexes étaient si feroces, que pour les apprivoiser, je ne trouvai d'autre moyen, quede les rendre amoureux ét amoureuses des plûs jolies Biziliennes, ét des plûs aimables Biziliens. J'eus ainsi un tièrs de Citoyens de-plûs. Ils étaient heureux, quand M. Du-Hameauneuf, en frappant à ma porte, a fait évanouir mon trône, ma Reine, mes Sujets, ét les Siècles futurs-.

La Marquise sourit, ét trouva ma vision de 7777 fort-plaisante! La Jeune-Silvie était rêveuse: — Mais enfin, cela n'est pas vrai? (demanda-t-elle). —C'est une vision! (repondis-je). —Que vous auriez pu faire toute-autre? —Oui: mais elle est plûs difficile que celle de M. Du-Hameauneuf; car on peut avoir quelqu'idée de ce qui sera en 1888; aulieu qu'on n'en a aucune de ce qui pourra être en 7777: J'ai donc pris le parti, dans ma rêverie, de supposer une revolution naturelle, qui aurait tout bouleversé; Je

mêle à cette idée, une verité incontestable, celle du dessèchement successif de la Planète, par la formation continuelle des coquillages, des coraux, étcrst, qui reculera insensiblement les mèrs, formera de nouvelles îles, reünira les anciennes, diminuera conséquemment les pluies, tarira nos rivières, rendra le vieux monde inhabitable, après que tous ses Habitans se seront portés en Amerique. C'est ce que j'alais voir, si mon Ami ne m'avait interrompu. —Cela est fort ingenieux! (dit la Marquise); ét je ne saurais dire combien je me felicite de vous connaître, Messieurs! Je vois qu'il faut être original, pour être amusant, ét que les veritables Originaux sont très-rares! Enfin, en voila deux-!

LE COCHE-D'EAU A-PORT.

En nous en revenant, nous nous trouvâmes sur le port Saintpaul. Certain bruit que nous entendîmes dans un coche, nous fit desirer d'y entrer. Du-Hameauneuf aluma sa bougie au Corps-de-garde, ét nous parvinmes dans le bateau. On voulut nous éviter, dès qu'on nous entendit; mais les cabanes étant fermées, nous ne pouvions manquer de voir qui c'était. En-effet, nous aperçumes comme un Jeune-Écolier, avec une Jeunefille. Nous les retinmes, au-moment où ils alaient fau-

ter dans l'eau, parceque nous étions du-côté du rivage. Nous sumes qu'ils étaient, le Jeunehomme fils d'un Mercier; la Fille une petite Voisine, apprentisse-couturière, dont le Père était loueur-de-carrosses à la place Maubert: Ces deux Enfans s'aimaient, malgré leurs Parens: on les avait surpris ensemble; on les avait menacés; ils s'étaient enfuis, ét ne savaient que devenir. Nous offrimes de faire leur paix, ét nous les enmenames. Mais le Jeunehomme s'échappa, dès que nous fumes à terre. La Jolie-Tante rendit, le lendemain, la Jeunefille à sa Maîtresse, sans dire un mot: mais la Petite-persone avait été bien-avertie, qu'à la première faute, elle ne ferait plus menagée. Notre discrète indulgence la sauva: elle n'était pas decouverte, ét la crainte de l'être fut le frein le plûs puissant.

II-CXLIII NUIT.

LA MENDIANTE A L'ENFANT.

Notre rôle, de Spectateurs-nocturnes, plaisait à Du-Hameauneuf, ét convenait à la singularité de son caractère..... Nous primes par la rue Saintandré. A-l'entrée de celle de la-Comedie-françaíse, nous trouvames, dans l'ombre d'une porte, une Mendiante, qui tenait un Enfant enmailloté dans ses bras. Mon Ami était sensible; il fut touché: Pour moi,

Burbõs : On a-truvé l'ĩmãqable ſecrèt de rãndre lès recoltes égales, qèle qe ſòt la crúe dú Nil, ô-mòyẽ dès cãnôs crùsés, é dẽs diges qui forſet l'ô a ſ'i portér. Le Pùple ệt-rédevenú labõriùs, come ô tãs de l'ãperùr Adriẽ.

D'Amérique. La ſajèſe dès États-ũnis étone ę cõſole l'úmanité: Ils viènet d'adoptér le réjime éroïq é ſalútère de Licúrge, mês pèrfècſioné; ils õt ũ Rò, é puĩt d'Eſclâves.

D'Espaze. Tut proſpère, dãs ſe bô Ròyôme, depúis q'il ne cõpte plùs ſûr lès tresôrs q'il tirèt de l'Ameriqe.

De Lõdres. ſe Pèïs, ſi floriſãt ôtrefòs, mês qe l'orgèh ét l'ãbiſiõ avêt-pèrdú, comãſe a ſe-relevér, ô-mòyẽ dès ſecurs qe la Frãſe lúi done.

De Paris. Notre proſpérité actúèle ne việt qe de la reformaſiõ de nos mùrs: ſ'êt úne grãde leſõ pur tus lès Pùples, é pur nus-mêmes! La ſagèſe de notre Gùvèrnemãt nus mĩtiẽdra dãs ſète hùrùse ſituaſiõ.

De Túrĩ. Depúis qe la Comète a-fõdú tutes lès glaſes dès Alpes, le Rò de Túrĩ a-dublé l'étãdúe de ſes États: ſ'êt ôjurdúi ũ pèïs ſùpèrbe! õ comãſe a i truvér dès diamãs, qi valet ſùs de Golcõde é de Viſapur.

De Rome. ſa ſiteté, penetrée de

l'èsprit de la-relijiõ, dont èle êt le premiér ministre, a-déclaré, par úne lètre ô Rò-de-Frãse, súcsessúr de Xarlemaze, qe sõ ròyôme n'étèt-pas de se mõde. se qi êt d'úne grãde édificasiõ!
õ fit ïèr l'inogúrasiõ de la statúe de Luis-Frãsòs: Tut le Pùple a-pris-part a cète fête, ã-bénisãt lès Ròs de la brãxe de Burbõ depúis Hãri-Qatre: De Jùnesfihes ã-blãc, curonèret de flùrs la statúe dú Chèf de la gloriùse Dinastie rèzãte, aliée a la Mêsõ d'Otrixe....
Il y avait encore des nouvelles, mais Du-Hameauneuf en resta là, en demandant à Mad. De M****, Si elle pouvait lire? —Mais oui! repondit cette Dame: J'étais dabord embarrassée; Mais j'ai remarqué, par la lecture, qu'en 1888, on écrira comme on parle; Qu'il n'y aura plus qu'un son pour les consonnes; qu'un caractère pour toutes les diftongues, *ai*, é; *aï*, è; *aî*, ê; *eu*, ù; *oi*, ò; *ou*, u; *an* ou *am*, ã; *en* ou *em*, ẽ; *in* ou *im*, ĩ; *on* ou *om*, õ; *un* ou *um*, ũ: élrst. Qu'il n'y aura plus de *h*, qui nous est inutile; on marquera l'aspiration par une virgule renversée ', ét le *h* servira du double *ll* mouillé; Qu'on aura supprimé le *z*, dont nous avons l'équivalent dans notre petit *s* rond, ét qu'on en fera le ca-

ractère du *gn* mouillé, ou le ñ des Espagnols; Que le *s* long sera toujours dur, ét remplacera le *ç* doux, qui n'aura que le son du *k*; ét ce dernier caractère, sera laissé à la langue-grèque, aux Allemands, étcerst. Que le *x* devenu notre *ch* mouillé, sera remplacé par les doubles-lettres qu'il represente, *cc*, *cs*, *gs*; Que le *g* sera toujours dur sans *u*, ét que le *j* le remplacera dans les sons doux; Que le *q* sera conservé pour les mots ou le *k* est mouillé, comme dans *vainqueur*, *cœur*, mal-prononcé *kœur* par les Etrangers; Que notre *ü* doux aura l'accent aigú*... —Admirable! (s'écria Du-Hameauneuf)! Aussi voit-on, Madame, que vous êtes du beau siècle que j'ai vu par anticipation-! Silvie embrassa trois-fois sa Tante, en lui disant: —Vrai, bien-vrai, je n'ai pas autant d'esprit que vous-! Nous partimes, après avoir raconté l'avanture du pain enmailloté.

Duel terrible.

Je ne sais si j'ai dit, que la Marquise, mariée fort jeune, c'est-à-dire entre 13 ét 14 ans, avait un Fils, ét une Fille,

* Ceci doit être bien plûs detaillé, dans l'Ouvrage intitulé, *le Glossgrafe*, où l'on trouvera d'autres exemples de Reformation de notre Langue ét de notre Orthografe.

lors de notre première connaissance. Le Fils avait alors environ 7 ans, ét la Fille un de moins: Ils en ont aujourdhui, l'un 18, ét la Demoiselle 17: Ils sont beaux comme leur Mère. A l'instant où nous quittions l'hôtel, le Fils de la Marquise arrivait de son Regiment, en chaise-de-poste. Il était descendu, étil alait frapper, quand un de ses Camarades l'aborda, en lui disant: —Tu fais notre querelle. J'apprens ton arrivée, ét j'accours. Il vaut mieux qu'elle se vide, avant que tu voies ta Mère: Sa douleur en sera moindre, si tu succombes; on lui cachera ton arrivée-? Le Jeunehomme accepta sans balancer. Il ne pouvait faire autrement, dans nos mœurs de 1777 (ni même dans celle de 1788); je ne pretensdonc ni le louer, ni le blâmer. Les deux Jeunes-gens commençaient à s'attaquer, lorsque nous sortimes. Ils étaient derrière de grandes pierres, qui tenaient la moitié de la rue. Nous les entendimes, Du-Hameauneuf ét moi: Nous courumes à eux, ét nous arrivames au moment où l'Adversaire alait plonger son épée dans le corps du Fils de la Marquise, auquel une pierre avait fait perdre l'aplomb. —Mon Gentilhomme! (s'écria Du-Hameauneuf), vous

êtes inattentif; votre Homme avait perdu l'équilibre par accident-. A ce mot d'inattentif, le Jeunehomme se retourne. —Un moment (dit-il au Jenne De-M****), je vais mettre à la raison ce M:r-là, s'il en vaut la peine, ét nous finirons ensuite. —Prétez-moi donc votre épée? (dit l'Original au fils de la Marquise). Le Jeune De-M**** refusait: Mais son Adversaire l'en pria. —A quoi pensez-vous? (dis-je à Du-Hameauneuf). —Mais à me battre: Ne faut-il pas tâcher d'éviter deux malheurs au Fils de la Marquise-? Je ne sus que repondre. Dailleurs, le temps pressait. L'Original en deux botes desarma son Homme, ét me donna l'épée qu'il avait fait sauter. Il lui mit ensuite l'épée sur la poitrine: —Jure-moi tout-à-l'heure, sur ton honneur, que tu ne te battras jamais en-duel, ou je te poignarde sans misericorde-? Le Jeunehomme voulut faire des difficultés: Je crois que Du-Hameauneuf l'aurait poignardé... Il fut obligé de jurer. Il lui rendit ensuite son épée, en lui disant: —Si Monsieur que voila vous attaque, je le corrigerai comme vous-. A ces mots, le jeune Comte voulut avoir son tour, ét mit l'épée à la main: —Si je le tue (dit-il à son Adversaire), tu seras degagé

de ton serment. —Oui (repliqua vivement Du-Hameauneuf) : mais si je te desarme, jeune Insensé ?... Ils se mirent en-garde. Du-Hameauneuf avait une aisance, qui me rassura : Le jeune Comte fut desarmé : Mais l'adroit Ferrailleur ne s'en tint pas-là : Il le saisit d'un bras vigoureux, lui fit faire un demi-cercle, ét l'amena à ses genoux, où il le retint. —Vous êtes égaux ! (dit-il aux deux Jeunes-gens) ; embrassez-vous, soyez amis ; ou.... je vous deshonore tous deux ... Soyez amis ! ... morbleu-! —Quel est ce Diable-là ? (me dit le Comte). —Un Galant-homme, qui, si vous le voulez tous-deux, sera votre meilleur ami-. A ce mot, Du-Hameauneuf jète l'épée, ét leur tend les bras. Ils s'y precipitèrent tous-deux.

II-CXLIV NUIT.

SUITE : LE BONHEUR DES MÈRES.

Nous nous en étions alés,.. sans nous dire un mot, l'Original ét moi, pas même bon-soir, en nous quittant. Je voyais ce Heros de sens-froid, plein de courage ét de sensibilité ; je songeais au Bien suprême que lui devait la Marquise... la Marquise notre deesse ... ét j'adorais Dieu, qui a repandu tant de vertu dans les âmes humaines ! j'adorais Du-

Hameauneuf ! Il se trouva le lendemain à ma porte. En le voyant, exalté par mes reflexions, je voulus me jeter à ses genoux : Il devina mon action, ét me retint. C'est la Marquise, ét non pas moi, qui vous touche si fort ! (me dit-il). —Tous-deux ! (lui repondis-je). —Hâ ! je suis trop payé ! Ce *tous-deux* m'associe à une Femme celeste ! je vous redois à *tous-deux*. —Vous en êtes digne ; mais non pas moi ! Vous lui conservez un Fils.... —Hé ! sans vous, le lui aurais-je conservé ? —Alons la voir-- (repris-je). Nous y courumes. Il n'était pas neuf heures : Mais, depuis que Silvie était-là, j'entrais à toute heure. La Marquise voulut nous recevoir chés elle, ét non à notre parloir. Elle avait une cour brillante, son Fils, sa Fille, l'Adversaire de son Fils, Silvie, les Demerup, Elise, Rosalie, ét quelques autres Protegées. Elle était entre sa Fille ét Silvie. Je vis son Fils appuyé sur le dossier de son fauteuil, ét le Marquis de***** debout devant Aglaé De-M****. Les ieux du Jeune-De-M**** semblaient devorer Silvie. J'en fis l'observation en entrant, avant qu'on nous aperçût, ét j'éprouvai un fremissement universel... Hélas ! pressentais-je le malheur de ces deux Infortunés !... On nous fit rester un moment,

quoique la porte fût ouverte, pour nous annoncer. —Ce sont deux Hommes que j'estime, ét que vous aimerez (dit la Marquise aux Jeunes-gens): L'Un est mon Spectateur-nocturne, l'Autre est son ami; un homme singulier, mais plein de merite-! Nous parumes: les deux Jeunes-gens furent très-surpris de nous reconnaître. Ils rougirent. Nous nous étions proposés de tout conter à la Marquise; il falut nous taire. Nous saluames, sans faire semblant de les connaître, nos deux Etourdis. Silvie nous fit des questions, qui marquèrent notre familiarité. -Les deux Jeunes-gens se remirent, ét le Marquis, dans un moment où la Mère de son Ami lui parut d'une grande gaîté, lui demanda la permission de lui faire un recit?

—A notre garnison (dit-il, après avoir obtenu l'aveu demandé), nous avions eu quelques petits demêlés, le Comte ét moi. Une Femme (je le sais d'aujourdhui), d'un assés mauvais caractère, nous irritait l'Un contre l'Autre. Le jour du depart du Comte, elle me dit des choses si fortes, que je pris aussitôt la poste pour le suivre. Je ne l'ai joint qu'à votre porte-. Il ajouta tout ce qu'on a vu. La Marquise l'écoutait effrayée:

Silvie, Aglaé, ét toutes les Jeunespersonnes étaient presque-glacées de crainte, ét benissaient le Heros, qui avait sauvé le Fils de la meilleure des Mères, ét son Jeune-ami. Silvie surtout, après avoir su que les deux Jeunes-gens s'étaient expliqués dans la journée, leur repetait sans-cesse: —Il falait donc vous expliquer auparavant-! La Marquise me dit: —Vous en auriez fait autant que ce digne Homme: Mais tâchez de me le decouvrir-? Je me tus. Du-Hameauneuf causait avec l'Aînée Demerup. Alors le Marquis nous prit tous-deux par la main, ét nous amenant devant la Marquise, il lui dit: —Madame, les Heros agissent, ét ne parlent pas: Voila les deux Hommes d'hièr-. A ce mot, la Marquise se lève, s'élance, ét venait à moi.... Je ne sais ce qu'elle eût fait: Car elle perdit presque connaissance. Nous la soutinmes tous-quatre... Quand elle eut un-peu repris ses esprits, je fis avancer Du-Hameauneuf devant moi, en disant: —Madame, voila le Heros! —Je ne dois rien qu'à mes Amis! (dit cette tendre Mère): hâ! j'en suis encore plus heureuse-!... Elle embrassa son Fils, sa Fille, Silvie; les Autres l'entourèrent, ét lui baisèrent les mains: Elle était dans une situation delicieuse!...

licieuse !... On foupa, ét nous fortimes.

Du-Hameauneuf me dit alors: —N'avez-vous pas été furpris hier, que je me fois batu contre le Fils de la Marquise? —Non: je fentais, qu'il falait mettre les deux Jeunesgens de-niveau: Mais il faut étre bien-fûr de fon adreffe! —Hô! j'excelle dans cette fcience, que je croyais vile! Mais comme la voila ennoblie!

SUITE DES BULLETINS.

En nous en-revenant, nous paffames au depôt des titres d'Ouvrages. Depuis longtemps je n'avais rien trouvé. J'y vis un papier roulé, que je pris. J'y lus un titre fingulier, mais que je connaiffais deja: *LES PREJUGÉS JUSTIFIÉS!* Du-Hameauneuf, qui aimait tout ce qui fort des règles ordinaires, fe faisit de la parole, avant que j'en luffe le plan; ét, nouveau Diderot, fit l'Ouvrage, aulieu de le lire. —Que voila un titre heureux! (f'écria-t-il). *Mais il faut faire cet Ouvrage d'une manière philosofique, en montrant le fondement raisonnable de chaque Préjugé, en difcernant en quoi il a degeneré, il f'eft corrompu-....*

NE PAS APPROCHER LES MORTS.

En ce moment, nous entendimes de grands cris! dans une maison de la petite rue Grenier-fur-l'eau. Nous vimes

de la lumière, ét nous frappames. Une Jeunefille effarée ouvrait la porte. — Qu'avez-vous? Qu'avez-vous? — Mondieu! ma Sœur! ma Sœur!... Elle gardait ma Grand'mère, qui est morte de la fièvre; Elle a entendu quelque-chose; elle s'est approchée du corps!.. ét voila que ma Grand'mère l'a prise dans ses bras, ét elle l'a étouffée-!... Nous montions. Nous trouvames la Jeunefille évanouie. Nous la ranimames; puis nous alames à la Grand'mère. Une odeur infecte nous prit surlechamp au néz, ét nous fit manquer le cœur; nous fumes obligés de nous retirer. Nous comprimes par-là, pourquoi les Anciens ne touchaient pas les Morts: pourquoi le *prejugé* en inspire de l'horreur: C'est que les Expirés de fièvre-putride, ou de toute-autre maladie aigüe, exhalent des miasmes dangereux pour les Vivans! même lorsqu'ils sont encore chauds! Nous sumes de la Jeunefille, qu'elle avait été suffoquée, en examinant de trop-près sa Grand'mère, dans un moment où le Cadavre fesait mentir un proverbe bas ét trivial. Il faut, pour toucher les Morts, prendre des precautions, c'estadire du vinaigre, de l'eau-de-mélisse, ou des-carmes. Nous remimes au lendemain la lecture du plan d'Ouvrage.

11-ÇXLV NUIT.

Le Sang qui parle.

Nous venions de nous joindre, Du-Hameauneuf ét moi, ét nous alions voir la Jeunéfille de la veille, marchant en silence, acause du bruit des voitures, quand au-coin de la rue de la-Heaumerie, nous aperçumes une autre Jeunepersonne qui courait, un mouchoir sur les ieux. Nous l'abordames, pour lui demander le sujet de sa peine? —Je n'ai dans le monde que ma Tante! ét elle se meurt-! (nous repondit-elle, sans s'arréter). Nous l'accompagnames chés un Chirurgien, qu' elle ne trouva pas, ét nous revinmes avec elle. Du-Hameauneuf, qui savait unpeu de tout, saigna la Tante; ce qui la soulagea. Tandis que nous étions auprès de la Malade, un Jeunehomme entr' ouvrit la porte, ét voyant le trouble où l'on était, il entra. —Ma chère Clotilde! (dit-il à la Jeunepersone), qu'y a-t-il? qu'a votre Tante? —Elle s'est trouvée-mal toutal'heure! elle a manqué de mourir! ce Monsieur l'a saignée-! Le Jeunehomme vint auprès du lit de la Malade, dont il baisa les mains; ét nous sortimes, après avoir prescrit le regime. Nous alames chés les Jeunesfilles de la veille, ét comme elles n'avaient plus Persone, nous

les mimes sous la protection de la Marquise.

LA COQUETTERIE-DU-SOIR.

Nous étions parvenus dans la rue Saint-honoré. —Admirez-donc (me dit mon Compagnon), ces belles Marchandes ét ces boutiques du mois de decembre-! Nous avançames d'un côté de la rue, pour revenir par l'autre. Tout-à-côté de celle des-Poulies, nous observames une Fourbisseuse, tenant sa joue appuyée sur sa main, desorte qu'on apercevait tout son bras, qui était le plûs beau qu'on puisse voir. Nous remarquames son adroite coquetterie, ét nous passames. Plûs loin était une Bijoutière assés-laide, mais parée de ce qu'elle avait de plûs beau dans sa riche boutique. Tout à-côté, une grande ét belle Blonde, drapée comme une Princesse, ayant un éclat éblouissant. Presqu'à-côté, une petite Brune, fille de la maison, au néz-en-l'air, au sourire charmant, à l'air éveillé, coîfée comme les Grâces. Sur la même ligne, une petite Tapissière, qui avait un autre genre de coquetterie; c'était la gorge qu'elle avait belle... On voyait ensuite une Chapelière jeune, jolie, mais enlaidie par la corruption de la mode, qu'elle cutrait; sa coquetterie était repoussante. Venait une boutique-de-modes, au-milieu de laquelle était une

grande Poupée pour l'Angleterre: Toutes les Filles, dont Une surtout était charmante, avaient relevé leurs attraits par la coîfure la plûs élegante. Je n'avais jamais rien vu de si agreable. On trouvait ensuite une Mercière, puis une Miroitière; une boutique de Foureur, dans laquelle la Fille de la maison était très-jolie, ét la seule qui fût parée avec goût: la raison en est que les Filles-de-boutique-ouvrières sont très-peu payées dans cet état. Il y avait du même côté une figure delicieuse ét très-coquette, dont la parure contrastait avec le commerce; c'était une petite Boulangère. Nous alames ainsi, jusque vis-à-vis Saint-roch, observant tout, comme deux Écoliers: C'est qu'effectivement le vrai Philosofe est toujours écolier; il a toujours à s'instruire, en étudiant ses Semblables.

Nous revinmes du côté opposé. Nous vimes à-peu-près la même chose, ét je ne noterai que les differences. Je fis remarquer à Du-Hameauneuf une jolie Coutelière très-coquette! ét il la jugea fort-bien! car j'étais instruit. Je lui montrai la maison, où avait été la belle Soierière qu'adorait encore le Malade-d'amour: Nous fumes frappés de la beauté d'une belle Bonnetière, du coin de la rue de-

Richelieu, vis-à-vis les anciens Quinze-vingts, alors en-face; son éclat l'emportait par le bon goût de sa parure, ét par sa beauté, sur tout ce que nous avions vu. Nous observames, que toutes les élégantes Marchandes, qui souvent ne paraîssaient pas dans la boutique de tout le jour, s'y étalaient le soir, avec tous leurs avantages, afin de se faire remarquer, ét d'attirer les Chalands, par le desir...: —Je savais deja cela (me dit Du-Hameauneuf); la soirée est le moment de tendre l'appât. Les Amateurs, qui se promènent exprès à pied, font leurs observations, ét reviennent le matin: Le matin, à Paris, est comme à la campagne, la nuit obscure; on n'est vu de Personne: Qui est dans les rues? Les Ouvriers, les Artisans, quelques petits Boutiquiers, les Gens des gros Marchands, ét les Laquais qui portent les Billets-d'étiquette, encore n'est-ce qu'à onze heures: C'est donc le matin que les Amateurs viennent chés les Belles-marchandes, qu'ils ont vues le soir dans tout leur éclat magique: L'imagination est montée par-là, ét la Deesse fût-elle peu jolie, c'est comme les Actrices, en revenant les voir un autre soir, à leur representation, le charme se renouvelle, ét l'on s'accoutume à former une beauté

moyenne des deux extrêmes. Mais il eſt des Femmes qui ne perdent rien : Telle eſt cette belle Bonnetière-. Nous trouvames encore quelques jolies Figures juſqu'au Palais-royal. Mais nos obſervations avaient été longues; on fermait partout, ét nous remimes au lendemain. Nous alames chés Mad. De-M****, en reflechiſſant chacun à part, ſur ce que nous avions vu.

—Je crois, Madame, dis-je à la Marquise, que Paris eſt un ſejour enchanté! Il n'eſt jamais plûs beau, que lorſque la ſaiſon eſt plûs laide! nous venons de voir les Boutiques de la rue Sainthonoré : C'eſt une double galerie, où l'on voit des richeſſes ét des Beautés vivantes: Ce ſpectacle, tel qu'il eſt, me ſemble unique dans l'Univers, du moins, avec ſes accompagnemens, tels qu'ils ſont à Paris-. Nous detaillames enſuite nos obſervations, que nous nous engageames à continuer le lendemain; puis Du-Hameauneuf nous lut ſa liſte ét ſes commentaires, ſur le Bulletin de la veille.

SUITE DES PREJUGÉS-JUSTIFIÉS, *ou l'Optimiſme civil ét politique, établi d'après l'experience.* ¶ *La manière de faire cet Ouvrage, eſt de ſ'écarter de toutes les routes batues : Il faut prou-*

ver que chaque chose qui exifte, eut une cause raisonnable; que la diftinction fi odieuse des Caftes, dans l'Indouftan, eut pour origine une fuprême fageffe, tant pour le bonheur des Individus, que pour la tranquilité: Qu'originairement chés ce bon Peuple, les cinq gradations étaient marquées, fans que l'abjection fût accompagnée de cruauté; ce ne fut que dans la fuite, après des bouleverfemens, occasionnés par des guerres, que les choses changèrent, ét que les dernières Clâffes furent regardées comme des efpèces de Singes: Que lors de la division des Caftes, les Hommes qui composèrent les dernières, étaient reellement inferieurs, par la nouveauté de leur civilisation, ét par leur conception groffière: Que le but de cet arrangement pour le bien general, fut de preserver les Hommes de cette inquiétude cruelle, qui les rend toujours mecontens de leur état: Ainfi, les Peuples de l'Inde fe caftèrent par un confentement univerfel, ét chacun fe contenta de fon lot. Aucune Cafte ne fut dabord meprisée, quoique deferente aux fuperieures: mais ce fut cette deference neceffaire, purement filiale, dans fon origine, dont on abusa par la fuite, pour opprimer les Pulchis, ét

même les Cultivateurs. Cependant, si l'on reflechit sur cette loi-fondamentale dans l'Indoustan, c'est la plûs belle qui ait jamais existé, en ce qu'elle clâssait les Hommes, sans faire d'esclaves individuels: Car il faut bien distinguer entre ce qu'on nomme l'oppression du Peuple, ét l'oppression individuelle: celle-ci est toujours douloureuse, toujours insuportable: aulieu que l'assujetissement general est doux, insensible, ét tel fut celui que preferèrent les anciens Indous. Ces prémisses sont necessaires, pour Celui qui se chargera de la composition de l'Ouvrage: Elles montrent, en passant, combien l'Avocat Linguet est sophiste, dans ce qu'il a dit de l'esclavage! On devra s'étendre ensuite sur tous les presagés, que l'on justifiera, par leurs motifs. — Voyons la liste? (dit Mad. De-M****). — *1, Les Diables; 2, Les Anges; 3, Les Revenans; 4, L'Horreur des Morts; 5, Les Geans; 6, Les Comètes; 7, Les Pluies à certains jours; 8, Les Araignées (qui muent comme le Serpent); 9, Les Rencontres; 10, Les Cris des Oiseaux; 11, Les Cyclopes cruels; 12, Les Fées ét les Genies; 13, Les Silfes ét les Gnômes; 14, Le Mepris de la Pauvreté; (celui du Peu-*

ple, des Miserables, des Mauvais-habits, resulte de la honte, causée par l'Incapacité, ét de la grossièreté rebutante); 15, La Retenue pour les Incongruités du haut ét du bas; 16, Les Complimens; 17, Les Anciennes-Religions; 18, La Fidelité des Femmes (mechans Enfans que produit toujours un embrassement-furtif); 19, Le Sel repandu, ét les fourchettes en-croix; 20, Les Rêves bons ou mauvais; 21, L'Ignorance où l'on doit laisser les Femmes, (l'éloignement des affaires, la soumission); 22, La Continence (ne peut être justifiée, qu'en la considerant simplement comme chasteté); 23, Qu'il faut toujours être dans la crainte ét le tremblement (tant pour ne pas decompter, que parcequ'alors les chocs moraux sont moins-rudes); 24, Le Mepris des plaisirs (c'est le pendant du precedent); 25, La Force-de-l'Opinion (souvent c'est une puissante Armée, qui protége une cause injuste); 26, Critique de la Parure ét des Modes; 27, Les Bienseances des occupations, suivant la condition (les Aisés feraient mal les choses necessaires, c'est le besoin qui perfectionne); 28, Les Habits (considerés comme couverture); 29, La Deference pour les Riches; étlrst, étlrst.

SUITE DE LA FORCE-DU-SANG.

A notre retour, nous passions devant la demeure de notre Malade, ét nous y montames. Nous la trouvames un-peu-mieux. Mais les deux Jeunesgens nous parurent d'un attendrissement extraordinaire! Ils se tenaient la main, ét pleuraient. Du-Hameauneuf leur temoigna l'interêt le plús-vif! —Monsieur! (lui dit la Tante), depuis que vous m'avez soulagée, il s'est decouvert ici des choses terribles!....... Conte! conte à ces Messieurs, mon chèr Fils! (dit-elle au Jeunehomme); car pour moi, je n'en aurais pas la force? —Je vais obeïr à ma Mère (repondit-il), si vous avez le temps de m'entendre.

Histoire de COCUS ét de CLOTILDE.

» *Mon Père était marchand. Il épousa ma Mère par amourette, ét la quitta par inconstance, quoiqu'elle fût mère de deux Enfans. Il m'emmena, ét mit ma Sœur chés une Amie honnête ét sage, qui ne connaissait pas ma Mère. Dans ses Connaissances nouvelles, il cachait son nom de Cocus, ét prenait celui de Coccygis. Il m'éleva jusqu'à l'âge de 20 ans, que je l'ai perdu. Il me laissa un bon établissement, une maison ét des rentes sur l'Etat. Je me trouvai à mon*

aise. Jamais il ne m'avait dit que j'eusse ni frère ni sœur: Je ne connaissais pas l'Amie à laquelle il avait confié Clotilde.

» Il y a près de 6 ans, que j'ai connu Clotilde, qui demeurait avec sa Tante. J'en devins amoureux, mais sans passion: Je l'aimais tendrement; je ne pouvais m'en separer; ét cependant je ne desirais pas sa possession; tout ce qui l'interessait, me touchait encore davantage. J'étais un bon parti: sa Tante me fit expliquer, ét je ne montrai pas d'éloignement pour le mariage; mais si je le desirais, c'était sans empressement. Je demeurai tranquile, ét l'on n'osait pas me presser. Je sentais que j'étais mieux l'ami que l'amant de Celle qui m'était chère. Cependant je l'épousai, sous le nom de Clotilde-Didier, fille de M. Didier, ét de Suzette-Lebègue, sœur de sa Tante; laquelle n'avait pas vu cette Sœur, qu'on avait indisposée contre elle, ét qui lui avait seulement fait écrire le nom de son-Mari, mais sans indiquer ni sa demeure, ni son état. Quant à moi, je ne connaissais que mon nom de Coccygis, ét celui de ma Mère ne fut pas remarqué. Devenus époux, nous ne nous sentions aucun empressement pour

les devoirs du mariage: mais Clotilde continua de rester avec sa Tante, parceque je cachais mon mariage à un Ami de mon Père, qui me destinait sa Fille, trop-jeune encore. J'essuyai souvent le reproche que je n'aimais pas ma Femme; ét j'y fus sensible; je suis devenu trois-fois père, par une exacte correspondance à trois reproches....

» J'étais quelquefois pressé de decouvrir mon mariage, ét j'étudais toujours, heureusement! Enfin ce soir, la Tante de Clotilde effrayée de son accident, m'a prié de reconnaître publiquement mon Épouse, ét de lui donner la consolation de voir l'état de sa Nièce assuré. Il a falu nous expliquer: J'ai donné des details sur l'Ami, ét ses projets: La Tante de ma Jeune-épouse m'a dit, que Clotilde lui avait été remise par une Demoiselle Lebon, qui l'avait reçue enfant de M. Didier, son père. Elle me montra un écrit, de la main de cet Homme qui le certifiait... C'était l'écriture de M. Coccygis! Surpris, j'ai fait des questions? On y a repondu par des details... Le Père de Clotilde, qui l'eût pensé! était l'Auteur-de-mes-jours! J'ai demandé d'autres explications; j'ai donné les miennes; nous nous sommes montré nos lettres, qui ont confirmé que Clo-

tilde ét moi nous étions enfans du même Homme. Alors, j'ai raconté tout ce que je savais; comment mon Père M. Laurent-Louis-Cocus avait pris le nom de Coccygis, sous lequel il avait exercé son commerce, ét vécu avec Suzette-Lèbègue, morte en couches d'une Fille, qui n'avait pas survécu. A cette explication, quelle decouverte étrange! la prétendue Tante de Clotilde était notre mère à tous-deux, ét mon Père avait fait passer une Bellesœur cadète, pour sa femme ét notre mère» !

—Soyez heureux tous-trois l'un par l'autre (s'écria Du-Hameauneuf). Vous vous aimerez frère ét sœur, fils ét fille, ét mère! Vous voila reünis! Vos Enfans vous tiennent par de doubles liens! Soyez heureux, puisque vous n'êtes pas coupables-!..... Nous sortimes de cette maison très-étonnés! mais aprës avoir remis le calme dans l'âme du Frère, de la Sœur, ét de la Mère.

II-CXLVI NUIT.

SUITE DE LA COQUETTERIE DU SOIR.

Je ne marchais presque plus seul, depuis que Du-Hameauneuf prenait goût à m'accompagner; car sa Jolie-Tante l'imperieuse trouvait bon qu'il passat les nuits à courir, pourvu que ce fût avec moi.

En aiant reprendre la suite de nos observations, dans le beau quartier Saint-honoré, nous jetames un coup-d'œil sur le nôtre, ét nous y vimes deux belles grandes Filles, dans une boutique de Chandelier: L'Une d'elles avait une avanture piquante *. Plûs bas nous aperçumes, dans une boutique de mödes, trois Jeunespersonnes charmantes, dont la plûs grande, connue de M. Du-Hameauneuf était du plûs aimable caractère: C'était la Fille d'un honnête Bourgeois, qui l'avait mise sans crainte chés une Maîtresse exemplaire, afin qu'elle sût faire ses modes: Depuis qu'elle était dans cette maison, elle avait lié entr'elles toutes les autres Jeunesfilles, ét elle s'était fait tellement aimer de la Nièce de la maison, qu'elles étaient inseparables. Cette amitié pure les maintenait dans une innocence de mœurs si grande, qu'on n'avait aucune peine à les garder: Elles se confiaient tout, ét si un Jeunehomme fesait un compliment à l'Une d'elles, les Autres le savaient aussitôt. Cette confiance les preservait de petites embuches. Elles étaient douze Filles, toutes agreables; mais les trois, Celle dont je parle, la Nièce de la maison, ét la Fille d'un Commis à la Compagnie-des-Indes, étaient de la plûs

(*) Voyez la XVII CONTEMPORAINE.

ſeduisante figure. Nous remarquames enſuite une Jeune-Fayancière, très-aimable, ayant le tour le plûs voluptueux, qui jouait avec une Jeunefille domeſtique, d'une manière à inſpirer de la joie; il nous ſemblait voir deux Jeunes-bergères innocentes folâtrer ſur le pré, en gardant leurs troupeaux. Nous parvinmes enſuite aſſés rapidement dans la rue de la Comedie-française, où nous vimes une Jeune-Fourreuse, éleganment coífée, ayant les plûs beaux ieux ét le plûs charmant ſourire!... Nous decouvrimes une Bijoutière coquette dans la rue Daufine. Nous traverſames le Pontneuf, ét nous arrivames dans la rue Sainthonoré, au coin de celle du-Four, où nous commençames nos obſervations, par deux Jolies perſonnes, filles de Limonadier. Nous trouvames enſuite une Jolie-Tapiſſière. C'était la veille de Noel; je laiſſe à penſer à quel point la parure était ſoignée! Plûs loin nous trouvames une belle Bijoutière: Elle était brune: Elle avait une Fille de 16 à 17 ans, blonde comme ſon Père, ét très-jolie: Du-Hameauneuf la connaiſſait: —Si je n'étais pas auſſi heureux que je le ſuis (me dit-il), je regretterais de ne pouvoir épouser cette Jeune-ét-jolie-perſonne: C'eſt le plûs charmant caractère! Toute-jeune qu'elle

est, on l'a deja-demandée en mariage plusieurs-fois: Mais elle a refusé, pour ne pas quitter sa Mère. Voyez comme elle est jolie! comme sa figure est noble, interessante! observez ces beaux ieux, où la candeur montre le contentement? Remarquez la naïveté de son charmant sourire! son âme se peint dans ses traits, ét elle est belle comme son visage-. Je savais que Du-Hameauneuf disait la verité. Nous vimes ensuite une petite Limonadière chifonée, qu'un Corrupteur a depuis enlevée à son Mari; ét nous arrivames à la boutique de Raimonde. Toutes les Jeunespersonnes y étaient dans un éclat brillant; mais on n'y voyait plus la fausse Sofie, ni même Felicité; Préfleuri était resté fidèle; il avait montré tant de sagesse, de fermeté, de vertu, qu'on lui avait enfin donné sa Maîtresse dixhuit mois après l'avanture, rapportée dans la II-CXXVII NUIT. Audelà du Corps-de-garde, nommé la Barrière-des-Sergens, nous fumes frappés de l'éclat d'une boutique partagée en deux, modes ét chapellerie: L'Epouse tenait recenment les modes, dans une moitié de la boutique. Ce n'est pas tout; à-côté de la Maîtresse, à la première place, j'aperçus une Jeunefille très jolie, que j'avais vue dans le desordre. Je craignis qu'elle ne

levât les ieux ſur moi, ét que mes regards ne la mortifiaſſent. Je paſſai; mais je fis part de ma decouverte à M. Du-Hameauneuf. Il regarda très-attentivement la Jeunefille, ét me demanda, ſ'il y aurait de l'inconſideration à ſ'informer le lendemain à la Marchande? Je lui repondis, que je ne le croyais pas, connaiſſant quelle était ſa droiture ét ſa prudence. Il me promit de ne compromettre Perſonne, ét de ne faire que du bien. Je le reſpectais depuis ſon heroïſme, ét je me tus.

Au coin de la rue des Bons-enfans, nous vimes une boutique-de-modes ſuperbe! Nous la conſiderions, ét nous y remarquions entr'autres une Jolie-brune aux ieux brillans, quand nous nous aperçumes qu'elle ſe retournait du côté des carreaux, ét qu'elle prenait un billet, qui lui était gliſſé par un des trous deſtinés aux chevilles de fermeture. Nous vimes l'Homme: Il n'était pas jeune; il n'était pas vieux; il paraiſſait fort-épris! La Jeunefille lut le billet en-cachette, ét nous en augurions mal, lorſqu'elle ala le porter à la Sœur de la Maitreſſe, qui occupait une place du fond, d'où elle paraiſſait presider ſur tous les doigts des Ouvrières: Cette Fille lut, ét ſortit auſſitôt par une porte-de-derrière: Elle aperçut l'Homme, ét lui dit des injures. M. Du-Hameauneuf

prit la liberté de lui obferver, que les injures étaient de trop, ét qu'elles lui fesaient tort à elle-même. Elle l'envoya promener, ét nous y alames en riant. Ce n'eſt pas que nous approuvaſſions l'Homme: Mais la faute nous parut peu grâve, après qu'il nous eut dit lui-même, qu'il n'écrivait que des choses decentes, ét qu'il n'avait d'autre but, que de prendre un amusement innocent, en variant la monotonie des occupations de ces Jeunesfilles. Nous paſſâmes enſuite de l'autre côté, à une boutique bijoutière, vide, la veille, de ſon plûs bel ornement, c'eſt-à-dire de deux Sœurs charmantes, égales par les charmes, ét par la tâille, aupoint qu'on ne pouvait deviner laquelle était l'aînée. Du-Hameauneuf les trouva infiniment aimables; ét comme il avait la voix belle, qu'il était un affez bon musicien improvisateur, il fit, ét chanta ſurlechamp ces vers:

De ces deux Sœurs je ſuis épris!
Hâ! quelle Figure charmante!
Comme Aglaé, l'Une eſt riante,
L'Autre eſt belle comme Cypris!

Amour, Amour, tu t'es trompé,
Quand tu ne lançâs que deux flèches!
Il te falait faire trois brèches,
Pour être en tout developé.

Quand de Venus tu ſuis les pas,
Tu vois toujours que ſur ſes traces,

Elle conduit aumoins trois Grâces
Pour assaisonner ses appas.

Au visage Une a presidé ;
Une-autre embellit tout le buste ;
Et nous auront le compte juste,
Si la Troisième orne le piéd.

Il chanta d'une manière ravissante ; qui combla les deux Jolies-personnes, que j'examinais à l'écart.

Telle fut notre seconde soirée : Nous alames souper chés la Marquise, que nous amusames par notre recit. Nous la trouvames très-heureuse! son Fils ne la quittait presque pas, ét le Marquis ; dont elle redoutait encore la tête, venait de la rassurer pour jamais, en se declarant amoureux de Madem. De-M****, dont il avait engagé ses Parens à demander la main, dans la journée même. Mais helas! elle ne savait pas que le peril était caché sous les plùs belles apparences!

LA MESSE-DE-MINUIT.

Il fut convenu, en sortant, que les Hommes iraient à la messe-de-minuit, à une église éloignée, où il devait y avoir une très-belle ceremonie. La Marquise, sa Fille, Silvie, Elise, ét les deux Demerup montèrent dans le grand carrosse, ét nous alames de pied, le jeune Comte, le Marquis, Du-Hameauneuf ét moi. Nous observions les Devots ét les De-

votes à la messe-de-minuit. Il y avait beaucoup de Jeunes-gens! Nous vimes les Jeunesfilles sortir seules, ou avec leurs Mères, bientôt accompagnées ou suivies de leurs Amoureux: —C'est dommage (dit l'Original), que cette fète ne soit pas celebrée dans sa vraie saison, qui est environ au 25 de mai, comme on le voit, à la garde des Troupeaux, la nuit, par les Bergers-! Il nous exposa ensuite les raisons de l'opinion de Ceux qui fixaient noel au 25 de mai, ét nous cita, pour appuyer son opinion, un Memoire de l'Academie des *Inscriptions-ét-Belles-lettres*, ou de *Litterature*, (je ne sais pas trop laquelle). Nous arrivames à l'église, ét nous nous plaçames, dans un endroit peu éclairé, d'où nous pouvions tout voir. La ceremonie était majestueuse, ét pleine de grandeur: Mais nous observames, qu'à-l'instant où elle devait occuper davantage, deux choses se fesaient également: Les Filous tiraient adroitement les mouchoirs, les tabatières; ét les Amans causaient, ou exprimaient autrement leur tendresse, suivant que la place où ils étaient favorisait le mystère. Nous revinmes glacés, ét nous courumes chacun chés nous. J'eus pourtant le courage d'écrire la relation de la nuit à mon arrivée.

II-CXLVII NUIT.

SUITE : LA NUIT AU FORT-SOMMEIL.

Nous ne devions lire que ce ſoir à la Marquise le recit de la cæremonie : On ſait qu'elle avait preferé d'aler à la meſſe-de-minuit dans l'égliſe du Couvent, où elle payait les penſions de ſes Jeunes-protegées : Elle voulait leur donner l'exemple du recueillement ét de la piété. En alant chés Mad. De-M*** de-bonne-heure, attirés que nous étions par le charme d'une ſoirée qui devait être delicieuse, nous ne contions faire aucunes obſervations : Le temps était mauvais, toutes les boutiques étaient fermées, tout le monde retiré ! Nous marchions ſans parler : Il était 9 heures. A l'entrée de la rue de-Joui, nous aperçumes 3 Hommes, arêtés ſous une porte-cochère. Cette ſtation nous parut ſuſpecte. Nous paſſames indifferenment ; puis nous revinmes doucement ſur nos pas. —On dormira dur ! (disait Un des quatre Hommes; il faut de la hardieſſe ! —Il n'eſt pas encore temps ! entrons au cabaret, en attendant onze heures : Il ſera temps pourlors de travailler-. Ce parti fut adopté : Les quatre Hommes entrèrent au cabaret de la rue des Nonaindhières, ét demandèrent une ſeule pinte, qu'ils burent, en mangeant un morceau de fromage, ét pour

2 ſous de pain. Le ſouper était ſobre !... Nous étions entrés un inſtant après eux, ét nous prétions l'oreille, ſans faire ſemblant de rien. Nous comprimes que le *travail* de ces Meſſieurs devait ſe faire chés un Notaire de la rue Saintantoine, qui avait reçu, la veille, des ſommes conſiderables, en beaux deníers-comptans. Quelqu'envie que nous euſſions de nous rendre chés la-Marquiſe, il falut attendre. On ſortit à onze heures. Les quatre Hommes reprirent la rue de-Joui, juſqu'à la rue Saintantoine. Ils arrivèrent enfin à la maiſon qu'ils devaient *travailler*. Les rues étaient desertes; on ne voyait Perſonne: Ils ſe regardèrent uninſtant, ét l'Un d'eux contrefit admirablement le Chien qui aboie. Auſſitôt la porte ſ'ouvrit, ét les quatre Hommes reçurent quelque-chose, par une main qui ſ'avança. Ils diſparurent en courant. nous les ſuivimes, ſans faire de bruit. Ils avaient tourné par une petite rue, derrière la maiſon. Ils entrèrent dans un taudion de très-chetive apparence, ét nous ne ſavions plus que penſer. Du-Hameauneuf voulut penetrer dans ce repaire: Mais la porte ſe trouva fermée: Il falait qu'on l'eût pouſſée bien doucement, car nous ne nous en étions pas aperçus. Nous nous regardions, ét

nous étions prêts à nous en-aler, lorsque nous crumes entendre quelque-chose au faîte de la maison. En-effet, en prêtant l'oreille bien-attentivement, nous comprimes qu'on marchait sur les toîts. Nous redoublames d'attention. L'Un de nous courut dans la rue Saintantoine, ét l'Autre resta devant la chetive maison. Du-Hameauneuf vit, de la rue Saintantoine, qui est large, les 4 Hommes; ils entrèrent par une porte de grenier. Alors ne doutant plus de leur dessein, il se pressa un-peu trop. Il saisit le heurtoir, ét frappa violenment, jusqu'à ce qu'on vînt lui ouvrir. Le Maître lui-même, épouvanté mit la tête à la fenêtre de son appartement. Le Domestique averti, porta l'alarme dans toute la maison. Du-Hameauneuf l'observait, le croyant complice; mais rien ne confirma cette idée, qui fut dementie, par ce que je vis. Quatre Personnes étaient entrées; nous n'en avions toujours vu que quatre; ét il en sortit cinq, dont une me parut une sorte de Jeune-commissionaire de porte. Tout le monde était en l'air dans la maison: Mais on ne vit rien, ét le Notaire, qui craignait que le bruit d'un vol, quoique manqué, ne diminuât la confiance, dit lui-même à son Voisinage, que c'était une fausse alarme.

Nous

Nous demandames à lui parler après que nous nous fumes rejoints, Du-Hameauneuf ét moi, ét nous lui dimes la verité, qu'il nous pria de ne pas divulguer. J'avais suivi les quatre Hommes: Ils étaient entrés dans une maison de la petite rue des-Jardins.

Nous arrivames à minuit chés la Marquise. On nous gronda bien-fort d'arriver si tard! Mais nous racontames notre histoire, qui nous fit pardonner. Mad. De-M**** chargea M. Du-Hameauneuf de savoir le lendemain, ce qu'étaient les quatre Hommes, afin d'aviser au moyen d'en purger la Société; ou, si c'étaient des Travailleurs tentés par l'occasion, de les corriger, en les épouvantant. Après le souper, je lus le recit de la messe-de-minuit.

Lorsque nous sommes arrivés, la ceremonie était commencée de la manière la plus auguste. Des Ministres de tous les ordres, en habits sacrés, remplissaient leurs fonctions avec grandeur ét modestie! La musique était agreable, les voix belles, ét nous n'avons-pu nous empêcher de convenir, que l'église de Lion a tort de ne point avoir de musique. A l'endroit le plus solennel, lorsque le premier des Ministres pro-

nonçait les paroles ſacrées, une musique douce, ét vraiment delicieuse, annonça la venue d'un Dieu; ét au méme moment, on vit deſcendre, deſous une voûte en ciel, un Enfant environné d'Anges proſternés. Cela fut ſi bien fait, que tout le Peuple pouſſa un cri-de-joie. La ſimfonie devint alors complette, ét ne laiſſa que de majeſtueux inſtans de ſilence, remplis par les ſublimes fonctions du Miniſtre-des-autels.

—Votre recit eſt bien court! (ſ'écria Silvie): Hâ! que j'aurais voulu être-là! —Croyez-vous (dit la Marquise) que ces ceremonies ſoient bonnes, ét conformes à l'eſprit de la religion? —Madame (repondit le jeune Comte), c'eſt à MADEM. Silvie, qu'il faut le demander? —Voyons, Silvie, que penſez-vous? —Hâ! que j'aurais été touchée! J'aurais pleuré de-joie! —Madame (reprit le jeune Comte), que votre Spectateur prononce à-present. —Je crois, Madame, que ces touchantes ceremonies ſont excellentes pour les Âmes bonnes ét ſenſibles, ét qu'elles ſont ſourire les Cœurs-froids. —Je vous entens! (reprit MAD. De-M****)... Comment donc faire-?... Elle promit à ſa Nièce de la mener l'année ſuivante voir

la belle ceremonie, qui ne pouvaît être que très-édifiante pour elle ét ses Pareilles: Car Felicité-Demerup temoigna le même desir.

En nous en retournant, Du-Hameauneuf me dit. —Nous pouvons nous informer dès cette nuit, des quatre Hommes: Venez: Vous m'aiderez-. Nous alames à leur maison, ét nous cherchames le secret de la porte-d'alée, que nous trouvames facilement. Nous montames au premier. Là, Du-Hameauneuf frappa. Un Homme ét une Femme s'éveillèrent, ét nous repondirent, Que demandez-vous? —Levez-vous promptement! (leur cria M. Du-Hameauneuf); nous avons une chose importante à vous dire. —Ne te lève pas! mon Homme (s'écria la Femme): Ne vois-tu pas que ce sont ces Gredins de là-haut, qui veulent se venger du conger que tu leur as donné? —Non, non! (reprit Du-Hameauneuf), ce ne sont pas vos Locataires: nous sommes d'honnêtes-gens. —Ne t'y fie pas, mon Homme-! On nous declara, qu'on n'ouvrirait pas. Nous demandames alors à quel étage demeuraient les Mauvais-sujets? —Ils ne le savent pas! (dit la Femme). —Qu'ils le sachent ou non, (observa l'Homme), qu'est-que ça nous

coûte de leur dire?... Au quatrième, à la grand'chambre, dont la porte est en-face de l'escalier... Ét laissez-nous dormir, s'il vous plaît-? Nous montames au quatrième. Du-Hameauneuf batit le briquet, qu'il portait toujours, ét aluma sa bougie. Nous frappames à la porte indiquée; mais on ne nous repondit pas. On entendait neanmoins quelque tremoussement dans la chambre. Tandis que nous écoutions attentivement, je levai la tete, ét je vis le Commissionnaire-de-porte, qui me regardait par une trappe entr'ouverte. Il voulait se retirer promptement, mais comme il était couché à-plat-ventre, j'eus le temps de l'interroger: —Mon Ami? (lui dis-je), que font les 4 Hommes qui demeurent-là? Nous avons-besoin de Quelqu'un: Que font-ils? —Ils sont porteux au Coche-d'eau. —Ét vous, mon Ami? —Moi?... je fais les commissions à la porte du Notaire du coin de la rue des-Tournelles: si vous avez-besoin de moi? —Vous ne suffisez pas. —Remettons notre affaire-! (me dit Du-Hameauneuf. Ce mot apparemment tranquilisa les 4 Hommes: ils ouvrirent pour nous regarder; ils alumèrent même une chandel'e, ét je crus devoir preparer mes pistolets. Nous vimes un galetas

horrible, dans lequel étaient encore couchées 4 espèces de Mendiantes, ausquelles leurs haillons servaient de couverture. L'air des Hommes était singulier! ils paraissaient avides de nous voir, ét cependant ils ne jetaient sur nous qu'un regard mal-assuré. Nous repetames, que nous remettions notre affaire, ét nous nous retirames à-reculons. Nous fumes suivis jusques chés nous par les 4 Hommes, qui n'avaient que des craintes vagues; car ils ne se doutaient pas que nous les eussions vus, lors de leur entreprise.

II-ÇXLVIII NUIT.

La Nuit du Palais-marchand.

On sait que je ne rens pas compte des Nuits, qui ne produiraientque des repetitions. Il suffit d'achever ce qui regarde les 4 Hommes.... La Marquise fut instruite dès le matin, par Du-Hameauneuf, ét ce fut le President, parent de Mad. De-M****, qui épouvanta les 4 Complices ét leur Introducteur. Le Commissionnaire, à la nuit tombante, s'était mis sous un escalier, ét c'était lui qui avait donné la cléf d'une fenêtre, par laquelle on passait du grenier sur les toîts. Ils furent effrayés, en se voyant decouverts! ét ce mauvais-succès de leur premier crime, les en degoûta.

J'ai parlé de la coquetterie-du-soir; mais il n'en est pas de plûs frappante que celle de toutes nos Petites-marchandes, la veille du jour-de-l'an, surtout au Palais-justice, ét dans les environs. Il paraît qu'autrefois, du temps de nos bons Ayeux, c'était-là qu'on achetait toutes les étrennes, ét qu'on les donnait: On menait avec soi les Persones qu'on voulait étrenner, ét elles choisissaient, quand on cherchait à leur marquer des égards, ou elles recevaient, lorsqu'elles étaient inferieures. C'était en-outre une fête pour les Étrenneurs, ét pour les Étrennés, de voir les brillantes galeries du Palais, ornées de ce que la Capitale a de plûs beau dans tous les genres; puisque les Marchands non-seulement y étalent ce qui leur appartient, mais ce que leurs Confrères leur confient de plûs rare ét de plûs magnifique: Les Palatins ne s'en tiennent pas-là; ils empruntent également les plûs jolies Filles du quartier, marchandes ou non, ét ils les mettent en montre, dans leurs boutiques, parées comme des chapelles de confrèrie. Ainsi l'on peut dire, que la veille du jour-de-l'an, on voit au Palais, dans les Acheteuses ét dans les Vendeuses, ce que Paris peut offrir de plûs beau en marchandises, ét de

plûs aimable dans tous les états; car les Jolies-femmes qui ne sont pas étalées, viennent voir Celles qui le sont.

Il avait été convenu que nous accompagnerions Mad. De-M**** ét ses Protegées, au Palais. J'avais amené ma Fille-aînée, la seule de ma Famille qui fût à Paris, ét M. Du-Hameauneuf conduisait sa Femme ét sa Tante. Le Jeune-Comte donnait la main à sa Mère, ét le Marquis à Madem. De-M**** ; Silvie alait à-côté de la Marquise, toujours plûs enchantée de sa Nièce; les Autres precedaient ét suivaient; desorte-que notre Deésse était garantie de la Foule. Nous entrâmes par la rue de-Harlai: Mais à-peine fut-on dans la galerie, que Mad. De-M**** m'appela : —Tenez-vous auprès de moi! (me dit-elle); car je presume que vous connaissez presque tout le monde des boutiques, ét vous me donnerez des explications-. Il faut avouer que je n'avais jamais vu le Palais si bien monté! Une revolution nouvelle dans l'habillement des Femmes, due aux goût exquis d'une Souveraine adorée, venait de bannir l'ancien costume, deterioré par le mauvais-goût des Ouvrières ineptes; une élegance developante l'avait remplacé: toutes les Femmes étaient au-

tant de Nymfes à la tâille ſvelte ét degagée : Il falait ſurtout voir ces jolies Griſettes, autrefois enſevelies ſous une robe mauſſade à-la-française, qui leur donnait l'air d'une ruche ambulante ! elles brillaient non-ſeulement de l'éclat d'une parure qui doublait leurs attraits naturels, mais leurs charmes avaient ce neuf, cette fraîcheur, cette blancheur d'une peau fine, que les coſmetiqs n'ont point encore fatiguée. Il y en eut pluſieurs qui frappèrent la Marquiſe, quoiqu'elle fût environnée de tant de Jolies-perſonnes, qu'on disait tout-haut : —C'eſt Venus, accompagnée ét ſuivie des Grâces ! La Première dont elle me demanda le nom, fut une grande Fille, à l'air riant, aux couleurs-vives, à la tâille deliée, qui vendait des manchons ? —Madame (repondis je), c'eſt la Fille d'un Layetier de la rue de la-Vieille-bouclerie ; elle doit épouser un Fourreur. A deux pas, dans une boutique de bijous, était une belle Brune, avec cet œil mignard ét touchant, le charme le plûs doux de la Beauté : —Voila une charmante Perſonne ! —C'eſt la Fille d'un Pelletier, rue de la Comedie-française. —Il faut acheter à elle ? (dit Silvie). Mad. De-M**** ne ſavait rien refuser à ſa Niëce ; c'était ſon enfant-gâ-

té; ses malheurs, l'abandon où elle s'était trouvée, ce qui s'en était ensuivi, tout-cela portait dans son âme un sentiment inexprimable d'attendrissement. Silvie choisit pour sa Cousine ét pour elle, ce qu'elle voulait que sa Tante achetât; elle aurait bien voulu faire des presens à toutes les Autres, ét même à nous; mais elle ne l'osait, par discretion: Sa Tante lût dans sa pensée, ét elle la remplit: nous fumes tous étrennés!... Silvie embrassa la jolie Marchande-d'emprunt; car Aurore-Pariz* n'était-là que chés un Parent. La Jeunefille était émerveillée de la beauté, de la vivacité tendre de Silvie, ét elle en paraissait comblée, surtout quand le Petit-bijou lui eut fait quelques-uns de ces complimens délicats, si naturels dans sa jolie bouche. En sortant, elle lui donna l'adresse de la Marquise, en lui disant: —Mademoiselle, si vous avez besoin de nous, voici pour nous trouver-.. Aurore était touchée; elle me remercia par une reverence, ét un joli sourire.

Nous trouvames ensuite une autre Petite-marchande, à une boutique de joujous d'enfans. Mad. Dè-M*** la regarda, ét elle admira son air d'une angelique douceur: Elle me demanda son nom? —C'est la Fille d'un Brûleur-de-galons; ét la Jeu-

le de ſept qui ſoit jolie: c'eſt l'aînée, ét elle ſe nomme Charlote. Silvie, ét les autres Jeunesperſones achetèrent quelques bagatelles, pour les Enfans de Celles qui en avaient. Charlote fut ravie.

Vis-à-vis, à une boutique de Lingère, nous remarquames une charmante Fille, qui annonçait au plûs 15 ans; mais ſa figure avait un air-de-raison, une modeſtie vraiment admirable! Elle plut beaucoup à toute la Compagnie! Silvie, quoiqu' éprise d'Aurore, voulut entrer chés Celle-ci; ét entendant que je disais à Mad. De-M····, que c'était la Fille-de-la-maison, elle lui donna une liſte, pour apporter des marchandises à l'hôtel.

Nous aperçumes encore trois Jolies-filles, dans une boutique-de-modes... Mais ces details feraient une repetition.

Après le premier tour, la Marquise enmena toutes les Jeunesperſones, ainſi que le Comte ſon fils, ét l'Amant de Madem. De-M····: Nous demeurames, Du-Hameauneuf ét moi, pour nos obſervations. Elles furent nombreuses: nous vimes des Filous, des Seducteurs, des Seductrices, des Dupés, des Seduites, des Impudens, des Impudentes, étlrſt.

Nous eumes le bonheur de preserver un Provincial de l'adreſſe d'un Filou; un

Jeunehomme des tours d'une Coquette; une Jeune-beauté des piéges d'un Libertin. Il faut avoir des ieux exercés, pour voir ce qui se passe dans ces occasions; un Homme ordinaire ne voit rien: C'est comme pour les constellations; l'Astronome trouve du premier coup la Petite-ourse, il voit sa forme pareille à celle de la Grande, ét il aura beaucoup de peine à la faire distinguer à Ceux qui n'ont jamais étudié le ciel. Du-Hameauneuf vit le Filou, qui avait deja saisi le bout de la bourse que le Provincial venait de serrer. Il le fit arrêter, afin de preserver d'autres Persones, ét d'épouvanter les Fripons. Une Coquette scandaleuse tendait ses filets à un autre Provincial, qu'elle trompait de toutes les manières; (c'était la G—c.) Du-Hameauneuf entra, tira le Jeunehomme à-part, ét lui dit ce qu'était cette Femme. Une Jolie-fille d'un Marchand-fripier de la rue Daufine, qu'un Marchand-de-tabatières-ét-d'éventails avait empruntée, alait être la dupe d'un Escroq, qui se fesait passer pour un Seigneur: nous le debusquames, en le nommant ét en le detaillant. Un Vieillard revêtu d'une charge, homme très-dangereux! accoutumé à l'achat des Jeunes-innocentes, qu'il plongeait ensuite dans

un abîme-de-malheur, par les incommodités graves qu'il leur communiquait, étaît auprès d'une jeune ét delicate Papetière, dont les lis ét la candeur le tentaient. Elle avait été prêtée à un Marchand d'Almanachs: Le Vieillard travaillait à l'éblouir par des promesses, d'autant plus seduisantes, qu'il commençait toujours par en realiser une partie. Du-Hameauneuf, qui le connaissait, s'approcha de l'oreille de la Jeunefille, ét lui dit la verité nue, mais très-impure! La Petite-persone garda les presens deja faits; mais elle a constamment refusé de revoir le vieux Debauché.

Nous arrivames à minuit-ét-demi, pour souper chés Mad. De-M****; ét nous ne lui rendimes pas compte en public de toutes nos decouvertes. Nous remenames chaqu'un notre Famille à 3 heures: ce qui fit que nous n'eumes pas de rencontre extraordinaire: Mais nous vimes beaucoup de monde.

II-CXLIX NUIT.

Le Suicide.

Nous sommes arrivés à l'une des Epoques les plûs cruelles de ma vie!... J'avais un Ami, dont je n'ai jamais parlé dans ces Nuits, parceque je ne le voyais

que de jour. Il se trouvait mêlé dans les affaires d'un Homme, dont j'avais, une certaine nuit, refusé les bienfaits: (*Voyez* la CXXXIV NUIT): un malheureux procès s'était engagé: Mon Ami en sentit le peril; il vit la Famille, ét la desinteressa: Il était tranquile: Mais ce ne fut pas pour longtemps! L'affaire se poursuivit; elle était prête à être decidée, lorsque le Malheureux fut instruit du sort qui le menaçait! J'alai le voir le 26 de mars, trois jours avant la nuit fatale... Je le trouvai pensif, rêveur. J'étais malade: Il venait de m'arriver une de ces peines cruelles, qui dechirent l'âme: Je la lui confiai: Il s'attendrit, il pleura: —Qu'il est des Gens qui sont malheureux, sans qu'on s'en doute—! Je crus qu'il parlait de moi! L'Infortuné parlait de lui-même!... Il m'offrit son credit, sa bourse... Mais j'avais alors une Amie, un tresor: c'était pour la seconde-fois de ma vie, que j'avais pour asile, contre tous les maux de la nature, le cœur d'une Femme celeste! Je ne dois pas me plaindre! il est tant de Malheureux, qui n'ont ce bonheur qu'une-fois!... Aussi je ne me plains pas du sort, aujourd'hui 22 novembre 1787, quoique je sois privé de mon Tresor. L'amitié d'une Femme celeste est encore mon premier

bien... O Femmes ! independanment de l'amour, dont je ne parle plus depuis longtemps, vous étes, par la tendre ét douce amitié, les consolatrices des Hommes ! Vous les recevez des mains de la nature, pour les conduire doucement à travers les dangers de l'enfance ! A 15 ans vous leur donnez de l'énergie ! Vous les rendez heureux depuis 20 jusqu'à 50 ; vous leur allegez le poids des soins, des affaires, ét des malheurs ! Devenus vieillards, ils vous doivent encore le charme de leur vie ! Hâ ! quelle autre qu'une Femme sait rappeler avec un art enchanteur ce qu'on a fait de bon ? comme elle fait louer ! comme le charme de ses ieux, de sa voix insinuante, ajoute aux choses flateuses dont elle chatouille l'âme d'un Vieillard ! comme il est glorieux de l'interêt qu'il lui inspire ! Il est encore heureux ! heureux par vous, ô Femmes ! sans qu'il en coûte rien à votre vertu : aucontraire, vous exercez, vous nourrissez la bonté de votre sensible cœur !... Mais je me suis laissé emporter à cet élan de ma reconnaissance envers les Femmes, inspiré par ma nouvelle Amie. Revenons.

J'avais alors une Amie, un tresor : Je remerciai l'Infortuné. Mais nous nous attendrimes ensemble, ét il me

montra l'âme la plûs belle ét la plûs genereuse.

Trois jours après, le 29, j'errais seul dans le quartier, ét je me proposais d'entrer chés lui, non pour le voir, mais pour laisser une feuille imprimée, qu'il devait examiner. En venant, j'étais passé au Palais, où il y avait beaucoup de monde : Mais j'en ignorais la cause. Je le dis au Secretaire de mon Ami ; ét cet Homme ne me repondit rien. Je sortis. Je m'éloignai avec peine. Je retournai trois-fois à sa porte, sans frapper. Enfin, à onze heures-ét-demie, la porte s'ouvrit, ét je le vis descendre, en chantonnant. Il donna des bonbons à un joli Enfant de la Portière, ét le caressa, suivant son usage. Il me vit alors, ét me demanda, Si je savais quelques nouvelles? —Aucune (lui repondis-je). Il marcha, ét je l'accompagnai. —Pourquoi, si tard ; ne prenez-vous pas votre carrosse? —Il m'embarrasserait. —Où alez-vous ? —Je me promène. —Nous ne prenons pas le même chemin (ajouta-t-il) : Cependant, rendez-moi un service... Remettez cette lettre ... ce soir... Non ; je la porterai moi-même... Venez avec moi, si celà ne vous derange pas-! Nous parlames de la mort. —Elle n'est rien (me dit-il) : Je m'en suis convaincu

depuis quelques jours, ét vous y avez contribué-*. Il se tut. Je ne dis mot: J'étais vaguement inquiet. Nous arrivames à la chaussée-d'Antin: Là, il me dit: —Mon Ami, laissez-moi: Je vais remettre ma lettre, ét tâcher de revoir la Personne auparavant-. Il était tard; je le quittai, ét je m'en vins, en courant, par le Boulevard.

Près la porte Saintdenis, j'entendis courir après moi. Je m'arrêtai: J'attendis: On s'en retourna. Je continuai ma route, parcequ'il était tard. J'arrivai tout échauffé, tout ému: La Marquise fut inquiète, ét je la rassurai, en lui racontant l'emploi de ma soirée, qui n'avait rien de piquant.

Après le souper, je repris le Boulevard, ét j'alai jusqu'à la chaussée-d'Antin. Il était deux heures. J'étais troublé: sans doute par l'air que j'avais vu à mon Ami. Je marchai: J'alai jusqu'au Pont-royal; je le traversai: Je descendis le long de la rivière, ét j'arrivai à des Bains. J'entendis partir un coup-de-pistolet. Je tressaillis. Aussitôt, je vis un Garson qui s'agitait, qui courait. Je sus qu'un

* C'était-par-la JUVENALE, intitulée LA MORT, rapportée dans le PAYSAN-PAYSANE, ét deja citée dans cet ouvrage: Voyez la table de la XI.me Partie.

Homme venait de se tirer un coup-de-pistolet dans le bain. J'aurais voulu pouvoir y entrer: Mais on s'y opposa. J'attendis, ét j'appris que l'Homme était mort. Je vis arriver le Commissaire. Il était jour, ét je m'en-alai.

II-CL NUIT.

Suite: Autre Suicide.

Le lendemain, en m'eveillant, je me rappelai un Jeunehomme de ma connaissance, qui, degoûté de la vie, qu'une passion malheureuse rendait infortunée, s'était donné la mort par un coup-de-pistolet, dont il tint le bout du canon avec les dents, après s'être mis au lit, ét avoir écrit à M. De-Sartine, de n'inquièter Personne. Je suis le seul qui ai connu la cause de sa mort. Il m'écrivit, ét je reçus sa lettre le matin, deux ou trois heures après le coup fatal. Il aimait une Demoiselle de la première-qualité, fille ét niéce de Duc: La difference des conditions était immense, puisque le Jeunehomme était un roturier. Il avait eu occasion d'approcher plusieurs-fois cette belle-Personne, pour des bijous de son invention, ét parcequ'il se connaissait parfaitement en pierres-precieuses. Il avait aussi une manière ingenieuse ét charmante de composer les chiffres, par l'art avec lequel il savait entrelacer les

lettres, d'une façon agreable ét claire *. On lui payait chèr tous ces petits secrets ; par une raison bien simple ; c'est que toutes les fois que l'art d'un Homme n'est utile qu'à peu de Personnes, il faut que Celles-ci s'executent de bonne-grâce, pour avoir des choses rares ét d'agrement : Le prix excessif qu'elles payent alors, fait comme partie du precieux de l'objet rare, en le mettant à la portée de moins de Gens. Le Jeune-artiste était donc accueilli, caressé, ét il gâgnait considerablement. Un grand gain facile, énerve l'âme, comme une grande fortune ; on se donne le luxe des Grands ; on dedaigne son état ; on gemit d'en être, ét pour peu qu'on n'ait pas une certaine force-d'esprit, on est au-desespoir.... Telle fut la cause du suicide du Jeune-P**, beau, bien-fait ayant même de l'esprit, ét surtout des manières : Il ne put supporter le malheur horrible, pour lui, de n'être pas né duc.

Je ne rapporte ce suicide qu'à-raison de la singularité ét de son motif, ét pour prouver qu'une forte secousse, ou une peine lente, mais très-forte, a toujours

* Il avait composé, sur cette matière, un Livre, où il étalait beaucoup de connaissances numismatiques.

derangé la justesse-de-l'esprit, lorsqu'on se donne la mort. Aussi, tout ce qu'on peut écrire contre le suicide, est du temps perdu: toutes les loix contre cette folie sont des enfantillages: Les Fous ne suivent pas un raisonnement, ét ne craignent pas les loix. Si quelque-chose pouvait éloigner du suicide, ce serait l'idée, qu'il est toujours l'effet d'une folie: parcequ'alors, on écarterait cette idée flatteuse de courage, qui seduit certains Suicides au premier moment, ét qui les dirige encore, lors-même qu'ils n'ont plus le raisonnement sain.

J'étais resté toute la journée chés moi, sans rien apprendre. Le soir, j'alai à l'imprimerie: Le Fils du Maître me dit, qu'un Homme connu s'était tué. Je dis ce que je savais, ét il se trouva que c'était le même Homme. Je m'informai des circonstances. Elles étaient terribles! Une mort comme celle de Senèque ét de Lucain (mais ces deux Romains y étaient condamnés), trouvée trop lente, ét hâtée par un coup-de-pistolet, qui avait laissé survivre deux heures!... Je partis rempli de funestes idées, dans le dessein d'aler effrayer mon Ami, par ce triste recit. J'arrive: Je vois un corps exposé: Je m'informe. Il est mort!....

J'attens: Je ſuis le convoi fondant en larmes. Perſonne ne veut parler, ét je cours chés la Marquise.

J'en fus reçu plus affectueusement qu'à-l'ordinaire. Toutes les Jeunes-perſonnes m'environnèrent; on me dit les choses les plus flateuses. J'étais ſurpris de ces careſſes. Enfin la Marquise me dit: —Vous ſavez le malheur de votre Ami? —Helas! il eſt mort: j'arrive de ſes funerailles. —C'eſt un grand malheur! Si ſenſible!... Auſſi, l'on dit qu'en rentrant chés lui, après avoir appris la fatale nouvelle, il dit: —Ils verront ſi je ſuis un lâche; ſi je ſuis un Homme-d'honneur! —Il m'a dit quelque-chose d'approchant hièr-ſoir... Mais mourir dans la nuit, ſubitement! —Hà! vous ne ſavez pas-?.. Elle ſe tut. Je voulus être inſtruit. Un mot ſuffisait... Je ne pus ſupporter ce coup! je me trouvai ſaisi, aneanti! l'horreur ſeule me conſervait le ſentiment de mon exiſtance... La Marquise verſa des larmes, ét ce fut un baume ſalutaire, pour mon cœur. Silvie, Felicité, Sofie, Élise, Rosalie ſe contraignirent encore moins, ét l'amertume de la douleur ceda enfin à l'amitié!...

Je repaſſai devant la porte de mon Ami, ſeul... Je dis ſeul;.. mais non; Du-

Hameauneuf me ſuivait par ordre de la Marquiſe. Je n'interrompis mes cris, que pour graver ſur la pierre la date de la mort.... Du-Hameauneuf reſpecta ma douleur, ét ne ſe montra pas.

La fatale année, que 1779! Je ne puis me la rappeler, ſans fremir! Que de biens elle m'ôta! qu de maux elle accumula ſur ma tête!... Pardonne, ô Toi, que je cheris! Être intereſſant ét naïf, que je ne voyais qu'à-travers le priſme de la calomnie! on me trompait, ét tous-deux nous fumes la victime de la duplicité!

II-ÇLI NUIT.

Origine des Contemporaines.

Je pleurais mon Ami, lorſque je vis ſa mort annoncée dans un Ouvrage alors fameux. L'Auteur de cette indecente ſatire, aujourdhui apprecié, osa plaiſanter le malheur de ſon Semblable! ét cette indignité ne revolra que moi peutêtre? Mais le *vil Calomniateur des Morts* l'a payé chèr depuis!... L'Infortuné m'avait donné quelques Anecdotes, ét m'avait mis ſur la voie, pour beaucoup d'autres. Je commençai à ne plus tant courir le ſoir; tous les goûts s'éteignent, ét l'on n'a pas toujours l'activité de la jeuneſſe. Ce fut pour ſuppleer aux traits

repetés, aux avantures insipides, que je resolus de composer des histoires vraies, non-deguisées pour la Marquise, afin d'en faire le sujet de nos entretiens ét de nos lectures. Je les racontais, quand je les avais vues; je les lisais, quand c'était un recit que j'avais redigé. J'en donnerai une idée, après le trait suivant.

L'HOMME-AUX-MAXIMES.

Comme nous sortions, Du-Hameau-neuf ét moi, nous fumes abordés par un Homme de la connaissance de ce Dernier. —C'est l'Homme-aux-maximes (me dit mon Ami)! Vous ne serez pas fâché de l'entendre une-fois; car il est original! mais à la troisiëme, il se repète-, Nous le mimes à son aise. Aussitôt le Maximologue ala comme un reveil, dont on lâche la detente: » 1 *Mepriser le Roi, ou la Religion, c'est manquer au bon-sens; le Roi fût-il mechant, ét la Religion superstitieuse* ». ¶ *Vous en sentez la raison; c'est que l'atheïsme ét l'anarchie sont les plûs grands des maux.* » 2 *Le despotisme, sous un bon Prince, est le meilleur des gouvernemens; c'est celui des Corps bien-organisés, qui n'ont qu'une tête, à laquelle tous les Membres obeïssent aveuglement* ». ¶ *Cette maxime paraît odieuse; mais Quelqu'*

un s'est-il avisé d'en faire un reproche à Lafontaine, qui l'établit par sa fable de l'HYDRE? Je ne suis pas plûs esclave qu'un-autre; mes principes sont connus: j'énonce seulement une éternelle verité, étrangère à Montesquieu, tout grand-homme qu'il était; verité qui nous indique l'origine de la Royauté, bien differente du faux adage de Voltaire,

Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux!

Le premier Roi fut un Père-de-famille; ce furent les Rois posterieurs, les Chefs usurpateurs, les Conquerans, ét non le 1.r Roi! qui fut choisi pour sa sagesse, les services rendus, ou qu'il pouvait rendre; c'est le gouvernement naturel, que le monarchi-despotique: Ét la preuve sans replique, c'est que tous les Gouvernemens, même le populaire, sont obligés d'y avoir recours, lorsqu'ils ont besoin d'une double énergie, ét pour les Armées, qui toujours eurent un Chef despote, même en Grèce, même à Rome. Quand l'insubordination s'est établie dans l'Armée d'une Republique, l'État n'a pu subsister. Rome naissante eut besoin d'un Dictateur; Rome maîtresse de vastes contrées, eut besoin d'une Tête; elle eut un Empereur, qui n'était autre chose qu'un Dictateur perpetuel. Et qu'on ne dise pas que ce fut la corrup-

*tion des Romains qui amena les Empereurs; ce fut la nature éternelle des choses. Le Gouvernement monarchique, les propriétés ét la liberté-personnelle sauves, est le plûs efficace ét le plûs énergique de tous. Et tout y tend! en Hollande, en Angleterre, en Pologne; ét plûs un Pays en est éloigné, plûs il doit avoir à souffrir. Le monarchisme absolu est en Prusse, voyez quelle énergie! La Russie peut beaucoup, par l'unité de pouvoir; la Pologne ne peut rien. La Turquie est despote, ét va mal! Elle ne serait plus, si elle avait le gouvernement polonais: Son gouvernement l'a rendue puissante; l'ignorance, la grossièreté, l'oppression fanatique, la prévention religieuse, une constitution viciée, qui, aulieu de prendre la religion des Vaincus, quand il le falait, s'est obstinée à faire dominer celle des Arabes; qui a la folie d'avilir, d'opprimer la moitié, les trois-quarts des Habitans d'un Pays, sous prétexte de religion, ces vices l'ont affaiblie, deteriorée, ét vont sans-doute l'aneantir: Ce qu'on attribue au despotisme turq, a donc une toute-autre cause! Ainsi, la beau chapitre, si court, de l'*ESPRIT DES LOIX*, si frequenment cité, où le despotisme est exprimé par l'image du*

Sauvage,

Sauvage, coupant l'arbre pour en avoir le fruit, est fausse, comme la fausse grandeur du Qu'il mourût ! *des* HORACES ; *c'est de l'étonnement que le* Qu'il mourût *inspire, ét on l'a pris pour de l'admiration!... Mais revenons au despotisme : Ce n'est pas lui, c'est le fanatisme, qui coupe l'arbre; le monarchisme, semblable aux Corps animés, ne se coupe que les ongles, la barbe ét les cheveux, jamais la chair; c'est un autre Monstre, qui commet cet excès-......* (Je l'avoue, cet Homme nous étonna! Mais nous ne nous voulions pas disputer, il continua): » 3 *Point d'Hôpitaux, point de Paresseux; point d'aumônes, point de Mendians* ». ¶ *Ceci vous paraîtra encore extraordinaire !... Je connais le Peuple, ét c'est parceque je le connais, que je parle ainsi : L'Hôteldieu, 20 Hôtelsdieu sont un mal, sans aucun bien : les secours y sont nuls, parceque l'air y est mortel : Un rien, chés les Malades, soignés par leur Famille, vaudrait mieux que tout ce qu'on leur donne coûteusement à l'Hôteldieu. A quoi (je ne dis pas à Qui?) servent les Hôpitaux ? A donner un lieu, pour expirer loin des regards, à des Malheureux isolés, sans Famille, qui ont com-*

pté là-dessùs, pour vivre, comme je vois vivre les Ouvriers, en bandits, en fainéans, en bas escroqs de tous les Marchands, qui leur fournissent le necessaire; ces Ouvriers, que je vois bien payés, ét ne travailler que 3 jours, sous l'odieux pretexte de n'avoir pas besoin d'en travailler 6! Administrateurs publics! soyez quelquefois utilement cruels, pour la Generation presente! supprimez, abbâtez, renversez les Hospices! Que tous les Miserables insubordonnés qui s'enivrent, qui font la loi aux Maîtres ét aux Fournisseurs d'ouvrage, que tous les Gens sans cœur, sans âme, sans conduite, sachent qu'il n'y a plus pour eux d'hospices, fauteurs de la paresse ét de l'ivrognerie, où, le troisième jour de leur maladie, ils seront suffoqués par le mauvais-air! ét vous aurez un moyen de-plûs pour les faire-travailler, pour empêcher nos manufactures, toutes les productions de nos metiers, de ne pouvoir supporter la concurrence, par le trop haut prix? Pourquoi un traité-de-commerce avec l'Angleterre sera-t-il ruineux pour la France? C'est que nos Ouvriers ne travaillent pas à-moitié de ce qu'ils fesaient du temps de Henri-IV, ét qu'à l'instant actuel, la somme-de-travail diminue en-

core d'une manière effrayante ! c'est que l'utile despotisme des Maîtres, sur des Hommes brutes, insolens, est aneanti ! c'est que l'Ouvrier est devenu le despote, ét que par un renversement, qui annonce une revolution terrible, le pouvoir est passé entre les mains de Ceux qui ont interêt de l'aneantir ; Ceux qui devraient recevoir les ordres, les donnent ; ce sont les mains, les bras, les piéds, qui prescrivent la loi à la tête, ét qui prétendent la diriger !... Mais tout alât-il bien, il faudrait encore aneantir les hospices ; leur but conservatif est nul, ét bien au-dessous de la nullité, il est meurtrier ! On y perd, ét pour l'État, ét pour les Malades, ét pour Ceux qui les soignent, ou plûtôt qui les devorent : (car l'accessoire de la depense l'emporte sur le principal) : On y perd des bâtimens immenses, de la nourriture, des remèdes, des Chirurgiens ét des Valets. Rien de plûs simple que l'établissement de l'Hôteldieu ! des Femmes pieuses soignaient des Malades : cela est excellent ! Mais voyez où les choses en sont venues, dès que les Ouvriers ont compté là-dessus ? il a falu des Valets, une foule de Chirurgiens, pour soigner la Debaûche, la Perte-des-mœurs,

l'Oisiveté, l'Insubordination! La moitié de la Ville vient être malade à l'Hôteldieu, parcequ'on craint bien moins la mort que le travail! Dailleurs, les Bienportans y traînent les Moribonds bon-gré-malgré, pour s'en debarrasser, ét il faut un Peuple de Valets, pour les servir... Aneantissez les Hôtelsdieu, Administrateurs! Remettez en honneur le travail; retablissez la subordination de l'Ouvrier, ét celle de tous les ordres des Citoyens!... Je ne sais, mais je crains bien que les Philosofes, estimables dailleurs, n'aient commis bien des indiscretions, dans leurs reformes proposées! Ils n'ont pas assés vu, pas assés connu le Peuple-.........

Nous arrivames, en ce moment, à la porte de la Marquise, ét l'Homme-aux-maximes nous laissa, en nous promettant de nous revoir le lendemain. Nous rendimes compte de sa conversation, puis je commençai l'analise des *Contemporaines* recemment composées:

La 1.re écrite, mais non la première en date, s'intitule, *Le Nouveau-Pygmalion*: Elle m'avait été racontée; mais elle ne devait être publiée qu'avec de grands deguisemens? ¶ C'est l'histoire charmante d'une Jeunefille trouvée dans

une misère profonde, par un Jeunehomme-de-qualité, qui accompagnait deux Dames, au-moment où il aperçut une petite Ramasseuse-de-cendres: Il plaisanta, endisant aux deux Coquettes, que s'il voulait, il ferait de cette Enfant; un Objet de jalousie pour elles, ét pour toutes les Belles-persones de leur connaissance: Elles ne lui repondirent qu'avec-mepris: Il fût piqué: Il prit la Petitefille, la mit au Couvent; on la forma; elle devint charmante, parcequenaturellement elle avait de la beauté: Alors le Jeunehomme, adorateur de son propre ouvrage, voulut la seduire, ét n'y reüssit pas: Son amour s'accrut par la resistance. Il se maria cependant: mais sûr de la vertu de sa Pupile, il la donna pour amie à sa Femme. Il n'est pas d'indignités que la Mère de l'Epouse n'ait faites à la Jeunefille, sans connaître la bassesse de son extraction; car le Mari se donna bien de garde d'en parler! Enfin un horrible malheur arriva! La Jeune-épouse fut empoisonnée par sa Mère, aulieu de la Jeunefille!... J'ai fait, en-publiant l'histoire, des changemens necessaires alors, ét qui ne le sont plus.... Le Bienfaiteur a depuis secrettement épousé sa Pupile.

2 *Il a perdu la memoire*, eſt le ſecond trait. Un Jeune-homme-de-robe en eſt le heros. On ne repetera pas tous les tendres ſoins de l'Epouse: Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'après une longue convaleſcence, ce fut le trait de l'amour vivement lancé, qui acheva la guerison du Jeune-époux.

3 *N'importe Laquelle*, eſt un trait arrivé à deux Jolies-Sœurs du quartier Saintbernard, Mesdem. Poinot.

4, *La Soubrette par amour*, que Quelqu'un a trouvée peu vraiſemblable, eſt vraie, à quelques circonſtances près, ét je l'ai vue, non pas une, mais deux-fois.

5 *La Petite-Amoureuse*, l'eſt également, ét la Mère du Jeunehomme pleura-de joie, en la lisant: C'eſt que tous les caractères en ſont veritables.

6 Quant à la *Grisette épousée*, l'Heroïne n'a pu me la pardonner: Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que deux Femmes ſe la ſoient diſputée!

7 *L'Honneur éclipſé par l'amour*, eſt une de ces fineſſes-de-Fille, mises quelque-fois en usage par une Jeune-perſonne très-amoureuse: J'ai connu l'Heroïne de celle-ci, aux environs de la rue Planche-mibrai.

8 *La Fille-de-Marchand*, eſt une

vanture arrivée dans la rue *du-Roule*.

9 J'ai connu persōnellement *la Fille échapée*; elle était du faub.-St.-honoré.

10 Quatre Jeunes-gens de mes amis avaient conçu le projet des *Associés*, ét leur plan était comme je l'expose: Quelques avantures, que je rapporte, en suspendirent l'execution; mais ils se repentent encore d'avoir dissous la Société.

11 *La Jeune-Demoiselle*, éprise du *Petit-Auvergnat*, est un trait délicieux, qui me fut donné par l'Ami des CLVII ét II-CXXX NUITS.

12 *Le Garson-fille*, m'a été raconté.

13 Mais j'ai vu deux-fois la *Fille-garson*.

14 *La Fille-de-Bourreau*, est un recit; mais on m'a fait voir les deux Jeunes-personnes, devenues heureuses.

15 Tout le monde a connu, comme moi, l'Heroïne de la *Mort-d'amour*.

16 *Le Mariage caché*, dont je connaissais les Persōnages, me fut revelé par mon malheureux Ami M***.

17 *La Fille attrapée*, est un trait connu dans tout le quartier de la Belle, qui en est l'heroïne.

18 *L'aimable Hôtesse*, m'attira un desagrement considerable!.. Mais je n'en ai pas été surpris, lorsque j'ai vu la Jeune-Sœur, après la mort de son

Aînée. C'était un recit; je ne connaissais pas les Personnages: On m'avait parlé d'une ressemblance parfaite entre les deux Sœurs, ét je n'y croyais pas: Ce fut ce qui m'égara.

19 *La Fille-seduite*, est l'histoire trop reelle d'un Lib. qui recevait familièrement chés lui un Aut. sans principes.

20 L'histoire du *Mari-à-l'essai*, est vraie à-la-lettre, ainsi que son episode.

21 J'ai vu l'avanture de la *Femme-à-l'essai*, chés un Jeune-Procureur.

22 Il en est de même de *l'Attente-trompée*: Mais il faut dire ici, qu'elle est arrivée dans deux maisons differentes, ét que les deux traits sont amalgamés, pour en faire une seule histoire.

23 *La Fille-naturelle*, est l'avanture de la Jeune-Necard, avéc le President de S*-L*. J'ai connu cette Fille.

24 *L'Amazone*, est un trait célèbre, plûs d'une fois renouvelé, avec des circonstances un-peu differentes: J'ai choisi le trait veritable, le plûs à l'honneur des Femmes qui pensent comme l'Heroïne.

25 *L'Ancienne-Inclination*: C'est ici le trait delicieux du Malade-d'amour, dont il est souvent parlé dans ces Nuits. (Voyez la *Dedaigneuse*).

26 *Le Premier-Amour*: Je ne dirai

rien de cette *Nouvelle*, que je racontai sans deguisement à la Marquise, sinon, Que n'est-elle vraie en tout!

27 *La Femme-au-Mari-invisible*, est un trait arrivé au Faubourg Saintmarcel, rue de-l'Arbalête: Il m'a été raconté par un Temoin occulaire ét irreprochable, un Curé de l'une des Paroisses de ce quartier. Je ne m'étens pas sur ces *Nouvelles* interessantes, si fort audessus, par leur verité, de tous les Contes moraux ou immoraux si bien peignés, parcequ'on peut les lire dans l'Ouvrage des *Contemporaines*, qu'on reimprime sans-cesse, ét qui doit enfin surmonter toutes les critiques des Envieux ét des Calomniateurs.

28 *La Mauvaise-Mère*. Je tiens cette Nouvelle d'un Libraire de Paris presque voisin de l'abominable Mère: Elle a tué sa Fille, qu'elle preferait; son Fils est mort depuis, ét des Collateraux, qu'elle detestait, jouissent aujourdhui de sa succession.

Telle est la première *Suite* des *Contemporaines*, composée en entier pour la Marquise, ét lue dans le cours de l'année 1779.

CONCLUS. DU MALADE-D'AMOUR. La nuit où j'avais lu à la Marquise ét à

sa petite Société, le *Premier-Amour*, je m'en revenais pensif, en me rappelant mes années premières: Je vous pleurai, ô Colette!... A-l'entrée de la rue des-Poulies, je trouvai un Homme qui courait. —Hâ! c'est vous (me dit-il): O mon Ami! passez par votre Ile, ét marquez au-dessous de la date de 1770, qu'aujourdhui, je suis le plûs heureux des Hommes!.. Rose, la belle Rose est veuve; je l'aime toujours autant, ét j'en étais aimé... Oui je l'étais, sans qu'elle s'en-doutât; j'en ai la preuve;... ét je puis l'épouser!... Elle ne me connaît pas encore; elle me prefère à moi-même... Mon Ami! je suis le plûs heureux des Hommes!... C'est à l'Auteur des douze lettres, qu'elle consent à se donner, de-preference à son Bienfaiteur actuel! Concevez mon bonheur! L'Homme d'il y a dix ans m'est mille-fois plûs cher, que celui d'aujourdhui! C'est lui qui m'a fait connaître la belle Rose! qui l'a cherie, adorée; qui lui écrivait... ét qui la toucha-! Je l'interrompis, en lui disant: —Vous ne ressemblez en rien aux autres Hommes! Nous ne tenons pas plûs à nos anciennes actions, qu'à celles de nos Ancêtres: Elles ne sont qu'un encouragement à bien faire; mais il se-

rait presqu'aussi ridicule à un Homme de se targuer de sa force d'il y a trente ans, du bel Ouvrage qu'il fit alors, que s'il se vantait de la force ét des beaux Ouvrages de son Père. Je me suis souvent fondé la-dessus, ét j'ai vu que je ne tenais pas plûs à mes actions d'il y a vingt ans, que si elles avaient été faites par Un-autre. —Hâ! (me repondit *Des-Gravilliers*), l'amour nous donne une identité d'existance, ét je sens que c'est plûs moi, qui écrivis les lettres qui me font aimer, que le moi d'à-present, qu'on ne prefère pas-. Je sentis aussi qu'il avait raison. Il épousa la belle-Rose, que je nomme Clotilde, dans la 25 *Contemporaine*, ét il est le plûs heureux des Hommes: Car son bonheur n'est pas encore diminué. J'alai en inscrire la date sous l'année 1770, comme il avait été convenu.

II-ÇLII NUIT.

SUITE DE L'HOMME-AUX-MAXIMES.

A ma sortie du soir, Du-Hameauneuf ne manqua pas de m'amener l'Homme-aux-maximes, qui reprit la matière de la veille, sans preambule:

»—4 *Le Luxe est père de tous les vices, dont l'Oisiveté est la mère* ». *Mais le luxe fait travailler! —Oui: il fait faire des nœuds: Or je demande, quel-*

(amèr, qui rend quelquefois la santé) ». »11 *On va gai à la noce; on en revient triste* ». » 12 *Dites au Sot qu'il est trop soumis, il devient insolent; dites à l'Ouvrier qu'il travaille trop, il ne sera rien* ». » 13 *Faites apprendre à lire à l'Enfant en se jouant, il sera futile toute sa vie* ». » 14 *Dites à une Mère d'élever doucement ses Enfans, et elle leur passera tout, même les vices* ». » 15 *Aler toujours en carrosse, rend impitoyable, ou pusillanime; on croit que les Autres ne sont jamais las, ou qu'ils doivent être affaissés* »! » 16 *Dites au Critique d'être sevère, il sera injuste; à un Jeunehomme d'être judicieux à une première representation; il sifflera, s'il est mechant; il applaudira, s'il est bon, mais sur 300, 290 siffleront* ». » 17 *Une maxime française importante; c'est qu'il faut perdre les Anglais, ou s'unir à eux: Pour les perdre, il faut les corrompre*». *(Mais hélas! pour donner la peste, il la faut avoir! Envoyons-leur nos Danseurs, et tout notre Opera)*. » 18 *Tout Persiffleur serait assassin, s'il ne craignait pas les loix* ». » 19 *Honorer l'Écolier, c'est le rendre paresseux; honorer l'Ouvrier, c'est en faire un important*». » 20 *L'Auteur qui brille, et n'a rien de solide, est*

le verluisant de la litterature ». »21 L'Homme-de-village, qui vient à la Ville, a les sens neufs; l'Enfant de Paris a les sens usés; avant d'avoir joui ». (Tout lui est familier, trivial; il est blasé par les ieux). »22 Mariez-vous au-hazard, plûtôt que par interêt, ou par amourette ». (Vous ne serez pas sujet aux reproches, ni au dégoût). »23 L'égoïsme est un prêté pour un rendu, fait à la Nature ». (Elle s'est arrangée de-façon, que la vie d'un Individu n'importe ordinairement qu'à lui). »24 Les Sangliers se pressent en hiver, pour s'échauffer; ils sont plûs humains que les Hommes ». »25 Il faut outrer, dans les Livres, au Theatre, en Peinture, en musique; les trois-quarts des Hommes sentent si peu, qu'il est heureux que l'exageration les émeuve »! » Un Auteur critico-moral juge tout; mais il est jugé par son Lecteur ». » Le cynisme est la negligence de plaire; à-moins qu'elle ne soit l'effet du genie occupé; alors le cynisme est une vertu ». ¶ Buffon voulait toujours être paré; il se fesait coiffer trois-fois par-jour, dit-on; (il avait un motif noble, il soignait son corps, comme le style de ses Ouvrages, et c'était les chefd'œuvres de la Nature. Mais si c'était un mal, je dirais):

Omne animi vitium tantò conspectius in se
Crimen habet, quantò major, qui peccat, habetur. Juv.

» 28 *On peut se louer soi-même, par indignation contre l'injustice des Autres* ».

Je l'avoue, nous écoutions cet Homme avec un grand plaisir, lorsqu'il fut interrompu par l'évènement que voici :

Une grande ét jolie Femme sortait d'une maison-à-porte-cochère de la rue P. Sarrasin : Une autre Femme en delâbrement tenait dans une alée un petit Garson par la main : Elle le poussa dehors, en disant : —Va lui demander l'aumône-!... Le Petit-garson courut, ét dit à la Jeune-Dame : —Je meurs-de-faim! la charité, s'il vous plaît, ma Sœur-? La Dame doubla le pas, sans regarder l'Enfant. Un Vieillard colossal, couvert d'un feûtre ét d'un manteau brun, se trouva devant la Dame, se decouvrit, en disant, —C'est moi-! La Dame fit un cri, ét tous-deux entrèrent dans la même maison... On saura ce que c'était.

La Malediction-paternelle.

Je n'avais encore composé qu'une dixaine de *Nouvelles-contemporaines*, lorsque sortant un-soir, j'entendis un grand bruit chés un Procureur de mon voisinage, père d'une Joliefille, ét de deux Fils. Il y avait en-outre dans la maison, une Gouvernante-d'Enfans, de la plûs belle

figure. Surpris de ce que j'entendais, je m'arrêtai: La porte-cochère était ouverte, j'entrai, ét j'alai, jusqu'à l'escalier, prêt à servir Ceux qui auraient besoin de moi. C'est-delà, que j'entendis très-distinctement ces paroles, prononcées par le Père, contre le Fils-aîné: —Je te maudis; je te charge de la malediction paternelle; Fils ingrat ét denaturé! Sors de ma presence, ét que je ne te voye jamais-! Ces mots me dictaient ce que j'avais à faire. Il est des occasions où l'on doit violer la règle, de ne pas s'ingerer dans les affaires d'Autrui; c'est lorsqu'un Père ou une Mère irrités s'emportent contre ce qu'ils ont de plûs chèr: Ils demandent eux-mêmes, ou plûtôt la nature demande, qu'une main intermediaire vienne adoucir une colère, qui est pour eux, un mal plûs grand que le mal commis. J'entrai donc: A-ma vue, le Père se calma un-peu: Le Fils se jeta aux genoux de son Père, ét le pria de revoquer! La Sœur ét le Jeune-frère en firent autant. La belle Gouvernante elle-même, quoique l'offensée, joignit ses prières aux leurs. —Monsieur mon chèr Voisin, me dit le Père, vous êtes un homme sage, prudent, éclairé: dois-je pardonner?... Puis-je dire le crime? (demanda-t-il à la

Gouvernante). —Oui, Monsieur: Il faut qu'il y ait des Honnêtes-gens qui le sachent, pour lui en faire honte-. —Ecoutez-moi donc, Monsieur (reprit le Père): Ce Monstre (designant son Aîné, très-beau garson, ét vigoureusement constitué) vient de commettre le crime le plûs odieux, un crime que les loix punissent du feu-.... Je fus effrayé. Voyez cette Fille ; voyez Josefine ; elle était chés moi du vivant de ma Femme. Elle l'a élevé depuis l'âge de neuf ans (le Garson en avait environ 20) ; elle a élevé son Frère, sa Sœur ; elle était très-jeune alors ; mais elle a toujours montré une prudence consommée : Je lui ai promis de l'établir ; nous avons un Parti, un Honnête-homme, ét nous n'attendions plus que l'âge eût mis ma Fille en état de gouverner la maison : C'est à ce moment ; c'est aujourdhui, ce soir, au moment où je rendais une visite avec son Frère ét sa Sœur, que ce Miserable s'est jeté sur une Fille à laquelle il doit tout, qu'il l'a menacée, si elle-resistait, de lui donner la mort ; ét qu'il lui a fait... violence-!... Voila le crime-... Je regardai le Jeune-homme : Il était abîmé de douleur. Je regardai la Gouvernante : Elle fondait en larmes : Mais elle était belle. Je regardai le Jeunefrère ét la Jeunesœur : Ils avaient

les ieux colés contre terre. —Il faut revoquer la malediction! (dis-je au Père); il le faut absolument: Votre Fils a commis un grand crime! Mais Dieu pardonne, ét les Pères sont son image-. A ce mot, le Père pleura, comme toute sa Famille: —Je revoque, ô mon Dieu! (s'écria-t-il); revoquez aussi! —Dieu revoque toujours, quand le Père a revoqué- (repris-je). Je m'exprimais exprès ainsi, parceque tout le mal de la malediction consiste dans la prevention; c'est elle qu'il faut detruire... Dès que le Père eut revoqué, ses deux plus jeunes Enfans vinrent lui baiser les mains. Je sortis alors. Le Père me reconduisit. —Hâ! mon Ami! (me dit-il), votre venue chés moi a été celle d'un Ange! mais vous ne savez pas tout! je vous le confie: Josefine est ma femme depuis trois mois! j'ai cru lui devoir cette recompense: Que faire à-present! —Se declarer (lui repondis-je), devant moi-. Il rentra, ét il dit le terrible mot. —C'en est trop, mon Père, ét je ne dois plus paraître devant vos ieux! (s'écria le Fils) je ne dois plus paraître devant vous-tous! —Ét je le savais! (lui dit sa Sœur): Mon Père t'a pardonné; ma Bonne aussi-! Je dis au Jeunehomme, que c'était son Père qu'il avait offensé; que le crime était hor-

rible ! mais qu'il y avait un tresor de tendresse, dans l'âme d'un bon Père: —Que votre respect, votre attachement (ajoutai-je), votre devoûment reparent l'injure ! Un Père ne peut en rougir comme un autre Homme : Que Persone ne cherche à deviner, pourquoi vous auriez quitté la maison-paternelle ; ét pour cela, il faut y rester : il le faut-? Josefine, la gouvernante, ou plûtôt Mad. T**, se joignit à moi, d'une manière qui marquait toute la noble candeur de son âme. Tout fut arrêté ; les deux Enfans se jetèrent dans les bras de leur Gouvernante, ét le Fils-aîné aux genoux de son Père...
—Mariez-moi ce gros Garson, au premier-jour ? (dis-je au Procureur) ; la nature ést trop forte en lui ! mais tâchez que l'Objet soit charmant-? On a suivi mon conseil : Le Père, prudent ét sage, fit choisir, par Josefine, une Jeunepersone à-peu-près comme elle, assés grande, belle, ayant même quelque-chose de ses traits. Le bonheur a voulu qu'avec tout-cela, elle eût de la fortune, ét une Famille en état d'avancer le Jeune-T**. Aujourdhui, ce Jeune-Fougueux, qui venait de s'exposer à se perdre pour-jamais, ést sage ét heureux. Hô ! combien de Gens seraient sauvés, par une indulgence entendue !

Ce fut le sentiment de la celeste Marquise, à laquelle j'alai raconter ce trait terrible! M. Du-Hameauneuf était present: Il fit observer à Mad. De-M···, combien j'avais eu raison de dire, dans ma Juvenale des CATINS, qu'on ne fesait pas assés d'attention, dans nos mœurs, à l'âge où les Femmes sont *accordables* aux Jeunesgens: que les Lieux-publiqs, mais bien-règlés, sont absolument necessaires, ét que les Filles qui s'y devoûraient, seraient plûtôt à considerer, comme les Abelerés de Guinée, sous un certain point-de-vue, qu'à mepriser *... Cette idée de M. Du-Hameauneuf, me parut dabord extraordinaire! mais plûs approfondie, je la trouvai digne de Frederik-le-grand, ét de Josef-le-reformateur.

A notre retour, nous alames jusqu'à la rue Pierre-Sarrasin; mais tout nous y parut tranquile.

II-ÇLIII NUIT.

LE FRÈRE-NATUREL REPOUSSÉ.

En sortant avec mon Ami, je pris la même route que la veille. Arrivé devant la maison d'où une Jeune-femme attrayante, quoique triste, avait envoyé

---

* Voltaire n'a pas entendu *J.-J.-R.* lorsqu'il le critique, à cette occasion, en citant l'EMILE, T. III, *p.* 261.

l'Enfant demander l'aumône à une Jeune-dame, je proposai à Du-Hameauneuf d'y entrer. Il me preceda vivement. Nous frappames au premier, ét ce fut la Jeune-femme qui nous reçut. Je m'expliquai promptement, en parlant au nom de la Marquise. —Messieurs (nous dit-elle), mon histoire ne sera pas longue: Je suis la pupile du grand Homme que vous avez vu, père-naturel de cet Enfant, dont je suis la mère: la Dame est sa fille-legitime, à laquelle j'ai fait demander l'aumône, par les ordres du Père cru mort. Voici l'origine de tout-cela. Mon Tuteur est honnête-homme: il a succombé à une passion violente, que j'eus le malheur de lui inspirer. Devenu père d'un Fils, l'excès de sa joie aneantit les remords. Par le conseil de ma Famille, je demandai un sort pour mon Fils. Mon Tuteur me repondit: —Je ne veux pas faire de dispositions, qui contristeraient une Epouse respectable, nuiraient à votre reputation, ét fletriraient ma memoire: Mais j'ai mieux fait: Je vous donne une bonne sœur, ét à mon Fils une seconde mère, dans ma Fille-unique: Elle est ma seule confidente, ét je suis sûr de ses sentimens, comme des miens-. Je le remerciai, je fus tranquile. Mais ma Famille me pressa. Mon Tuteur, pour la

tranquiliser a fait une épreuve, favorisée par un voyage à Lion. On a mandé sa mort. Il est venu, ét l'épreuve s'est faite hièr, avant même que cette mort fût certifiée. Il a vu comme mon Fils a été reçu par sa Sœur. Indigné, il s'est inopinement presenté... Aujourdhui, tout s'arrange, du consentement de son Épouse, qui lui a pardonné: c'est elle, qui servira de seconde mère à mon Fils-.

Nous sortimes, après ce recit, pour aler en rendre-compte à la Marquise.

[*Il me reste une longue carrière à parcourir! car j'ai resolu de consacrer les dernières années des NUITS à nos grands ét à nos petits SPECTACLES: Mais il est bon d'attendre jusqu'au moment de l'impression, afin de rendre-compte de tous les changemens avantageux, ét de parler des Talens nouveaux.*]

Je venais de composer la MALEDICTION-PATERNELLE, pour avoir occasion de peindre à la Marquise le caractère du vertueux Loiseau, ét de quelques autres Amis: mais cet Ouvrage est dailleurs une vraie mosaïque, où l'on ne trouve que des verités de detail. Par-exemple, les Lettres d'Élise sont absolument vraies; aulieu-que l'histoire d'Alan est celle controuvée par les Tuteurs. Celle de Virginie est un pendant de la sienne,

exposé sous ses ieux, pour l'épouvanter. On y trouve ensuite les petites intrigues des Compagnes d'Amelie, une jolie Lettre bien reelle de la Fille-aînée de la Marchande; mes Lettres à Constance, ét sa reponse. On verra la verité sans nüages dans MONSIEUR-NICOLAS, au-sujet d'Henriette...... Le souvenir de Loiseau avait ébranlé mon âme, ét me donna ce mouvement rapide, qu'on voit dans la I.re Partie, mais qui ne se soutient pas; au-lieu que dans les RESSORTS DU CŒUR-HUMAIN DEVOILÉS, ouvrage immense en comparaison, tout est plein de chaleur ét de vie. On peut regarder la MALEDICTION, comme l'Avantpropos des CONTEMPORAINES... Le QUADRAGENAIRE avait été composé pour Elise, dans un temps où je voulais la consoler de notre rupture forcée, dont je n'ai dit qu'un mot dans ces NUITS. Voila ce que j'exposais à mon Ami, en alant à la rue Payenne.

L'EPOUSE qui ne peut aimer son MARI.

Bien souvent des Hommes d'un certain âge, qui ne conservent plus rien de ce qui plaît (car il est des figures de fort-Honnêtes-gens, qui sont très repoussantes)! se laissent surprendre par le goût qu'une Jeune-personne leur inspire, ét l'épousent. Comme nous passions par la

rue

nouvelle rue des-Champs-élisées, nous vimes sortir deux Femmes d'une assés belle maison. L'Une d'elles marchait difficilement, comme une Femme enceinte, ét comme une Dame qui n'est pas accoutumée à marcher: L'Autre paraîssait une Femme-de-chambre. Nous nous donnames au même instant le mot, Du-Hameauneuf ét moi, pour ralentir notre pas, ét les suivre sans affectation. Elles alèrent dans la rue Sainthonoré, jusque près Saint-roch, ét elles entrèrent chés une Sagefemme. Nous n'avions pas droit de vouloir en savoir davantage. Nous attendimes cependant, c'est à-dire l'Un de nous, ét l'Autre (ce fut moi), retourna examiner ce qui se passait à l'hôtel. Je vis arriver un Homme d'environ 50 ans: Il descendit de voiture avec assés de legèreté, ét monta precipitanment. Un instant après, j'entendis du trouble: On rouvrit la porte-cochère, ét je vis le même Homme demander à son Portier, si Personne n'était-sorti? —Non (repondit cet Homme): Je n'ai pas quitté la porte, si ce n'est un instant, pour aler chercher à Madame, une petite cassette, qu'elle m'avait fait mèttre il y a trois jours sur ma soupente... La voici-(montrant la cassette). Le Maître la fit

monter chés lui. Mais il paraîssait très-surpris ét trèsempressé! J'entrevoyais que je pouvais beaucoup l'aider! mais je craignais de commettre une imprudence irreparable? Je me contentai de m'informer au Portier, de ce qui pouvait troubler son Maître aussi fort? —Madame était malade, depuis quelque-temps, ét gardait le lit: Monsieur en était dans la plûs grande inquiétude! ét voila que ce soir, on ne trouve plus Madame, ni sa Femme-de-chambre! Elles ne peuvent être sorties que ce soir, il y a environ une heure. —Est-ce que Madame est mal avec Monsieur? —Non pas autrement! Mais Monsieur l'a épousée toute enfant; elle l'avait toujours regardé comme un Père, parcequ'il était le grand ami de sa Mère, ét elle deperit depuis son mariage, surtout depuis six mois, un an-! —Dites à votre Maître, que s'il veut écrire à l'adresse que voila (celle de la Marquise) les causes secrettes de la fuite de son Epouse, je lui en donnerai des nouvelles cette nuit même-. Le Portier courut à son Maître, ét moi je me retirai promptement. Je rejoignis Du-Hameauneuf, qui avait eu l'adresse de penetrer dans la maison, ét nous partimes. Il me dit enchemin, que la Jeune-

Dame était prête d'accoucher, ét qu'il l'avait entrevue, montant avec la Sage-femme ét sa Femme-de-chambre, à un étage superieur, qui était le quatrième, le troisième paraîssant occupé par des Filles ou Femmes dans le même cas. De mon côté, je lui fis part de ce que j'avais appris, ét pourquoi j'avais donné l'adresse : Il en fut transporté de-joie; car il aimait à rendre service avec prudence : Nous courions, ét nous parlames peu : C'est qu'il falait prevenir la Marquise, avant que la lettre de l'Homme, ou l'Homme luimême, pût arriver à l'hôtel.

Mad. De-M****, à laquelle nous ne racontions ces sortes d'avantures, que dans le particulier, parut charmée de ce que j'avais pris le parti de demander des details! Elle aimait à être utile comme à vivre, comme à être heureuse, ét c'était lui procurer des jouissances, que de lui fournir des occasions semblables, surtout, quand les Personnes se rapprochaient de sa condition : C'est qu'elle savait que les peines morales des Gens relevés sont bien plûs cruelles que dans les conditions inferieures!...

Tandis que nous causions, que Mad. De-M**** nous fesait lui repeter alternativement tous les details, on enten-

dit rouler une voiture, toujours plûs bruyante dans une rue solitaire, ét plùs interessante, parcequ'elle annonce une arrivée. En-effet, on vint demander à la Marquise, si elle pouvait recevoir M. ** (on le nomma). Un instant après il parut. Nous nous étions retirés dans notre parloir, Du-Hameauneuf ét moi. Le Mari éperdu, après un salut respectueux, dit: —Madame la Marquise, je vous demande pardon! mais c'est un interêt puissant qui occasionne ma visite! Il s'agit de mon Epouse, ét j'ai cru devoir venir. —Tranquilisez-vous, Monsieur!.. Quelles sont vos dispositions, à son égard? —Je l'adore!... Je l'adore me haïssant, quoique je ne l'aie point épousée malgré elle. Mon cœur est tout à elle, Madame: Je sens que je ne suis pas fait pour lui inspirer de l'amour: Mais qu' elle m'honore de sa confiance, ét je veux l'étonner par l'excès de mon devoûment ét de mes bons-procedés. —Écrivez-lui vos sentimens: Elle les connaîtra ce soir. —Quoi! je ne la verrai pas!... Hâ Madame! si elle savait combien je la cheris! si elle savait que c'est par ordre de sa Mère, que je l'ai unie à mon sort! Si elle savait que j'ai toujours connu toutes ses demarches, ét que j'ai fer-

mé les ieux!... Lui ai-je demandé à user de mes droits? Non: J'ai fait comme cet Oncle, dont l'histoire est si connue, qui devenu Mari de sa Nièce, restait éloigné d'elle, quoiqu'il l'adorât, ét ne jugeait pas à-propos de s'en plaindre... Elle devint grosse: Elle en fut desolée! Mais elle eut la confiance de se jeter à ses genoux, ét de lui tout avouer! Pourquoi? pourquoi mon Amie, mon Amie adorée n'en a-t-elle pas fait autant?... Je ne veux pas qu'elle soit ma femme; je ne le veux pas! mais qu'elle soit ma fille. L'ai-je autrement traitée, qu'en Fille cherie? —Ecrivez-lui cela-? (dit la Marquise). Il le fit. Aussitôt Mad. De-M**** nous passa le billet, sans qu'il pût s'en apercevoir. Elle lui dit ensuite, qu'elle croyait qu'il alait être rendu à l'instant même. En-effet, Du-Hameauneuf courut seul chés la Sagefamme. Il se fit ouvrir, voulut penetrer jusqu'à la Dame, ét lui remit l'écrit. Il lui rendit-compte en même-temps de la conversation de la Marquise avec son Mari; parceque nous l'avions entendue. Enfin, il la rassura tellement, il la fortifia, l'encouragea au-point, qu'il la determina sur l'heure, à retourner dans son appartement. Son principal motif, fut que ce prompt retour

évitait tout éclat. En-effet, il fut aisé de faire mystère aux Domestiques des motifs de la fuite de leur Maîtresse. Du-Hameauneuf l'accompagna, ét revint nous trouver si promptement, que le Mari était encore à l'hôtel. Il montait en voiture... Mais il faut rendre compte de ce qui s'était passé.

Il ignorait où était son Epouse, ét tâchait d'obtenir que la Marquise la fit paraître. Il fit tous les aveux imaginables! Un de ces aveux m'épouvanta d'abord... Mais considerant sa conduite, non dementie, je me rassurai.... C'était pour calmer une Femme qu'il avait cherie, ét prevenir tous les soupçons, qu'il avait épousé sa Fille! Cette Femme tenait à l'estime de son Mari, de ses Parens, ét... elle ne l'avait pas meritée... Elle avait voulu, elle avait exigé, que son Amant épousât... Elle était morte un mois après; mais en remerciant l'Homme qui lui conservait l'honneur.... Voila ce que j'entendis, ét ce que je ne prendrai pas sur moi d'expliquer plûs clairement...

Du-Hameauneuf, en arrivant, fit remonter l'Homme chés la Marquise: Il prevint cependant Mad. De-M****, qui dit à l'Epoux: —Tout est reparé!... Voyez, Monsieur, la joie que j'en ressens! Votre

Epouse est chés vous!... Courez lui confirmer ce que vous venez de lui écrire-! Il y courut en-effet, ét Du-Hameauneuf l'accompagna.

Je m'en retournai seul.

II-ÇLIV NUIT.

Suite du Mari-père.

Je me doutais bien que j'aurais la visite de M. Du-Hameauneuf le soir de bonne-heure. Effectivement, à huit heures, il était à ma porte. —Mon cher Ami (me dit-il) je vous dois le reste de l'avanture d'hier. Vous avez vu les transports-de-joie du Mari-père, en apprenant que sa Fille-épouse était de retour chés lui! Venez; nous sommes invités tous-deux à souper, pour ce soir.... En chemin, j'ai raconté à cet Honnête-homme ce que j'avais fait à notre arrivée: J'ai vu la scène la plûs attendrissante! Il s'est exprimé avec une tendresse, qui a penetré la Jeune-dame: Elle lui a baisé la main. Il l'a consolée, fortifiée. Je trouve seulement, qu'il lui a marqué trop d'indulgence pour sa faiblesse: Cela n'est ni dans nos mœurs, ni dans la nature. —Peut-être (lui repondis-je): Car enfin le mal est fait; la Jeune-dame est prête d'accoucher; il lui faut en ce moment, une indulgence sans bornes-.

Nous arrivames. Toute la maison était dans la joie: La Jeune-dame venait d'accoucher heureusement!... Ce qui surprit beaucoup M. Du-Hameauneuf, c'est que l'Epoux était ivre de joie! C'était un Fils! Je parus un-peu moins étonné, d'après les confidences de la nuit precedente. J'étais avantageusement connu dans cette maison, par Du-Hameauneuf, je fus très-fèté! Nous soupames, ét nous n'alames chés la Marquise qu'à minuit-ét-demi. En route, il nous arriva une petite rencontre.

LES TALONS-HAUTS.

Dans la rue des-Lombards, qui est toujours très-sale, étaient deux Femmes, qui donnaient le bras à un Homme, mari de la Plûs-jeune des deux: Elles étaient troussées fort-haut, ét la Jeune-dame surtout avait une jambe parfaite, la plûs jolie chaussure, ét par consequent un joli pied: Son soulier était d'une petitesse augmentée par sa forme, ét par un talon élevé, mince: Cependant elle marchait avec une aisance admirable, surtout sans se croter: Un Falot éclairait. Un Homme très-bien-mis, que suivait à 30 pas une voiture élegante, marchait pas-à-pas sur la pointe du pied, ét devorait des ieux celui de la Jeune-dame. Nous

l'examinames : C'était bien ce qui lui avait fait quitter sa voiture, ét troter dans la boue: Du-Hameauneuf, qui était un-peu familier, s'approcha de lui, ét lui touchant sur l'épaule: —Monsieur! (lui dit-il), il serait mieux de prêter votre carrosse à ces Jolies-femmes, que de les laisser se croter! —Je m'en garderai bien! (repondit le Monsieur): Je ressemble au grand Daufin, ét à Tevenard, qui ne pouvaient rencontrer un joli pied de Femme, sans être transportés. J'aime surtout ces talons élevés, ét bien-faits, je les aime à la fureur. Les deux Dames ét l'Homme nous entendirent: Ils arrivaient à leur porte, rue Saintmartin: On ouvrit, ét là, le Mari nous parla. Il nous dit, que sa Femme avait ce goût, par amour de la propreté, qu'elle traversait tout Paris sans avoir une mouche de crote sur ses bas ni sur sa jupe blanche: Il nous pria d'entrer, ét un-peu malgré elle; il nous fit voir sa propreté: Aulieu que sa Sœur, dont le talon était large ét bas, était crotée à faire-peur. La raison en est bien simple (reprit-il)! le pied de ma Femme ne pose que sur une pointe, elle prend peu de boue, ét n'en renvoie point. Telle a été, pour Paris, l'origine des talons-hauts des Femmes: Fais

comme ceux de la mienne, ils sont appropriés au pays: Elle avait ce goût étant fille, ét j'avouerai, qu'avant de la connaître, ç'a été le premier de seścharmes; j'étais amoureux d'elle, avant de l'avoir vue au visage: C'est aujourdhui un moyen facile qu'elle a de conserver mon goût physique-. Nous admirames ce Mercier philosophe, qui était fort riche, ét qui avait fait la fortune de son Epouse, fille d'un pauvre Limonadier. Le Monsieur à-la-voiture dit au Mercier: —Monsieur, je vous prie de me faire un plaisir? Je voudrais avoir cette chaussure parfaite: Il est juste que j'en dedomage Celle à qui elle appartient... —Ceci demande reflexion! (dit le Mercier): êtes-vous amoureux de ma Femme? —Non; je la trouve charmante; mais je ne suis jamais amoureux d'une Femme, qui deviendrait meprisable en m'écoutant. Je voudrais avoir ce modèle, que le piéd a perfectionné, aulieu de le deformer-? Le Mercier consentit à la demande, malgré sa Femme: Le Monsieur, donna une belle bague, pour la jolie chaussure, ét s'enfuit, comme s'il l'eût volée. Ce fut alors que la Jolie-mercière, nous apprit, en rougissant, que le Monsieur la suivait aux églises, depuis deux mois,

ét qu'il avait tout employé pour la feduire. Le Mari fut un-peu fâché d'avoir donné la jolie chauffure ; mais il s'enconsola, par la reflexion que le joli piéd lui restait.

En arrivant chès la Marquise, nous lui racontames ce trait, si peu intereffant en lui-même ! mais qui tient tant à la propreté des Femmes de Paris, au charme de leur jambe, de leur piéd, de leur chauffure, quoi qu'en aït dit, dans le temps, l'Auteur d'une lettre factice, ét bien peu philosophe, inferée par je ne fais quel motif, dans le Journal de Paris! —Je voudrais (dit Mad. De-M****), que toute Femme qui porte des talons plats, un chapeau d'Homme, une levite d'Homme, les cheveux en Homme, fût honnie dans les rues par les Gens fenfés ! Nous devons être femmes. —Je le crois ! (s'écria Du-Hameauneuf): C'est un Être si charmant, qu'une Femme-femme, que je regarde comme un crime contre nature, de la defigurer, en la rapprochant de notre fexe par le vêtir! La Police devrait flêtrir comme catin, toute Femme-homme-. Comme nous étions tous du même avis, nous ne disputames pas.

Dans la fuite, j'ai fu que l'Homme au carroffe avait tout employé pour gâgner

le cœur de la Jolie-mercière : Mais que n'y ayant pas reüssi, il avait cherché une Femme-aimable, à laquelle alâssent les jolis souliers, ét qu'il avait épousé cette nouvelle Heroïne-à-la-Perrault, qu'on peut nommer *Cendrillon seconde*.

II-CLV NUIT.

Le Père écrasé.

Riches, savez-vous ce que dit votre conduite, le jour où vous prenez carrosse?.. Non, vous ne le savez pas. Elle dit: —A dater d'aujourdhui, je ne sortirai que pour faire plûs d'embarras dans les rues que dix Hommes: A dater d'aujourdhui, je sortirai pour jeter de la boue au visage à tous les Citoyens que je rencontrerai, pour les faire fuir épouvantés; pour renverser un malheureux Vieillard sous mon char, une Femme enceinte, un Enfant, une Jeune-beauté touchante, mais étourdie, craintive: A dater d'aujourdhui, je vais être le fleau de la Ville ét de la campagne: A la Ville, je serai un Bœuf échappé de la tuerie, ét je priverai la campagne, des bras de mes Laquais, du secours de mes Chevaux, ét de l'engrais qu'ils procurent: Admirez-moi, Citoyens! hô! que je vais être terrible, redoutable!... —Mais, Homme riche, si les Citoyens aquerant, une fois pour toutes,

une seule once de bon-sens, se reünissaient, pour te dire : —Chien enragé, d'où-vient nous couvres-tu de boue? D'où-vient, à ton approche, suis-je obligé de me sauver, pour éviter la mort? S'ils arrêtaient ton carrosse, seulement pour te demander, Pourquoi ils doivent te ceder le pas? d'où-vient tes affaires sont preferables aux leurs? Que repondrais-tu? Rien, Homme riche; car tu n'aurais rien à repondre. Le carrosse devrait-être l'appanage du Souverain, dont il serait le char : la chaise, le lot de Ceux qui vont en voyage, pour affaires pressées ét utiles : C'est en retranchant tout le luxe desastreux, qu'on ôtera les vices : Le Vice ét le Luxe sont le pere ét le fils; le Luxe est le père : De la bonne morale, ô pauvres Humains, si vous voulez avoir du bonheur!

Je passais par la rue Daufine; j'en étais au carrefour Bussi, à ce carrefour meurtrier, qui voit chaque année perir plûs de Citoyens, que le glaive de la Justice n'en immole à la sûreté publique : Un Homme est renversé. On crie, Arrête! ét le Cocher, brute insensible, le coupable Cocher, donne son execrable coup-de-fouet, pour fuir.... —La roue passe sur la poitrine du Malheureux! (la roue devrait être le supplice du Cocher ét du

Maître; c'est le talion; tu brises, Infâme, on te brisera! ét tu sera exposé sur l'instrument de ton crime)! Des flots de sang... Le carrosse fuit... Je n'ai plus mon ancienne agilité; je ne pus le rattraper.... A mon retour, je veux entrer dans le Café Montmayeux, où l'on avait porté le Blessé: La Foule inutile ét curieuse m'en empêche. Une grande Jeune-fille, de la plûs touchante figure, mise avec cette propreté decente, qui annonçait une Famille honnête, s'approche, veut voir, s'informer: On lui raconte l'accident: —Hé-mon-dieu! le soulage-t-on, ce pauvre Infortuné!... On se contente de le regarder-! En ce moment, on ouvre la porte; Quelqu'un sort, ét derange la Foule: La Jeunefille voit le Blessé: Elle s'écrie: —C'est mon Père-! Elle chancelle. Je veux la soutenir: —Hâ! laissez-moi! (me dit-elle), j'ai double force-! On lui livre passage. Elle demande un Chirurgien, des Porteurs. Je fus le seul qui l'entendis: J'amenai un Chirurgien: Je courus chercher des Porteurs. On transporta l'Infortuné chés lui. O Dieu! quel spectacle! Sa Fille était pâle; elle avait la mort sur les lèvres; mais elle agissait: La Mère, deja malade, s'évanouit, ét on ne pouvait la faire revenir. Je m'en oc-

cupai. L'Homme mourut à minuit. Je laissai la Jeunefille auprès de sa Mère, après l'avoir forcée de prendre un bouillon. Je lui promis de la revoir, ét d'interesser à elle une Dame respectable, que j'alais instruire de son malheur.

Madame De-M**** ét Silvie voulurent aler voir sur-le-champ la Jeunepersone. Et je puis dire, que ce furent elles qui sauvèrent la vie à la Mère ét à la Fille, non-seulement par leurs consolations, mais par leurs caresses. Il est vrai que la Demoiselle était une beauté: Mais la Marquise l'ignorait, en sortant de chés elle. Nous restames jusqu'au jour: La Marquise aurait emmené la Fille ét la Mère dans sa voiture, pour les faire soigner à son hôtel, si elle ne s'était apperçue qu'il y avait dans cette maison plûs-que de l'aisance.

Je revins chés moi malade. J'avais été suffoqué par un excès d'indignation: mes humeurs se troublèrent, ét j'éprouvai un mal-de-poitrine violent.

II-CLVI NUIT.

SUITE: CONFIDENCE.

Je voulus sortir le lendemain: Mais je marchais avec peine: J'alai directement chés la Marquise, où je vis les deux Infortunées de la veille. Je m'en retournai de bonne-heure.

En sortant je trouvai le Jeune-Comte, fils de la Marquise, prêt à rentrer. —Je suis charmé de vous voir seul (me dit-il): Je vais vous accompagner, ét nous causerons. J'y consentis. Mais après quelques pas, je me trouvai-mal. Il me soutint, ét voulut aler demander le carrosse de sa Mère. Je m'y opposai; l'horreur que me causa ce seul mot, *carrosse*, me ranima. L'aimable Jeunehomme eut la bonté de me conduire. —J'ai un grand aveu à vous faire! (me dit-il): J'espère sur vos bons-offices. J'adóre Silvie: Vous la connaîssez; je le sais à n'en pas douter. Il faut me dire quî elle est? —Quel est votre but, en l'aimant? —De la demander à mes Parens pour épouse; ou de renoncer pour jamais au mariage: —Ils s'y opposeront: Silvie ne vous convient pas. —Ma Mère ne s'y opposera point! —Votre Mère s'y opposera. Perdez toute esperance, de ce moment, comme si c'était votre Père qui vous repondît: Je vous ai prononcé, pour eux, un arrêt, qui ne peut être revoqué. —Silvie estelle fille... d'un Homme deshonoré? —Elle est peutêtre pis.... Tremblez de faire le malheur de cette Jeune-Infortunée, de votre Mère... d'une Mère comme la vôtre!... —Vous m'effrayez! —Si, levant tout-à-fait le voile (ce qui ne se pour-

rait, que pour vøtre malheur à vous-même), je vous montrais l'affreuse verité, vous fremiriez !.... —Est-elle ma sœur? —Oui. (un trait de lumière me fit repondre *oui*). —Je n'ai plus rien à dire-. Cette conversation produisit le plûs excellent effet!.., Mais je ne pus revenir le lendemain, ni de longtemps chés la Marquise; ét je ne crus pas lui devoir écrire cet entretien avec son Fils.

Presqu'à ma porte (rue de Bièvre), je fus renversé par deux Hommes, qui sortaient de ma maison, en fuyant. Je me fis mal. J'appris, en rentrant, que c'étaient deux Pensionnaires de la belle Blonde, dont il est question dans la CXVIII NUIT, qui venaient de lui faire une esclandre à reveiller tout le Voisinage. Nous entrames chés elle, pour la consoler. Elle était au desespoir. Heureusement que sa Fille était absente! car une pareille scène aurait porté-coup à la reputation d'une grande ét jolie Personne de 16 ans. Je me mis au lit, ét le lendemain-matin, je ne pus me lever. J'étais alors dans une triste situation! qu'on entreverra par la suite.

II-CLVII NUIT.

LE MARIAGE-AU-HAZARD.

J'avais été 3 mois sans sortir le soir: ma poitrine fatiguée par les chagrins, au-

tant que par le travail, m'obligeait au repos. Ce furent la Belle-Blonde ét sa Fille qui me soignèrent; car il n'eft rien tel que soin de Femme. La Marquise ét sa chère Silvie vinrent me voir souvent, ainsi que les Demoiselles Demerup, ét surtout la sensible Élise!.... J'étais malheureux par Ce que j'avais de plûs chèr! ..... On fut si content des soins que me rendait ma Fille-adoptive, qu'on ne me pressa plus de recevoir ceux de Silvie, de Felicité, de Sofie, d'Élise, de Rosalie, ou de Mad. Du-Hameauneuf, dont le Mari me quittait peu, ét de sa jolie Tante. Convalescent, je fus tenté par un beau clair-de-lune, ét par la douceur de l'air; je me disposai à sortir, pour faire le tour de mon Ile: Mais auparavant, je jetai un coup-d'œil sur mon Cahier, espèce de *memorandum*, pour y voir où se trouvait la date anniversaire: J'y lus, que dix ans auparavant, j'avais entendu un Inconnu dire ce qui suit:

—*Choisir! hé! Bondieu! comment choisir? Peut-on lire dans l'interieur d'une Femme?..- Non, j'y-suis determiné, je ne choisirai pas-! C'est ainsi que s'exprimait, dans l'obscurité, à la pointe-orientale de l'Ile-Saintlouis, un Jeunehomme de 25 à 26 ans, qui venait d'heriter de 30-mille livres de rentes, &*

la mort d'un Parent, riche colon de S.-domingue. Je le suivis: Il ne dit plus rien; son monologue avait été l'explosion du tourment de l'irresolution. Il m'entendit marcher, ét il se retourna.

Je l'abordai, quoiqu'inconnu: —Je vous prie (lui dis-je), si jamais vous vous mariez, de me dire comment vous aurez fait; si vous aurez choisi; ou si vous aurez pris une Femme au-hazard-? Il sourit: —Je vois que vous m'avez entendu, tout-à-l'heure? —Il est vrai. —Donnez-moi votre adresse, ét je vous promets de vous instruire de ce que vous voulez savoir-? Je me nommai: J'alais lui designer ma demeure, quand il s'écria: —Vous êtes le Spectateur-nocturne!... Je suis enchanté de vous voir! ét je m'engage de vous instruire... Mais vous êtes içi pour travailler sans-doute; je vous laisse. Un-jour, vous saurez si je suis heureux ou malheureux, d'après les moyens que j'aurai employés-. Il me quitta aussitôt.

Voila ce que je lus dans le *memorandum*. —Je n'ai pas revu cet Homme (pensai-je); il ne s'est pas presenté! Il ne m'a point écrit!... Il m'aura oublié-. Je sortis. Huit heures sonnaient. J'alais doucement, rêvant tout-haut. Un Homme

me remarqua: Je doublai le pas. Arrivé ſur l'Ile, j'entendis qu'on me ſuivait: Je me retournai vivement, ét je me mis en-garde: c'eſt que depuis quelque-temps j'étais menacé par un Scelerat, qui me calomnie aujourdhui, ét qui en veut à mes jours. —Ce n'eſt pas un Ennemi! (ſ'écria-t-on); c'eſt un Homme qui vous doit le recit des ſuites de ſon *Mariage, fait au-hazard*: Vous n'avez pas de temps à perdre: J'entre en matiëre.

» Après vous avoir parlé, j'ai cherché pendant près de dix ans: ce n'eſt que depuis 2 mois, que le hazard m'a fait rencontrer ce que je cherchais. La figure ét l'air devaient ſeuls me decider. J'avais obſervé plusieurs Jeunesperſones d'une condition ét d'une fortune fort-audeſſous de la mienne! ét je m'étais proposé d'y revenir, ſi le hazard ne me donnait pas mieux: mais c'était choisir, en-quelque-ſorte, ét je ſentis que, dans mon plan, il ne le falait pas. La Premiëre était une jolie Brune, fille d'un Layetier, d'une forme parfaite, ayant la marche la plûs aisée, ét ſurtout la jambe la plûs voluptueuse qui puiſſe porter une Creature-humaine. La Seconde, également brune, était fille d'un Papetier-coleur de la rue Saintjaques, jolie, vigoureuse, blanche

comme lis. La Troisième, plûs-delicate, était une Blonde d'environ 14 ans, mais si touchante, que j'étais bien tenté de m'écarter pour elle de mon plan de mariage! Elle était fille d'une M.de Ciriëre. La Quatriëme pensa encore me decider: Je la trouvai le soir au coin de la rue des-Lavandiëres-des-Noyers; c'était une Brune suelte d'environ 16 ans, faite-au-tour, en petit casaquin de siamoise, mais d'une propreté exquise: Un gros Jeunehomme lui tenait des propos qui lui deplaisaient, car elle le fuyait, ét je pris sa defense; mais elle eut aussi peur de moi, que de l'Impoli; elle s'enfuit de toutes ses forces: Sa fuite avait des grâces infinies; l'occasion était belle; la Jeunefille était charmante;... mais elle se perdit dans les detours de la rue des-Trois-portes.

» Je voulais la retrouver. Je demeure dans la rue de-Richelieu; je traversais le Louvre, pour me rendre dans le quartier de la place Maubert, quand au-milieu de la cour de la Courone, je rencontrai une grande Jeunepersone avec sa Mère: Elles avaient l'air, pour la condition, de la bonne bourgeoisie: la Fille était une de ces Brunes plûs blanches que les lis, qui ont les cheveux, l'œil ét le sourcil plûs noirs que le jayet, une figure naïve ét ron-

de, qui annonce la candeur: (c'était la plûs belle Persone que j'eusse vue de ma vie). Je fus tenté d'aborder les 2 Dames, ét de leur exposer tout-unîment mon dessein... J'alais le faire, lorsque je fus distrait par une grande ét belle Blonde, au teint rosé, à la demarche vive, à l'œil riant, qui traversait le Louvre en sens-contraire; c'est-à-dire, qu'elle fesait le même chemin que moi. Je voulus connaître Celle-ci, dont l'air ét l'éclat attestaient la gaîté. Je la suivis presqu'involontairement; car j'étais attiré par la Brune: Elle arriva dans une maison près la croix-rouge. Au premier mot qu'on lui dit, je compris qu'elle était femme, ét je fus très-fâché d'avoir perdu de vue ma belle Brune. La Blonde parla: le son de sa voix était aigre: je ne la regrettai plus, mais je regrettai doublement la Brune. Je repris fort-triste la route de la place Maubert: Je m'informai de la Jeunefille, en la depeignant: Elle appartenait à un Aubergiste de Rouliers, ét je faillis de me faire assommer, en parlant honnêtement. Une affinité aussi grossière me deplut. Je m'en revenais lentement dans mon quartier, enseveli dans mes pensées, jetant neanmoins un coup-d'œil sur toutes les Femmes, lorsque j'en aperçus 2 qui

venaient à moi: Avant de les bien voir, mon cœur me dit de me determiner pour Une d'elles, sans plus hesiter. Elles approchent: Quelle joie! c'était ma belle Brune du matin, avec sa Mere! elles retournaient chés elles. Je les suivis, fort tenté de les aborder dans la rue! Mais je pensai que les Femmes s'effraient facilement, lorsqu'un Inconnu leur parle le soir; je ne voulus pas souiller leur imagination, par l'idée la plûs legère d'une attaque. Elles arrivèrent rue Croix-des-petits-champs; elles entrèrent dans la maison d'un Notaire, où elles demeuraiēt, comme je le sus ensuite. J'étais bien resolu de ne pas les perdre-de-vue! Je leur laissai le temps d'arriver, ét de se reconnaître. Je m'adressai au Portier, comme chargé de quelque-chose pour les Dames qui venaient de rentrer, ét je demandai l'escalier. On me le montra, ét sans que j'en parlasse, la Portiëre prononça leur nom, que j'entendis mal; car je l'eusse reconnu.

» Je montai hardiment. Parvenu au second, je vis la cuisine ouverte, ét je priai une sorte de Laquais de m'annoncer. — Votre nom, Monsieur? —Je suis inconnu; mais j'ai une affaire importante ét pressée à communiquer à votre Maîtresse. Dites cependant, que c'est M. Du-Mous-

ſon, que ces Dames ont vu deux-fois aujourdhui-. Le Domeſtiq m'annonça, comme je l'avais demandé. Il vint me prier d'entrer, ét me ſuivit. Ma physionomie n'effraya pas ſans-doute; car on le renvoya, dès qu'on m'eut envisagé. —Madame (dis-je à la Mère), avant de vous decouvrir le ſujet de ma visite, je me crois obligé de me faire connaître: Je me nomme Du-Mouſſon; j'ai 30-mille livres de rentes, ſans aucune charge; ce qu'il me fera facile de prouver: je ſuis garſon; j'ai des mœurs, ét je veux me marier: c'eſt ſur Madem. votre Fille que je viens de jeter les ieux. J'aurais pu, comme d'Autres, chercher à me faire-aimer, avant de vous parler, Madame: Mais cela n'entre pas dans mon plan; je me montre tout-d'un-coup, afin que vous me voyiez toutes-deux ſans prévention: car je ne veux pas vous en impôser, vous ſeduire, mais me montrer tel que je ſuis: Je ne veux pas que vous m'en imposiez, ni être ſeduit par l'amour, que je ſens bien que Mademoiselle va m'inſpirer; mais vous voir, vous parler, vous juger, être jugé moi-même par vous, Mesdames, avant la paſſion. Ainſi, de votre côté, Madame, examinez-moi: Après quoi, vous me ferez connaître; ſi vous permettez que je travaille à meriter le cœur de Mademoi-

selle.

selle. Je suis droit, franc, sincère; je pense tout-haut devant vous-. J'aurais pu parler beaucoup plûs longtemps, sans être interrompu : On me considerait avec une attention muette; ét quand j'eus cessé de perorer, le silence continua. J'attendis. La Mère prit enfin la parole.

»—Je vous avouerai, Monsieur, que vôtre demarche est singulière! Cependant elle n'est pas impolie; ce n'est point du-tout ce que je veux-dire! mais elle est hors d'usage.... D'où nous connaissez-vous? —Madame, vous portez sur le visage l'attestation d'une belle âme ét d'une conduite sans reproche : Ce n'est pas pour vous connaître, que je me presente, mais pour être connu de vous : Quant à moi, je sens, je vois tout ce que je dois savoir. Daignez donc, Madame, me permettre de me faire connaître, ét recevoir, dès cet instant, tous les renseignemens possibles, sur un Homme, qui vous demande la plûs grande des faveurs! Voici les noms de mes Parens; ceux de mes Relations les plûs importantes, ét l'état de ma fortune. Une première visite ne doit pas être longue: je me retire, en vous demandant la permission de venir m'informer du resultat-.

» Je sortis, en achevant ces mots. Pour

la Fille, elle était couverte de la plûs ſeyante rougeur, ét elle paraiſſait n'oser lever ſes beaux ieux.

» Il ne faut pas imaginer, qu'en ſortant je fis des informations! Non: je ne dis mot: Les jours ſuivans, je ne m'informai pas davantage: J'attendis tout du hazard. Je laiſſai quatre jours ſ'écouler, avant que de reparaître chés Mad. Després. J'appris, pendant cet intervale, qu'une Dame qu'on me depeignit, ſ'était curieusement informée de moi, ét je ſus les reponſes qu'on avait faites à ſes informations. J'en fus charmé: c'était une preuve qu'elle ſ'intereſſait à ma demande.

» Le jour que je pris pour retourner chés Mad. Després, ne m'avait pas été fixé par elle. J'arrivai ſur les onze heures. Les Dames venaient d'achever leur toilette. Celine-Deſprés était charmante, en fourreau blanc: ſa tâille avait une perfection, que je n'avais jamais trouvée à perſone de ſon ſexe: j'en fus frappé; ſa figure avait ce charme enfantin, qui prolonge la jeuneſſe; ſes ieux une douceur mignarde; en-un-mot, c'était une Beauté accomplie. Mad. Desprès ſ'aperçut de l'impreſſion que ſa Fille fesait ſur moi, ét comme les informations avaient été favorables, elle en parut flâtée. Elle me

reçut d'un air ouvert ét confiant. —J'ai quelque-chose à finir (me dit-elle), après quoi, nous causerons : En attendant, Celine va vous faire compagnie-. Je baisai la main de la Mère, ét je m'approchai de la Jeune-persone.

»—Je ne sais, Mademoiselle, si je dois bien augurer de cet accueil honnête-(lui dis-je)! Celine rougit, en me repondant : —C'est à ma Mère à vous dire ses sentimens, Monsieur. —Oserais-je vous demander, quels sont les vôtres? —Que puis-je vous dire? Certainement d'après ce que Maman a su de vous, Monsieur, vous êtes un homme estimable. —Je suis charmé que Madame votre Mère ait pris la peine de s'informer... Mais vous, Mademoiselle, que pensez-vous de moi? —Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que je suis un-peu étonnée d'une demarche faite avant de me connaître! ét, si cela m'était permis, je vous en demanderais les motifs.... En vous priant, neaumoins, de ne pas me les dire, s'il ne me convient pas de les demander? —Cela vous convient, Mademoiselle : Cependant je ne dois repondre à votre question, qu'après avoir parlé à Mad. votre Mère. —Je crois voir, Monsieur, quelque chose d'obligeant dans ce refus. —Certai-

nement, Mademoiselle, il a sa source dans mon respect pour vous! Mais il est une chose, que je puis vous dire, dès ce moment: C'est qu'à chaque minute qui s'écoule, je vous trouve toujours plûs aimable ét plûs belle; le son interessant ét doux de votre voix harmonieuse, touche l'âme, independanment de ce que vous dites: On ne saurait avoir de plûs beaux ieux, un nez mieux-fait, une bouche plûs mignone, une tâille plûs suelte ét plûs degagée: Vous êtes belle de la tête aux piéds: C'est un grand avantage pour deux Epoux, quand la Femme est aussi belle! Un corps parfait est ordinairement animé par une âme douce, innocente, naïve. Voila ce que je pense, depuis que j'ai l'honneur d'etre auprès de vous. Si j'osais ... je vous prierais de me dire... bonnement... ce que vous pensez à mon sujet? —Cela serait... un peu libre de ma part, Monsieur! ét je vous prie de m'en dispenser. —Un mot seulement: Etes-vous favorablement disposée pour moi? —Je suis, Monsieur, comme il me convient d'être ... pour un Homme, qui sait dire des choses aussi obligeantes-.

» La Mère, qui revint, me coupa la replique. —Je me suis informée, Monsieur;

tout bien de vous ; ét un ſi grand bien, qu'il ne me reſte plus qu'un ſujet d'étonnement : Comment un Homme auſſi-fortuné, auſſi-repandu, auſſi bien-environné, auſſi bien-fait que vous l'ètes, a-t-il jeté les ieux ſur ma Fille ?... Nous ſommes d'une Famille-honnête ; nous ſommes eſtimées, comme il vous ſera facile de vous en-convaincre : Mais notre fortune eſt mediocre, ét nous ne ſommes que de la Bourgeoisie. —Je ſuis Gentilhomme, Madame : Mais ſans la fortune d'un Oncle, je ſerais très-pauvre : Je n'ai pas de pretention ; je ne veux que vivre heureux, ét n'augmenter ma fortune qu'en m'occupant utilement, avec prudence : L'illuſtration ordinaire ne me touche pas ; je ne veux que celle qui vient de l'utilité. Par-exemple, vous me demandez, Comment il ſe fait, que j'aie jeté les ieux ſur une Jeune-perſonne qui m'était inconnue, ét d'une fortune inferieure à la mienne ? Ce n'eſt pas l'effet du hazard ; tout-cela tient à mes principes, que je vous exposerai quelque jour. Si je vous conviens pour Gendre, Madame, le mariage eſt decidé : Je trouve chés vous autant, ét plûs que je n'eſperais. —Mais quel motif avez-vous eu dabord ? —Mon premier motif a été l'amabilité

de Mademoiselle. Ne m'en demandez pas davantage. —Saviez-vous que le Père de Celine s'est distingué, par son merite, ét qu'il avait la croix-de-Saint-louis? —Hâ! j'ai le bonheur.... Je l'ignorais, Madame. —Vous ne saviez pas, qu'il a sacrifié une partie de sa fortune au bien de l'Etat, ét que la gloire a été sa seule recompense? —Comment se nommait-il, Madame? —Quoi! vous ignorez jusqu'à notre nom! —Oui, Madame: Qu'importe le nom, quand la Personne convient? —Mon Mari se nommait M. *Després*, le même qui s'est distingué en Amerique... —Je le connais, Madame... O l'heureuse idée que j'ai-eue! aurais-je pu mieux choisir! Fortuné Hazard, tu me donnes la Fille de mon meilleur Ami, ét du plûs honnête Homme du Royaume!... J'ai vu M. Després en Amerique, Madame; j'eusse recueilli ses derniers soupirs, sans les secours que j'eus le bonheur de lui donner, blessé qu'il était par les Sauvages: Il alait terminer sa belle vie, en prononçant votre nom ét celui de sa Fille unique...

» Ce discours fit couler les larmes de la Mère ét de la Fille: La Première se jeta dans mes bras, ét m'embrassa plusieurs-fois, en me nommant son chèr

Fils! La Seconde me baisait les mains, tandis que sa Mère me retenait. Dès que je fus libre, je me precipitai à ses genoux, en lui disant: —Vous êtes pour moi, Mademoiselle, le present le le plûs precieux de la Divinité! La Fille de mon Ami, que j'ai cherchée envain, se trouve dans la Femme qui m'a charmé, par sa beauté seule--! —Comment? dit Mad. Després, c'est pour sa beauté seule, que vous aviez recherché ma Fille? —Je vous dirai cela, Madame: Mais à-present, fût-elle un Monstre-de-laideur, je la prefererais à toutes les Jeunes-beautés de l'Univers, à-cause de son Père--.

» Que vous dirai-je de plûs? Le mariage se fit en peu de jours. Tout ce que je vis, dans l'intervale, me rendit Celine plûs chère, ét je l'adorais autant que je l'estimais, le jour où nous fumes unis. Le soir, lorsque tout le monde fut retiré, me trouvant seul avec ma Jeune-épouse ét sa Mère, je leur racontai tout ce que je vous ai dit, ét comment voulant me marier au-hazard, j'avais, sans choisir, mieux trouvé, que si j'avais cherché des années entières. Ce recit les amusa beaucoup, ét nous étions pleins de gaîté, en nous mettant dans le lit nuptial.

» Le lendemain, ma Nouvelle Épouse ét sa Mère me parurent encore plûs heureuses que la veille. Je vous avouerai, qu'il était entré un-peu de politique, dans la decouverte que je leur avais faite de mes motifs, pour ne pas choisir; je comptais qu'elles se piqueraient d'honneur. Ce fut ce qui arriva: Ou plûtôt la Mère était une si excellente Femme, ét la Fille si heureusement-née, que je me trouvai le plûs fortuné des Hommes.

(Ici finissait le recit du Marié-au-hazard: mais comme 12 ans après, en 1788, le 6 juin, il vient de m'achever son Histoire, je la continue de suite, sans interruption).

» J'eus un Fils aubout de neuf mois. Il avait étéconçu, il est né dans le bonheur; il annonce aujourdhui les plûs heureuses dispositions; outre qu'il est d'une charmante figure. L'année suivante j'eus une Fille; ét ensuite alternativement un Garson; desorte-qu'aujourdhui j'ai dix Enfans, dont le plûs-jeune a trois mois.

» Quant à la conduite de ma Femme, il n'en fut jamais de si belle, de si vertueuse, de si digne de servir de modèle à tout son sexe. Je ne sais si c'est le bonheur qui lui a conservé sa beauté, sa naïveté, son air-de-candeur, ou si les leçons de sa Mère lui ont fait sentir,

qu'il falait conserver, le plûs longtemps possible, ce qui l'avait dabord rendue aimable à mes ieux; ce que je vois de bien certain, c'est que ma Femme, dans toute sa conduite, n'a qu'un but, qui est de me plaire ét de me rendre heureux. Elle ne previent pas mes desirs, mais elle les remplit, après me les avoir laissés former, si ce n'est pourtant dans trois points, pour le bon-ordre dans la maison, pour les douceurs de la vie, ét la propreté sur elle-même. Sa Mère vit encore, ét vivra longtemps! car elle est heureuse avec nous, audelà de toute imagination. C'est elle qui est la mère: Je parais le père], ét ma Femme notre fille-l'aînée; elle en a la douceur, ét la soumission. Ses Enfans l'imitent, ét peu s'en faut qu'ils ne la traitent en camarade: Il est même arrivé un jour à Celle de quatre ans, d'aler se plaindre à sa Grand'mère, de ce que sa Fille-aînée voulait faire la mère, comme si elle n'avait pas elle-même une Mére. La bonne Ayeule rit de tout son cœur; mais elle eut beaucoup de peine à faire comprendre à la Petite, qu'elle était à-la-verité la mère de Mad. Du-Mousson; mais que Mad. Du-Mousson était sa mère, à elle, petite Adelaïde, ét qu'elle lui devait obeissance.

L'Enfant ne comprenait pas trop cela; elle ne voulait qu'une Mère dans la maison, ét que tout le reste du monde fût égal. Ma Femme, qui survint, y consentit, en riant, à-condition qu'on serait bien obeissante à Maman Després.

» Nous avons journellement de ces petites scènes, ou d'approchantes, qui sont occasionnées par l'air-de-bonté, de jeunesse, ét l'excellent caractère de ma Femme. Hâ! comme un-jour elle sera cherie, respectée, adorée de ses Enfans! Car Mad. Després ne ressemble pas aux autres Grand'smères; elle ne gâte pas ses Petitsenfans.

» Telles ont été les suites de mon mariage au-hazard. Je ne donnerai pas ma conduite comme un modèle: mais aumoins je pretens en inferer, que Quiconque choisit, prend le pire. Ce qui ne veut pas dire, que les Parens ne peuvent bien choisir: Aucontraire, je pense qu'ils en ont toute la faculté: Mais quand le Jeune-homme, ou la Jeune-personne choisissent, comme c'est toujours la passion qui les dirige, elle les guide mal, ét ils se trompent.

» Adieu, Spectateur nocturne: Je vous devais mon histoire; ma dette est payée: vous tirerez de mon recit le parti qu'il

vous plaîra: Mais venez me voir; voici mon adresse-». Il me quitta, en achevant ces mots.

LE RENDÉ-VOUS.

Il était huit heures-ét-demie: ma promenade était achevée, ét je m'en retournais chés moi, lorsque vis-à-vis la place-aux-veaux, j'aperçus une Jeunefille de ma connaissance avec un Jeunehomme. J'attendis un instant, pour les examiner de près. La Jeunefille était très-jolie, ét demeurait aux environs de la Place-maubert. On la nommait Lisette-Ladmirault: Je fus autant surpris qu'affligé de la voir avec un Garnement, qui ne pouvait que la corrompre. Je marchai derrière eux, sans affectation, ét j'entendis les discours les plus dangereux! Le Vaurien cherchait à detruire en elle les principes de l'honneur propre aux Femmes. Sûr alors du peril où était cette Enfant, je resolus de la devancer, pour aler avertir les Parens. Les deux Imprudens me la donnèrent belle! aulieu de suivre la rue des Grands-degrés, qui les mettait à leur porte, ils prirent par la rue Perdue. Je volai chés les Parens: Je trouvai la Mère, ét même le Père, homme de travail, qui arrivait de sa journée. Je leur dis: —Monsieur ét Madame, savez-vous où est Mademoiselle

votre Fille ? —Hâ ! dit le Père, elle devrait être ici ! j'ai prié sa Maîtresse de ne jamais la garder passé huit-heures ! —Elle aura eu quelque chose de pressé ! (repondit la Mère). —Non, Madame (repris-je) : Elle vient de la place-aux-veaux, avec un Jeune-fat : Si Monsieur veut descendre audevant d'elle, il la trouvera aux environs des étaux des Bouchers; à-moins que le Jeune-fat ne l'ait menée ailleurs-. A ces mots, le Père se hâta de descendre. Je le suivis. Il trouva sa Fille à l'endroit que j'avais indiqué. Il la saisit par le bras, ét sans la frapper, il la fit marcher devant lui : Le Jeune-fat s'enfuit. Ce fut moi qui l'abordai : —Quî êtes-vous ? (lui dis-je). Il se mit à fuir, sans me repondre. —Il fuit ! il est coupable ! (pensai-je). Cette idée me fit le suivre. Je sus sa demeure, le nom de ses Parens. Je revins en instruire ceux de la Fille, qui, bien assurés, ont prevenu la corruption de leur Enfant.

Hêlas ! j'ai souvent garanti les Enfans des Autres, ét je n'ai pu sauver ma propre Fille ! Mon Aînée est devenue la plûs-infortunée des Femmes !.... Mais, je n'ai rien à me reprocher ! J'ai fait tous mes efforts, pour la garantir du malheur : Inexperimentée, elle écouta, de preference à son Père, une Mère ét

une Tante, qui, moins éclairées, s'étaient laissé seduire! Infortunée! que deviendras-tu? sans ressource, sans asile, ayant pour persecuteur l'Homme qui devrait te proteger!... Hêlas! tu n'as de ressources, que dans une mort premarurée! la vieillesse serait affreuse pour toi!...

Je me hâtai d'écrire l'histoire du *Mariage-au-hasard*, ét l'anecdote de la petite Lisette. J'eus fini à minuit 1 quart.

II-ÇLVIII NUIT.

Je suis attaqué.

Le lendemain, je voulus aler chés la Marquise: C'était la première-fois, depuis ma convalescence. Je sortis tard, ne voulant pas vaguer: J'alai voir le Marié-au-hazard. Quelle fut ma surprise ét ma joie! sa Nouvelle-épouse était cette Fille aimable ét pieuse de l'Homme écrâsé! Nous renouvelames connaissance, ét le Mari apprit par moi ce trait touchant... Je les quittai à 11 heures-ét-demie.

Tout est tranquile à-minuit, par un effet de l'excellente police qui règne dans la Capitale: je ne rencontrai Persone sur le quai Saintbernard; les Sentinelles des ports se promenaient silencieusement autour des tonneaux de vin. Je traversai le pont: La beauté de la solitude, du côté de la pointe-orientale de l'Ile, me tenta: Je me dis à moi-même: —La

Marquise pardonnera un moment de retard-. Je descendis jusqu'à la rue Poultier : Mais là, entendant sonner minuit, je pris cette rue, aulieu d'achever le tour. Je marchais enseveli dans mes pensées, quand je me sentis frapper au côté. Je fis un mouvement rapide, qui m'éloigna du Scelerat... Je fremis : — Malheureux ! (m'écriai-je), ton coup est manqué ! mais, tremble ! c'est le dernier de tes crimes-! J'avais un bâton : je voulus m'élancer sur le Monstre, pour le saisir, ét m'en rendre maître. Le Lâche se mit à fuir. Je ne voulus pas appeler à mon secours la Garde, qui veille au carrefour de la rue des-Deux-ponts; je m'en alai tristement chés la Marquise.

J'en fus reçu avec transport. Silvie, Felicité, Sofie sa sœur, Élise, Rosalie, tout ce qui m'aimait, me felicita; ce fut une fête ! Mais j'avais la mort dans le cœur... Pour me distraire, je proposai de lire *le Mariage au-hazard?* (C'est le Recit qu'on a vu tout-entier dans la NUIT precedente).

Cette lecture fit un plaisir infini à la petite Société, surtout au Jeune-Comte, dont la Sœur avait été mariée au Marquis, malgré son extrème jeunesse, pendant ma longue maladie : les Jeunes-Époux étaient presens, heureux, charmés

l'Un de l'Autre, adorant leur Mère: Silvie, plûs heureuse encore, n'éprouvait que le sentiment vague de sa tendresse pour le Comte, qui la croyant fille-naturelle de son Père, demeurait dans les bornes convenables. Mais ayant ajouté, que je venais de reconnaître l'Épousée-au-hazard pour la Fille pieuse, tout le monde poussa un cri-de-joie! On causa ensuite, ét ce fut dans cette conversation, que, sans que je pusse le prevoir, Mad. De-M*** avoua, en caressant Silvie, que cette aimable Enfant était la fille-naturelle d'un Frère cheri. Je sentis le coup! ét les transports-de-joie du Comte ne m'éclairèrent que trop!... Mais il n'était plus temps! Je dis un mot de mes inquiétudes, en sortant: La Marquise m'assura, que son Fils était raisonable, ét que cet éclaircissement en amènerait d'autres absolument necessaires. Elle me donna rendevous pour le lendemain au bal de l'Opera. Le Comte sortit avec moi.

—Vous redoutiez mon attachement pour Silvie? (me dit-il); ne le redoutez plus! je trouverai mon bonheur à remettre à sa place, dans la Société, la Fille du Frère de ma Mère. —Vous ne le pouvez pas: Laissez votre Cousine à elle-même, ét cherchez une autre Épouse: je vous dis qu'elle ne vous convient pas, ét

c'est une triste verité.... Parlez à votre Mère, avant que de vous abandonner à votre passion, ét elle confirmera ce que je dis-. Le Comte me quitta, en assurant, qu'il ne se rebuterait pas.

L'HOMME DORMANT DANS L'ORD.^{RE}

Au coin de la petite rue Percée-Saintantoine, je trouvai un Homme-ivre, que les Passans avaient sans-doute rangé-là, pour le garantir des voitures. Il dormait, le néz posé.... Les petites rues de Paris ne sont pas propres; c'est un abus qui sans-doute frappera quelque-jour le Magistrat qui preside à la police; nos Ancétres negligeaient tout ce qui était relatif à la salubrité: leurs maisons, ou n'étaient point pourvues de ce qui en fait la propreté, ou le terrein trop menagé les privait d'air. Je relevai l'Ivrogne avec beaucoup de peine; il était roide de froid, ét je le portai jusqu'à la Sentinelle du Corps-de-garde Saintpaul: Je n'osais plus remener les Hommes trouvés, depuis que j'avais été fouillé par les Boulangers. Je m'en-alai en reflechissant aux misères de la vie, ét à la facilité de les diminuer; aux saletés si faciles à prévenir; aux échenés laissés pour inonder les Piétons; au mauvais-vin que donnent les Marchands de cette denrée de necessité; aux carrosses qui nous écrâsent, ou tout;

aumoins nous éclaboussent. Tout-cela m'occupait encore, lorsque je me trouvai à ma porte.

II-ÇLIX NUIT.

Le Bal de l'Opera.

Le surlendemain jeudi 14 novembre, la Marquise m'attendait au bal de l'Opera, qui devait être très-brillant! Je n'avais pas une idée nette de cet amusement-là: Je le conçus pour-lors: Ce ne sont ni la danse, ni la musique, qui font le charme de cette Assemblée; c'est le masque, ce sont les avantures qu'il occasionne, ou qu'il favorise, toujours singulières, interessantes ou plaisantes. On peut dire qu'il est essenciel de suivre le bal de l'Opera, pour connaître les mœurs, les amusemens, les intrigues de Paris, ét le caractère des Français. Plûs l'on est élevé, plûs on a besoin de se deguiser, pour connaître la verité: Mais il faut alors un *incognito* parfait; ét c'est peut-être, par-là, une des plûs salutaires inventions de l'esprit-humain! Quand je pense quelquefois combien elle pourrait être utile, je me penètre de reconnaissance pour son Instituteur. On sera surpris de ce langage, de la part du Spectateur-nocturne, qui n'aguère declamait contre les mascarades du Peuple, pendant le carnaval! C'est que la verité

guide toujours sa plume, ét que dominé par elle, il approuve tout ce qui peut être utile. Supposons au bal de l'Opera un Souverain, un premier Ministre, un Magistrat, un General, qui veulent connaître l'opinion publique; ils la saisiront, à l'aide d'un deguisement parfait. Bien-entendu que les choses decouvertes au bal, ne seraient jamais imputées, ét que cet Endroit, devenu sacré, comme temple de la Folie, mettrait Tous-ceux qui se donneraient la liberté d'y parler, au privilége des anciens Fous-de-cour. O le precieux usage, ét qu'il est fâcheux qu'il soit aneanti !... Mais enfin, il l'est, ét le bal seul pourrait nous en rendre les avantages. Ce n'est pas même tout, que les Princes ét les Hommes-en-place l en rendant cet amusement plùs frequent, plùs à la portée de tout le monde, il serait une image des Saturnales: Les Pères, les Mères y pourraient quelquefois apprendre en quoi leur conduite est injuste, tyrannique, ou desordonnée: Les Hommes de tous les états pourraient y être instruits de leurs fautes, ou de leurs devoirs, par des Inconnus. C'est une Institution, que propose le Spectateur-nocturne; elle ne pourrait qu'être infiniment utile au bonheur d'une multitude de Persones, qui n'osent faire entendre leurs

representations... Mais c'en est assés làdessus : Il suffit d'indiquer l'idée.

La nuit que je me trouvai au Bal, la jeune Marquise, Silvie, Rosalie, Felicité y accompagnaient notre Deesse. Je connaissais leurs deguisemens : Mad. De-M··· seule savait quel était le mien. Quelqu'un, dans le monde, peut se le rappeler encore: J'avais sur un vaste feutre, un Hibou, ét mon masque était la figure de cet Oiseau de Minerve. Mon domino était couvert de ses plumes : C'était un présent de Mad. De-M··, que je conserve precieusement encore; mais on sent qu'une-fois divulgué, je ne saurais plus m'en servir. Les Enfans de la Marquise ne présumaient pas que je pusse être au bal, moi convalescent ét triste: ainsi, j'étais dans une parfaite securité. Je leur donnai des avis; à la jeune Marquise, ceux qu'on a depuis retrouvés dans les PARISIENNES, pour conserver le cœur de son Mari: Je conseillai à Celui-ci la lecture de la PHILOSOFIE-DES-MARIS, dans le NOUVEL-ABEILLARD. Je dis à Silvie, que l'amour la menaçait d'un grand peril! qu'elle devait bien savoir, qu'elle ne pouvait épouser son Amant; qu'ainsi elle devait l'écarter de-bonne-heure. J'abordai le jeune Comte, ét je le retins presque malgré lui, pour lui faire une histoire terri-

ble! Je lui racontai celle de Silvie, comme d'Une-autre; je lui representai le desespoir de l'Amant, obligé, par l'honneur de renoncer à une Maîtresse adorée... Je le vis fremir! —Hibou! (me dit-il), ta lugubre histoire m'attache ét m'afflige! mais quel rapport a-t-elle avec ma Bergère? Laisse-moi-! Ét il s'enfuit. - Je rejoignis Mad. De-M····, que j'instruisis de tout ce qui venait de se passer. C'était le but de notre partie. Elle me montra ensuite une Jeune-Dame, faite comme les Grâces, ayant leur tour voluptueux, ét elle me dit de la suivre adroitement, afin d'éloigner les soupçons du jeune Comte ét de ses autres Enfans, ét parcequ'elle s'interessait beaucoup à cétte Jeune-Dame, qu'elle me nomma. Je me mêlai dans la Foule, sans perdre-de-vue mon Objet: J'attaquai tout ce que je rencontrai. Enfin ayant aperçu la Jeune-Dame assise à-l'écart, avec un Homme, qui lui parlait avec beaucoup de chaleur, je m'approchai insensiblement. Un Masque vint se mettre à-côté de moi: c'était Silvie: —Rendez-moi un service? (lui disje). —Quel est-il, vilain Masque? —De feindre de me parler, comme je feindrai de vous repondre, sans nous rien dire? —Je le veux bien, pour la singularité- (repondit-elle). Nous com-

mençames notre jeu muet. Je prêtais l'oreille, ét j'entendis que l'Homme disait à la Jeune-Dame : —Il y a ſi longtemps que je vous aime, que vous devriez m'avancer, comme on fait les Officiers, par droit d'ancienneté ? —Mais, en effet, je commence à croire, que je ſuis un-peu-injuſte à votre égard ! Je ne vous connais pas. —Mon cœur, à moi, vous a bien reconnue ! vous êtes Madame ***-. (C'était un nom tout-different de celui de la Dame à quî l'on parlait; cet Amant dont le cœur était ſi bon connaiſſeur, ſe trompait du blanc au noir, c'eſt-à-dire de la Blonde à la Brune). La Jeune-Dame voulût ſ'amuser : —Je m'étais pourtant bien deguisée ! (repondit-elle) : Avouez-moi que ma Femmedechambre m'a trahie ? —Non, Madame ; vous ne l'êtes que par vos grâces. —C'eſt charmant ! Je ſuis fâchée que vous m'ayiez reconnue ! —Pourquoi ? —C'eſt que j'étais determinée à vous parler franchement aujourdhui. —Hâ ! Madame ! ſi vous devez m'ôter l'eſperance.... —Ce que vous dites-là n'eſt pas adroit ! —C'eſt que je redoute un ſi grand malheur ! —Vous vous êtes dabord expliqué, avec une certaine legèreté, qui m'avait plu ! —Loin de vous, je crois pouvoir vous braver : mais le charme agit ſi puiſſamment, dès

que je vous approche, que je deviens tout-autre! (—Pauvres Femmes! croyez-les donc-! dit en-aparté la Jeune-Dame). —Permettez-moi d'esperer ?.. cette nuit? —Cette nuit! c'est l'impossible !... Mais, demain... —Achevez, Madame?... Vous avez peutêtre entendu parler de ma petitemaison du faubourg? elle est charmante! —Non, non! je vous recevrai chés moi : je ne vais pas chés un Homme! —Mais vos Femmes? —Nous arrangerons cela: venez à minuit-... L'Homme parut transporté. La Jeune-Dame remarqua Quelqu'un derrière elle; ce qui la fit s'éloigner.

Silvie me quitta, ét je suivis seul l'avanture d'un Mari, qui voulait tenter la fidelité de sa Femme, ét qui eut la douleur de la trouver incorruptible, quoiqu'il eût pris le deguisement d'un Millionaire : Il revint sous celui d'un très-joli Homme, qu'elle aimait, ét ne reüssit pas mieux : mais je m'aperçus que le Jeune-galant s'était fait connaître.

Je rejoignis la Marquise, qui fut trèsétonnée du rendevous donné par la Jeune-Dame! Mais on ne tardera pas d'être instruit de ses motifs. Nous partimes à 4 heures, ét je disparus au moment où Mad. De-M*** ét sa Compagnie montaient en voiture.

Avis d'un Libraire estimable.

☞ Qu'il me soit permis, en finissant cette X.me *Partie*, de deplorer le sort des veritables Gens-de-lettres, victimes des Insectes de la Litterature, ét de certains *Bibliopoles* despotes ou mechans! Qu'Horace, Juvenale, Quintilien, un Boileau, un Pope, un Palissot critiquent, on le souffre; ils ont du merite, ét font mieux que le Critiqué: Mais que des Êtres nuls, vermine de la Litterature, jètent de la boue au vrai talent, au veritable Auteur, dans des Compilations indigestes, qu'ils envoient des atrocités à des Feuillistes de Province encore plûs obscurs qu'eux-mêmes, c'est une incroyable impudence, qu'on repoussera quelque jour, en les demasquant, ét en mettant dans une pleine évidence, leur turpitude, deja notoire. La cause de leur rage, c'est le succès de ces Nuits, leur utilité, la beauté du plan, la verité des details. Il y a quelques années, qu'en publiant une Production pareille, nous n'aurions pu suffire aux demandes. En examinant le succès des certains Ouvrages, on ne saurait s'empêcher de sentir combien il est éfemère! Ces Nuits aucontraire doivent à-jamais piquer la curiosité, en éclairant ét la Police, ét la Municipalité.

Table de la X.me Partie, *Tome V*.

FIN de la X Partie, ét du Tome V.



